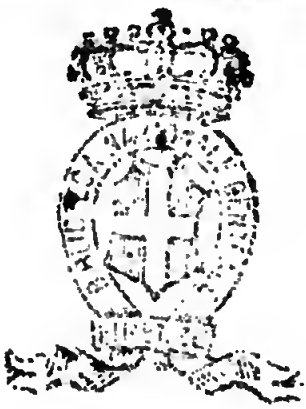
B 20
2
477
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

ESSAI
PHILOSOPHIQUE
CONCERNANT
L'ENTENDEMENT
HUMAIN.

TOME TROISIEME.



ESSAI PHILOSOPHIQUE CONCERNANT L'ENTENDEMENT HUMAIN,

OU L'ON MONTRE

Quelle eſt l'étendue de nos connoiſſances certaines, & la maniere dont nous y parvenons.

PAR M. LOCKE.

Traduit de l'Anglois par M. COSTE.

NOUVELLE ÉDITION

Revue, corrigée & augmentée de quelques aditions importantes de l'Auteur, qui n'ont paru qu'après ſa mort, & de pluſieurs remarques du Traducteur, dont quelques-unes paroiſſent pour la premiere fois dans cette Edition.

Quam bellum eſt velle confiteri potius neſcire quod neſcias, quàm iſta effutientem nauſeare, atque ipſum ſibi diſplicere! Cic. de Nat. Deor. Lib. I.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE,

M. DCC. LXXIV.

B°.20.2.477

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce troisieme Volume.

CHAP. XXII. DES *vraies & des fausses idées.* page 1.
CHAP. XXXIII. *De l'Association des idées.*

LIVRE TROISIEME.
DES MOTS.

CHAP. I. DES *Mots ou du Langage en général.* 35
CHAP. II. *De la signification des Mots.* 40
CHAP. III. *Des Termes généraux.* 48
CHAP. IV. *Des Noms des Idées simples.* 69
CHAP. V. *Des Noms des Modes Mixtes & des Relations.* 84
CHAP. VI. *Des Noms des Substances.* 104
CHAP. VII. *Des Particules.* 167
CHAP. VIII. *Des Termes abstraits & concrets.* 173
CHAP. IX. *De l'Imperfection des Mots.* 177
CHAP. X. *De l'abus des Mots.* 204

CHAP. XI. *Des Remedes qu'on peut apporter aux imperfections, & aux abus dont on vient de parler.* 329

LIVRE QUATRIEME.

DE LA CONNOISSANCE.

CHAP. I. *DE la Connoiſſance en géneral.* 268
CHAP. II. *Des Degrés de notre Connoiſſance.* 278
CHAP. III. *De l'Etendue de la Connoiſſance humaine.* 294

ESSAI PHILOSOPHIQUE CONCERNANT L'ENTENDEMENT HUMAIN.

SUITE DU LIVRE II.

CHAPITRE XXXII.

Des vraies & des fauſſes idées.

CHAP. XXXII. La *vérité* & la *fauſſeté* appartiennent proprement aux propoſitions.

§. I. QUoiqu'à parler exactement, la vérité & la fauſſeté n'appartiennent qu'aux propoſitions, on ne laiſſe pourtant pas d'appeller ſouvent les idées *vraies* & *fauſſes*. Et où ſont les mots qu'on n'emploie dans un ſens fort étendu, & un peu éloigné de leur propre & juſte ſignification ? Je crois pourtant que lorſque les idées ſont nommées *vraies* ou *fauſſes*, il y a toujours quelque propoſition tacite, qui eſt le fondement de cette dénomination,

CHAP. XXXII.

comme on le verra, si l'on examine les occasions particulieres où elles viennent à être ainsi nommées. Nous trouverons, dis-je, dans toutes ces rencontres, quelque espece d'affirmation ou de négation qui autorise cette dénomination-là. Car nos idées n'étant autre chose que de simples apparences ou perceptions dans notre esprit, on ne sauroit dire, à les considérer proprement & purement en elles-mêmes, qu'elles soient vraies ou fausses, non plus que le simple nom d'aucune chose ne peut être appellé vrai ou faux.

Ce qu'on nomme vérité métaphysique contient une proposition tacite.

§. 2. On peut dire, à la vérité, que les idées & les mots sont *véritables*, à prendre le mot de *vérité* dans un sens métaphysique, comme on dit de toutes les autres choses, de quelque maniere qu'elles existent, qu'elles sont véritables, c'est-à-dire qu'elles sont véritablement telles qu'elles existent : quoique dans les choses que nous appellons véritables, même en ce sens, il y ait peut-être un secret rapport à nos idées que nous regardons comme la mesure de cette espece de vérité ; ce qui revient à une proposition mentale, encore qu'on ne s'en apperçoive pas ordinairement.

Nulle idée n'est vraie ou fausse en tant qu'elle est une apparence dans l'esprit.

§. 3. Mais ce n'est pas en prenant le mot de *vérité* dans ce sens métaphysique, que nous examinons si nos idées peuvent être vraies ou fausses ; mais dans le sens qu'on donne le plus communément à ces mots. Cela posé, je dis que les idées n'étant dans l'esprit qu'autant d'apparences ou de perceptions, il n'y en a point de fausse. Ainsi l'idée d'*un centaure* ne renferme pas plus de fausseté lorsqu'elle se pré-

ſente à notre eſprit, que le nom de *centaure* en a lorſqu'il eſt prononcé ou écrit ſur le papier. Car la vérité ou la fauſſeté étant toujours attachées à quelque affirmation ou négation *mentale* ou *verbale*, nulle de nos idées ne peut être fauſſe, avant que l'eſprit vienne à en porter quelque jugement; c'eſt-à-dire, à en affirmer ou nier quelque choſe.

Les idées en tant qu'elles ſont rapportées à quelque choſe, peuvent être vraies ou fauſſes.

§. 4. Toutes les fois que l'eſprit rapporte quelqu'une de ſes idées à quelque choſe qui leur eſt extérieur, elles peuvent être nommées vraies ou fauſſes, parce que dans ce rapport l'eſprit fait une ſuppoſition tacite de leur conformité avec cette choſe-là; & ſelon que cette ſuppoſition vient à être vraie ou fauſſe, les idées elles-mêmes ſont nommées vraies ou fauſſes. Voici les cas les plus ordinaires où cela arrive.

Les idées des autres hommes, l'exiſtence réelle, les eſſences ſuppoſées réelles ſont les choſes à quoi les hommes rapportent ordinairement leurs idées.

§. 5. Premiérement, lorſque l'eſprit ſuppoſe que quelqu'une de ſes idées eſt conforme à une idée qui eſt dans l'eſprit d'une autre perſonne ſous un même nom commun: quand, par exemple, l'eſprit s'imagine ou juge que ſes idées de *juſtice*, de *tempérance*, de *religion*, ſont les mêmes que celles que d'autres hommes déſignent par ces noms-là.

En ſecond lieu; lorſque l'eſprit ſuppoſe qu'une idée qu'il a en lui-même eſt conforme à quelque choſe qui exiſte réellement. Ainſi l'idée d'*un homme* & celle d'*un centaure* étant ſuppoſées des idées de deux ſubſtances réelles; l'une eſt véritable & l'autre fauſſe, l'une étant conforme à ce qui a exiſté réellement, & l'autre ne l'étant pas.

CHAP. XXXII.

En troiſieme lieu lorſque l'eſprit rapporte quelqu'une de ſes idées à cette eſſence ou conſtitution reelle d'où dépendent toutes ces propriétés ; & en ce ſens, la plus grande partie de nos idées des ſubſtances, pour ne pas dire toutes, ſont fauſſes.

La cauſe de ces ſortes de rapports.

§. 6. L'eſprit eſt fort porté à faire tacitement ces ſortes de ſuppoſitions touchant ſes propres idées. Cependant à bien examiner la choſe, on trouvera que c'eſt principalement, ou peut-être uniquement à l'égard de ſes *idées complexes*, conſidérées d'une maniere abſtraite, qu'il en uſe ainſi. Car l'eſprit étant comme entraîné par un penchant naturel à ſavoir & à connoître, & trouvant que s'il ne s'appliquoit qu'à la connoiſſance des choſes particulieres, ſes progrès ſeroient fort lents, & ſon travail infini ; pour abréger ce chemin & donner plus d'étendue à chacune de ſes perceptions, la premiere choſe qu'il fait & qui lui ſert de fondement pour augmenter ſes connoiſſances avec plus de facilité, ſoit en conſidérant les choſes mêmes qu'il voudroit connoître, ou en s'en entretenant avec les autres, c'eſt de les lier, pour ainſi dire, en autant de faiſceaux, & de les réduire ainſi à certaines eſpeces, pour pouvoir par ce moyen étendre ſûrement la connoiſſance qu'il acquiert de chacune de ces choſes, ſur-tout de celles qui ſont de cette eſpece, & avancer ainſi à plus grands pas vers la connoiſſance qui eſt le but de toutes ſes recherches. C'eſt-là, comme je l'ai montré ailleurs, la raiſon pour quoi nous réduiſons les choſes en *genres* & en

eſpeces, ſous des idées compréhenſives auxquelles nous attachons des noms. Chap. XXXII.

§. 7. C'eſt pourquoi ſi nous voulons faire une ſérieuſe attention ſur la maniere dont notre eſprit agit, & conſidérer quel cours il ſuit ordinairement pour aller à la connoiſſance, nous trouverons, ſi je ne me trompe, que l'eſprit ayant acquis une idée dont il croit pouvoir faire quelque uſage, ſoit par la conſidération des choſes mêmes, ou par le diſcours, la premiere choſe qu'il fait, c'eſt de ſe la repréſenter par abſtraction, & alors de lui trouver un nom & la mettre ainſi en réſerve dans ſa mémoire comme une idée qui renferme l'eſſence d'une eſpece de choſes dont ce nom doit toujours être la marque. De là vient que nous remarquons fort ſouvent, que, lorſque quelqu'un voit une choſe nouvelle d'une eſpece qui lui eſt inconnue, il demande auſſi-tôt ce que c'eſt, ne ſongeant par cette queſtion qu'à en apprendre le nom, comme ſi le nom d'une choſe emportoit avec lui la connoiſſance de ſon eſpece, ou de ſon eſſence dont il eſt effectivement regardé comme le ſigne, le nom étant ſuppoſé en général attaché à l'eſſence de la choſe.

§. 8. Mais cette idée abſtraite étant quelque choſe dans l'eſprit qui tient le milieu entre la choſe qui exiſte & le nom qu'on lui donne, c'eſt dans nos idées que conſiſte la juſteſſe de nos connoiſſances & la propriété ou la netteté de nos expreſſions. De là vient que les hommes ſont ſi enclins à ſuppoſer que les idées abſtraites qu'ils ont dans l'eſprit s'accordent avec les choſes

CHAP. XXXII.

qui exiſtent hors d'eux-mêmes, & auxquelles ils rapportent ces idées; & que ce ſont les mêmes idées auxquelles les noms qu'ils leur donnent, appartiennent ſelon l'uſage & la propriété de la langue dont ils ſe ſervent: car ils voient que ſans cette double conformité, ils n'auroient point de penſées juſtes ſur les choſes mêmes, & ne pourroient pas en parler intelligiblement aux autres.

Les idées ſimples peuvent être fauſſes par rapport à d'autres qui portent le même nom; mais elles ſont moins ſujettes à l'être en ce ſens qu'aucune autre eſpece d'idées.

§. 9. Je dis donc en premier lieu, que *lorſque nous jugeons de la vérité de nos idées par la conformité qu'elles ont avec celles qui ſe trouvent dans l'eſprit des autres hommes, & qu'ils déſignent communément par le même nom, il n'y en a point qui ne puiſſent être fauſſes dans ce ſens-là.* Cependant les idées ſimples ſont celles ſur qui l'on eſt moins ſujet à ſe méprendre en cette occaſion, parce qu'un homme peut aiſément connoître par ſes propres ſens & par de continuelles obſervations, quelles ſont les idées ſimples qu'on déſigne par des noms particuliers autoriſés par l'uſage, ces noms étant en petit nombre, & tels, que s'il eſt dans quelque doute, ou dans quelque mépriſe à leur égard, il peut ſe redreſſer aiſément par le moyen des objets auxquels ces noms ſont attachés.

C'eſt pourquoi il eſt rare que quelqu'un ſe trompe dans le nom de ſes idées ſimples, qu'il applique le nom de *rouge* à l'idée du *verd*, ou le nom de *doux* à l'idée de l'*amer*. Les hommes ſont encore moins ſujets à confondre les noms qui appartiennent à des ſens différents, à donner, par exemple, le nom d'un goût à une couleur, *&c.* Ce

qui montre évidemment que les idées ſimples qu'ils déſignent par certains noms, ſont ordinairement les mêmes que celles que les autres ont dans l'eſprit quand ils emploient les mêmes noms. CHAP. XXXII.

§. 10. *Les* idées complexes *ſont beaucoup plus ſujettes à être fauſſes à cet égard, & les idées complexes des* modes mixtes *beaucoup plus que celles des* ſubſtances ; parce que dans les *ſubſtances*, & ſur-tout celles qui ſont déſignées par des noms communs & uſités dans quelque langue que ce ſoit, il y a toujours quelques qualités ſenſibles qu'on remarque ſans peine, & qui, ſervant pour l'ordinaire à diſtinguer une eſpece d'avec une autre, empêchent facilement que ceux qui apportent quelque exactitude dans l'uſage de leurs mots, ne les appliquent à des eſpeces de ſubſtances auxquelles ils n'appartiennent en aucune maniere. Mais on ſe trouve dans un plus grand embarras à l'égard des *modes mixtes*; parce qu'à l'égard de pluſieurs actions il n'eſt pas facile de déterminer, s'il faut leur donner le nom de *juſtice* ou de *cruauté*, de *libéralité* ou de *prodigalité*. Ainſi en rapportant nos idées à celles des autres hommes qui ſont déſignées par les mêmes noms, nos idées peuvent être fauſſes : de ſorte qu'il peut fort bien arriver, par exemple, qu'une idée que nous avons dans l'eſprit, & que nous exprimons par le mot de *juſtice*, ſoit en effet quelque choſe qui devroit porter un autre nom. Les idées des modes mixtes ſont les plus ſujetes à être fauſſes en ce ſens-là.

§. 11. Mais ſoit que nos idées des *modes mixtes* ſoient plus ou moins ſujettes qu'aucune autre eſpece d'idées à être différentes Ou du moins à paſſer pour fauſſes.

CHAP. XXXII.

de celles des autres hommes qui ſont déſignées par les mêmes noms, il eſt du moins certain que cette eſpece de fauſſeté eſt plus communément attribuée à nos idées des modes mixtes qu'à aucune autre. Lorſqu'on juge qu'un homme a une fauſſe idée de *juſtice*, de *reconnoiſſance* ou de *gloire*, c'eſt uniquement parce que ſon idée ne s'accorde pas avec celle que chacun de ces noms déſignent dans l'eſprit des autres hommes.

Pourquoi cela.

§. 12. Et voici, ce me ſemble, quelle en eſt la raiſon : c'eſt que les idées abſtraites des modes mixtes étant des combinaiſons volontaires que les hommes font d'un certain amas déterminé d'idées ſimples, & l'eſſence de chaque eſpece de ces modes étant par cela même uniquement formée par les hommes, de ſorte que nous n'en pouvons avoir d'autre modele, ſenſible qui exiſte nulle part, que le nom même d'une telle combinaiſon, ou la définition de ce nom ; nous ne pouvons rapporter les idées que nous nous faiſons de ces modes mixtes à aucun autre modele, qu'aux idées de ceux qui ont la réputation d'employer ces noms dans leur plus juſte & plus propre ſignification. De cette maniere, ſelon que nos idées ſont conformes à celles de ces gens-là, ou en ſont différentes, elles paſſent pour *vraies* ou pour *fauſſes*. En voilà aſſez ſur la vérité & la fauſſeté de nos idées par rapport à leurs noms.

Il n'y a que les idées des ſubſtances qui puiſſent

§. 13. Pour ce qui eſt, en ſecond lieu, de la vérité & de la fauſſeté de nos idées par rapport à l'exiſtence réelle des choſes, lorſque c'eſt cette exiſtence qu'on prend

pour régle de leur vérité, il n'y a que nos idées complexes des ſubſtances qu'on puiſſe nommer *fauſſes.* CHAP. XXXII.

§. 14. Et premierement, comme nos idées ſimples ne ſont que de pures perceptions, telles que Dieu nous a rendus capables de les recevoir, par la puiſſance qu'il a donné aux objets extérieurs de les produire en nous, en vertu de certaines loix ou de moyens conformes à ſa ſageſſe & à ſa bonté, quoiqu'incompréhenſibles à notre égard; toute la vérité de ces idées ſimples ne conſiſte en aucune autre choſe que dans ces apparences qui ſont produites en nous & qui doivent répondre à cette puiſſance que Dieu a mis dans les objets extérieurs, ſans quoi elles ne pourroient être produites dans nos eſprits: & ainſi dès-là qu'elles répondent à ces *puiſſances*, elles ſont ce qu'elles doivent être, de véritables idées. Que ſi l'eſprit juge que ces idées ſont dans les choſes même, (ce qui arrive, comme je crois, à la plupart des hommes) elles ne doivent point être taxées pour cela d'aucune fauſſeté. Car Dieu ayant, par un effet de ſa ſageſſe, établi de ces idées, comme autant de marques de diſtinction dans les choſes, par où nous puſſions être capables de diſcerner une choſe d'avec une autre, & ainſi de choiſir pour notre propre uſage celles dont nous avons beſoin; la nature de nos idées ſimples n'eſt point altérée, ſoit que nous jugions que l'idée de *jaune* eſt dans le *ſouci* même, ou ſeulement dans notre eſprit, de ſorte qu'il n'y ait dans le *ſouci* que la puiſſance de produire cette

Être fauſſes par rapport à l'exiſtence réelle.

Les idées ſimples ne peuvent l'être à cet égard, & pourquoi.

CHAP. XXXII.

idée par la contexture de ſes parties, en réfléchiſſant les particules de lumiere d'une certaine maniere. Car dès-là qu'une telle contexture de l'objet produit en nous la même idée de *jaune* par une opération conſtante & réguliere, cela ſuffit pour nous faire diſtinguer par les yeux cet objet de toute autre choſe, ſoit que cette marque *diſtinctive* qui eſt réellement dans le *ſouci* ne ſoit qu'une contexture particuliere de ſes parties, ou bien cette même couleur dont l'idée que nous avons dans l'eſprit eſt une exacte reſſemblance. C'eſt cette apparence, qui lui donne également la dénomination de *jaune*, ſoit que ce ſoit cette couleur réelle, ou ſeulement une contexture particuliere du *ſouci*, qui excite en nous cette idée; puiſque le nom de *jaune* ne déſigne proprement autre choſe que cette marque de diſtinction qui eſt dans un *ſouci* & que nous ne pouvons diſcerner que par le moyen de nos yeux, en quoi qu'elle conſiſte : ce que nous ne ſommes pas capables de connoître diſtinctement, & qui peut-être nous * ſeroit moins utile, ſi nous avions des facultés capables de nous faire diſcerner la contexture des parties d'où dépend cette couleur.

* Voyez ci-deſſus chapitre XXIII. §. 12.

Quand bien l'idée qu'un homme a du *jaune* ſeroit différente de celle qu'un autre en a.

§. 15. Nos idées ſimples ne devroient pas non plus être ſoupçonnées d'aucune fauſſeté, quand même il ſeroit établi en vertu de la différente ſtructure de nos organes, *que le même objet dût produire en même temps différentes idées dans l'eſprit de différentes perſonnes*; ſi, par exemple, l'idée qu'une *violette* produit par les yeux

dans l'eſprit d'un homme, étoit la même que celle qu'un *ſouci* excite dans l'eſprit d'un autre homme, & au contraire. Car comme cela ne pourroit jamais être connu, parce que l'ame d'un homme ne ſauroit paſſer dans le corps d'un autre homme pour voir quelles apparences ſont produites par ſes organes, les idées ne ſeroient point confondues par-là, non plus que les noms; & il n'y auroit aucune fauſſeté dans l'une ou l'autre de ces choſes. Car tous les corps qui ont la contexture d'une *violette* venant à produire conſtamment l'idée qu'il appelle *bleuâtre*; & ceux qui ont la contexture d'un *ſouci* ne manquant jamais de produire l'idée qu'il nomme auſſi conſtamment *jaune*, quelles que fuſſent les apparences qui ſont dans ſon eſprit, il ſeroit en état de diſtinguer auſſi réguliérement les choſes pour ſon uſage par le moyen de ces apparences, de comprendre & de déſigner ces diſtinctions marquées par les noms de *bleu* & de *jaune*, que ſi les apparences ou idées que ces deux fleurs excitent dans ſon eſprit, étoient exactement les mêmes que les idées qui ſe trouvent dans l'eſprit des autres hommes. J'ai néanmoins beaucoup de penchant à croire que les idées ſenſibles qui ſont produites par quelque objet que ce ſoit, dans l'eſprit de différentes perſonnes, ſont pour l'ordinaire fort ſemblables. On peut apporter, à mon avis, pluſieurs raiſons de ce ſentiment : mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler. C'eſt pourquoi, ſans engager mon lecteur dans cette diſcuſſion, je me contenterai de lui faire remarquer, que la

CHAP. XXXII.

CHAP. XXXII.

ſuppoſition contraire, en cas qu'elle pût être prouvée, n'eſt pas d'un grand uſage, ni pour l'avancement de nos connoiſſances, ni pour la commodité de la vie; & qu'ainſi il n'eſt pas néceſſaire que nous nous tourmentions à l'examiner.

Les idées ſimples ne peuvent être fauſſes par rapport aux choſes extérieures, & pourquoi.

§. 16. De tout ce que nous venons de dire ſur nos idées ſimples, il s'enſuit évidemment, à mon avis, *qu'aucune de nos idées ſimples ne peut être fauſſe par rapport aux choſes qui exiſtent hors de nous.* Car la vérité de ces apparences ou perceptions qui ſont dans notre eſprit, ne conſiſtant, comme il a été dit, que dans ce rapport qu'elles ont à la puiſſance que Dieu a donnée aux objets extérieurs de produire de telles apparences en nous par le moyen de nos ſens; & chacune de ces apparences étant dans l'eſprit, telle qu'elle eſt, conforme à la puiſſance qui la produit, & qui ne repréſente autre choſe, elle ne peut être fauſſe à cet égard, c'eſt-a-dire, en tant qu'elle ſe rapporte à un tel patron. Le *bleu* ou le *jaune*, le *doux* ou l'*amer*, ne ſauroient être des idées fauſſes. Ce ſont des perceptions dans l'eſprit qui ſont juſtement telles qu'elles y paroiſſent, & qui répondent aux puiſſances que Dieu a établies pour leur production; & ainſi elles ſont véritablement ce qu'elles ſont & ce qu'elles doivent être ſelon leur deſtination naturelle. On peut à la vérité appliquer mal-à-propos les noms de ces idées, comme ſi un homme qui n'entend pas bien le François, donnoit à la *pourpre* le nom d'*écarlate*: mais cela ne met aucune fauſſeté dans les idées mêmes.

§. 17. En ſecond lieu, *nos idées complexes des modes ne ſauroient non plus être fauſſes par rapport à l'eſſence d'une choſe réellement exiſtante*; parce que quelque idée complexe que je me forme d'un *mode*, il n'a aucun rapport à un modele exiſtant & produit par la nature, il n'eſt ſuppoſé renfermer en lui-même que les idées qu'il renferme actuellement, ni repréſenter autre choſe que cette combinaiſon d'idées qu'il repréſente. Ainſi, quand j'ai l'idée de l'action d'un homme qui refuſe de ſe nourrir, de s'habiller & de jouir des autres commodités de la vie ſelon que ſon bien & ſes richeſſes le lui permettent, & que ſa condition l'exige, je n'ai point une fauſſe idée mais une idée qui repréſente une action, telle que je la trouve, ou que je l'imagine; & dans ce ſens elle n'eſt capable ni de vérité ni de fauſſeté. Mais lorſque je donne à cette action le nom de *frugalités* ou de *vertu*, elle peut alors être appellée une fauſſe idée, ſi je ſuppoſe par là qu'elle s'accorde avec l'idée qu'emporte le nom de *frugalité* ſelon la propriété du langage, ou qu'elle eſt conforme à la loi qui eſt la meſure de la vertu & du vice.

Chap. XXXII.

Les idées des modes ne peuvent l'être non plus.

§. 18. En troiſieme lieu, *nos idées complexes des ſubſtances peuvent être fauſſes*, parce qu'elles ſe rapportent toutes à des modeles exiſtants dans les choſes mêmes. Qu'elles ſoient fauſſes, lorſqu'on les conſidere comme des repréſentations des eſſences inconnues des choſes, cela eſt ſi évident qu'il n'eſt pas néceſſaire de perdre du temps à le prouver. Sans donc m'arrêter à cette ſuppoſition chimérique, je

Quand c'eſt que les idées des ſubſtances peuvent être fauſſes.

CHAP. XXXII.

vais conſiderer les ſubſtances comme autant de collections d'idées ſimples, formées dans l'eſprit qui les déduit de certaines combinaiſons d'idées ſimples qui exiſtent conſtamment enſemble dans les choſes mêmes : combinaiſons qui ſont les originaux dont on ſuppoſe que ces collections formées dans l'eſprit, ſont des copies. Or à les conſiderer dans ce rapport qu'elles ont à l'exiſtence des choſes, elles ſont fauſſes, 1°. Lorſqu'elles réuniſſent des idées ſimples qui ne ſe trouvent point enſemble dans les choſes actuellement exiſtantes, comme lorſqu'à la forme & à la grandeur qui exiſtent enſemble dans un cheval, on joint dans la même idée complexe la puiſſance d'*aboyer* qui ſe trouve dans un chien : trois idées qui quoique réunies dans l'eſprit en une ſeule, n'ont jamais été jointes enſemble dans la nature. On peut donc appeller cette idée complexe, une fauſſe idée d'un cheval. 2°. Les idées des ſubſtances ſont encore fauſſes à cet égard, lorſque d'une collection d'idées ſimples qui exiſtent toujours enſemble, on en ſépare par une négation directe & formelle, quelqu'autre idée ſimple qui leur eſt conſtamment unie. Si, par exemple, quelqu'un joint dans ſon eſprit à l'étendue, à la ſolidité, à la fuſibilité, à la peſanteur particuliere & à la couleur jaune de l'*or*, la négation d'un plus grand degré de *fixité* que dans le plomb ou le cuivre, on peut dire qu'il a une fauſſe idée complexe, tout ainſi que lorſqu'il joint à ces autres idées ſimples l'idée d'une *fixité* parfaite & abſolue. Car l'idée complexe de l'or étant

CHAP. XXXII.

compoſée, à ces deux égards, d'idées ſimples qui ne ſe trouvent point enſemble dans la nature, on peut l'appeller une fauſſe idée. Mais s'il exclut entierement de l'idée complexe qu'il ſe forme de ce métal, celle de la *fixité*, ſoit en ne l'y joignant pas actuellement, ou en la ſéparant, dans ſon eſprit, de tout le reſte, on doit regarder, à mon avis, cette idée complexe plutôt comme incomplette & imparfaite, que comme fauſſe : puiſque, bien qu'elle ne contienne point toutes les idées ſimples qui ſont unies dans la nature, elle ne joint enſemble que celles qui exiſtent réellement enſemble.

La vérité & la fauſſeté ſuppoſent toujours affirmation ou négation.

§. 19. Quoique, pour m'accommoder au langage ordinaire, j'aie montré en quel ſens & ſur quel fondement nos idées peuvent être quelquefois *vraies* ou *fauſſes*; cependant ſi nous voulons examiner la choſe de plus près dans tous les cas où quelqu'idée eſt appellée *vraie* ou *fauſſe*, nous trouverons que c'eſt en vertu de quelque jugement que l'eſprit fait, ou eſt ſuppoſé faire, qu'elle eſt vraie ou fauſſe. Car la vérité ou la fauſſeté n'étant jamais ſans quelqu'affirmation ou négation, expreſſe ou tacite, elle ne ſe trouve qu'où des ſignes ſont joints ou ſéparés, ſelon la convenance ou la diſconvenance des choſes qu'ils repréſentent. Les ſignes dont nous nous ſervons principalement, ſont ou des idées ou des mots, avec quoi nous formons des propoſitions *mentales* ou *verbales*. La vérité conſiſte à unir ou à ſéparer ces ſignes, ſelon que les choſes qu'ils repréſentent, conviennent ou diſconvien-

CHAP XXXII.

nent entr'elles ; & la fauſſeté conſiſte à faire tout le contraire, comme nous le ferons voir plus au long dans la ſuite de cet ouvrage.

Les idées conſidérées en elles-mêmes ne ſont ni vraies ni fauſſes.

§. 20. Donc, nulle idée que nous ayons dans l'eſprit, ſoit qu'elle ſoit conforme ou non à l'exiſtence réelle des choſes, ou à des idées qui ſont dans l'eſprit des autres hommes, ne ſauroit par cela ſeul être proprement appellée fauſſe. Car ſi ces repréſentations ne renferment rien que ce qui exiſte dans les choſes extérieures, elles ne ſauroient paſſer pour fauſſes, puiſque ce ſont de juſtes repréſentations de quelque choſe : & ſi elles contiennent quelque choſe qui differe de la réalité des choſes, on ne peut pas dire proprement que ce ſont de fauſſes repréſentations ou idées de choſes qu'elles ne repréſentent point. Quand eſt-ce donc qu'il y a de l'erreur & de la fauſſeté ? Le voici en peu de mots.

En quel cas elles ſont fauſſes.

Premier cas.

§. 21. Premierement, *lorſque l'eſprit ayant une idée, juge & conclut qu'elle eſt la même que celle qui eſt dans l'eſprit des autres hommes, exprimée par le même nom* ; ou qu'elle répond à la ſignification ou définition ordinaire & communément reçue de ce mot, lorſqu'elle n'y répond pas effectivement : mépriſe qu'on commet le plus ordinairement à l'égard des *modes mixtes*, quoiqu'on y tombe auſſi à l'égard d'autres idées.

Second cas.

§. 22. En ſecond lieu, quand l'eſprit s'étant formé une idée complexe, compoſée d'une telle collection d'idées ſimples que la nature ne mit jamais en-

ſemble, il juge qu'*elle s'accorde avec une eſpece de créatures réellement exiſtantes*, comme quand il joint la peſanteur de l'étain, à la couleur, à la fuſibilité & à la fixité de l'or. Chap. XXXII.

§. 23. En troiſieme lieu, lorſqu'ayant réuni dans ſon idée complexe, un certain nombre d'idées ſimples qui exiſtent réellement enſemble dans quelques eſpeces de créatures, & en ayant exclus d'autres qui en ſont autant inſéparables, il juge que *c'eſt l'idée parfaite & complette d'une eſpece de choſes; ce qui n'eſt point effectivement*; comme ſi venant à joindre les idées d'une ſubſtance jaune, malléable, fort peſante & fuſible, il ſuppoſe que cette idée complexe eſt une idée complette de l'or, quoiqu'une certaine fixité & la capacité d'être diſſous dans l'*eau régale* ſoient auſſi inſéparables des autres idées ou qualités de ce corps, que celles-là le ſont l'une de l'autre. Troiſieme cas.

§. 24. En quatrieme lieu, la mépriſe eſt encore plus grande, quand je juge que *cette idée complexe renferme l'eſſence réelle d'un corps exiſtant*; puiſqu'il ne contient tout au plus qu'un petit nombre de propriétés qui découlent de ſon eſſence & de ſa conſtitution réelle. Je dis un petit nombre de ces propriétés: car comme ces propriétés conſiſtent, pour la plupart, en *puiſſances actives & paſſives*, que tel ou tel corps a par rapport à d'autres choſes, toutes celles qu'on connoît communément dans un corps, & dont on forme ordinairement l'idée complexe de cette eſpece de choſes, ne ſont qu'en très- Quatrieme cas.

CHAP. XXXII.

petit nombre en comparaiſon de ce qu'un homme qui l'a examiné en différentes manieres, connoît de cette eſpece particuliere, & toutes celles que les plus habiles connoiſſent, ſont encore en fort petit nombre, en comparaiſon de celles qui ſont réellement dans ce corps & qui dépendent de ſa conſtitution intérieure ou eſſentielle. L'eſſence d'un triangle eſt fort bornée : elle conſiſte dans un très-petit nombre d'idées, trois lignes qui terminent un eſpace, compoſent toute cette eſſence. Mais il en découle plus de proprietés qu'on n'en ſauroit connoître ou nombrer. Je m'imagine qu'il en eſt de même à l'égard des ſubſtances, leurs eſſences réelles ſe réduiſent à peu de choſe, & les proprietés qui découlent de cette conſtitution intérieure, ſont infinies.

§. 25. Enfin, comme l'homme n'a aucune notion de quoi que ce ſoit hors de lui, que par l'idée qu'il en a dans ſon eſprit, & à laquelle il peut donner tel nom qu'il voudra, il peut à la vérité former une idée qui ne s'accorde ni avec la réalité des choſes, ni avec les idées exprimées par des mots dont les autres hommes ſe ſervent communément ; mais il ne ſauroit ſe faire une fauſſe idée d'une choſe qui ne lui eſt point autrement connue que par l'idée qu'il en a : par exemple, lorſque je me forme une idée des jambes, des bras & du corps d'un homme, & que j'y joins la tête & le cou d'un cheval, je ne me fais point une fauſſe idée de quoi que ce ſoit, parce que cette idée ne repréſente rien hors

de moi. Mais lorſque je nomme cela un *homme* ou *un Tartare*, & que je me figure qu'il repréſente quelqu'être réel hors de moi, ou que c'eſt la même idée que d'autres déſignent par ce même nom; je puis me tromper en ces deux cas. Et c'eſt dans ce ſens qu'on l'appelle une fauſſe idée, quoiqu'à parler exactement, la fauſſeté ne tombe pas ſur l'*idée*, mais ſur une *propoſition tacite & mentale*, dans laquelle on attribue à deux choſes une conformité & une reſſemblance qu'elles n'ont point effectivement. Cependant, ſi après avoir formé une telle idée dans mon eſprit, ſans penſer en moi-même que l'exiſtence ou le nom d'*homme* ou de *tartare* lui convienne, je veux la déſigner par le nom d'*homme* ou de *tartare*; on aura droit de juger qu'il y a de la bizarrerie dans l'impoſition d'un tel nom, mais nullement que je me trompe dans mon jugement, & que cette idée eſt fauſſe. Chap. XXXII.

§. 26. En un mot, je crois que nos idées, conſidérées par l'eſprit ou par rapport à la ſignification propre des noms qu'on leur donne, ou par rapport à la réalité des choſes, peuvent être fort bien nommées idées (1) *juſtes* ou *fautives*, ſelon

On pourroit plus proprement appeller les idées, *juſtes* ou *fautives*, que *vraies* ou *fauſſes*.

(1) Il n'y a point de mots en françois qui répondent mieux aux deux mots Anglois *right or vroong*, dont l'auteur ſe ſert en cette occaſion. On entend ce que c'eſt qu'une *idée juſte*, & nous n'avons point, à ce que je crois, de terme oppoſé à *juſte*, pris en ce ſens-là, qui ſoit plus propre que celui de *fautif*, qui n'eſt pourtant pas trop bon, mais dont il faut ſe ſervir, faute d'autre.

CHAP. XXXII.

qu'elles conviennent ou disconviennent aux modeles auxquels on les rapporte. Mais qui voudra les appeller *véritables* ou *fausses*, peut le faire. Il est juste qu'il jouisse de la liberté que chacun peut prendre de donner aux choses tels noms qu'il juge leur convenir le mieux, quoique selon la proprieté du langage, la vérité & la fausseté ne puissent gueres convenir aux idées, ce me semble, sinon en tant que d'une maniere ou d'autre elles renferment *virtuellement* quelque proposition mentale. Les idées qui sont dans l'esprit d'un homme, considérées simplement en elles-mêmes, ne sauroient être fausses, excepté les idées complexes dont les parties sont incompatibles. Toutes les autres idées sont droites en elles-mêmes, & la connoissance qu'on en a, est une connoissance droite & véritable. Mais quand nous venons à les rapporter à certaines choses, comme à leurs modeles ou archétypes, alors elles peuvent être fausses, autant qu'elles s'éloignent de ces archétypes.

CHAPITRE XXXIII.

De l'aſſociation des idées.

CHAP. XXXIII.

§. 1. IL n'y a preſque perſonne qui ne remarque dans les opinions, dans les raiſonnemens & dans les actions des autres hommes quelque choſe qui lui paroît bizarre & extravagant, & qui l'eſt en effet. Chacun a la vue aſſez perçante pour obſerver dans un autre le moindre défaut de cette eſpece s'il eſt différent de celui qu'il a lui-même, & il ne manque pas de ſe ſervir de ſa raiſon pour le condamner, quoiqu'il y ait dans ſes opinions & dans ſa conduite de plus grandes irrégularités dont il ne s'apperçoit jamais, & dont il ſeroit difficile, pour ne pas dire impoſſible de le convaincre.

Bizarre aſſortiment d'idées qu'on découvre dans les diſcours ou les actions d'autrui.

§. 2. Cela ne vient pas abſolument de l'amour-propre, quoique cette paſſion y ait ſouvent beaucoup de part. On voit tous les jours des gens coupables de ce défaut qui ont le cœur bien fait, & ne ſont point fortement entêtés de leur propre mérite. Et ſouvent une perſonne écoute avec ſurpriſe les raiſonnemens d'un habile homme dont il admire l'opiniâtreté, pendant que lui-même réſiſte à des raiſons de la derniere évidence qu'on lui propoſe fort diſtinctement.

Ne vient point abſolument de l'amour propre.

§. 3. On eſt accoutumé d'imputer ce défaut de raiſon, à l'éducation & à la

Il ne ſuffit pas pour expliquer

CHAP. XXXIII.

force des préjugés ; & ce n'eſt pas ſans ſujet pour l'ordinaire, quoique cela n'aille pas juſqu'à la racine du mal, & ne montre pas aſſez nettement d'où il vient, & en quoi il conſiſte. On eſt ſouvent très-bien fondé à en attribuer la cauſe à l'*éducation* ; & le terme de *préjugé* eſt un mot général très-propre à déſigner la choſe même. Cependant je crois que qui voudra conduire cette eſpece de folie juſqu'à ſa ſource, doit porter la vue un peu plus loin, & en expliquer la nature de telle ſorte qu'il faſſe voir d'où ce mal procede originairement dans des eſprits fort raiſonnables, & en quoi c'eſt qu'il conſiſte préciſément.

ce défaut d'en attribuer la cauſe à l'éducation & aux préjugés.

§. 4. Quelque rude que ſoit le nom de folie que je lui donne, on n'aura pas de peine à me le pardonner, ſi l'on conſidere que l'oppoſition à la raiſon ne mérite point d'autre titre. C'eſt effectivement une folie, & il n'y a preſque perſonne qui en ſoit ſi exempt, qu'il ne fût jugé plus propre à être mis aux petites-maiſons qu'à être reçu dans la compagnie des honnêtes-gens, s'il raiſonnoit & agiſſoit toujours & en toutes occaſions comme il fait conſtamment en certaines rencontres; je ne veux pas dire, lorſqu'il eſt en proie à quelque violente paſſion, mais dans le cours ordinaire de ſa vie. Ce qui ſervira encore plus à excuſer l'uſage de ce mot, & la liberté que je prends d'imputer une choſe ſi choquante à la plus grande partie du genre-humain ; c'eſt ce que j'ai * déjà dit en paſſant, & en peu de mots ſur la nature de la folie. J'ai trouvé que

Pourquoi on lui donne le nom de *folie*.

* Pap. 331. Chap. XI. §. 13.

la folie découle de la même ſource, & dépend de la même cauſe que ce défaut dont nous parlons préſentement. La conſidération des choſes mêmes me ſuggera tout d'un coup cette penſée, lorſque je ne ſongeois à rien moins qu'au ſujet que je traite dans ce chapitre. Et ſi c'eſt effectivement une foibleſſe à laquelle tous les hommes ſoient ſi fort ſujets; ſi c'eſt une tache ſi univerſellement répandue ſur le genre-humain, il faut prendre d'autant plus de ſoin de la faire connoître par ſon véritable nom, afin d'engager les hommes à s'appliquer plus fortement à prévenir ce défaut, ou à s'en défaire lorſqu'ils en ſont entachés. CHAP. XXXIII.

§. 5. Quelques-unes de nos idées ont entr'elles une correſpondance & une liaiſon naturelle. Le devoir & la plus grande perfection de notre raiſon conſiſte à découvrir ces idées & à les tenir enſemble dans cette union & dans cette correſpondance qui eſt fondée ſur leur exiſtence particuliere. Il y a une autre liaiſon d'idées qui dépend uniquement du haſard ou de la coutume, de ſorte que des idées qui d'elles-mêmes n'ont abſolument aucune connexion naturelle, viennent à être ſi fort unies dans l'eſprit de certaines perſonnes, qu'il eſt fort difficile de les ſéparer. Elles vont toujours de compagnie, & l'une n'eſt pas plutôt préſente à l'entendement, que celle qui lui eſt aſſociée paroît auſſi-tôt; s'il y en a plus de deux ainſi unies, elles vont auſſi toutes enſemble, ſans ſe ſéparer jamais. Ce défaut vient d'une liaiſon d'idées non naturelle. Comment ſe forme cette liaiſon.

§. 6. Cette ſorte combinaiſon d'idées

CHAP. XXXIII.

qui n'eſt pas cimentée par la nature, l'eſprit la forme en lui-même, ou volontairement, ou par haſard; & de-là vient qu'elle eſt fort différente en diverſes perſonnes ſelon la diverſité de leurs inclinations, de leur éducation, & de leurs intérêts. La coutume forme, dans l'entendement, des habitudes de penſer d'une certaine maniere, tout ainſi qu'elle produit certaines déterminations dans la volonté, & certains mouvements dans le corps: toutes choſes qui ſemblent n'être que certains mouvements continués dans les eſprits animaux, qui étant une fois portés d'un certain côté, coulent dans les mêmes traces où ils ont accoûtumé de couler, leſquelles traces par le cours fréquent des eſprits animaux ſe changent en autant de chemins battus, de ſorte que le mouvement y devient aiſé, & pour ainſi dire, naturel. Il me ſemble, dis-je, que c'eſt ainſi que les idées ſont produites dans notre eſprit, autant, que nous ſommes capables de comprendre ce que c'eſt que *penſer*. Et ſi elles ne ſont pas produites de cette maniere, cela peut ſervir du moins à expliquer comment elles ſe ſuivent l'une l'autre dans un cours habituel, lorſqu'elles ont pris une fois cette route, comme il ſert à expliquer de pareils mouvements du corps. Un muſicien accoutumé à chanter un certain air, le trouve dès qu'il l'a une fois commencé. Les idées des diverſes notes ſe ſuivent l'une l'autre dans ſon eſprit, chacune à ſon tour, ſans aucun effort ou aucune altération, auſſi régulierement que ſes doigts ſe remuent ſur le clavier d'une orgue

orgue pour jouer l'air qu'il a commencé, quoique ſon eſprit diſtrait promene ſes penſées ſur toute autre choſe. Je ne détermine point, ſi le mouvement des eſprits animaux eſt la cauſe naturelle de ſes idées, auſſi bien que du mouvement régulier de ſes doigts, quelque probable que la choſe paroiſſe par le moyen de cet exemple; mais cela peut ſervir un peu à nous donner quelque notion des habitudes intellectuelles, & de la liaiſon des idées. CHAP. XXXIII.

§. 7. Qu'il y ait de telles aſſociations d'idées, que la coutume a produites dans l'eſprit de la plupart des hommes, c'eſt de quoi je ne crois pas que perſonne qui ait fait de ſérieuſes réflexions ſur ſoi-même & ſur les autres hommes, s'aviſe de douter. Et c'eſt peut-être à cela qu'on peut juſtement attribuer la plus grande partie des ſympathies & des antipathies qu'on remarque dans les hommes; & qui agiſſent auſſi fortement, & produiſent des effets auſſi réglés, que ſi elles étoient naturelles: ce qui fait qu'on les nomme ainſi; quoique d'abord elles n'ayent eu d'autre origine que la liaiſon accidentelle de deux idées, que la violence d'une premiere impreſſion, ou une trop grande indulgence a ſi fort unies, qu'après cela elles ont toujours été enſemble dans l'eſprit de l'homme comme ſi ce n'étoit qu'une ſeule idée. Je dis la plupart des antipathies & non pas toutes; car il y en a quelques-unes véritablement naturelles, qui dépendent de notre conſtitution originaire, & ſont nées avec nous. Mais ſi l'on obſervoit exac- Elle eſt la cauſe de la plupart des ſympathies & antipathies, qui paſſent pour naturelles.

CHAP. XXXIII.

tement la plupart de celles qui passent pour naturelles, on reconnoîtroit qu'elles ont été causées au commencement par des impressions dont on ne s'est point apperçu, quoiqu'elles aient peut-être commencé de fort bonne heure, ou bien par quelques fantaisies ridicules. Un homme fait qui a été incommodé pour avoir trop mangé de miel, n'entend pas plutôt ce mot que son imagination lui cause des soulevements de cœur. Il n'en sauroit supporter la seule idée; d'autres idées de dégoût, & des maux de cœur, accompagnées de vomissement, suivent aussi-tôt, & son estomac est tout est desordre. Mais il sait à quel temps il doit rapporter le commencement de cette foiblesse, & comment cette indisposition lui est venue. Que si cela lui fût arrivé pour avoir mangé une trop grande quantité de miel, lorsqu'il étoit enfant, tous les mêmes effets s'en seroient ensuivis, mais on se seroit mépris sur la cause de cet accident qu'on auroit regardé comme une antipathie naturelle.

Combien il importe de prévenir de bonne heure cette bizarre connexion d'idées.

§. 8. Je ne rapporte pas cela, comme s'il étoit fort nécessaire en cet endroit de distinguer exactement entre les antipathies naturelles & acquises: mais j'ai fait cette remarque dans une autre vue, savoir, afin que ceux qui ont des enfants, ou qui sont chargés de leur éducation, voyent par-là que c'est une chose bien digne de leurs soins d'observer avec attention & de prévenir soigneusement cette irréguliere liaison d'idées dans l'esprit des jeunes gens. C'est le temps le plus susceptible des impressions durables. Et quoique les person-

nes raiſonnables faſſent réflexion à celles qui ſe rapportent àla ſanté & au corps pour les combattre, je ſuis pourtant fort tenté de croire, qu'il s'en faut bien qu'on ait eu autant de ſoin que la choſe le mérite, de celles qui ſe rapportent plus particuliérement à l'ame, & qui ſe terminent à l'entendement ou aux paſſions : ou plutôt ces ſortes d'impreſſions, qui ſe rapportent purement à l'entendement, ont été, je penſe, entierement négligées par la plus grande partie des hommes. CHAP. XXXIII.

§. 9. Cette connexion irréguliere qui ſe fait dans notre eſprit, de certaines idées qui ne ſont point unies par elles-mêmes, ni dépendantes l'une de l'autre, a une ſi grande influence ſur nous, & eſt ſi capable de mettre du travers dans nos actions tant morales que naturelles, dans nos paſſions, dans nos raiſonnements, & dans nos notions mêmes, qu'il n'y a peut-être rien qui mérite davantage que nous nous appliquions à le conſiderer pour le prévenir ou le corriger le plutôt que nous pourrons.

§. 10. Les idées des *eſprits* ou des *phantômes* n'ont pas plus de rapport aux ténébres qu'à la lumiere : mais ſi une ſervante étourdie vient à inculquer ſouvent ces différentes idées dans l'eſprit d'un enfant, & à les y exciter comme jointes enſemble, peut-être que l'enfant ne pourra plus les ſéparer durant tout le reſte de ſa vie, de ſorte que l'obſcurité lui paroiſſant toujours accompagnée de ces effrayantes idées, ces deux ſortes d'idées ſeront ſi étroitement unies dans ſon eſprit, qu'il ne ſera non Exemple de cette liaiſon d'idées.

CHAP. XXXIII.

plus capable de souffrir l'une que l'autre.

§. 11. Un homme reçoit une injure sensible de la part d'un autre homme, il pense & repense à la personne & à l'action ; & en y pensant ainsi fortement ou pendant long-temps, il cimente si fort ces deux idées ensemble, qu'il les réduit presque à une seule, ne songeant jamais à cet homme, que le mal qu'il en a reçû ne lui vienne dans l'esprit : de sorte que distinguant à peine ces deux choses il a autant d'aversion pour l'une que pour l'autre. C'est ainsi qu'il naît souvent des haines pour des sujets fort legers & presque innocents, & que les querelles s'entretiennent & se perpétuent dans le monde.

Autre exemple.

Troisieme exemple.

§. 12. Un homme a souffert de la douleur ou a été malade dans un certain lieu : il a vu mourir son ami dans une telle chambre. Quoique ces choses n'aient naturellement aucune liaison l'une avec l'autre, cependant l'impression étant une fois faite, lorsque l'idée de ce lieu se présente à son esprit, elle porte avec elle une idée de douleur & de déplaisir ; il les confond ensemble, & peut aussi peu souffrir l'une que l'autre.

Quatrieme exemple.

§. 13. Lorsque cette combinaison est formée, & durant tout le temps qu'elle subsiste, il n'est pas au pouvoir de la raison d'en détourner les effets. Les idées qui sont dans notre esprit, ne peuvent qu'y opérer tandis qu'elles y sont, selon leur nature & leurs circonstances : d'où l'on peut voir pourquoi le temps dissipe certaines affections que la raison ne sauroit vaincre, quoique ses suggestions

CHAP. XXXIII.

ſoient très-juſtes & reconnues pour telles; & que les mêmes perſonnes ſur qui la raiſon ne peut rien dans ce cas-là, ſoient portées à la ſuivre en d'autres rencontres. La mort d'un enfant qui faiſoit le plaiſir continuel des yeux de ſa mere & la plus grande ſatisfaction de ſon ame, bannit la joie de ſon cœur & la privant de toutes les douceurs de la vie lui cauſe tous les tourments imaginables. Employez, pour la conſoler, les meilleures raiſons du monde, vous avancerez tout autant que ſi vous exhortiez un homme qui eſt à la queſtion, à être tranquille, & que vous prétendiſſiez adoucir par de beaux diſcours la douleur que lui cauſe la contorſion de ſes membres. Juſqu'à ce que le temps ait inſenſiblement diſſipé le ſentiment que produit, dans l'eſprit d'une mere affligée, l'idée de ſon enfant qui lui revient dans la mémoire, tout ce qu'on peut lui repréſenter de plus raiſonnable, eſt abſolument inutile. De là vient que certaines perſonnes en qui l'union de ces idées ne peut être diſſipée, paſſent leur vie dans le deuil, & portent leur triſteſſe dans le tombeau.

Cinquiéme exemple bien remarquable.

§. 14. Un de mes amis a connu un homme qui ayant été parfaitement guéri de la rage par une opération extrêmement ſenſible, ſe reconnut obligé toute ſa vie à celui qui lui avoit rendu ce ſervice, qu'il regardoit comme le plus grand qu'il pût jamais recevoir. Mais malgré tout ce que la reconnoiſſance & la raiſon pouvoit lui ſuggérer, il ne put jamais ſouffrir la vue de l'Opérateur. Cette image lui rappelloit toujours l'idée de l'extrême

CHAP. XXXII.

douleur qu'il avoit enduré par ſes mains: idée qu'il ne lui étoit pas poſſible de ſupporter, tant elle faiſoit de violentes impreſſions ſur ſon eſprit.

Autres exemples.

§. 15. Pluſieurs enfants imputant les mauvais traitemens qu'ils ont endurés dans les écoles, à leurs livres qui en ont été l'occaſion, joignent ſi bien ces idées, qu'ils regardent un livre avec averſion, & ne peuvent plus concevoir de l'inclination pour l'étude & pour les livres; de ſorte que la lecture, qui autrement auroit peut-être fait le plus grand plaiſir de leur vie, leur devient un véritable ſupplice. Il ſe trouve des chambres aſſez commodes où certaines perſonnes ne ſauroient étudier, & des vaiſſeaux d'une certaine forme où ils ne ſauroient jamais boire, quelques propres & commodes qu'ils ſoient, & cela à cauſe de quelques idées accidentelles qui y ont été attachées, & qui leur rendent ces chambres & ces vaiſſeaux déſagréables. Et qui eſt-ce qui n'a pas remarqué certaines gens qui ſont atterrés à la préſence ou dans la compagnie de quelques autres perſonnes qui ne leur ſont pas autrement ſupérieures, mais qui ont une fois pris de l'aſcendant ſur eux en certaines occaſions? L'idée d'autorité & de reſpect ſe trouve ſi bien jointe avec l'idée de la perſonne, dans l'eſprit de celui qui a été une fois ainſi ſoumis, qu'il n'eſt plus capable de les ſéparer.

Exemple qu'on ajoute pour la ſingularité.

§. 16. On trouve par-tout tant d'exemples de cette eſpece, que ſi j'en ajoute un autre, c'eſt ſeulement pour ſa plaiſante ſingularité. C'eſt celui d'un jeune homme

qui ayant appris à danſer, & même juſqu'à un grand point de perfection, dans une chambre où il y avoit par hazard un vieux coffre, tandis qu'il apprenoit à danſer combina de telle maniere dans ſon eſprit l'idée de ce coffre avec les tours & les pas de toutes ſes danſes, que quoiqu'il dansât très-bien dans cette chambre, il n'y pouvoit danſer que lorſque ce vieux coffre y étoit, & ne pouvoit danſer dans aucune autre chambre, à moins que ce coffre ou quelqu'autre ſemblable n'y fût dans ſa juſte poſition. Si l'on ſoupçonne que cette hiſtoire ait reçu quelqu'embelliſſement qui en a corrompu la vérité, je réponds pour moi que je la tiens depuis quelques années d'un homme d'honneur, plein de bon ſens, qui a vu lui-même la choſe telle que je viens de la raconter. Et j'oſe dire que parmi les perſonnes accoutumées à faire des réflexions, qui liront ceci, il y en a peu qui n'ayent ouï raconter, ou même vu des exemples de cette nature, qui peuvent être comparés à celui-ci, ou du moins le juſtifier. CHAP. XXXIII.

§. 17. Les habitudes intellectuelles qu'on a contractées de cette maniere, ne ſont pas moins fortes ni moins fréquentes, pour être moins obſervées. Que les idées de l'être & de la matiere ſoient fortement unies enſemble ou par l'éducation ou par une trop grande application à ces deux idées, pendant qu'elles ſont ainſi combinées dans l'eſprit, quelles notions & quels raiſonnements ne produiroient-elles pas touchant les eſprits ſéparés? Qu'une coutume contractée dès la premiere enfance, ait

On contracte de la même maniere, des habitudes intellectuelles.

CHAP. XXXIII.

une fois attaché une forme & une figure à l'idée de Dieu, dans quelles abſurdités une telle penſée ne nous jettera-t-elle pas (1) à l'égard de la divinité?

Ces combinaiſons d'idées contraires à la nature, produiſent tant de divers ſentiments extravagants dans la Philoſophie & dans la religion.

§. 18. On trouvera, ſans doute, que ce ſont de pareilles combinaiſons d'idées mal fondées & contraires à la nature, qui produiſent ces oppoſitions irréconciliables qu'on voit entre différentes ſectes de philoſophie & de religion : car nous ne ſaurions imaginer que chacun de ceux qui ſuivent ces différentes ſectes, ſe trompe volontairement ſoi-même, & rejette contre ſa propre conſcience la vérité qui lui eſt offerte par des raiſons évidentes. Quoique l'intérêt ait beaucoup de part dans cette affaire, on ne ſauroit pourtant ſe perſuader qu'il corrompe ſi univerſellement des Sociétés entieres d'hommes, que chacun d'eux juſqu'à un ſeul, ſoutienne des fauſſetés contre ſes propres lumieres. On doit reconnoître qu'il y en a au moins quelques-uns qui font ce que tous prétendent faire, c'eſt-à-dire, qui cherchent ſincérement la vérité. Et par conſéquent il faut qu'il y ait quelque autre choſe qui aveugle leur entendement, & les empêche de voir la fauſſeté de ce qu'ils prennent pour la vérité toute pure. Si l'on prend la peine d'examiner ce que c'eſt qui captive ainſi la raiſon des perſonnes les plus ſinceres, & qui leur aveugle l'eſprit juſqu'à les faire agir contre le ſens commun; on

(1) Voyez ce qui a été remarqué ſur cela, pag. 148. T. I. ſur le §. 16. du ch. III. Liv. I.

trouvera que c'eſt cela même dont nous parlons préſentement, je veux dire, quelques idées indépendantes qui n'ont aucune liaiſon entr'elles, mais qui ſont tellement combinées dans l'eſprit par l'éducation, par la coutume, & par le bruit qu'on en fait inceſſamment dans leur parti, qu'elles s'y montrent toujours enſemble : de ſorte que ne pouvant non plus les ſéparer en eux-mêmes, que ſi ce n'étoit qu'une ſeule idée, ils prennent l'une pour l'autre. C'eſt ce qui fait paſſer le galimathias pour bon ſens, les abſurdités pour des démonſtrations, & les diſcours les plus incompatibles pour des raiſonnements ſolides & bien ſuivis. C'eſt le fondement, j'ai penſé dire, de toutes les erreurs qui regnent dans le monde ; mais ſi la choſe ne doit point être pouſſée juſques-là, c'eſt du moins l'un des plus dangereux, puiſque par-tout où il s'étend, il empêche les hommes de voir & d'entrer dans aucun examen. Lorſque deux choſes actuellement ſéparées paroiſſent à la vue conſtamment jointes, ſi l'œil les voit commes collées enſemble, quoiqu'elles ſoient ſéparées en effet, par où commencerez-vous à rectifier les erreurs attachées à deux idées que des perſonnes qui voient les objets de cette maniere ſont accoutumées d'unir dans leur eſprit juſqu'à ſubſtituer l'une à la place de l'autre, & ſi je ne me trompe, ſans s'en appercevoir eux-mêmes? Pendant tout le temps que les choſes leur paroiſſent ainſi, ils ſont dans l'impuiſſance d'être convaincus de leur erreur, & s'applaudiſſent eux-mêmes comme s'ils étoient de zélés

CHAP. XXXIII.

CHAP. XXXIII

défenſeurs de la vérité, quoiqu'en effet ils ſoutiennent le parti de l'erreur ; & cette confuſion de deux idées différentes, que la liaiſon qu'ils ont accoutumé d'en faire dans leur eſprit, leur fait preſque regarder comme une ſeule idée, leur remplit la tête de fauſſes vues, & les entraîne dans une infinité de mauvais raiſonnements.

Concluſion de ce ſecond livre.

§. 19. Après avoir expoſé tout ce qu'on vient de voir ſur l'origine, les différentes eſpeces, & l'étendue de nos idées, avec pluſieurs autres conſidérations ſur ces inſtruments ou matériaux de nos connoiſſances, (je ne ſais laquelle de ces deux dénominations leur convient le mieux,) après cela, dis-je, je devrois en vertu de la méthode que je m'étois propoſée d'abord, m'attacher à faire voir quel eſt l'uſage que l'entendement fait de ces idées, & quelle eſt la connoiſſance que nous acquerons par leur moyen. Mais venant à conſidérer la choſe de plus près, j'ai trouvé qu'il y a une ſi étroite liaiſon entre les idées & les mots ; & un rapport ſi conſtant entre les idées abſtraites & les termes généraux, qu'il eſt impoſſible de parler clairement & diſtinctement de notre *connoiſſance*, qui conſiſte toute en propoſitions, ſans examiner auparavant la nature, l'uſage & la ſignification du *langage* : ce ſera donc le ſujet du Livre ſuivant.

Fin du ſecond Livre.

ESSAI PHILOSOPHIQUE CONCERNANT L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE TROISIEME.

DES MOTS.

CHAPITRE I.

Des Mots ou du Langage en général.

§. 1. DIEU ayant fait l'homme pour être une créature ſociable, non ſeulement lui a inſpiré le deſir, & l'a mis dans la néceſſité de vivre avec ceux de ſon eſpece, mais de plus lui a donné la faculté de parler, pour que ce fût le grand inſtrument & le lien commun de cette ſociété. C'eſt pourquoi l'homme a naturellement

CHAP. I. L'homme a des organes propres à former des ſons articulés.

CHAP. I.

ſes organes façonnés, de telle maniere qu'ils ſont propres à *former des ſons articulés* que nous appellons des *mots*. Mais cela ne ſuffiſoit pas pour faire le langage : car on peut dreſſer les perroquets & pluſieurs autres oiſeaux à former des ſons articulés & aſſez diſtincts ; cependant ces animaux ne ſont nullement capables de langage.

Afin de ſe ſervir de ces ſons pour être ſignes de ſes idées.

§. 2. Il étoit donc néceſſaire qu'outre les ſons articulés l'homme fût capable *de ſe ſervir de ces ſons comme de ſignes de conceptions intérieures*, & de les établir comme autant de marques des idées que nous avons dans l'eſprit, afin que par-là elles puſſent être manifeſtées aux autres, & qu'ainſi les hommes puſſent s'entre-communiquer les penſées qu'ils ont dans l'eſprit.

Les mots ſervent auſſi de ſignes généraux.

§. 3. Mais cela ne ſuffiſoit point encore pour rendre les mots auſſi utiles qu'ils doivent être. Ce n'eſt pas aſſez pour la perfection du langage que les ſons puiſſent devenir ſignes des idées, à moins qu'on ne puiſſe ſe ſervir de ces ſignes, en ſorte qu'ils comprennent pluſieurs choſes particulieres : car la multiplication des mots en auroit confondu l'uſage, s'il eût fallu un nom diſtinct pour déſigner chaque choſe particuliere. Afin de remédier à cet inconvénient, le langage a été encore perfectionné par l'uſage des termes généraux, par où un ſeul mot eſt devenu le ſigne d'une multitude d'exiſtences particulieres : excellent uſage des ſons qui a été uniquement produit par la différence des idées dont ils ſont devenus les ſignes ; les noms à qui l'on fait ſignifier des idées générales,

devenant généraux, & ceux qui expriment des idées particulieres, demeurant particuliers.

§. 4. Outre ces noms qui ſignifient des idées, il y a d'autres mots que les hommes employent, non pour ſignifier quelqu'idée, mais le manque ou l'abſence d'une certaine idée ſimple ou complexe, ou de toutes les idées enſemble, comme ſont les mots *rien*, *ignorance*, & *ſtérilité*. On ne peut pas dire que tous ces mots négatifs ou privatifs n'appartiennent proprement à aucune idée, ou ne ſignifient aucune idée, car en ce cas-là ce ſeroient des ſons qui ne ſignifieroient abſolument rien : mais ils ſe rapportent à des idées poſitives, & en déſignent l'abſence.

§. 5. Une autre choſe qui nous peut approcher un peu plus de l'origine de toutes nos notions & connoiſſances, c'eſt d'obſerver combien les mots dont nous nous ſervons, dépendent des idées ſenſibles ; & comment ceux qu'on emploie pour ſignifier des actions & des notions tout-à-fait éloignées des ſens, tirent leur origine de ces mêmes idées ſenſibles, d'où ils ſont transferés à des ſignifications plus abſtruſes pour exprimer des idées qui ne tombent point ſous les ſens. Ainſi, les mots ſuivants *imaginer*, *comprendre*, *s'attacher*, *concevoir*, *inſtiller*, *dégoûter*, *trouble*, *tranquillité*, &c. ſont tous empruntés des opérations de choſes ſenſibles & appliqués à certains *modes* de penſer. Le mot *eſprit* dans ſa premiere ſignification, c'eſt le *ſouffle* ; & celui d'*ange* ſignifie *meſſager*. Et je ne doute point que, ſi nous

CHAP. I. pouvions conduire tous les mots juſqu'à leur ſource, nous ne trouvaſſions que dans toutes les langues, les mots qu'on emploie pour ſignifier des choſes qui ne tombent pas ſous les ſens, ont tiré leur premiere origine d'idées ſenſibles. D'où nous pouvons conjecturer quelle ſorte de notions avoient ceux qui les premiers parlerent ces langues-là, d'où elles leur venoient dans l'eſprit, & comment la nature ſuggera inopinément aux hommes l'origine & le principe de toutes leurs connoiſſances, par les noms mêmes qu'ils donnoient aux choſes; puiſque pour trouver des noms qui puſſent faire connoître aux autres les opérations qu'ils ſentoient en eux-mêmes, ou quelqu'autre idée qui ne tombât pas ſous les ſens, ils furent obligés d'emprunter des mots, des idées de ſenſation les plus connues, afin de faire concevoir par-là plus aiſément les opérations, qu'ils éprouvoient en eux-mêmes, & qui ne pouvoient être repréſentées par des apparences ſenſibles & extérieures. Après avoir ainſi trouvé des noms connus & dont ils convenoient mutuellement, pour ſignifier ces opérations intérieures de l'eſprit, ils pouvoient ſans peine faire connoître par des mots toutes leurs autres idées, puiſqu'elles ne pouvoient conſiſter qu'en des perceptions extérieures & ſenſibles, ou en des opérations intérieures de leur eſprit ſur ces perceptions: car comme il a été prouvé, nous n'avons abſolument aucune idée qui ne vienne originairement des objets ſenſibles & extérieurs, ou des opérations

intérieures de l'eſprit, que nous ſentons, & dont nous ſommes intérieurement convaincus en nous mêmes. CHAP. I.

§. 6. Mais pour mieux comprendre quel eſt l'uſage & la force du langage, en tant qu'il ſert à l'inſtruction & à la connoiſſance, il eſt à propos de voir en premier lieu, *à quoi c'eſt que les noms ſont immédiatement appliqués dans l'uſage qu'on fait du langage.* Diviſion générale de ce troiſieme Livre.

Et puiſque tous les noms (excepté les noms propres) ſont généraux, & qu'ils ne ſignifient pas en particulier telle ou telle choſe ſinguliere, mais les eſpeces des choſes; il ſera néceſſaire de conſidérer, en ſecond lieu, *ce que c'eſt que les eſpeces & les genres des choſes, en quoi ils conſiſtent, & comment ils viennent à être formés.* Après avoir examiné ces choſes comme il faut, nous ſerons mieux en état de découvrir le véritable uſage des mots, les perfections & les imperfections naturelles du langage, & les remedes qu'il faut employer pour éviter dans la ſignification des mots l'obſcurité ou l'incertitude, ſans quoi il eſt impoſſible de diſcourir nettement ou avec ordre de la connoiſſance des choſes qui roulant ſur des propoſitions pour l'ordinaire univerſelles, a plus de liaiſon avec les mots qu'on n'eſt peut-être porté à ſe l'imaginer.

Ces conſidérations feront donc le ſujet des chapitres ſuivants.

CHAPITRE II.

De la ſignification des mots.

CHAP. II. §. 1. Les mots ſont des ſignes ſenſibles néceſſaires aux hommes pour s'entre-communiquer leurs penſées.

QUoique l'homme ait une grande diverſité de penſées, qui ſont telles que les autres hommes en peuvent recueillir, auſſi-bien que lui, beaucoup de plaiſir & d'utilité, elles ſont pourtant toutes renfermées dans ſon eſprit, inviſibles, cachées aux autres, & ne ſauroient paroître d'elles-mêmes. Comme on ne ſauroit jouir des avantages & des commodités de la ſociété, ſans une communication de penſées, il étoit néceſſaire que l'homme inventât quelques ſignes extérieurs & ſenſibles par leſquels ces idées inviſibles dont ſes penſées ſont compoſées, puſſent être manifeſtées aux autres. Rien n'étoit plus propre pour cet effet, ſoit à l'égard de la fécondité ou de la promptitude, que ces ſons articulés qu'il ſe trouve capable de former avec tant de facilité & de variété. Nous voyons par-là comment les mots qui étoient ſi bien adaptés à cette fin par la nature, viennent à être employés par les hommes pour être ſignes de leurs idées, & non par aucune liaiſon naturelle qu'il y ait entre certains ſons articulés & certaines idées, (car en ce cas-là il n'y auroit qu'une langue parmi les hommes) mais par une inſtitution arbitraire en vertu de laquelle un tel mot a été fait volontairement le

ſigne d'une telle idée. Ainſi, l'uſage des mots conſiſte à être des marques ſenſibles des idées : & les idées qu'on déſigne par les mots, ſont ce qu'ils ſignifient proprement & immédiatement. CHAP. II.

Ils ſont des ſignes ſenſibles des idées de celui qui s'en ſert.

§. 2. Comme les hommes ſe ſervent de ces ſignes, ou pour enregiſtrer, ſi j'oſe ainſi dire, leurs propres penſées afin de ſoulager leur mémoire, ou pour produire leurs idées & les expoſer aux yeux des autres hommes, les mots ne ſignifient autre choſe dans leur premire & immédiate ſignification, que les idées qui ſont dans l'eſprit de celui qui s'en ſert, quelque imparfaitement ou négligemment que ces idées ſoient déduites des choſes qu'on ſuppoſe qu'elles repréſentent. Lorſqu'un homme parle à un autre, c'eſt afin de pouvoir être entendu ; & le but du langage eſt que ces ſons ou marques puiſſent faire connoître les idées de celui qui parle, à ceux qui l'écoutent. Par conſéquent, c'eſt des idées de celui qui parle que les mots ſont des ſignes, & perſonne ne peut les appliquer immédiatement comme ſignes à aucune autre choſe qu'aux idées qu'il a lui-même dans l'eſprit : car en uſer autrement, ce ſeroit les rendre ſignes de nos propres conceptions, & les appliquer cependant à d'autres idées ; c'eſt-à-dire faire qu'en même temps ils fuſſent & ne fuſſent pas des ſignes de nos idées, & par cela même qu'ils ne ſignifiaſſent effectivement rien du tout. Comme les mots ſont des ſignes volontaires par rapport à celui qui s'en ſert, ils ne ſauroient être des ſignes volontaires qu'il emploie pour

CHAP. II. déſigner des choſes qu'il ne connoît point. Ce ſeroit vouloir les rendre ſignes de rien, de vains ſons deſtitués de toute ſignification. Un homme ne peut pas faire que ſes mots ſoient ſignes, ou des qualités qui ſont dans les choſes, ou des conceptions qui ſe trouvent dans l'eſprit d'une autre perſonne, s'il n'a lui-même aucune idée de ces qualités & de ces conceptions. Juſqu'à ce qu'il ait quelques idées de ſon propre fonds, il ne ſauroit ſuppoſer que certaines idées correſpondent aux conceptions d'une autre perſonne, ni ſe ſervir d'aucuns ſignes pour les exprimer, car alors ce ſeroient des ſignes de ce qu'il ne connoîtroit pas, c'eſt-à-dire des ſignes d'un rien. Mais lorſqu'il ſe repréſente à lui-même les idées des autres hommes par celles qu'il a lui-même, s'il conſent de leur donner les mêmes noms que les autres hommes leur donnent, c'eſt toujours à ſes propres idées qu'il donne ces noms, aux idées qu'il a & non à celles qu'il n'a pas.

§. 3. Cela eſt ſi néceſſaire dans le langage, qu'à cet égard l'homme habile & l'ignorant, le ſavant & l'idiot ſe ſervent des mots de la même maniere, lorſqu'ils y attachent quelque ſignification. Je veux dire que les mots ſignifient dans la bouche de chaque homme les idées qu'il a dans l'eſprit & qu'il voudroit exprimer par ces mots-là. Ainſi, un enfant n'ayant remarqué dans le métal qu'il entend nommer *or*, rien autre choſe qu'une brillante couleur jaune, applique ſeulement le mot d'*or* à l'idée qu'il a de cette couleur & à nulle autre choſe, c'eſt pourquoi il donne

le nom d'*or* à cette même couleur qu'il voit dans la queue d'un *paon*. Un autre qui a mieux obſervé ce métal, ajoute à la couleur jaune une grande peſanteur ; & alors le mot d'*or* ſignifie dans ſa bouche une idée complexe d'un jaune brillant, & d'une ſubſtance fort peſante. Un troiſieme ajoute à ces qualités la *fuſibilité*, & dès-là ce nom ſignifie à ſon égard un corps brillant, jaune, fuſible, & fort peſant. Un autre ajoute la *malléabilité*. Chacune de ces perſonnes ſe ſervent également du mot d'*or*, lorſqu'ils ont occaſion d'exprimer l'idée à laquelle ils l'appliquent ; mais il eſt évident qu'aucun d'eux ne peut l'appliquer qu'à ſa propre idée, & qu'il ne ſauroit le rendre ſigne d'une idée complexe qu'il n'a pas dans l'eſprit. CHAP. II.

§. 4. Mais encore que les mots, conſidérés dans l'uſage qu'en font les hommes, ne puiſſent ſignifier proprement & immédiatément rien autre choſe que les idées qui ſont dans l'eſprit de celui qui parle, cependant les hommes leur attribuent dans leurs penſées un ſecret rapport à deux autres choſes.

Premiérement, *ils ſuppoſent que les mots dont ils ſe ſervent, ſont ſignes des idées qui ſe trouvent auſſi dans l'eſprit des autres hommes avec qui ils s'entretiennent.* Car autrement ils parleroient en vain & ne pourroient être entendus, ſi les ſons qu'ils appliquent à une idée, étoient attachés à une autre idée par celui qui les écoute, ce qui ſeroit parler deux langues. Mais dans cette occaſion, les hommes ne s'arrêtent pas ordinairement à examiner ſi

CHAP. II. l'idée qu'ils ont dans l'eſprit, eſt la même que celle qui eſt dans l'eſprit de ceux avec qui ils s'entretiennent. Ils s'imaginent qu'il leur ſuffit d'employer le mot dans le ſens qu'il a communément dans la langue qu'ils parlent, ce qu'ils croient faire; & dans ce cas ils ſuppoſent que l'idée dont ils le font ſigne, eſt préciſément la même que les habiles gens du pays attachent à ce nom-là.

§. 5. En ſecond lieu, parce que les hommes ſeroient fâchés, qu'on crût qu'ils parlent ſimplement de ce qu'ils imaginent, mais qu'ils veulent auſſi qu'on s'imagine qu'ils parlent des choſes ſelon ce qu'elles ſont réellement en elles-mêmes, ils ſuppoſent ſouvent à cauſe de cela, *que leurs paroles ſignifient auſſi la réalité des choſes*. Mais comme ceci ſe rapporte plus particuliérement aux *ſubſtances* & à leurs noms, ainſi que ce que nous venons de dire dans le paragraphe précédent ſe rapporte peut-être aux *idées ſimples* & aux *modes*, nous parlerons plus au long de ces deux différents moyens d'appliquer les mots, lorſque nous traiterons en particulier des noms des *modes mixtes* & des ſubſtances. Cependant permettez-moi de dire ici en paſſant que c'eſt pervertir l'uſage des mots, & embarraſſer leur ſignification d'une obſcurité & d'une confuſion inévitable, que de leur faire tenir lieu d'aucune autre choſe que des idées que nous avons dans l'eſprit.

§. 6. Il faut conſidérer encore à l'égard des mots, premiérement qu'étant immédiatement les ſignes des idées des hommes,

& par ce moyen les inſtruments dont ils ſe ſervent pour s'entre-communiquer leurs conceptions, & exprimer l'un à l'autre les penſées qu'ils ont dans l'eſprit, il ſe fait, par un conſtant uſage, une telle connexion entre certains ſons, & les idées déſignées par ces ſons-là, que les noms qu'on entend, excitent dans l'eſprit certaines idées avec preſque autant de promptitude & de facilité, que ſi les objets propres à les produire, affectoient actuellement les ſens. C'eſt ce qui arrive évidemment à l'égard de toutes les qualités ſenſibles les plus communes, & de toutes les ſubſtances qui ſe préſentent ſouvent & familiérement à nous. CHAP. II.

§. 7. Il faut remarquer, en ſecond lieu, que, quoique les mots ne ſignifient proprement & immédiatement que les idées de celui qui parle; cependant parce que par un uſage qui nous devient familier dès le berceau, nous apprenons très-parfaitement certains ſons articulés qui nous viennent promptement ſur la langue, & que nous pouvons rappeller à tout moment, mais dont nous ne prenons pas toujours la peine d'examiner ou de fixer exactement la ſignification, *il arrive ſouvent que les hommes appliquent davantage leurs penſées aux mots qu'aux choſes*, lors même qu'ils voudroient s'appliquer à conſidérer attentivement les choſes en elles-mêmes. Et parce qu'on a appris la plupart de ces mots, avant que de connoître les idées qu'ils ſignifient, il y a non ſeulement des enfants, mais des hommes faits, qui parlent ſouvent comme des perroquets, ſe ſervant de pluſieurs mots par la ſeule raiſon

On ſe ſert ſouvent de mots auxquels on n'attache aucune ſignification.

CHAP. II. qu'ils ont appris ces ſons & qu'ils ſe ſont fait une habitude de les prononcer. Du reſte, tant que les mots ont quelque ſignification, il y a juſques-là, une conſtante liaiſon entre le ſon & l'idée, & une marque que l'un tient lieu de l'autre. Mais ſi l'on n'en fait pas cet uſage, ce ne ſont plus que de vains ſons qui ne ſignifient rien.

La ſignification des mots eſt parfaitement arbitraire.

§. 8. Les mots, par un long & familier uſage, excitent, comme nous venons de le dire, certaines idées dans l'eſprit, ſi réglément & avec tant de promptitude, que les hommes ſont portés à ſuppoſer qu'il y a une liaiſon naturelle entre ces deux choſes. Mais que les mots ne ſignifient autre choſe que les idées particulieres des hommes, & cela par une inſtitution tout-à-fait arbitraire, c'eſt ce qui paroît évidemment en ce qu'ils n'excitent pas toujours dans l'eſprit des autres, (lors même qu'ils parlent le même langage) les même idées dont nous ſuppoſons qu'ils ſont les ſignes. Et chacun a une ſi inviolable liberté de faire ſignifier aux mots telles idées qu'il veut, que perſonne n'a le pouvoir de faire que d'autres aient dans l'eſprit les mêmes idées qu'il a lui-même quand il ſe ſert des mêmes mots. C'eſt pourquoi *Auguſte* lui-même, élevé à ce haut degré de puiſſance qui le rendoit maître du monde, reconnut qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de faire un nouveau mot latin; ce qui vouloit dire qu'il ne pouvoit pas établir, par ſa pure volonté, de quelle idée un certain ſon devroit être le ſigne dans la bouche & dans le langage ordi-

naire de ſes ſujets. A la vérité, dans toutes les langues, l'uſage approprie par un conſentement tacite, certains ſons à certaines idées, & limite de telle ſorte la ſignification de ce ſon, que quiconque ne l'applique pas juſtement à la même idée, parle improprement, à quoi j'ajoute qu'à moins que les mots dont un homme ſe ſert, n'excitent dans l'eſprit de celui qui l'écoute, les mêmes idees qu'il leur fait ſignifier en parlant, il ne parle pas d'une maniere intelligible. Mais quelle que ſoit la conſéquence que produit l'uſage qu'un homme fait des mots dans un ſens différent de celui qu'ils ont généralement, ou de celui qu'y attache en particulier la perſonne à qui il adreſſe ſon diſcours, il eſt certain que par rapport à celui qui s'en ſert, leur ſignification eſt bornée aux idées qu'il a dans l'eſprit, & qu'ils ne peuvent être ſignes d'aucune autre choſe. CHAP. II.

CHAPITRE III.

Des Termes généraux.

CHAP. III. §. 1. TOut ce qui exiſte, étant des choſes particulieres, on pourroit peut-être s'imaginer, qu'il faudroit que les mots qui doivent être conformes aux choſes, fuſſent auſſi particuliers par rapport à leur ſignification. Nous voyons pourtant que c'eſt tout le contraire, car la plus grande partie des mots qui compoſent les diverſes langues du monde, ſont des termes généraux: ce qui n'eſt pas arrivé par négligence ou par haſard, mais par raiſon & par néceſſité.

La plus grande partie des mots ſont généraux.

§. 2. Premierement, *il eſt impoſſible que chaque choſe particuliere pût avoir un nom particulier & diſtinct.* Car la ſignification & l'uſage des mots dépendant de la connexion que l'eſprit met entre ſes idées & les ſons qu'il emploie pour en être les ſignes, il eſt néceſſaire, qu'en appliquant les noms aux choſes, l'eſprit ait des idées diſtinctes des choſes, & qu'il retienne auſſi le nom particulier qui appartient à chacune avec l'adaptation particuliere qui en eſt faite à cette idée. Or il eſt au-deſſus de la capacité humaine de former & de retenir des idées diſtinctes de toutes les choſes particulieres qui ſe préſentent à nous. Il n'eſt pas poſſible que chaque oiſeau, chaque bête que nous voyons, que

Il eſt impoſſible que chaque choſe particuliere ait un nom particulier & diſtinct.

que chaque arbre & chaque plante qui frappent nos ſens, trouvent place dans le plus vaſte entendement. Si l'on a regardé comme un exemple d'une mémoire prodigieuſe, que certains généraux ayent pu appeller chaque ſoldat de leur armée par ſon propre nom, il eſt aiſé de voir la raiſon pour quoi les hommes n'ont jamais tenté de donner des noms à chaque brebis dont un troupeau eſt compoſé, ou à chaque corbeau qui vole ſur leurs têtes, & moins encore de déſigner par un nom particulier chaque feuille des plantes qu'ils voyent, ou chaque grain de ſable qui ſe trouve ſur leur chemin. CHAP. III

§. 3. En ſecond lieu, ſi cela pouvoit ſe faire, *il ſeroit pourtant inutile*, parce qu'il ne ſerviroit point à la fin principale du langage. C'eſt en vain que les hommes entaſſeroient des noms de choſes particulieres, cela ne leur ſeroit d'aucun uſage pour s'entre-communiquer leurs penſées. Les hommes n'apprennent des mots & ne s'en ſervent dans leurs entretiens avec les autres hommes, que pour pouvoir être entendus; ce qui ne ſe peut faire que lorſque par l'uſage ou par un mutuel conſentement, les ſons que je forme par les organes de la voix excitent dans l'eſprit d'un autre qui l'écoute, l'idée que j'y attache en moi-même lorſque je le prononce. Or c'eſt ce qu'on ne pourroit faire par des noms appliqués à des choſes particulieres, dont les idées ſe trouvant uniquement dans mon eſprit, les noms que je leur donnerois, ne pourroient être intelligibles à une autre perſonne qui ne con- Cela ſeroit inutile.

CHAP. III. noîtroit pas préciſément toutes les mêmes choſes qui ſont venues à ma connoiſſance.

§. 4. Mais en troiſieme lieu, ſuppoſé que cela pût ſe faire, (ce que je ne crois pas) cependant *un nom diſtinct pour chaque choſe particuliere ne ſeroit pas d'un grand uſage pour l'avancement de nos connoiſſances*, qui, bien que fondées ſur des choſes particulieres, s'étendent par des vues générales qu'on ne peut former qu'en réduiſant les choſes à certaines eſpeces ſous des noms généraux. Ces eſpeces ſont alors renfermées dans certaines bornes avec les noms qui leur appartiennent, & ne ſe multiplient pas chaque moment au de-là de ce que l'eſprit eſt capable de retenir, ou que l'uſage le requiert. C'eſt pour cela que les hommes ſe ſont arrêtés pour l'ordinaire à ces conceptions générales; mais non pas pourtant juſqu'à s'abſtenir de diſtinguer les choſes particulieres par des noms diſtincts, lorſque la néceſſité l'exige. C'eſt pourquoi dans leur propre eſpece avec qui ils ont le plus à faire, & qui leur fournit ſouvent des occaſions de faire mention de perſonnes particulieres, ils ſe ſervent de noms propres, chaque individu diſtinct étant déſigné par une particuliere & diſtincte dénomination.

A quoi c'eſt qu'on a donné des noms propres.

§. 5. Outre les perſonnes, on a donné communément des noms particuliers aux *pays*, aux *villes*, aux *rivieres*, aux *montagnes*, & à d'autres telles diſtinctions de lieu : & cela par la même raiſon, je veux dire, à cauſe que les hommes ont ſouvent occaſion de les déſigner en parti-

culier, & de les mettre, pour ainſi dire, devant les yeux des autres dans les entretiens qu'ils ont avec eux. Et je ſuis perſuadé que, ſi nous étions obligés de faire mention de chevaux particuliers auſſi ſouvent que nous avons occaſion de parler de différents hommes en particulier, nous aurions pour déſigner les chevaux des noms propres, qui nous ſeroient auſſi familiers, que ceux dont nous nous ſervons pour déſigner les hommes; que le mot de *Bucephal*, par exemple, ſeroit d'un uſage auſſi commun que celui d'*Alexandre.* Auſſi voyons-nous que les maquignons donnent des noms propres à leurs chevaux auſſi communément qu'à leurs valets pour pouvoir les connoître, & les diſtinguer les uns des autres, parce qu'ils ont ſouvent occaſion de parler de tel ou tel cheval particulier, lorſqu'il eſt éloigné de leur vue. CHAP. III.

§. 6. Une autre choſe qu'il faut conſidérer après cela, c'eſt, *comment ſe font les termes généraux.* Car tout ce qui exiſte, étant particulier, comment eſt-ce que nous avons des termes généraux, & où trouvons-nous ces natures univerſelles que ces termes ſignifient? Les mots deviennent généraux lorſqu'ils ſont inſtitués ſignes d'idées générales, & les idées deviennent générales lorſqu'on en ſépare les circonſtances du temps, du lieu & de toute autre idée qui peut les déterminer à telle ou telle exiſtence particuliere. Par cette ſorte d'abſtraction elles ſont rendues capables de repréſenter également pluſieurs choſes individuelles, dont chacune Comment ſe font les termes généraux.

Chap. III. étant en elle-même conforme à cette idée abſtraite, eſt par-là de cette *eſpece* de choſes, comme on parle.

§. 7. Mais pour expliquer ceci un peu plus diſtinctement, il ne ſera peut-être pas hors de propos de conſidérer nos notions & les noms que nous leur donnons dès leur origine, & d'obſerver par quels degrés nous venons à former & à étendre nos idées depuis notre premiere enfance. Il eſt tout viſible que les idées que les enfants ſe font des perſonnes avec qui ils converſent (pour nous arrêter à cet exemple) ſont ſemblables aux perſonnes mêmes, & ne ſont que particulieres. Les idées qu'ils ont de leur nourrice & de leur mere, ſont fort bien tracées dans leur eſprit, & comme autant de fideles tableaux y repréſentent uniquement ces individus. Les noms qu'ils leur donnent d'abord, ſe terminent auſſi à ces individus : ainſi les noms de *nourrice* & *maman*, dont ſe ſervent les enfants, ſe rapportent uniquement à ces perſonnes. Quand après cela le temps & une plus grande connoiſſance du monde leur a fait obſerver qu'il y a pluſieurs autres êtres, qui par certains communs rapports de figure & de pluſieurs autres qualités reſſemblent à leur pere, à leur mere, & aux autres perſonnes qu'ils ont accoutumés de voir, ils forment une idée à laquelle ils trouvent que tous ces êtres particuliers participent également, & ils lui donnent comme les autres le nom d'*homme*, par exemple. Voilà comment ils viennent à avoir un nom général &

une idée générale. En quoi ils ne forment rien de nouveau, mais écartant seulement de l'idée complexe qu'ils avoient de *Pierre* & de *Jacques*, de *Marie* & d'*Elizabeth*, ce qui est particulier à chacun d'eux, ils ne retiennent que ce qui leur est commun à tous. Chap. III.

§. 8. Par le même moyen qu'ils acquierent le nom & l'idée générale d'*homme*, ils acquierent aisément des noms & des notions plus générales. Car venant à observer que plusieurs choses qui different de l'idée qu'ils ont de l'*homme*, & qui ne sauroient par conséquent être compriſes sous ce nom, ont pourtant certaines qualités en quoi elles conviennent avec l'homme; ils se forment une autre idée plus générale en retenant seulement ces qualités & les réuniſſant dans une seule idée, & en donnant un nom à cette idée, ils font un terme d'une compréhenſion plus étendue. Or cette nouvelle idée ne se fait point par aucune nouvelle addition, mais seulement comme la précédente, en ôtant la figure & quelques autres propriétés désignées par le mot d'*homme*; & en retenant seulement un corps, accompagné de vie, de sentiment & de *motion spontanée*, ce qui est compris sous le nom d'*animal*.

§. 9. Que ce soit là le moyen par où les hommes forment premierement les idées générales & les noms généraux qu'ils leur donnent, c'est, je crois, une chose si évidente qu'il ne faut pour la prouver que considérer ce que nous faisons nous-mêmes, ou ce que les autres font, & Les natures générales ne sont autre chose que des idées abstraites.

CHAP. III. quelle eſt la route ordinaire que leur eſprit prend pour arriver à la connoiſſance. Que ſi l'on ſe figure que les natures ou notions générales ſont autre choſe que de telles idées *abſtraites* & *partiales* d'autres idées plus complexes qui ont été premierement déduites de quelque exiſtence particuliere ; on ſera, je penſe, bien en peine de ſavoir où les trouver. Car que quelqu'un refléchiſſe en ſoi-même ſur l'idée qu'il a de l'*homme*, & qu'il me diſe enſuite en quoi elle differe de l'idée qu'il a de *Pierre* & de *Paul*, ou en quoi ſon idée de *cheval* eſt différente de celle qu'il a de *Bucephale*, ſi ce n'eſt dans l'éloignement de quelque choſe qui eſt particulier à chacun des individus, & dans la conſervation d'autant de particulieres idées complexes qu'il trouve convenir à pluſieurs exiſtences particulieres. De même en ôtant, des idées complexes ſignifiées par les noms d'*homme* & de *cheval* les ſeules idées particulieres en quoi ils différent, en ne retenant que celles dans leſquelles ils conviennent, & en faiſant de ces idées une nouvelle & diſtincte idée complexe, à laquelle on donne le nom d'*animal*, on a un terme plus général, qui avec l'homme comprend pluſieurs autres créatures. Otez après cela, de l'idée d'*animal* le ſentiment & le mouvement ſpontanée ; dès-là l'idée complexe qui reſte, compoſée d'idées ſimples de corps, de vie & de nutrition, devient une idée encore plus générale, qu'on déſigne par le terme *vivant* qui eſt d'une plus grande étendue. Et pour ne pas nous arrêter

plus long-temps ſur ce point qui eſt ſi évident par lui-même, c'eſt par la même voie que l'eſprit vient à ſe former l'idée de *corps*, de *ſubſtance*, & enfin d'*être*, de *choſe*, & de tels autres termes univerſels qui s'appliquent à quelque idée que ce ſoit que nous ayons dans l'eſprit. En un mot tout ce myſtere des *genres* & des *eſpeces* dont on fait tant de bruit dans les écoles, mais qui hors de là eſt avec raiſon, ſi peu conſidérée ; tout ce myſtere, dis-je, ſe réduit uniquement à la formation d'idées abſtraites, plus ou moins étendues auxquelles on donne certains noms. Sur quoi ce qu'il y a de certain & d'invariable, c'eſt que chaque terme plus général ſignifie une certaine idée qui n'eſt qu'une partie de quelqu'une de celles qui ſont contenues ſous elle. Chap. III.

§. 10. Nous pouvons voir par-là quelle eſt la raiſon pourquoi en définiſſant les mots, ce qui n'eſt autre choſe que faire connoître leur ſignification, nous nous ſervons du *genre*, ou du terme général le plus prochain ſous lequel eſt compris le mot que nous voulons définir. On ne fait point cela par néceſſité, mais ſeulement pour s'épargner la peine de compter les différentes idées ſimples que le prochain terme général ſignifie, ou quelquefois peut-être pour s'épargner la honte de ne pouvoir faire cette énumération. Mais quoique la voie la plus courte de définir ſoit par le moyen du *genre* & de la *différence*, comme parlent les Logiciens, on peut douter, à mon avis, qu'elle ſoit la meilleure. Une choſe du moins, dont je

Pourquoi on ſe ſert ordinairement du *genre* dans les définitions.

CHAP. III. suis assuré, c'est qu'elle n'est pas l'unique, ni par conséquent absolument nécessaire. Car définir, n'étant autre chose que faire connoître à un autre par des paroles quelle est l'idée qu'emporte le mot qu'on définit, la meilleure définition consiste à faire le dénombrement de ces idées simples qui sont renfermées dans la signification du terme défini; & si au lieu d'un tel dénombrement les hommes se sont accoutumés à se servir du prochain terme général, ce n'a pas été par nécessité, ou pour une plus grande clarté, mais pour abréger. Car je ne doute point que, si quelqu'un desiroit de connoître quelle idée est signifiée par le mot *homme*, & qu'on lui dît qu'un homme est une substance solide, étendue, qui a de la vie, du sentiment, un mouvement spontanée, & la faculté de raisonner, je ne doute pas qu'il n'entendît aussi bien le sens de ce mot *homme*, & que l'idée qu'il signifie ne lui fût pour le moins aussi clairement connue, que lorsqu'on le définit *un animal raisonnable*, ce qui par les différentes définitions d'*animal*, de *vivant*, & de *corps*, se réduit à ces autres idées dont on vient de voir le dénombrement. Dans l'explication du mot *homme*, je me suis attaché, en cet endroit, à la définition qu'on en donne ordinairement dans les écoles, qui quoiqu'elle ne soit peut-être pas la plus exacte, sert pourtant assez bien à mon présent dessein. On peut voir par cet exemple, ce qui a donné occasion à cette regle, *qu'une définition doit être composée de genre & de différence*: & cela suffit pour montrer le peu de nécessité

d'une telle regle, ou le peu d'avantage qu'il y a à l'obſerver exactement. Car les définitions n'étant, comme il a été dit, que l'explication d'un mot par pluſieurs autres, en ſorte qu'on puiſſe connoître certainement le ſens ou l'idée qu'il ſignifie, les langues ne ſont pas toujours formées ſelon les regles de la logique, de ſorte que la ſignification de chaque terme puiſſe être exactement & clairement exprimée par deux autres termes. L'expérience nous fait voir ſuffiſamment le contraire : ou bien ceux qui ont fait cette regle ont eu tort de nous avoir donné ſi peu de définitions qui y ſoient conformes. Mais nous parlerons plus au long des *définitions* dans le chapitre ſuivant. CHAP. III.

§. 11. Pour retourner aux termes généraux, il s'enſuit évidemment de ce que nous venons de dire, que ce qu'on appelle *général & univerſel* n'appartient pas à l'exiſtence réelle des choſes, mais *que c'eſt un ouvrage de l'entendement* qu'il fait pour ſon propre uſage, & qui ſe rapporte uniquement aux ſignes, ſoit que ce ſoient des mots ou des idées. Les mots ſont généraux, comme il a été dit, lorſqu'on les emploie pour être ſignes d'idées générales, ce qui fait qu'ils peuvent être indifféremment appliqués à pluſieurs choſes particulieres : & les idées ſont générales, lorſqu'elles ſont formées pour être des repréſentations de pluſieurs choſes particulieres. Mais l'univerſalité n'appartient pas aux choſes mêmes qui ſont toutes particulieres dans leur exiſtence, ſans en excepter les mots & les idées dont la ſigni-

Ce qu'on appelle *général & univerſel*, eſt un ouvrage de l'entendement.

CHAP. III. fication eſt générale. Lors donc que nous laiſſons à part les * particuliers, les généraux qui reſtent, ne ſont que de ſimples productions de notre eſprit, dont la nature générale n'eſt autre choſe que la capacité que l'entendement leur communique, de ſignifier ou de repréſenrer pluſieurs particuliers. Car la ſignification qu'ils ont, n'eſt qu'une relation, qui leur eſt attribuée par l'eſprit de l'homme.

* Mots, idées ou choſes.

Les idées abſtraites ſont les eſſences des *genres* & des *eſpeces*.

§. 12. Ainſi, ce qu'il faut conſiderer immédiatement après, c'eſt *quelle ſorte de ſignification appartient aux mots généraux.* Car il eſt évident qu'ils ne ſignifient pas ſimplement une ſeule choſe particuliere, puiſqu'en ce cas-là ce ne ſeroient pas des termes généraux, mais des noms propres. D'autre part il n'eſt pas moins évident qu'ils ne ſignifient pas une pluralité de choſes, car ſi cela étoit, *homme* & *hommes* ſignifieroient la même choſe; & la diſtinction de nombres, comme parlent les grammairiens, ſeroit ſuperflue & inutile. Ainſi, ce que les termes généraux ſignifient c'eſt une eſpece particuliere de choſes; & chacun de ces termes acquiert cette ſignification, en devenant ſigne d'une idée abſtraite que nous avons dans l'eſprit; & à meſure que les choſes exiſtantes ſe trouvent conformes à cette idée, elles viennent à être rangées ſous cette dénomination, ou ce qui eſt la même choſe, à être de cette eſpece. D'où il paroît clairement que les eſſences de chaque eſpece de choſes ne ſont que ces idées abſtraites. Car puiſque avoir l'eſſence d'une eſpece, c'eſt avoir ce qui fait qu'une choſe

eſt de cette eſpece ; & puiſque la conformité à l'idée à laquelle le nom ſpécifique eſt attaché, eſt ce qui donne droit à ce nom de déſigner cette idée ; il s'enſuit néceſſairement de là, qu'avoir cette eſſence, & avoir cette conformité, c'eſt une ſeule & même choſe ; parce qu'être d'une telle eſpece, & avoir droit au nom de cette eſpece, eſt une ſeule & même choſe. Ainſi par exemple, c'eſt la même choſe d'être *homme* ou *de l'eſpece d'homme*, & d'avoir droit au nom d'*homme* : comme être homme, ou de l'eſpece d'homme, & avoir l'eſſence d'homme, eſt une ſeule & même choſe. Or comme rien ne peut être *homme*, ou avoir droit au nom d'*homme* que ce qui a de la conformité avec l'idée abſtraite que le nom d'*homme* ſignifie; & qu'aucune choſe ne peut être un homme ou avoir droit à l'eſpece d'homme, que ce qui a l'eſſence de cette eſpece, il s'enſuit que l'idée abſtraite que ce nom emporte, & l'eſſence de cette eſpece, n'eſt qu'une ſeule & même choſe. Par où il eſt aiſé de voir que les eſſences des eſpeces des choſes, & par conſéquent la réduction des choſes en eſpeces, eſt un ouvrage de l'entendement qui forme lui-même ces idées générales par abſtraction. CHAP. III.

Les eſpeces ſont l'ouvrage de l'entendement, mais elles ſont fondées ſur la reſſemblance des choſes.

§. 13. Je ne voudrois pas qu'on s'imaginât ici, que j'oublie, & moins encore que je nie que la nature dans la production des choſes en fait pluſieurs ſemblables. Rien n'eſt plus ordinaire ſur-tout dans les races des animaux, & dans toutes les choſes qui ſe perpétuent par ſemence. Cependant, je crois pouvoir dire que la

CHAP. III. réduction de ces choſes en eſpeces ſous certaines dénominations, & l'ouvrage de l'entendement qui prend occaſion de la reſſemblance qu'il remarque entr'elles de former des idées abſtraites & générales, & de les fixer dans l'eſprit ſous certains noms qui ſont attachés à ces idées dont ils ſont comme autant de modeles, de ſorte qu'à meſure que les choſes particulieres actuellement exiſtantes ſe trouvent conformes à tels ou tels modeles, elles viennent à être d'une telle eſpece, à avoir une telle dénomination, ou à être rangées ſous une telle claſſe. Car lorſque nous diſons, c'eſt *un homme*, c'eſt *un cheval*, c'eſt *juſtice*, c'eſt *cruauté*, c'eſt *une montre*, c'eſt *une bouteille*; que faiſons-nous par-là que ranger ces choſes ſous différents noms ſpécifiques en tant qu'elles conviennent aux idées abſtraites dont nous avons établi que ces noms ſeroient les ſignes? Et que ſont les eſſences de ces eſpeces, diſtinguées & déſignées par certains noms, ſinon ces idées abſtraites, qui ſont comme des liens par où les choſes particulieres actuellement exiſtantes ſont attachées aux noms ſous leſquels elles ſont rangées? En effet, lorſque les termes généraux ont quelque liaiſon avec des êtres particuliers, ces idées abſtraites ſont comme un milieu qui unit ces êtres enſemble; de ſorte que les eſſences des eſpeces, ſelon que nous les diſtinguons, & les déſignons par des noms, ne ſont, & ne peuvent être autre choſe que ces idées préciſes & abſtraites que nous avons dans l'eſprit. C'eſt pourquoi, ſi les eſſences, ſuppoſées réelles,

des ſubſtances, ſont différentes de nos idées abſtraites, elles ne ſauroient être les eſſences des eſpeces ſous leſquelles nous les rangeons. Car deux eſpeces peuvent être avec autant de fondement une ſeule eſpece, que deux différentes eſſences peuvent être l'eſſence d'une ſeule eſpece : & je voudrois bien qu'on me dît quelles ſont les altérations qui peuvent ou ne peuvent pas être faites dans un *cheval*, ou dans le *plomb*, ſans que l'une ou l'autre de ces choſes ſoit d'une autre eſpece. Si nous déterminons les eſpeces de ces choſes par nos idées abſtraites, il eſt aiſé de réſoudre cette queſtion ; mais quiconque voudra ſe borner en cette occaſion à des eſſences ſuppoſées réelles, ſera, je m'aſſure, tout-à-fait déſorienté, & ne pourra jamais connoître quand une choſe ceſſe préciſément d'être de l'eſpece d'un cheval, ou de l'eſpece du plomb. CHAP. III.

§. 14. Perſonne, au reſte, ne ſera ſurpris de m'entendre dire, que ces eſſences ou idées abſtraites qui ſont les meſures des noms & les bornes des eſpeces, ſoient l'ouvrage de l'entendement, ſi l'on conſidere qu'il y a du moins des idées complexes qui dans l'eſprit de diverſes perſonnes ſont ſouvent différentes collections d'idées ſimples ; & qu'ainſi ce qui eſt *avarice* dans l'eſprit d'un homme, ne l'eſt pas dans l'eſprit d'un autre. Bien plus dans les ſubſtances dont les idées abſtraites ſemblent être tirées des choſes mêmes, on ne peut pas dire que ces idées ſoient conſtamment les mêmes, non pas même dans l'eſpece qui nous eſt la plus familiere, &

Chaque idée abſtraite diſtincte eſt une eſſence diſtincte.

Chap. III. que nous connoiſſons de la maniere la plus intime : puiſqu'on a douté pluſieurs fois ſi le fruit qu'une femme a mis au monde étoit homme, juſqu'à diſputer ſi l'on devoit le nourrir & le baptiſer : ce qui ne pourroit être, ſi l'idée abſtraite ou l'eſſence à laquelle appartient le nom d'*homme*, étoit l'ouvrage de la nature, & non une diverſe & incertaine collection d'idées ſimples que l'entendement unit enſemble, & à laquelle il attache un nom, après l'avoir rendue générale par voie d'abſtraction. De ſorte que dans le fond chaque idée diſtincte formée par abſtraction eſt une eſſence diſtincte ; & les noms qui ſignifient de telles idées diſtinctes ſont des noms de choſes eſſentiellement différentes. Ainſi, un *cercle* differe auſſi eſſentiellement d'un *ovale*, qu'une *brebis* d'une *chevre* ; & la pluie eſt auſſi eſſentiellement différente de la neige, que l'eau differe de la terre ; puiſqu'il eſt impoſſible que l'idée abſtraite qui eſt l'eſſence de l'une, ſoit ainſi communiquée à l'autre. Et ainſi deux idées abſtraites qui différent entr'elles par quelque endroit & qui ſont déſignées par deux noms diſtincts, conſtituent deux *ſortes* ou *eſpeces* diſtinctes, leſquelles ſont auſſi eſſentiellement différentes, que les deux idées les plus oppoſées du monde.

Il y a une *eſſence réelle*, & une *nominale*.

§. 15. Mais parce qu'il y a des gens qui croient, & non ſans raiſon, que les eſſences des choſes nous ſont entiérement inconnues, il ne ſera pas hors de propos de conſidérer les différentes ſignifications du mot *eſſence*.

CHAP. III.

Premiérement, l'eſſence peut ſe prendre pour la propre exiſtence de chaque choſe. Ainſi dans les ſubſtances en général, la conſtitution réelle, intérieure & inconnue des choſes, d'où dépendent les qualités qu'on y peut découvrir, peut être appellée leur *eſſence*. C'eſt la propre & originaire ſignification de ce mot, comme il paroît par ſa formation, le terme d'*eſſence* ſignifiant proprement * l'*être* dans ſa premiere dénotation. Et c'eſt dans ce ſens que nous l'employons encore quand nous parlons de l'eſſence des choſes particulieres ſans leur donner aucun nom.

* Ab *eſſe eſſentia.*

En ſecond lieu, la doctrine des écoles s'étant fort exercée ſur le *genre* & l'*eſpece* qui y ont été le ſujet de bien des mots, le mot d'*eſſence* a preſque perdu ſa premiere ſignification, & au lieu de déſigner la conſtitution réelle des choſes, il a preſque été entiérement appliqué à la conſtitution artificielle du *genre* & de l'*eſpece*. Il eſt vrai qu'on ſuppoſe ordinairement une conſtitution réelle de l'eſpece de chaque choſe, & il eſt hors de doute qu'il doit y avoir quelque conſtitution réelle, d'où chaque amas d'idées ſimples *coexiſtantes* doit dépendre. Mais comme il eſt évident que les choſes ne ſont rangées, en *ſortes* ou *eſpeces*, ſous certains noms qu'en tant qu'elles conviennent avec certaines idées abſtraites, auxquelles nous avons attaché ces noms-là, l'*eſſence* de chaque *genre* ou *eſpece* vient ainſi à n'être autre choſe que l'idée abſtraite ſignifiée par le nom général ou ſpécifique. Et nous trouverons que c'eſt-là ce qu'emporte le mot d'*eſſence* ſelon l'uſage

CHAP. III. le plus ordinaire qu'on en fait. Il ne seroit pas mal, à mon avis, de désigner ces deux sortes d'essences par deux noms différents, & d'appeller la premiere *essence réelle*, & l'autre *essence nominale*.

Il y a une constante liaison entre le nom & l'essence nominale.

§. 16. *Il y a une si étroite liaison entre l'essence nominale & le nom*, qu'on ne peut attribuer le nom d'aucunes sortes de choses à aucun être particulier qu'à celui qui a cette essence par où il répond à cette idée abstraite, dont le nom est le signe.

La supposition que les especes sont distinguées par leurs essences réelles est inutile.

§. 17. A l'égard des essences réelles des substances corporelles, pour ne parler que de celles-là, il y a deux opinions, si je ne me trompe. L'une est de ceux qui, se servant du mot *essence* sans savoir ce que c'est, supposent un certain nombre de ces essences, selon lesquelles toutes les choses naturelles sont formées, auxquelles chacune d'elles participe exactement, par où elles viennent à être de telle ou de telle espece. L'autre opinion qui est beaucoup plus raisonnable, est de ceux qui reconnoissent que toutes les choses naturelles ont une certaine constitution réelle, mais inconnue, de leurs parties insensibles, d'où découlent ces qualités sensibles qui nous servent à distinguer ces choses l'une de l'autre, selon que nous avons occasion de les distinguer en certaines *sortes*, sous de communes dénominations. La premiere de ces opinions qui suppose ces essences comme autant de moules où sont jetées toutes les choses naturelles qui existent & auxquelles elles ont également part, a, je pense, fort embrouillé la connoissance des choses naturelles. Les fréquentes produc-

tions de montres dans toutes les eſpeces d'animaux, la naiſſance des imbécilles, & d'autres ſuites étranges des enfantements forment des difficultés qu'il n'eſt pas poſſible d'accorder avec cette hypotheſe : puiſqu'il eſt auſſi impoſſible que deux choſes qui participent exactement à la même eſſence réelle aient différentes propriétés, qu'il eſt impoſſible que deux figures participant à la même eſſence réelle d'un cercle aient différentes propriétés. Mais quand il n'y auroit point d'autre raiſon contre une telle hypotheſe, cette ſuppoſition d'eſſences qu'on ne ſauroit connoître, & qu'on regarde pourtant comme ce qui diſtingue les eſpeces des choſes, eſt ſi fort inutile & ſi peu propre à avancer aucune partie de nos connoiſſances, que cela ſuffiroit ſeul pour nous la faire rejeter, & nous obliger à nous contenter de ces eſſences des eſpeces des choſes, que nous ſommes capables de concevoir, & qu'on trouvera, après y avoir bien penſé, n'être autre choſe que ces idées abſtraites & complexes auxquelles nous avons attaché certains noms généraux. CHAP. III.

§. 18. Les eſſences étant ainſi diſtinguées en *nominales* & *réelles*, nous pouvons remarquer outre cela, que *dans les eſpeces des idées ſimples & des modes, elles ſont toujours les mêmes ;* mais que dans les ſubſtances elles ſont toujours entiérement différentes. Ainſi, une figure qui termine un eſpace par trois lignes, c'eſt l'eſſence d'un triangle, tant *réelle* que *nominale* ; car c'eſt non ſeulement l'idée abſtraite à laquelle le nom général eſt attaché, mais

L'eſſence réelle & nominale la même dans les idées ſimples & dans les modes: différentes dans les ſubſtanees.

CHAP. III. l'eſſence ou l'être propre de la choſe même, le véritable fondement d'où procedent toutes ſes propriétés, & auquel elles ſont inſéparablement attachées. Mais il en eſt tout autrement à l'égard de cette portion de matiere qui compoſe l'anneau que j'ai au doigt, dans laquelle ces deux eſſences ſont viſiblement différentes. Car c'eſt de la conſtitution réelle de ſes parties inſenſibles que dépendent toutes ces propriétés de couleur, de peſanteur, de fuſibilité, de fixité, &c. qu'on y peut obſerver. Et cette conſtitution nous eſt inconnue, de ſorte que, n'en ayant point d'idées, nous n'avons point de nom qui en ſoit le ſigne. Cependant c'eſt ſa couleur, ſon poids, ſa fuſibilité & ſa fixité, *&c.* qui le font être de l'or, ou qui lui donnent droit à ce nom, qui eſt pour cet effet ſon *eſſence nominale*: puiſque rien ne peut avoir le nom d'or que ce qui a cette conformité de qualités avec l'idée complexe & abſtraite à laquelle ce nom eſt attaché. Mais comme cette diſtinction d'eſſences appartient principalement aux ſubſtances, nous aurons occaſion d'en parler plus au long, quand nous traiterons des noms des ſubſtances.

Eſſences *ingénérables* & incorruptibles.

§. 19. Une autre choſe qui peut faire voir encore que ces idées abſtraites, déſignées par certains noms, ſont les eſſences que nous concevons dans les choſes, c'eſt ce qu'on a accoutumé de dire, qu'elles ſont *ingénérables* & incorruptibles: ce qui ne peut être véritable des conſtitutions réelles des choſes, qui commencent & périſſent avec elles. Toutes les choſes qui

existent, excepté leur auteur, sont su- CHAP. III.
jettes au changement, & sur-tout celles qui sont de notre connoissance, & que nous avons réduit à certaines especes sous des noms distincts. Ainsi, ce qui hier étoit herbe, est demain la chair d'une brebis, & peu de jours après fait partie d'un homme. Dans tous ces changements & autres semblables, l'essence réelle des choses, c'est-à-dire, la constitution d'où dépendent leurs différentes propriétés, est détruite & périt avec elles. Mais les essences étant prises pour des idées établies dans l'esprit avec certains noms qui leur ont été donnés, sont supposées rester constamment les mêmes, à quelques changements que soient exposées les substances particulieres. Car quoi qu'il arrive d'*Alexandre* & de *Bucephale*, les idées auxquelles on a attaché les noms d'*homme* & de *cheval* sont toujours supposées demeurer les mêmes; & par conséquent les essences de ces especes sont conservées dans leur entier, quelques changements qui arrivent à aucun individu, ou même à tous les individus de ces especes. C'est ainsi, dis-je, que l'essence d'une espece reste en sûreté & dans son entier, sans l'existence même d'un seul individu de cette espece. Car bien qu'il n'y eût présentement aucun cercle dans le monde (comme peut-être cette figure n'existe nulle part tracée exactement) cependant l'idée qui est attachée à ce nom, ne cesseroit pas d'être ce qu'elle est, & de servir comme de modele pour déterminer quelles des figures particulieres qui se présentent à nous, ont ou n'ont pas droit à

Chap. III. ce nom de cercle, & pour faire voir par le même moyen laquelle de ces figures seroit de cette espece, dès-là qu'elle auroit cette essence. De même, quand bien il n'y auroit présentement, ou n'y auroit jamais eu dans la nature aucune bête telle que la *licorne*, ni aucun poisson tel que la *sirene*, cependant si l'on suppose que ces noms signifient des idées complexes & abstraites qui ne renferment aucune impossibilité, l'essence d'une sirene est aussi intelligible que celle d'un homme; & l'idée d'une licorne est aussi certaine, aussi constante & aussi permanente que celle d'un cheval. D'où il s'ensuit évidemment que les essences ne sont autre chose que des idées abstraites, par cela même qu'on dit qu'elles sont immuables; que cette doctrine de l'immutabilité des essences est fondée sur la relation qui est établie entre ces idées abstraites & certains sons considérés comme signes de ces idées, & qu'elle sera toujours véritable, pendant que le même nom peut avoir la même signification.

Récapitulation. §. 20. Pour conclure, voici en peu de mots ce que j'ai voulu dire sur cette matiere : c'est que tout ce qu'on nous débite à grand bruit sur les genres, sur les especes & sur leurs essences, n'emporte dans le fond autre chose que ceci, savoir, que les hommes venant à former des idées abstraites & à les fixer dans leur esprit avec des noms qu'ils leur assignent, se rendent par-là capables de considerer les choses & d'en discourir, comme si elles étoient assemblées, pour ainsi dire, en divers faisceaux, afin de

pouvoir plus commodément, plus promptement & plus facilement s'entre-communiquer leurs penſées, & avancer dans la connoiſſance des choſes, où ils ne pourroient faire que des progrès fort lents, ſi leurs mots & leurs penſées étoient entiérement bornées à des choſes particulieres.

CHAPITRE IV.

Des noms des Idées ſimples.

§. 1. QUOIQUE les mots ne ſignifient rien immédiatemcnt que les idées qui ſont dans l'eſprit de celui qui parle, comme je l'ai déjà montré ; cependant après avoir fait une revue plus exacte, nous trouverons que les nom sdes *idées ſimples*, des *modes mixtes* (ſousleſquels je comprends auſſi les *relations*) & des *ſubſtances*, ont chacun quelque choſe de particulier, par où ils differentles uns des autres.

Chap. IV. Les noms des idées ſimples des modes, & des ſubſtances ont chacun quelque choſe de de particulier.

§. 2. Et premierement, les noms des idées ſimples & des ſubſtances marquent, outre les idées abſtraites qu'ils ſignifient immédiatement, quelque exiſtence réelle, d'où leur patron original a été tiré. Mais les noms des modes mixtes ſe terminent à l'idée qui eſt dans l'eſprit, & ne portent pas nos penſées plus avant, comme nous verrons dans le chapitre ſuivant.

I. Les noms ſimples & des ſubſtances donnent à entendre une exiſtence réelle.

§. 3. En ſecond lieu, les noms des idées ſimples & des modes ſignifient tou-

II. Les noms des idées

CHAP. IV.

jours l'*eſſence réelle* de leurs eſpeces auſſi bien que la *nominale*. Mais les noms des ſubſtances naturelles ne ſignifient que rarement, pour ne pas dire jamais, autre choſe que l'eſſence nominale de leurs eſpeces, comme on verra dans le chapitre où nous traitons * des *noms des ſubſtances* en particulier.

ſimples & des modes ſignifient toujours l'eſſence réelle & nominale.

* Chap. VI. du Liv. III.

§. 4. En troiſieme lieu, les noms des *idées ſimples*, ne peuvent être définis, & ceux de toutes les *idées complexes* peuvent l'être. Juſqu'ici perſonne, que je ſache, n'a remarqué quels ſont les termes qui peuvent ou ne peuvent pas être définis; & je ſuis tenté de croire qu'il s'éleve ſouvent de grandes diſputes, & qu'il s'introduit bien du galimathias dans les diſcours des hommes pour ne pas ſonger à cela, les uns demandant qu'on leur définiſſe des termes qui ne peuvent être définis, & d'autres croyant devoir ſe contenter d'une explication qu'on leur donne d'un mot par un autre plus général, & par ce qui en reſtraint le ſens, ou pour parler en termes de l'art, par un *genre* & une *difference*, quoique ſouvent ceux qui ont oui cette définition faite ſelon les regles, n'ayent pas une connoiſſance plus claire du ſens de ce mot qu'ils n'en avoient auparavant. Je crois du moins qu'il ne ſera pas tout-à-fait hors de propos de montrer en cet endroit quels mots peuvent être définis & qu'ils ne ſauroient l'être, & en quoi conſiſte une bonne définition, ce qui ſervira peut-être ſi fort à faire connoître la nature de ces ſignes de nos idées, qu'il

III.

Les noms des idées ſimples ne peuvent être définis.

vaut la peine d'être examiné plus particuliérement qu'il ne l'a été juſqu'ici. CHAP. IV.

§. 5. Je ne m'arrêterai pas ici à prouver que tous les modes ne peuvent être définis, par la raiſon tirée du progrès à l'infini, où nous nous engagerions viſiblement, ſi nous reconnoiſſions que tous les mots peuvent être définis. Car où s'arrêter, s'il falloit définir les mots d'une définition, par d'autres mots ? Mais je montrerai par la nature de nos idées, & par la ſignification de nos paroles, pourquoi certains noms peuvent être définis & pourquoi d'autres ne ſauroient l'être, & quels ils ſont. Si tous pouvoient être définis cela iroit à l'infini.

§. 6. On convient, je penſe, *que*, définir *n'eſt autre choſe que faire connoître le ſens d'un mot par le moyen de pluſieurs autres mots qui ne ſoient pas ſynonimes.* Or comme le ſens des mots n'eſt autre choſe que les idées mêmes dont ils ſont établis les ſignes par celui qui les emploie, la ſignification d'un mot eſt connue, ou le mot eſt défini dès que l'idée dont il eſt rendu ſigne, & à laquelle il eſt attaché dans l'eſprit de celui qui parle eſt, pour ainſi dire, repréſentée & comme expoſée aux yeux d'une autre perſonne par le moyen d'autres termes, & que par-là la ſignification en eſt déterminée. C'eſt-là le ſeul uſage & l'unique fin des définitions, & par conſéquent l'unique regle par où l'on peut juger ſi une définition eſt bonne ou mauvaiſe. Ce que c'eſt qu'une définition.

§. 7. Cela poſé, je dis que les noms des idées ſimples ne peuvent point être définis, & que ce ſont les ſeuls qui ne Les idées ſimples pourquoi ne peuvent être définies.

CHAP. IV. puiſſent l'être. En voici la raiſon. C'eſt que les différents termes d'une définition ſignifiant différentes idées, ils ne ſauroient en aucune maniere repréſenter une idée qui n'a aucune compoſition. Et par conſéquent une définition, qui n'eſt proprement autre choſe que l'explication du ſens d'un mot par le moyen de pluſieurs autres mots qui ne ſignifient point la même choſe, ne peut avoir lieu dans les noms des idées ſimples.

Exemple tiré du *mouvement.*

§. 8. Ces célebres vétilles dont on fait tant de bruit dans les écoles, ſont venues de ce qu'on n'a pas pris garde à cette différence qui ſe trouve dans nos idées & dans les noms dont nous nous ſervons pour les exprimer, comme il eſt aiſé de voir dans les définitions qu'ils nous donnent de quelque peu d'idées ſimples. Car les plus grands maîtres de l'art de définir, ont été contraints d'en laiſſer la plus grande partie ſans les définir, par la ſeule impoſſibilité qu'ils y ont trouvé. Le moyen par exemple, que l'eſprit de l'homme pût inventer un plus fin galimathias, que celui qui eſt renfermé dans cette définition : *L'Acte d'un être en puiſſance, en tant qu'il eſt en puiſſance*? Un homme raiſonnable, à qui elle ne ſeroit pas connue d'avance par ſon extrême abſurdité qui l'a rendue ſi fameuſe, ſeroit ſans doute fort embarraſſé de conjecturer quel mot on pourroit ſuppoſer qu'on ait voulu expliquer par-là. Si, par exemple, *Ciceron* eût demandé à un Flamand ce que c'étoit *bevvee inge* & que le Flamand lui en eût donné cette explication en latin,

latin, *est actus entis in potentia quatenus in potentia*; je demande si l'on pourroit se figurer que Ciceron eût entendu par ces paroles ce que signifioit le mot de *bevveeginge*, ou qu'il eût même pû conjecturer quelle étoit l'idée qu'un Flamand avoit ordinairement dans l'esprit, & qu'il vouloit faire connoître à une autre personne, lorsqu'il prononçoit ce * mot-là. CHAP. IV.

§. 9. Nos philosophes modernes qui ont tâché de se défaire du jargon des écoles & de parler intelligiblement, n'ont pas mieux réussi à définir les idées simples, par l'explication qu'ils nous donnent de leurs causes ou par quelqu'autre voie que ce soit. Ainsi les partisans des atomes qui définissent le mouvement, *un passage d'un lieu dans un autre*, ne font autre chose que mettre un mot synonyme à la place d'un autre. Car qu'est-ce qu'un *passage* sinon un *mouvement*? Et si l'on leur demandoit, ce que c'est que *passage*; comment le pourroient-ils mieux définir que par le terme de mouvement? En effet, dire qu'*un passage est un mouvement d'un lieu dans un autre*, n'est-ce pas s'exprimer pour le moins d'un maniere aussi propre & aussi significative que de dire, *le mouvement est un passage d'un lieu dans un autre.* C'est traduire & non pas définir, que de mettre aussi deux mots de la même signification l'un à la place de l'autre. A la vérité, quand l'un est mieux entendu que l'autre, cela peut servir à faire connoître quelle idée est signifiée par le terme

* Qui signifie en Flamand ce que nous appellons *mouvement* en François.

CHAP. IV. inconnu : mais il s'en faut pourtant beaucoup que ce ſoit une définition, à moins que nous ne diſions que chaque mot françois qu'on trouve dans un dictionnaire eſt la définition du mot latin qui lui répond, & que le mot de *mouvement* eſt une définition de celui de *motus*. Que ſi l'on examine bien la définition que les Carteſiens nous donnent du *mouvement*, quand ils diſent que c'eſt *l'application ſucceſſive des parties de la ſurface d'un corps aux parties d'un autre corps*, on trouvera qu'elle n'eſt pas meilleure.

Autre exemple tiré de la *lumiere*.

§. 10. *L'Acte de tranſparent, en tant que tranſparent*, eſt une autre définition que les Péripatéticiens ont prétendu donner d'une idée ſimple, qui n'eſt pas dans le fond plus abſurde que celle qu'ils nous donnent du mouvement, mais qui paroît plus viſiblement inutile, & ne ſignifie abſolument rien ; parce que l'expérience convaincra aiſément quiconque y fera réflexion, qu'elle ne peut faire entendre à un aveugle le mot de *lumiere* dont on veut qu'elle ſoit l'explication. La définition du mouvement ne paroît pas d'abord ſi frivole, parce qu'on ne peut pas la mettre à cette épreuve. Car cette idée ſimple s'introduiſant dans l'eſprit par l'attouchement auſſi bien que par la vue, il eſt impoſſible de citer quelqu'un qui n'ait point eu d'autre moyen d'acquerir l'idée du mouvement que par la ſimple définition de ce mot. Ceux qui diſent que la *lumiere* eſt un grand nombre de petits globules qui frappent vivement le fond de l'œil, parlent plus intel-

ligiblement qu'on ne parle ſur ce ſujet CHAP. IV.
dans les écoles : mais que ces mots ſoient entendus avec la derniere évidence, ils ne ſauroient pourtant jamais faire que l'idée ſignifiée par le mot de *lumiere* ſoit plus connue à un homme qui ne l'entend pas auparavant, que ſi on lui diſoit que la lumiere n'eſt autre choſe qu'un amas de petites balles que des *Fées* pouſſent tout le jour avec des raquettes contre le front de certains hommes, pendant qu'elles négligent de rendre le même ſervice à d'autres. Car ſuppoſé que l'explication de la choſe ſoit véritable, cette idée de la cauſe de la lumiere auroit beau nous être connue avec toute l'exactitude poſſible, elle ne ſerviroit non plus à nous donner l'idée de la lumiere même, en tant que c'eſt une perception particuliere qui eſt en nous, que l'idée de la figure & du mouvement d'une épingle nous pourroit donner l'idée de la douleur qu'une épingle eſt capable de produire en nous. Car dans toutes les idées ſimples qui nous viennent par un ſeul ſens, la cauſe de la ſenſation & la ſenſation elle-même ſont deux idées, & qui ſont ſi différentes & ſi éloignées l'une de l'autre, que deux idées ne ſauroient l'être davantage. C'eſt pourquoi les globules de Deſcartes auroient beau frapper la rétine d'un homme que la maladie nommée *Gutta ſerena* auroit rendu aveugle, jamais il n'auroit par ce moyen, aucune idée de lumiere ni de quoi que ce ſoit d'approchant, encore qu'il comprît à merveille ce que ſont ces petits globules, &

CHAP. IV.

ce que c'eſt que frapper un autre corps. Pour cet effet les Carteſiens qui ont fort bien compris cela, diſtinguent exactement entre cette *lumiere* qui eſt la cauſe de la ſenſation qui s'excite en nous à la vue d'un objet, & entre l'idée qui eſt produite en nous par cette cauſe, & qui eſt proprement la *lumiere*.

On continue d'expliquer pourquoi les idées ſimples ne peuvent être définies.

§. 11. Les idées ſimples ne nous viennent, comme on a déjà vu, que par le moyen des impreſſions que les objets font ſur notre eſprit, par les organes appropriés à chaque eſpece. Si nous ne les recevons pas de cette maniere, *tous les mots qu'on employeroit pour expliquer ou définir quelqu'un des noms qu'on donne à ces idées, ne pourroient jamais produire en nous l'idée que ce nom ſignifie.* Car les mots n'étant que des ſons, ils ne peuvent exciter d'autre idée ſimple en nous que celle de ces ſons mêmes, ni nous faire avoir aucune idée qu'en vertu de la liaiſon volontaire qu'on reconnoît être entr'eux & ces idées ſimples dont ils ont été établis ſignes par l'uſage ordinaire. Que celui qui penſe autrement ſur cette matiere, éprouve s'il trouvera des mots qui puiſſent lui donner le goût des *Ananas*, & lui faire avoir la vraie idée de l'exquiſe ſaveur de ce fruit. Que ſi on lui dit que ce goût approche de quelqu'autre goût, dont il a déjà l'idée dans ſa mémoire où elle a été imprimée par des objets ſenſibles qui ne ſont pas inconnus à ſon palais, il peut approcher de ce goût en lui-même ſelon ce degré de reſſemblance. Mais ce n'eſt pas nous faire avoir cette idée par le moyen d'une

définition. C'eſt ſeulement exciter en nous CHAP. IV.
d'autres idées ſimples par leurs noms connus ; ce qui ſera toujours fort différent du véritable goût de ce fruit. Il en eſt de même à l'égard de la lumiere, des couleurs & de toutes les autres idées ſimples ; car la ſignification des ſons n'eſt pas naturelle, mais impoſée par une inſtitution arbitraire. C'eſt pourquoi il n'y a aucune définition de la *lumiere* ou de la *rougeur* qui ſoit plus capable d'exciter en nous aucune de ces idées, que le ſon du mot *lumiere* ou *rougeur* pourroit le faire par lui-même. Car eſpérer de produire une idée de lumiere ou de couleur par un ſon, de quelque maniere qu'il ſoit formé, c'eſt ſe figurer que les ſons pourront être vus ou que les couleurs pourront être ouïes ; & attribuer aux oreilles la fonc-
tant que ſi l'on diſoit que nous pouvons *goûter*, *flairer & voir* par le moyen des oreilles ; eſpece de philoſophie qui ne peut convenir qu'à *Sancho Pança* qui avoit la faculté de voir *Dulcinee* par ouï-dire. Soit donc conclu que quiconque n'a pas déjà reçu dans ſon eſprit par la porte naturelle, l'idée ſimple qui eſt ſignifiée par un certain mot, ne ſauroit jamais venir à connoître la ſignification de ce mot par le moyen d'autres mots ou ſons, quels qu'ils puiſſent être, de quelque maniere qu'ils ſoient joints enſemble par aucunes regles de définition qu'on puiſſe jamais imaginer. Le ſeul moyen de la faire connoître, c'eſt de frapper ſes ſens par l'objet qui leur eſt propre, & de produire ainſi en lui l'idée

CHAP. IV. dont il a déjà appris le nom. Un homme aveugle qui aimoit l'étude, s'étant fort tourmenté la tête sur le sujet des objets visibles, & ayant consulté ses livres & ses amis pour pouvoir comprendre les mots de *lumiere* & de *couleur* qu'il rencontroit souvent dans son chemin, dit un jour avec une extrême confiance, qu'il comprenoit enfin ce que signifioit l'*écarlate*. Sur quoi son ami lui ayant demandé ce que c'étoit que l'écarlate, *c'est*, répondit-il, *quelque chose de semblable au son de la trompette*. Quiconque prétendra découvrir ce qu'emporte le nom de quelqu'autre idée simple par le seul moyen d'une définition, ou par d'autres termes qu'on peut employer pour l'expliquer, se trouvera justement dans le cas de cet aveugle.

Le contraire paroît dans les idées complexes par les exemples d'une *statue* & de l'*arc-en-ciel*.

§. 12. Il en est tout autrement à l'égard des *idées complexes* formées de plusieurs idées simples, les mots qui signifient les différentes idées qui entrent dans cette composition, peuvent imprimer dans l'esprit des idées complexes qui n'y avoient jamais été, & en rendre par-là les noms intelligibles. C'est dans de telles collections d'idées, désignées par un seul nom, qu'a lieu la définition ou l'explication d'un mot par plusieurs autres, & qu'elle peut nous faire entendre les noms de certaines choses qui n'étoient jamais tombées sous nos sens, & nous engager à former des idées conformes à celles que les autres hommes ont dans l'esprit, lorsqu'ils se servent de ces noms-là; pourvu que nul des termes de la définition ne signifie aucune idée

ſimple, que celui à qui on la propoſe, n'ait encore jamais eu dans l'eſprit. Ainſi, le mot de *ſtatue* peut bien être expliqué à un aveugle par d'autres mots, mais non pas celui de *peinture*, ſes ſens lui ayant fourni l'idée de la figure & non celle des couleurs qu'on ne ſauroit pour cet effet exciter en lui par le ſecours des mots. C'eſt ce qui fit gagner le prix au peintre ſur le Statuaire. Etant venus à diſputer de l'excellence de leur art, le Statuaire prétendit que la ſculpture devoit être préférée à cauſe qu'elle s'étendoit plus loin, & que ceux-là même qui étoient privés de la vue, pouvoient encore s'appercevoir de ſon excellence. Le peintre convint de s'en rapporter au jugement d'un aveugle. Celui-ci étant conduit où étoit la ſtatue du ſculpteur & le tableau du peintre, on lui préſenta premierement la ſtatue, dont il parcourut avec ſes mains tous les traits du viſage & la forme du corps, & plein d'admiration il exalta l'adreſſe de l'ouvrier. Mais étant conduit auprès du tableau, on lui dit, à meſure qu'il étendoit la main deſſus, que tantôt il touchoit la tête, tantôt le front, les yeux, le nez *&c.* à meſure que ſa main ſe mouvoit ſur les différentes parties de la peinture qui avoit été tirée ſur la toile, ſans qu'il y trouvât la moindre diſtinction, ſur quoi il s'écria que ce devroit être ſans contredit un ouvrage tout-à-fait admirable & divin, puiſqu'il pouvoit leur repréſenter toutes ces parties où il n'en pouvoit ni ſentir ni appercevoir la moindre trace. Chap. IV.

CHAP. IV. §. 13. Celui qui ſe ſerviroit du mot *arc-en-ciel*, en parlant à une perſonne qui connoîtroit toutes les couleurs dont il eſt compoſé, mais qui n'auroit pourtant jamais vu ce *phénomene*, définiroit ſi bien ce mot en repréſentant la figure, la grandeur, la poſition & l'arrangement des couleurs, qu'il pourroit le lui faire tout-à-fait bien comprendre. Mais quelque exacte & parfaite que fût cette définition, elle ne feroit jamais entendre à un aveugle ce que c'eſt que l'arc-en-ciel, parce que pluſieurs des idées ſimples qui forment cette idée complexe, étant de telle nature qu'elles ne lui ont jamais été connues par ſenſation & par expérience, il n'y a point de paroles qui puiſſent les exciter dans ſon eſprit.

Quand les noms des idées complexes peuvent être rendus intelligibles par le ſecours des mots.

§. 14. Comme les idées ſimples ne nous viennent que de l'expérience par le moyen des objets qui ſont propres à produire ces perceptions en nous; dès que notre eſprit a acquis par ce moyen une certaine quantité de ces idées, avec la connoiſſance des noms qu'on leur donne, nous ſommes en état de définir, & d'entendre, à la faveur des définitions, les noms des idées complexes qui ſont compoſées de ces idées ſimples. Mais lorſqu'un terme ſignifie une idée ſimple qu'un homme n'a point eu encore dans l'eſprit, il eſt impoſſible de lui en faire comprendre le ſens par des paroles. Au contraire, ſi un terme ſignifie une idée qu'un homme connoît déjà, mais ſans ſavoir que ce terme en ſoit le ſigne, on peut lui faire entendre le ſens de ce mot par le moyen d'un autre

qui ſignifie la même idée & auquel il eſt accoutumé. Mais il n'y a abſolument aucun cas où le nom d'aucune idée ſimple puiſſe être défini. Chap. IV.

§. 15. En quatrieme lieu, quoiqu'on ne puiſſe point faire concevoir la ſignification préciſe des noms des idées ſimples en les définiſſant, cela n'empêche pourtant pas qu'en général ils ne ſoient moins douteux, & moins incertains que ceux des *modes mixtes* & des *ſubſtances*. Car comme ils ne ſignifient qu'une ſimple perception, les hommes pour l'ordinaire s'accordent facilement & parfaitement ſur leur ſignification; & ainſi, l'on n'y trouve pas grand ſujet de ſe méprendre, ou de diſputer. Celui qui ſait une fois que la *blancheur* eſt le nom de la couleur qu'il a obſervé dans la *neige* ou dans le *lait*, ne pourra gueres ſe tromper dans l'application de ce mot, tandis qu'il conſerve cette idée dans l'eſprit; & s'il vient à la perdre entierement, il n'eſt plus ſujet à n'en pas prendre le vrai ſens, mais il apperçoit qu'il n'entend abſolument point. Il n'y a, dans ce cas, ni multiplicité d'idées ſimples qu'il faille joindre enſemble, ce qui rend douteux les noms des *modes mixtes*; ni une eſſence, ſuppoſée réelle, mais innonnue, accompagnée de propriétés qui en dépendent & dont le juſte nombre n'en eſt pas moins inconnu, ce qui met de l'obſcurité dans les noms des ſubſtances. Au-contraire dans les idées ſimples toute la ſignification du nom eſt connue tout-à-la fois & n'eſt point compoſée de parties, de ſorte qu'en mettant un plus grand ou un plus petit nom-

IV. Les noms des idées ſimples ſont les moins douteux.

CHAP. IV. bre de parties, l'idée puiſſe varier & que la ſignification du nom qu'on lui donne, puiſſe être par conſéquent obſcure & incertaine.

V. Les idées ſimples ont très-peu de ſubordination dans ce que les logiciens nomment *Linea prædicamentalis.*

§. 16. On peut obſerver, en cinquieme lieu, touchant les idées ſimples & leurs noms, qu'ils n'ont que très-peu de ſubordination dans ce que les Logiciens appellent *linea prædicamentalis*, depuis la * *derniere eſpece* juſqu'au † *genre ſuprême.* Et la raiſon, c'eſt que la derniere eſpece n'étant qu'une ſeule idée ſimple, on n'en peut rien retrancher pour faire que ce qui la diſtingue des autres étant ôté, elle puiſſe convenir avec quelqu'autre choſe par une idée qui leur ſoit commune à toutes deux, & qui n'ayant qu'un nom, ſoit le genre des deux autres : par exemple, on ne peut rien retrancher des idées du *blanc* & du *rouge* pour faire qu'elles conviennent dans une commune apparence, & qu'ainſi elles ayent un ſeul nom général, comme lorſque la facilité de raiſonner étant retranchée de l'idée complexe d'*homme*, la fait convenir avec celle de *bête*, dans l'idée & la dénomination plus générale d'*animal*. C'eſt pour cela que, lorſque les hommes ſouhaitant d'éviter de longues & ennuyeuſes énumérations, ont voulu comprendre le *blanc* & le *rouge*, & pluſieurs autres ſemblables idées ſimples ſous un ſeul nom général, ils ont été obligés de le faire par un mot qui exprime uniquement le moyen par où elles s'introduiſent dans l'eſprit. Car lorſque le *blanc*, le *rouge* & le *jaune* ſont tous compris ſous le genre ou le nom de *couleur*, cela ne déſigne autre choſe que

* *Species infima.*

† *Genus ſupremum.*

ces idées en tant qu'elles ſont produites dans l'eſprit uniquement par la vue, & qu'elles n'y entrent qu'à travers les yeux. Et quand on veut former un terme encore plus général qui comprenne les couleurs, les ſons & ſemblables idées ſimples, on ſe ſert d'un mot qui ſignifie toutes ces ſortes d'idées qui ne viennent dans l'eſprit que par un ſeul ſens; & ainſi ſous le terme général de *qualité*, pris dans le ſens qu'on lui donne ordinairement, on comprend les couleurs, les ſons, les goûts, les odeurs & les qualités tactiles, pour les diſtinguer de l'étendue, du nombre, du mouvement, du plaiſir & de la douleur qui agiſſent ſur l'eſprit & y introduiſent leurs idées par plus d'un ſens. CHAP. IV.

§. 17. En ſixieme lieu, une différence qu'il y a entre les noms des idées ſimples, des ſubſtances & des modes mixtes, c'eſt *que ceux des modes mixtes déſignent des idées parfaitement arbitraires*, qu'*il n'en eſt pas tout-à-fait de même de ceux de ſubſtances*, puiſqu'ils ſe rapportent à un modele, quoique d'une maniere un peu vague; & enfin *que les noms des idées ſimples ſont entierement pris de l'exiſtence des choſes & ne ſont nullement arbitraires.* Nous verrons dans les chapitres ſuivants quelle différence naît de-là dans la ſignification des noms de ces trois ſortes d'idées. Les noms des idées ſimples emportent des idées qui ne ſont nullement arbitraires.

Quant aux noms de modes ſimples, ils ne différent pas beaucoup de ceux des idées ſimples.

CHAPITRE V.

Des Noms des Modes mixtes, & des Relations.

CHAP. V. §. 1. LEs noms des *modes mixtes* étant généraux, ils ſignifient, comme il a été dit, des eſpeces de choſes dont chacune a ſon eſſence particuliere. Et les eſſences de ces eſpeces ne ſont que des idées abſtraites, auxquelles on a attaché certains noms. Juſques-là les noms & les eſſences des *modes mixtes* n'ont rien qui ne leur ſoit commun avec d'autres idées : mais ſi nous les examinons de plus près, nous y trouverons quelque choſe de particulier qui peut-être mérite bien que nous y faſſions attention.

Les noms des modes mixtes ſignifient des idées abſtraites comme les autres noms généraux.

I. Les idées qu'ils ſignifient ſont formées par l'entendement.

§. 2. La premiere choſe que je remarque, c'eſt que les idées abſtraites, ou ſi vous voulez, les eſſences des différentes eſpeces de modes mixtes ſont formées par l'entendement, en quoi elles différent de celles des idées ſimples ; car pour ces dernieres l'eſprit n'en ſauroit produire aucune ; il reçoit ſeulement celles qui lui ſont offertes par l'exiſtence réelle des choſes qui agiſſent ſur lui.

II. Elles ſont formées arbitrairement & ſans modeles.

§. 3. Je remarque, après cela, que les eſſences des eſpeces de modes mixtes ſon non-ſeulement formées par l'entendement, mais qu'elles ſont formées d'une maniere purement arbitraire, ſans modele ou rap-

port à aucune exiſtence réelle : en quoi elles différent de celles des ſubſtances qui ſuppoſent quelqu'être réel, d'où elles ſont tirées, & auquel elles ſont conformes. Mais dans les idées complexes, que l'eſprit ſe forme des modes mixtes, il prend la liberté de ne pas ſuivre exactement l'exiſtence des choſes. Il aſſemble & retient certaines combinaiſons d'idées, comme autant d'*idées ſpécifiques* & diſtinctes, pendant qu'il en laiſſe à quartier d'autres qui ſe préſentent auſſi ſouvent dans la nature, & qui ſont auſſi clairement ſuggerées par les choſes extérieures, ſans les déſigner par des noms ou des ſpécifications diſtinctes. L'eſprit ne ſe propoſe pas non plus dans les idées des modes mixtes, comme dans les idées complexes des ſubſtances, de les examiner par rapport à l'exiſtence réelle des choſes, ou de les vérifier par des modeles qui exiſtent dans la nature, compoſés de telles idées particulieres. Par exemple, ſi un homme veut ſavoir ſi ſon idée de l'*adultére* ou de l'*inceſte* eſt exacte, ira-t-il la chercher parmi les choſes actuellement exiſtantes? Ou bien, eſt-ce qu'une telle idée eſt véritable, parce que quelqu'un a été témoin de l'action qu'elle ſuppoſe? Nullement. Il ſuffit pour cela que les hommes ayent réuni une telle collection dans une ſeule idée complexe, qui dès-là devient modele, original & idée ſpécifique, ſoit qu'une telle action ait été commiſe, ou non. CHAP. V.

§. 4. Pour bien comprendre ceci, il nous faut voir en quoi conſiſte la formation de ces ſortes d'idées complexes. Ce Comment cela.

CHAP. V. n'eſt pas à faire quelque nouvelle idée, mais à joindre enſemble celles que l'eſprit a déjà. Et dans cette occaſion, l'eſprit fait ces trois choſes : premierement, il choiſit un certain nombre d'idées ; en ſecond lieu, il met une certaine liaiſon entr'elles, & les réunit dans une ſeule idée ; enfin il les lie enſemble par un ſeul nom. Si nous examinons comment l'eſprit agit, quelle liberté il prend en cela, nous verrons ſans peine comment les eſſences des eſpeces des modes mixtes ſont un ouvrage de l'eſprit ; & que par conſéquent les eſpeces mêmes ſont de l'invention des hommes.

Il paroît évidemment qu'elles ſont arbitraires en ce que l'idée d'un mode mixte eſt ſouvent avant l'exiſtence de la choſe qu'elle repréſente.

§. 5. Quiconque conſidérera qu'on peut former cette ſorte d'idées complexes, les abſtraire, leur donner des noms, & qu'ainſi l'on peut conſtituer une eſpece diſtincte avant qu'aucun individu de cette eſpece ait jamais exiſté ; quiconque, dis-je, fera réflexion ſur tout cela, ne pourra douter que ces idées de modes mixtes ne ſoient faites par une combinaiſon volontaire d'idées réunies dans l'eſprit. Qui ne voit, par exemple, que les hommes peuvent former en eux-mêmes les idées de *ſacrilege* ou d'*adultere*, & leur donner des noms, enſorte que par-là ces eſpeces de modes mixtes pourroient être établies avant que ces choſes ayent été commiſes, & qu'on en pourroit diſcourir auſſi bien, & découvrir ſur leur ſujet des vérités auſſi certaines, pendant qu'elles n'exiſteroient que dans l'entendement, qu'on ſauroit le faire à préſent qu'elles n'ont que trop ſouvent une exiſtence réelle ? D'où il paroît

évidemment que les eſpeces des *modes mixtes* ſont un ouvrage de l'entendement, où ils ont une exiſtence auſſi propre à tous les uſages qu'on en peut tirer pour l'avancement de la vérité, que lorſqu'ils exiſtent réellement. Et l'on ne peut douter que les légiſlateurs n'ayent ſouvent fait des loix ſur des eſpeces d'actions qui n'étoient que des ouvrages de leur entendement, c'eſt-à-dire, des êtres qui n'exiſtoient que dans leur eſprit. Je ne crois pas non plus que perſonne nie, que la *réſurrection* ne fût une eſpece de *mode mixte*, qui exiſtoit dans l'eſprit avant que d'avoir hors de-là une exiſtence réelle. CHAP. V.

§. 6. Pour voir avec quelle liberté ces eſſences des modes mixtes ſont formées dans l'eſprit des hommes, il ne faut que jetter les yeux ſur la plupart de celles qui nous ſont connues. Un peu de réflexion que nous ferons ſur leur nature nous convaincra que c'eſt l'eſprit qui combine en une ſeule idée complexe différentes idées diſperſes & indépendantes les unes des autres, & qui par le nom commun qu'il leur donne, les fait être l'eſſence d'une certaine eſpece, ſans ſe régler en cela ſur aucune liaiſon qu'elles aient dans la nature. Car comment l'idée d'un *homme* a-t-elle une plus grande liaiſon dans la nature que celle d'*une brebis* avec l'idée de *tuer*, pour que celle-ci jointe à celle d'un homme devienne l'eſpece particuliere d'une action ſignifiée par le mot de *meurtre*, & non quand elle eſt jointe avec l'idée d'une brebis. Ou bien, quelle plus

Exemples tirés du *meurtre*, de l'*inceſte*, &c.

CHAP. V. grande union l'idée de la rélation de *pere* a-t-elle, dans la nature, avec celle de *tuer*, que cette derniere idée n'en a avec celle de *fils* on de *voiſin*, pour que ces deux premieres idées ſoient combinées dans une ſeule idée complexe, qui devient par-là l'eſſence de certe eſpece diſtincte qu'on nomme *parricide*, tandis que les autres ne conſtituent point d'eſpece diſtincte? Mais quoiqu'on ait fait de l'action de tuer ſon pere ou ſa mere une eſpece diſtincte de celle de tuer ſon fils ou ſa fille, cependant en d'autres cas, le fils & la fille ſont combinés avec la même action auſſi bien que le pere & la mere, tous étant également compris dans la même eſpece, comme dans celle qu'on nomme *inceſte*. C'eſt ainſi que dans les *modes mixtes* l'eſprit réunit arbitrairement en idées complexes telles idées ſimples qu'il trouve à propos; pendant que d'autres qui ont en elles-mêmes autant de liaiſon enſemble, ſont laiſſées déſunies, ſans être jamais combinées en une ſeule idée, parce qu'on n'a pas beſoin d'en parler ſous une ſeule dénomination. Il eſt, dis-je, évident que l'eſprit réunit par une libre détermination de ſa volonté, un certain nombre d'idées qui en elles-mêmes n'ont pas plus de liaiſon enſemble que les autres dont il néglige de former de ſemblables combinaiſons. Et ſi cela n'étoit ainſi, d'où vient, qu'on fait attention à cette partie des armes par où commence la bleſſure, pour conſtituer cette eſpece d'action diſtincte de toute autre, qu'on appelle en

Anglois (1) *ſtabbing*, pendant qu'on ne prend garde ni à la figure ni à la matiere de l'arme même ? Je ne dis pas que cela ſe faſſe ſans raiſon ; nous verrons le contraire tout à l'heure. Je dis ſeulement que cela ſe fait par un libre choix de l'eſprit qui va par-là à ſes fins ; & qu'ainſi les eſpeces des *modes mixtes* ſont l'ouvrage de l'entendement. Et il eſt viſible que dans la formation de la plupart de ces idées l'eſprit n'en cherche pas les modeles dans la nature, & qu'il ne rapporte pas ces idées à l'exiſtence réelle des choſes, mais aſ- CHAP. V.

(1) Rien ne prouve mieux le raiſonnement de *M. Locke* ſur ces ſortes d'idées qu'il nomme *Modes mixtes*, que l'impoſſibilité qu'il y a de traduire en François ce mot de *Stabbing*, dont l'uſage eſt fondé ſur une Loi d'Angleterre, par laquelle celui qui tua un homme en le frappant d'eſtoc, eſt condamné à la mort ſans eſpérance de pardon, au lieu que ceux qui tuent en frappant du tranchant de l'épée peuvent obtenir grace. La Loi ayant conſideré différemment ces deux actions, on a été obligé de faire de cet acte de *tuer en frappant d'eſtoc* une eſpece particuliere, & de la déſigner par ce mot de *Stabbing*. Le terme François qui en approche le plus eſt celui de *poignarder* ; mais il n'exprime pas préciſement la même idée. Car *poignarder* ſignifie ſeulement *bleſſer, tuer avec un poignard, ſorte d'arme pour frapper de la pointe, plus courte qu'une épée* : au lieu que le mot Anglois *Stab* ſignifie tuer en frappant de la pointe d'une arme propre à cela. De ſorte que la ſeule choſe qui conſtitue cette eſpece d'action, c'eſt de tuer de la pointe d'une arme, courte ou longue il n'importe ; ce qu'on ne peut exprimer en François par un ſeul mot, ſi je ne me trompe.

CHAP. V. ſemble celles qui peuvent le mieux ſervir à ſon deſſein, ſans s'obliger à une juſte & préciſe imitation d'aucune choſe réellement exiſtante.

§. 7. Mais quoique ces idées complexes ou eſſences des modes mixtes dépendent de l'eſprit qui les forme avec une grande liberté, elles ne ſont pourtant pas formées au hazard, & entaſſées enſemble ſans aucune raiſon. Encore qu'elles ne ſoient pas toujours copiées d'après nature, elles ſont toujours proportionnés à la fin pour laquelle on forme des idées abſtraites; & quoique ce ſoient des combinaiſons compoſées d'idées qui ſont naturellement aſſez déſunies & qui ont entr'elles auſſi peu de liaiſon que pluſieurs autres que l'eſprit ne combine jamais dans une ſeule idée, elles ſont pourtant toujours unies pour la commodité de l'entretien qui eſt la principale fin du langage. L'uſage du langage eſt de marquer par des ſons courts d'une maniere facile & prompte des conceptions générales, qui non ſeulement renferment quantité de choſes particulieres, mais auſſi une grande varieté d'idées indépendantes, aſſemblées dans une ſeule idée complexe. C'eſt pourquoi dans la formation des différentes eſpeces de *modes mixtes*, les hommes n'ont eu égard qu'à ces combinaiſons dont ils ont occaſion de s'entretenir enſemble. Ce ſont celles-là dont ils ont formé des idées complexes diſtinctes, & auxquelles ils ont donné des noms, pendant qu'ils en laiſſent d'autres détachées qui ont une liaiſon auſſi étroite dans la nature, ſans

ſonger le moins du monde à les réunir. Car pour ne parler que des actions humaines, s'ils vouloient former des idées diſtinctes & abſtraites de toutes les varietés qu'on y peut remarquer, le nombre de ces idées iroit à l'infini ; & la mémoire ſeroit non ſeulement confondue par cette grande abondance, mais accablée ſans néceſſité. Il ſuffit que les hommes, forment & déſignent par des noms particuliers autant d'idées complexes de *modes mixtes*, qu'ils trouvent qu'ils ont beſoin d'en nommer dans le cours ordinaire des affaires. S'ils joignent à l'idée de tuer, celle de pere ou de mere, & qu'ainſi ils en faſſent une eſpece diſtincte du meurtre de ſon enfant ou de ſon voiſin, c'eſt à cauſe de la différente atrocité du crime, & du ſupplice qui doit être infligé à celui qui tue ſon pere ou ſa mere, different de celui qu'on doit faire ſouffrir à celui qui tue ſon enfant ou ſon voiſin. Et c'eſt pour cela auſſi qu'on a trouvé néceſſaire de le déſigner par un nom diſtinct, ce qui eſt la fin qu'on ſe propoſe en faiſant cette combinaiſon particuliere. Mais quoique les idées de *mere* & de *fille* ſoient traitées ſi différemment par rapport à l'idée de *tuer*, que l'une y eſt jointe pour former une idée diſtincte & abſtraite, déſignée par un nom particulier, & pour conſtituer par même moyen une eſpece diſtincte, tandis que l'autre n'entre point dans une telle combinaiſon avec l'idée de *meurtre* ; cependant ces deux idées de *mere* & de *fille* conſidérées par rapport

Chap. V.

CHAP. V. à un commerce illicite ſont également renfermées ſous l'*in eſte*, & cela encore pour la commodité d'exprimer par un même nom & de ranger ſous une ſeule eſpece ces conjonctions impures qui ont quelque choſe de plus infâme que les autres ; ce qu'on fait pour éviter des circonſtances choquantes, ou des deſcriptions qui rendroient le diſcours ennuyeux.

Autre preuve, que les idées des modes mixtes ſe forment arbitrairement, tirée de ce que pluſieurs mots d'une langue ne peuvent être traduits dans une autre.

§. 8. Il ne faut qu'avoir une médiocre connoiſſance de différentes langues pour être convaincu ſans peine de la vérité de ce que je viens de dire, que les hommes forment arbitrairement diverſes eſpeces des modes mixtes; car *rien n'eſt plus ordinaire que de trouver quantité de mots dans une langue auxquels il n'y en a aucun dans une autre langue qui leur réponde.* Ce qui montre évidemment, que ceux d'un même pays ont eu beſoin en conſéquence de leurs coutumes & de leur maniere de vivre, de former pluſieurs idées complexes, & de leur donner des noms que d'autres n'ont jamais réunis en idées ſpécifiques. Ce qui n'auroit pu arriver de la ſorte, ſi ces eſpeces étoient un conſtant ouvrage de la nature & non des combinaiſons formées & *abſtraites* par l'eſprit pour la commodité de l'entretien, après qu'on les a déſignées par des noms diſtincts. Ainſi l'on auroit bien de la peine à trouver en Italien ou en Eſpagnol, qui ſont deux langues fort abondantes, des mots qui répondiſſent aux termes de notre juriſprudence qui ne ſont pas de vains ſons : moins en-

core pourroit-on à mon avis, traduire ces termes en langue *Caraïbe* ou dans les langues qu'on parle parmi les *Iroquois* & les *Kiriſtinous*. Il n'y a point de mots dans d'autres langues qui répondent au mot *verſura* uſité parmi les Romains, ni à celui de *corban*, dont ſe ſervent les Juifs. Il eſt aiſé d'en voir la raiſon par ce que nous venons de dire. Bien plus: ſi nous voulons examiner la choſe d'un peu de près, & comparer exactement diverſes langues, nous trouverons que quoiqu'elles ayent des mots qu'on ſuppoſe dans les (1) traductions & dans les dictionnaires ſe répondre l'un à l'autre, à peine y en a-t-il un entre dix parmi les noms des idées complexes, & ſurtout, des modes mixtes, qui ſignifie préciſément la même idée que le mot par lequel il eſt traduit dans les dictionnaires. Il n'y a point d'idées plus communes & moins compoſées que celles des meſures, du temps, de l'étendue & du poids. On rend hardiment en françois les mots latins *hora*, *pes* & *libra* par ceux d'*heure*, de *pied* & de *livre*: cependant il eſt évident que les idées qu'un Romain attachoit à ces mots latins étoient fort différentes de celles qu'un François exprime par ces mots françois. Et qui que ce fût des deux qui viendroit à ſe ſervir des meſures

CHAP. V.

(1) Sans aller plus loin, cette traduction en eſt une preuve, comme on peut le voir par quelques remarques que j'ai été obligé de faire pour en avertir le lecteur.

CHAP. V. que l'autre désigne par des noms usités dans sa langue, se méprendroit infailliblement dans son calcul, s'il les regardoit comme les mêmes que celles qu'il exprime dans la sienne. Les preuves en sont trop sensibles pour qu'on puisse le révoquer en doute, & c'est ce que nous verrons beaucoup mieux dans les noms des idées plus abstraites & plus composées telles que sont la plus grande partie de celles qui composent les discours de morale : car si l'on vient à comparer exactement les noms de ces idées avec ceux par lesquels ils sont rendus dans d'autres langues, on en trouvera fort peu qui correspondent exactement dans toute l'étendue de leurs significations.

On a formé des especes de modes mixtes pour s'entretenir commodément.

§. 9. La raison pourquoi j'examine ceci d'une maniere si particuliere, c'est afin que nous ne nous trompions point sur les genres, les especes & leurs essences, comme si c'étoient des choses formées régulierement & constamment par la nature, & qui eussent une existence réelle dans les choses mêmes ; puisqu'il paroît, après un examen un peu plus exact, que ce n'est qu'un artifice dont l'esprit s'est avisé pour exprimer plus aisément les collections d'idées dont il avoit souvent occasion de s'entretenir, par un seul terme général, sous lequel diverses choses particulieres peuvent être comprises, autant qu'elles conviennent avec cette idée abstraite. Que si la signification douteuse du mot *espece* fait que certaines gens sont choqués de m'entendre

dire que les eſpeces des modes mixtes ſont formées par l'entendement, je crois pourtant que perſonne ne peut nier que ce ne ſoit l'eſprit qui forme ces idées complexes & abſtraites auxquelles les noms ſpécifiques ont été attachés. Et s'il eſt vrai, comme il l'eſt certainement, que l'eſprit forme ces modeles pour réduire les choſes en eſpeces, & leur donner des noms, je laiſſe à penſer qui c'eſt qui fixe les limites de chaque *ſorte* ou *eſpece*, car ces deux mots ſont chez moi tout-à-fait ſynonimes.

§. 10. L'étroit rapport qu'il y a entre les *eſpeces*, les *eſſences* & leurs *noms généraux*, du moins dans les *modes mixtes*, paroîtra encore davantage, ſi nous conſidérons que c'eſt le nom qui ſemble préſerver ces eſſences & leur aſſurer une perpétuelle dureté. Car l'eſprit ayant mis de la liaiſon entre les parties détachées de ces idées complexes, cette union qui n'a aucun fondement particulier dans la nature, ceſſeroit, s'il n'y avoit quelque choſe qui la maintînt, & qui empêchât que ces parties ne ſe diſperſaſſent. Ainſi, quoique ce ſoit l'eſprit qui forme cette combinaiſon, c'eſt le nom qui eſt, pour ainſi dire, le nœud qui les tient étroitement liés enſemble. Quelle prodigieuſe variété de différentes idées le mot latin, *triumphus*, ne joint-il pas enſemble, & nous préſente comme une eſpece unique! Si ce nom n'eût jamais été inventé ou eût été entiérement perdu, nous aurions pu ſans doute avoir des deſcriptions de ce qui ſe paſſoit dans cette ſolemnité. Mais je

Dans les modes mixtes c'eſt le nom qui lie enſemble la combinaiſon de diverſes idées & en fait une eſpece.

CHAP. V. crois pourtant que ce qui tient ces différentes parties jointes enſemble dans l'unité d'une idée complexe, c'eſt ce même mot qu'on y a attaché, ſans lequel on ne regarderoit non plus les différentes parties de cette ſolemnité comme faiſant une ſeule choſe, qu'aucun autre ſpectacle qui, n'ayant paru qu'une fois, n'a jamais été réuni en une ſeule idée complexe ſous une ſeule dénomination. Qu'on voie après cela juſqu'à quel point l'unité néceſſaire à l'eſſence des modes mixtes dépend de l'eſprit; & combien la continuation & la détermination de cette unité dépend du nom qui lui eſt attaché dans l'uſage ordinaire: je laiſſe, dis-je, examiner cela à ceux qui regardent les eſſences & les eſpeces comme des choſes réelles & fondées dans la nature.

§. 11. Conformément à cela, nous voyons que les hommes imaginent & conſiderent rarement aucune autre idée complexe comme une eſpece particuliere de modes mixtes, que celles qui ſont diſtinguées par certains noms, parce que ces modes n'étant formées par les hommes que pour recevoir une certaine dénomination, l'on ne prend point de connoiſſance d'aucune telle eſpece, l'on ne ſuppoſe pas même qu'elle exiſte, à moins qu'on n'y attache un nom qui ſoit comme un ſigne qu'on a combiné pluſieurs idées détachées en une ſeule, & que par ce nom on aſſure une union durable à ces parties qui autrement ceſſeroient d'être jointes dès que l'eſprit laiſſeroit à quartier cette idée abſtraite, & diſcontinueroit d'y penſer

penſer actuellement. Mais quand une fois on y a attaché un nom dans lequel les parties de cette idée complexe ont une union déterminée & permanente, alors l'eſſence eſt, pour ainſi dire, établie, & l'eſpece eſt conſidérée comme complette. Car dans quelle vue la mémoire ſe chargeroit-elle de telles compoſitions, à moins que ce ne fût par voie d'abſtraction pour les rendre générales; & pourquoi les rendroit-on générales ſi ce n'étoit pour avoir des noms généraux dont on pût ſe ſervir commodément dans les entretiens que l'on auroit avec les autres hommes? Ainſi nous voyons qu'on ne regarde pas comme deux eſpeces d'actions diſtinctes de tuer un homme avec une épée ou avec une hache; mais ſi la pointe de l'épée entre la premiere dans le corps, on regarde cela comme une eſpece diſtincte dans les lieux où cette action a un nom diſtinct, comme (1) en Angleterre. Mais dans un autre pays où il eſt arrivé que cette action n'a pas été ſpécifiée ſous un nom particulier, elle ne paſſe pas pour une eſpece diſtincte. Du reſte, quoique dans les eſpeces des ſubſtances corporelles, ce ſoit l'eſprit qui forme l'eſſence nominale, cependant parce que les idées qui ſont combinées, ſont ſuppoſées être unies dans la nature, ſoit que l'eſprit les joigne enſemble ou non, on les regarde comme des eſpeces diſtinctes, ſans que l'eſprit y interpoſe ſon opé- CHAP. V.

(1) Où on nomme *Stabbing*. Voyez ci-deſſus pag. 89. ce qui a été dit ſur ce mot-là.

ration, ſoit par voie d'abſtraction, ou en donnant un nom à l'idée complexe qui conſtitue cette eſſence.

Nous ne conſidérons point les originaux des modes mixtes au-delà de l'eſprit, ce qui prouve encore qu'ils ſont l'ouvrage de l'entendement.

§. 12. Une autre remarque qu'on peut faire en conſéquence de ce que je viens de dire ſur les eſſences des eſpeces des modes mixtes, qu'elles ſont produites par l'entendement plutôt que par la nature, c'eſt *que leurs noms conduiſent nos penſées à ce qui eſt dans l'eſprit, & point au-delà.* Lorſque nous parlons de *juſtice* & de *reconnoiſſance*, nous ne repréſentons aucune choſe exiſtante que nous ſongions à concevoir; mais nos penſées ſe terminent aux idées abſtraites de ces vertus, & ne vont pas plus loin, comme elles ſont quand nous parlons d'un *cheval* ou du *fer*, dont nous ne conſidérons pas les idées ſpécifiques comme exiſtantes purement dans l'eſprit, mais dans les choſes même qui nous fourniſſent les patrons originaux de ces idées. Au contraire, dans les *modes mixtes*, ou du moins dans les plus conſidérables qui ſont les êtres de morale, nous conſidérons les modeles originaux comme exiſtants dans l'eſprit, & c'eſt à ces modeles que nous avons égard pour diſtinguer chaque être particulier par des noms diſtincts. De là vient, à mon avis, qu'on donne aux eſſences des eſpeces des modes mixtes le nom plus particulier de (1) *notion*, comme ſi elles appartenoient

(1) On dit, *la notion de la juſtice, de la tempérance*; mais on ne dit point, *la notion d'un cheval, d'une pierre*, &c.

à l'entendement d'une maniere plus particuliere que les autres idées. CHAP. V.

§. 13. Nous pouvons auſſi apprendre par-là, *pourquoi les idées complexes des modes mixtes ſont communément plus compoſées, que celles des ſubſtances naturelles.* C'eſt parce que l'entendement qui en les formant par lui-même ſans aucun rapport à un original préexiſtant, s'attache uniquement à ſon but, & à la commodité d'exprimer en abrégé les idées qu'il voudroit faire connoître à une autre perſonne, réunit ſouvent avec une extrême liberté dans une ſeule idée abſtraite des choſes qui n'ont aucune liaiſon dans la nature : & par-là il aſſemble ſous un ſeul terme une grande variété d'idées diverſement compoſées. Prenons par exemple le mot de *proceſſion* ; quel mêlange d'idées indépendantes, de perſonnes, d'habits, de tapiſſeries, d'ordre, de mouvements, de ſons, &c. ne renferme-t-il pas dans cette idée complexe que l'eſprit de l'homme a formée arbitrairement pour l'exprimer par ce nom-là ? Au lieu que les idées complexes qui conſtituent les eſpeces des ſubſtances, ne ſont ordinairement compoſées que d'un petit nombre d'idées ſimples ; & dans les différentes eſpeces d'animaux, l'eſprit ſe contente ordinairement de ces deux idées, la *figure* & la *voix*, pour conſtituer toute leur eſſence nominale.

La raiſon pourquoi ils ſont ſi compoſés, c'eſt parce qu'ils ſont formés par l'entendement ſans modele.

§. 14. Une autre choſe que nous pouvons remarquer à propos de ce que je viens de dire, c'eſt *que les noms des modes mixtes ſignifient toujours les eſſences réelles de leurs eſpeces lorſqu'ils ont une*

Les noms de modes mixtes ſignifient toujours leurs eſſences réelles.

signification déterminée. Car ces idées abstraites étant une production de l'esprit, & n'ayant aucun rapport à l'existence réelle des choses, on ne peut supposer qu'aucune autre chose soit signifiée par ce nom, que la seule idée complexe que l'esprit a formé lui-même, & qui est tout ce qu'il a voulu exprimer par ce nom-là: & c'est delà aussi que dépendent toutes les propriétés de cette espece, & d'où elles découlent uniquement. Par conséquent dans les modes mixtes, l'essence réelle & nominale n'est qu'une seule & même chose. Nous verrons ailleurs de quelle importance cela est pour la connoissance certaine des vérités générales.

Pourquoi l'on apprend d'ordinaire leurs noms avant les idées qu'ils renferment.

§. 15. Ceci nous peut encore faire voir la raison, *pourquoi l'on vient à apprendre la plupart des noms des modes mixtes, avant que de connoître parfaitement les idées qu'ils signifient.* C'est que n'y ayant point d'especes de ces modes dont on prenne ordinairement connoissance, sinon de celles qui ont des noms; & ces especes ou plutôt leurs essences étant des idées complexes & abstraites, formées arbitrairement par l'esprit, il est à propos, pour ne pas dire nécessaire, de connoître les noms avant que de s'appliquer à former ces idées complexes; à moins qu'un homme ne veuille se remplir la tête d'une foule d'idées complexes & abstraites, auxquelles les autres hommes n'ont attaché aucun nom, & qui lui sont si inutiles à lui-même qu'il n'a autre chose à faire après les avoir formées que de les laisser à l'abandon & les oublier entiérement. J'avoue que dans les

commencements des langues, il étoit né- CHAP. V.
ceſſaire qu'on eût l'idée avant que de lui donner un certain nom ; & il en eſt de même encore aujourd'hui, lorſque l'eſprit, venant à faire une nouvelle idée complexe & la réuniſſant en une ſeule par un nouveau nom qu'il lui donne, il invente pour cet effet un nouveau mot. Mais cela ne regarde point les langues établies qui en général ſont fort bien pourvues de ces idées que les hommes ont ſouvent occaſion d'avoir dans l'eſprit & de communiquer aux autres. Et c'eſt ſur ces ſortes d'idées que je demande, s'il n'eſt pas ordinaire que les enfants apprennent les noms des modes mixtes avant qu'ils en aient les idées dans l'eſprit ? De mille perſonnes à peine y en a-t-il une qui forme l'idée abſtraite de *gloire* ou d'*ambition*, avant que d'en avoir oui les noms. Je conviens qu'il en eſt tout autrement à l'égard des idées ſimples & des ſubſtances ; car comme elles ont une exiſtence & une liaiſon réelle dans la nature, on acquiert l'idée avant le nom, ou le nom avant l'idée comme il ſe rencontre.

§. 16. Ce que je viens de dire des *modes mixtes* peut être auſſi appliqué aux *relations*, ſans y changer grand'choſe ; & parce que chacun peut s'en appercevoir de lui-même, je m'épargnerai le ſoin d'étendre davantage cet article, & ſur-tout à cauſe que ce que j'ai dit ſur les mots dans ce troiſieme livre, paroîtra peut-être à quelques-uns beaucoup plus long que ne méritoit un ſujet de ſi petite importance. J'avoue qu'on auroit pu le renfermer dans

Pourquoi je m'étends ſi fort ſur ce ſujet.

CHAP. V. un plus petit eſpace ; mais j'ai été bien aiſe d'arrêter mon lecteur ſur une matiere qui me paroît nouvelle, & un peu éloignée de la route ordinaire, (je ſuis du moins aſſuré que je n'y avois point encore penſé, quand je commençai à écrire cet ouvrage,) afin qu'en l'examinant à fond, & en la tournant de tous côtés, quelque partie puiſſe frapper çà ou là l'eſprit des lecteurs, & donner occaſion aux plus opiniâtres ou aux plus négligents de réfléchir ſur un déſordre général, dont on ne s'apperçoit pas beaucoup, quoiqu'il ſoit d'une extrême conſéquence. Si l'on conſidere le bruit qu'on fait au ſujet des *eſſences* des choſes ; & combien on embrouille toutes ſortes de ſciences, de diſcours, & de converſations par le peu d'exactitude & d'ordre qu'on emploie dans l'uſage & l'application des mots, on jugera peut-être que c'eſt une choſe bien digne de nos ſoins d'approfondir entiérement cette matiere, & de la mettre dans tout ſon jour. Ainſi j'eſpere qu'on m'excuſera de ce que j'ai traité au long un ſujet qui mérite d'autant plus à mon avis d'être inculqué & rebattu, que les fautes qu'on commet ordinairement dans ce genre, apportent non ſeulement les plus grands obſtacles à la vraie connoiſſance, mais ſont ſi reſpectées qu'elles paſſent pour des fruits de cette même connoiſſance. Les hommes s'appercevroient ſouvent que dans ces opinions dont ils ſont tant les fiers, il y a bien peu de raiſon & de vérité, ou peut-être qu'il n'y en a abſolument point, s'ils vouloient porter leur eſprit au-delà de certains ſons qui ſont à la mode

& conſidérer quelles idées ſont ou ne ſont pas compriſes ſous des termes dont ils ſe muniſſent à toutes fins & en toutes rencontres, & qu'ils emploient avec tant de confiance pour expliquer toutes ſortes de matieres. Pour moi je croirai avoir rendu quelque ſerviee à la vérité, à la paix & à la véritable ſcience, ſi en m'étendant un peu ſur ce ſujet, je puis engager les hommes à réfléchir ſur l'uſage qu'ils font des mots en parlant, & leur donner occaſion de ſoupçonner que puiſqu'il arrive ſouvent à d'autres d'employer dans leurs diſcours & dans leurs écrits de fort bons mots, autoriſés par l'uſage, dans un ſens fort incertain, & qui ſe réduit à très-peu de choſe ou même à rien du tout, ils pourroient bien tomber auſſi dans le même inconvénient. D'où il s'enſuit évidemment qu'ils ont grande raiſon de s'obſerver exactement eux-mêmes, ſur ces matieres, & d'être bien aiſes que d'autres s'appliquent à les examiner. C'eſt ſur ce fondement que je vais continuer de propoſer ce qui me reſte à dire ſur cet article. CHAP. V.

CHAPITRE VI.

Des Noms des Subſtances.

CHAP. VI. §. 1. Les noms communs des ſubſtances emportent l'idée des *ſortes*.

LEs noms communs des ſubſtances emportent auſſi-bien que les autres termes généraux, l'idée générale de *ſorte*, ce qui ne veut dire autre choſe ſinon que ces noms là ſont faits ſignes de telles ou telles idées complexes, dans leſquelles pluſieurs ſubſtances particulieres conviennent ou peuvent convenir ; & en vertu de quoi elles ſont capables d'être compriſes ſous une commune conception, & ſignifiées par un ſeul nom. Je dis qu'elles conviennent ou peuvent convenir : car, par exemple, quoiqu'il n'y ait qu'un ſeul ſoleil dans le monde, cependant l'idée en étant formée par abſtraction de telle maniere que d'autres ſubſtances (ſuppoſé qu'il y en eût pluſieurs autres) puſſent chacune y participer également, cette idée eſt auſſi-bien une *ſorte* ou *eſpece* que s'il y avoit autant de ſoleils qu'il y a d'étoiles. Et ce n'eſt pas ſans fondement que certaines gens penſent qu'il y a véritablement autant de ſoleils ; & que par rapport à une perſonne qui ſeroit placée à une juſte diſtance, chaque étoile fixe répondroit en effet à l'idée ſignifiée par le mot de *ſoleil* : ce qui, pour le dire en paſſant, nous peut faire voir combien les *ſortes*, ou ſi vous voulez, les *genres* &

les *eſpeces* des choſes ; (car ces deux derniers mots dont on fait tant de bruit dans les écoles, ne ſignifient autre choſe chez moi que ce qu'on entend en françois par le mot de *ſorte*) dépendent des collections d'idées que les hommes ont faites, & nullement de la nature réelle des choſes, puiſqu'il n'eſt pas impoſſible que dans la plus grande exactitude du langage, ce qui à l'égard d'une certaine perſonne eſt une étoile, ne puiſſe être un ſoleil à l'égard d'une autre. CHAP. VI.

§. 2. La meſure & les bornes de chaque *eſpece* ou *ſorte*, par où elle eſt érigée en une telle eſpece particuliere & diſtinguée des autres, c'eſt ce que nous appellons ſon *eſſence* ; qui n'eſt autre choſe que l'idée abſtraite à laquelle le nom eſt attaché ; de ſorte que chaque choſe contenue dans cette idée eſt eſſentielle à cette eſpece. Quoique ce ſoit là toute l'eſſence des ſubſtances naturelles qui nous eſt connue, & par où nous diſtinguons ces ſubſtances en différentes eſpeces, je la nomme pourtant *eſſence nominale*, pour la diſtinguer de la conſtitution réelle des ſubſtances, d'où dépendent toutes les idées qui entrent dans l'*eſſence nominale* & toutes les propriétés de chaque eſpece : laquelle conſtitution réelle quoi qu'inconnue, peut être appellée pour cet effet l'*eſſence réelle*, comme il a été dit. Par exemple, l'*eſſence nominale* de l'or, c'eſt cette idée complexe que le mot *or* ſignifie, comme vous diriez un corps jaune, d'une certaine peſanteur, malléable, fuſible, & fixe. Mais l'*eſſence*

L'eſſence de chaque *ſorte* : c'eſt l'idée abſtraite.

CHAP. VI. *réelle*, c'eſt la conſtitution des parties inſenſibles de ce corps, de laquelle ces qualités & toutes les autres propriétés de l'or dépendent. Il eſt aiſé de voir d'un coup d'œil combien ces deux choſes ſont différentes, quoiqu'on leur donne à toutes deux le nom d'*eſſence*.

Différence entre l'*eſſence réelle* & l'*eſſence nominale*.

§. 3. Car encore qu'un corps d'une certaine forme, accompagné de ſentiment, de raiſon, & de motion volontaire, conſtitue peut-être l'idée complexe à laquelle moi & d'autres attachons le nom d'*homme*: & qu'ainſi ce ſoit l'eſſence nominale de l'eſpece que nous déſignons par ce nom-là; cependant perſonne ne dira jamais, que cette idée complexe eſt l'eſſence réelle & la ſource de toutes les opérations qu'on peut trouver dans chaque individu de cette eſpece. Le fondement de toutes ces qualités qui entrent dans l'idée complexe que nous en avons, eſt toute autre choſe; ſi nous connoiſſions cette conſtitution de l'*homme*, d'où découlent ſes facultés de mouvoir, de ſentir, de raiſonner, & ſes autres puiſſances, & d'où dépend ſa figure ſi réguliere, comme peut-être les anges la connoiſſent, & comme la connoît certainement celui qui en eſt l'auteur, nous aurions une idée de ſon eſſence tout-à-fait différente de celle qui eſt préſentement renfermée dans notre définition de cette eſpece, en quoi elle conſiſte; & l'idée que nous aurions de chaque homme individuel ſeroit auſſi différente de celle que nous en avons à préſent, que l'idée de celui qui connoît tous les reſſorts, toutes les roues & tous les mouvemens particu-

liers de chaque piece de la fameuſe hor- CHAP. VI.
loge de *Strasbourg*, eſt différente de celle qu'en a un payſan groſſier qui voit ſimplement le mouvement de l'aiguille, qui entend le ſon du timbre, & qui n'obſerve que les parties extérieures de l'horloge.

§. 4. Ce qui fait voir que *l'eſſence* ſe rapporte aux eſpeces, dans l'uſage ordinaire qu'on fait de ce mot, & qu'on ne la conſidere dans les êtres particuliers qu'en tant qu'ils ſont rangés ſous certaines eſpeces, c'eſt qu'ôtez les idées abſtraites par où nous réduiſons les individus à certaines ſortes & les rangeons ſous de communes dénominations, rien n'eſt plus regardé comme leur étant eſſentiel. Nous n'avons point de notion de l'un ſans l'autre, ce qui montre évidemment leur relation. Il eſt néceſſaire que je ſois ce que je ſuis. DIEU & la nature m'ont ainſi fait, mais je n'ai rien qui me ſoit eſſentiel. Un accident ou une maladie peut apporter de grands changemens à mon teint ou à ma taille : une fievre ou une chûte peut m'ôter entiérement la raiſon où la mémoire, ou toutes deux enſemble ; & une apoplexie peut me réduire à n'avoir ni ſentiment, ni entendement, ni vie. D'autres créatures de la même forme que moi peuvent être faites avec un plus grand ou un plus petit nombre de facultés que je n'en ai, avec des facultés plus excellentes ou pires que celles dont je ſuis doué; & d'autres créatures peuvent avoir de la raiſon & du ſentiment dans une forme & dans un corps fort différent du mien. Nulle de ces

Rien n'eſt eſſentiel aux individus.

CHAP. VI. choſes n'eſt eſſentielle à aucun individu, à celui-ci ou à celui-là juſqu'à ce que l'eſprit le rapporte à quelque *ſorte* ou *eſpece* de choſe : mais l'eſpece n'eſt pas plutôt formée qu'on trouve quelque choſe d'eſſentiel par rapport à l'idée abſtraite de cette eſpece. Que chacun prenne la peine d'examiner ſes propres penſées, & il verra, je m'aſſure, que dès qu'il ſuppoſe quelque choſe d'eſſentiel, ou qu'il en parle, la conſidération de quelque eſpece ou de quelque idée complexe, ſignifiée par quelque nom général, ſe préſente à ſon eſprit ; & c'eſt par rapport à cela qu'on dit que telle ou telle qualité eſt eſſentielle. De ſorte que, ſi l'on me demande s'il eſt eſſentiel à moi ou à quelque autre être particulier & corporel d'avoir de la raiſon, je répondrai que non, & que cela n'eſt non plus eſſentiel qu'il eſt eſſentiel à cette choſe blanche ſur quoi j'écris, qu'on y trace des mots deſſus. Mais ſi cet être particulier doit être compté parmi cette eſpece qu'on appelle *homme* & avoir le nom d'*homme*, dès-lors la raiſon lui eſt eſſentielle, ſuppoſé que la raiſon faſſe partie de l'idée complexe qui eſt ſignifiée par le nom d'*homme*, comme il eſt eſſentiel à la choſe ſur quoi j'écris de contenir des mots, ſi je lui veux donner le nom de *traité* & le ranger ſous cette eſpece. De ſorte que ce qu'on appelle *eſſentiel* & *non eſſentiel*, ſe rapporte uniquement à nos idées abſtraites & aux noms qu'on leur donne : ce qui ne veut dire autre choſe, ſinon que toute choſe particuliere qui n'a pas en elle-même les qua-

lités qui ſont contenues dans l'idée abſ- CHAP. VI.
traite qu'un terme général ſignifie, ne peut être rangée ſous cette eſpece ni être appellée de ce nom, puiſque cette idée abſtraite eſt la véritable eſſence de cette eſpece.

§. 5. Cela poſé, ſi l'idée du *corps* eſt, comme veulent quelques-uns, une ſimple étendue, ou le pur eſpace, alors la ſolidité n'eſt pas *eſſentielle* au corps. Si d'autres établiſſent que l'idée à laquelle ils donnent le nom de *corps*, emporte ſolidité & étendue, en ce cas la ſolidité eſt eſſentielle au corps. Par conſéquent ce qui fait partie de l'idée complexe que le nom ſignifie, eſt la choſe, & la ſeule choſe qu'il faut conſidérer comme eſſentielle, & ſans laquelle nulle choſe particuliere ne peut être rangée ſous cette eſpece, ni être déſignée par ce nom-là. Si l'on trouvoit une partie de matiere qui eût toutes les autres qualités qui ſe rencontrent dans le fer, excepté celle d'être attirée par l'aimant & d'en recevoir une direction particuliere, qui eſt-ce qui s'aviſeroit de mettre en queſtion s'il manqueroit à cette portion de matiere quelque choſe d'eſſentiel? Qui ne voit plutôt l'abſurdité qu'il y auroit de demander s'il manqueroit quelque choſe d'eſſentiel à une choſe réellement exiſtante? Ou bien, pourroit-on demander ſi cela ſeroit, ou non, une différence eſſentielle ou ſpécifique, puiſque nous n'avons point d'autre meſure de ce qui conſtitue l'eſſence ou l'eſpece des choſes, que nos idées abſtraites: & que, parler de différences ſpécifiques dans la nature,

CHAP. VI. sans rapport à des idées générales & à des noms généraux, c'est parler inintelligiblement ? Car je voudrois bien vous demander ce qui suffit pour faire une différence essentielle dans la nature entre deux êtres particuliers, sans qu'on ait égard à quelqu'idée abstraite qu'on considere comme l'essence & le patron d'une espece. Si l'on ne fait absolument point d'attention à tous ces modeles, on trouvera sans doute que toutes les qualités des êtres particuliers, considérés en eux-mêmes, leur sont également *essentielles* ; & dans chaque individu chaque chose lui sera *essentielle*, ou plutôt rien du tout ne lui sera essentiel. Car quoi qu'on puisse demander raisonnablement, s'il est essentiel au fer d'être attiré par l'aimant, je crois pourtant que c'est une chose absurde & frivole, de demander si cela est *essentiel* à cette portion particuliere de matiere dont je me sers pour tailler ma plume, sans la considérer sous le nom de *fer*, ou comme étant d'une certaine *espece*. Et si nos idées abstraites auxquelles on a attaché certains noms, sont les bornes des especes, comme nous avons déjà dit, rien ne peut être essentiel que ce qui est renfermé dans ces idées.

§. 6. A la vérité, j'ai souvent fait mention d'une *essence réelle*, qui dans les substances est distincte des idées abstraites qu'on s'en fait, & que je nomme leurs *essences nominales*. Et par cette essence réelle, j'entends la constitution réelle de chaque chose qui est le fondement de toutes les propriétés, qui sont combinées & qu'on trouve *coexister* constamment avec

l'eſſence nominale ; cette conſtitution par- CHAP. VI.
ticuliere que chaque choſe a en elle-même ſans aucun rapport à rien qui lui ſoit extérieur. Mais l'eſſence, priſe même en ce ſens-là, ſe rapporte à une certaine *ſorte*, & ſuppoſe une eſpece : car comme c'eſt la conſtitution réelle d'où dépendent les propriétés, elle ſuppoſe néceſſairement une ſorte de choſes, puiſque les propriétés appartiennent ſeulement aux eſpeces, & non aux individus. Suppoſé, par exemple, que *l'eſſence nominale* de l'or ſoit d'être un corps d'une telle couleur, d'une telle peſanteur, malléable & fuſible, ſon eſſence réelle eſt la diſpoſition des parties de matiere d'où dépendent ces qualités & leur union, comme elle eſt auſſi le fondement de ce que ce corps ſe diſſout dans l'*eau régale*, & des autres propriétés qui accompagnent cette idée complexe. Voilà des eſſences & des propriétés, mais toutes fondées ſur la ſuppoſition d'une eſpece ou d'une idée générale & abſtraite qu'on conſidere comme immuable : car il n'y a point de particule individuelle de matiere, à laquelle aucune de ces qualités ſoit ſi fort attachée, qu'elle lui ſoit eſſentielle ou en ſoit inſéparable. Ce qui eſt eſſentiel à une certaine portion de matiere, lui appartient comme une condition par où elle eſt de telle ou telle eſpece ; mais ceſſez de la conſidérer comme rangée ſous la dénomination d'une certaine idée abſtraite, dès-lors il n'y a plus rien qui lui ſoit néceſſairement attaché, rien qui en ſoit inſéparable. Il eſt vrai qu'à l'égard des eſſences réelles des ſubſtances, nous ſup-

CHAP. VI. poſons ſeulement leur exiſtence ſans connoître préciſément ce qu'elles ſont. Mais ce qui les lie toujours à certaines eſpeces, c'eſt *l'eſſence nominale* dont on ſuppoſe qu'elles ſont la cauſe & le fondement.

L'eſſence nominale détermine l'eſpece.

§. 7. Il faut examiner après cela par quelle de ces deux eſſences on réduit les ſubſtances à telles & telles eſpeces. Il eſt évident que c'eſt par *l'eſſence nominale* ; car c'eſt cette ſeule eſſence qui eſt ſignifiée par le nom qui eſt la marque de l'eſpece. Il eſt donc impoſſible que les eſpeces des choſes que nous rangeons ſous des noms généraux, ſoient déterminées par autre choſe que par cette idée dont le nom eſt établi pour ſigne : & c'eſt-là ce que nous appellons *eſſence nominale*, comme on l'a déjà montré. Pourquoi diſons-nous, c'eſt un cheval, c'eſt une mule, c'eſt un animal, c'eſt un arbre ? Comment une choſe particuliere vient-elle à être de telle ou telle eſpece, ſi ce n'eſt à cauſe qu'elle a cette eſſence nominale, ou, ce qui revient au même, parce qu'elle convient avec l'idée abſtraite à laquelle ce nom eſt attaché ? Je ſouhaite ſeulement que chacun prenne la peine de refléchir ſur ſes propres penſées, lorſqu'il entend tels & tels noms de ſubſtances, ou qu'il en parle lui-même pour ſavoir quelles ſortes d'eſſences ils ſignifient.

§. 8. Or que les eſpeces des choſes ne ſoient à notre égard que leur réduction à des noms diſtincts, ſelon les idées complexes que nous en avons, & non pas ſelon les eſſences préciſes, diſtinctes & réelles qui ſont dans les choſes, c'eſt ce qui paroît

évidemment de ce que nous trouvons que Chap. VI.
quantité d'individus rangés ſous une ſeule eſpece, déſignés par un nom commun, & qu'on conſidere par conſéquent comme d'une ſeule eſpece, ont pourtant des qualités dépendantes de leurs conſtitutions réelles, par où ils ſont autant différents l'un de l'autre qu'ils le ſont d'autres individus dont on compte qu'ils diffèrent *ſpécifiquement.* C'eſt ce qu'obſervent ſans peine tous ceux qui examinent les corps naturels : & en particulier les chymiſtes ont ſouvent occaſion d'en être convaincus par de fâcheuſes expériences, cherchant quelquefois en vain dans un morceau de ſoufre, d'antimoine, ou de vitriol les mêmes qualités qu'ils ont trouvées dans d'autres parties de ces mineraux. Quoique ce ſoient des corps de la même eſpece, qui ont la même *eſſence nominale* ſous le même nom; cependant après un rigoureux examen il paroît dans l'un des qualités ſi différentes de celles qui ſe rencontrent dans l'autre, qu'ils trompent l'attente & le travail des chymiſtes les plus exacts. Mais ſi les choſes étoient diſtinguées en eſpeces ſelon leurs eſſences réelles, il ſeroit auſſi impoſſible de trouver différentes propriétés dans deux ſubſtances individuelles de la même eſpece, qu'il l'eſt de trouver différentes propriétés dans deux cercles, ou dans deux triangles équilatéres. C'eſt proprement l'eſſence, qui à notre égard détermine chaque choſe particuliere à telle ou à telle claſſe, ou ce qui revient au même, à tel ou tel nom général; & elle ne peut être autre choſe que

l'idée abſtraite à laquelle le nom eſt attaché. D'où il s'enſuit que dans le fond cette eſſence n'a pas tant de rapport à l'exiſtence des choſes particulieres, qu'à leurs dénominations générales.

Ce n'eſt pas l'*eſſence réelle* qui détermine l'eſpece, puiſque cette eſſence nous eſt inconnue.

§. 9. Et en effet, nous ne pouvons point réduire les choſes à certaines eſpeces, ni par conſéquent leur donner des dénominations (ce qui eſt le but de cette réduction) en vertu de leurs *eſſences réelles*, parce que ces eſſences nous ſont inconnues. Nos facultés ne nous conduiſent point pour la connoiſſance & la diſtinction des ſubſtances, au-delà d'une collection des idées ſenſibles que nous y obſervons actuellement, laquelle collection quoique faite avec la plus grande exactitude dont nous ſoyons capables, eſt pourtant plus éloignée de la véritable conſtitution intérieure d'où ces qualités découlent, que l'idée qu'un payſan a de l'horloge de *Straſbourg* n'eſt éloignée d'être conforme à l'artifice intérieur de cette admirable machine, dont le payſan ne voit que la figure & les mouvements extérieurs. Il n'y a point de plante ou d'animal ſi peu conſidérable, qui ne confonde l'entendement de la plus vaſte capacité. Quoique l'uſage ordinaire des choſes qui ſont autour de nous, étouffe l'admiration qu'elles nous cauſeroient autrement, cela ne guérit pourtant point notre ignorance. Dès que nous venons à examiner les pierres que nous foulons aux pieds, ou le fer que nous manions tous les jours, nous ſommes convaincus que nous n'en connoiſſons point la conſtitution intérieure, & que nous ne

ſaurions rendre raiſon des différentes qualités que nous y découvrons. Il eſt évident que cette conſtitution intérieure, d'où dépendent les qualités des pierres & du fer nous eſt abſolument inconnue. Car pour ne parler que des plus groſſieres & des plus communes que nous y pouvons obſerver, quelle eſt la contexture de parties, l'eſſence réelle qui rend le plomb & l'antimoine fuſibles, & qui empêche que le bois & les pierres ne ſe fondent point? Qu'eſt-ce qui fait que le plomb & le fer ſont *malléables*, & que l'antimoine & les pierres ne le ſont pas? Cependant quelle infinie diſtance n'y a-t-il pas de ces qualités aux arrangements ſubtils & aux inconcevables eſſences réelles des plantes & des animaux? C'eſt ce que tout le monde reconnoît ſans peine. L'artifice que Dieu, cet être tout ſage & tout puiſſant, a employé dans le grand ouvrage de l'univers & dans chacune de ſes parties, ſurpaſſe davantage la capacité & la compréhenſion de l'homme le plus curieux & le plus pénétrant, que la plus grande ſubtilité de l'eſprit le plus ingénieux ne ſurpaſſe les conceptions du plus ignorant & du plus groſſier des hommes. C'eſt donc en vain que nous prétendons réduire les choſes à certaines eſpeces & les ranger en diverſes claſſes ſous certains noms, en vertu de leurs eſſences réelles, que nous ſommes ſi éloignés de pouvoir découvrir, ou comprendre. Un aveugle peut auſſi-tôt réduire les choſes en eſpeces par le moyen de leurs couleurs; & celui qui a perdu l'odorat peut auſſi bien diſtinguer un lis

CHAP. VI.

CHAP. VI. & une roſe par leur odeur que par ces conſtitutions intérieures qu'il ne connoît pas. Celui qui croit pouvoir diſtinguer les brebis & les chévres par leurs eſſences réelles, qui lui ſont inconnues, peut tout auſſi bien exercer ſa pénétration ſur les eſpeces qu'on nomme *Caſſiovvary* & *Querechinchio*, & déterminer à la faveur de leurs eſſences réelles & intérieures, les bornes de leurs eſpeces, ſans connoître les idées complexes des qualités ſenſibles que chacun de ces noms ſignifie dans les pays où l'on trouve ces animaux-là.

Ce n'eſt pas non plus les *formes ſubſtantielles*, que nous connoiſſons encore moins.

§. 10. Ainſi, ceux à qui l'on a enſeigné que les différentes eſpeces de ſubſtances avoient leurs *formes ſubſtantielles*, diſtinctes & intérieures, & que c'étoient ces formes qui font la diſtinction des ſubſtances en leurs vrais *genres* & leurs véritables eſpeces, ont été encore plus éloignés du droit chemin, puiſque par-là ils ont appliqué leur eſprit à de vaines recherches ſur des formes ſubſtantielles entiérement inintelligibles, & dont à peine avons-nous quelqu'obſcure ou confuſe conception en général.

Par les idées que nous avons des eſprits il paroît encore que c'eſt par l'*eſſence nominale* que nous diſtinguons les eſpeces.

§. 11. Que la diſtinction que nous faiſons des ſubſtances naturelles en eſpeces particulieres, conſiſte dans des eſſences nominales établies par l'eſprit, & nullement dans les eſſences réelles qu'on peut trouver dans les choſes mêmes, c'eſt ce qui paroit encore bien clairement par les idées que nous avons des *eſprits*. Car notre entendement n'acquérant les idées qu'il attribue aux eſprits que par les réflexions qu'il fait ſur ſes propres opérations, il

n'a ou ne peut avoir d'autre notion d'un CHAP. VI.
eſprit, qu'en attribuant toutes les opérations qu'il trouve en lui-même, à une ſorte d'être, ſans aucun égard à la matiere. L'idée même la plus parfaite que nous ayons de DIEU, n'eſt qu'une attribution des mêmes *idées ſimples* qui nous ſont venues en réfléchiſſant ſur ce que nous trouvons en nous-mêmes, & dont nous concevons que la poſſeſſion nous communique plus de perfection, que nous n'en aurions ſi nous en étions privés; ce n'eſt, dis-je, autre choſe qu'une attribution de ces idées ſimples à cet être ſuprême, dans un degré illimité. Ainſi après avoir acquis par la réflexion que nous faiſons ſur nous-mêmes, l'idée d'exiſtence, de connoiſſance, de puiſſance & de plaiſir, de chacune deſquelles nous jugeons qu'il vaut mieux jouir que d'en être privé, & que nous ſommes d'autant plus heureux que nous les poſſédons dans un plus haut degré, nous joignons toutes ces choſes enſemble en attachant l'*infinité* à chacune en particulier, & par-là nous avons l'idée complexe d'un être éternel, *omniſcient*, tout-puiſſant, infiniment ſage & infiniment heureux. Or quoiqu'on nous diſe qu'il y a différentes eſpeces d'anges, nous ne ſavons pourtant comment nous en former diverſes idées ſpécifiques; non que nous ſoyons prévenus de la penſée qu'il eſt impoſſible qu'il y ait plus d'une eſpece d'eſprits, mais parce que n'ayant & ne pouvant avoir d'autres idées ſimples applicables à tels êtres, que ce petit nombre que nous tirons de nous-mêmes & des actions de notre propre eſprit, lorſ-

CHAP. VI. que nous penſons, que nous reſſentons du plaiſir & que nous remuons différentes parties de notre corps, nous ne ſaurions autrement diſtinguer dans nos conceptions, différentes ſortes d'eſprits, l'une de l'autre, qu'en leur attribuant dans un plus haut ou plus bas degré ces opérations & ces puiſſances que nous trouvons en nous-mêmes : & ainſi nous ne pouvons point avoir des idées ſpécifiques des eſprits, qui ſoient fort diſtinctes : Dieu ſeul excepté, à qui nous attribuons la durée & toutes ces autres idées dans un degré infini, au lieu que nous les attribuons aux autres eſprits avec limitation. Et autant que je puis concevoir la choſe, il me ſemble que dans nos idées nous ne mettons aucune différence entre Dieu & les eſprits par aucun nombre d'idées ſimples que nous ayions de l'un & non des autres, excepté celle de l'infinité. Comme toutes les idées particulieres d'exiſtence, de connoiſſances, de volonté, de puiſſance, de mouvement, *&c.* procédent des opérations de notre eſprit, nous les attribuons toutes à toutes ſortes d'eſprits, avec la ſeule différence de degrés juſqu'au plus haut que nous puiſſions imaginer, & même juſqu'à l'infinité, lorſque nous voulons nous former, autant qu'il eſt en notre pouvoir, une idée du premier être, qui cependant eſt toujours infiniment plus éloigné, par l'excellence réelle de ſa nature, du plus élevé & du plus parfait de tous les êtres créés, que le plus excellent homme, ou plutôt que l'ange & le *Séraphin* le plus pur eſt éloigné de la partie de

matiere la plus contemptible, & qui par conſéquent doit être infiniment au-deſſus de ce que notre entendement borné peut concevoir de lui. CHAP. VI.

§. 12. Il n'eſt ni impoſſible de concevoir, ni contre la raiſon qu'il puiſſe y avoir pluſieurs eſpeces d'eſprits, autant différentes l'une de l'autre par des propriétés diſtinctes dont nous n'avons aucune idée, que les eſpeces de choſes ſenſibles ſont diſtinguées l'une de l'autre par des qualités que nous connoiſſons & que nous y obſervons actuellement. Sur quoi il me ſemble qu'on peut conclure probablement de ce que dans tout le monde viſible & corporel nous ne remarquons aucun vuide, qu'il devroit y avoir plus d'eſpeces de créatures intelligentes au-deſſus de nous qu'il n'y en a de ſenſibles & de matérielles au-deſſous. En effet en commençant depuis nous juſqu'aux choſes les plus baſſes, c'eſt une deſcente qui ſe fait par de fort petits degrés, & par une ſuite continuée de choſes qui dans chaque éloignement différent fort peu l'une de l'autre. Il y a des poiſſons qui ont des aîles & auxquels l'air n'eſt pas étranger, & il y a des oiſeaux qui habitent dans l'eau, qui ont le ſang froid comme les poiſſons & dont la chair leur reſſemble ſi fort par le goût, qu'on permet aux ſcrupuleux d'en manger durant les jours maigres. Il y a des animaux qui approchent ſi fort de l'eſpece des oiſeaux & des bêtes qu'ils tiennent le milieu entre deux. Les amphibies tiennent également des bêtes ter-

Il eſt probable qu'il y a un nombre innombrable d'eſpeces d'eſprits.

CHAP. VI. reſtres & des aquatiques. Les vaux marins vivent ſur la terre & dans le mer ; & les marſouins ont le ſang chaud & les entrailles d'un cochon, pour ne pas parler de ce qu'on rapporte des ſyrenes ou des hommes marins. Il y a des bêtes qui ſemblent avoir autant de connoiſſance & de raiſon que quelques animaux qu'on appelle hommes, & il y a une ſi grande proximité entre les animaux & les végétaux, que ſi vous prenez le plus imparfait de l'un & le plus parfait de l'autre, à peine remarquerez-vous aucune différence conſidérable entr'eux. Et ainſi, juſqu'à-ce que nous arrivions aux plus baſſes & moins organiſées parties de matiere, nous trouverons par-tout, que les différentes eſpeces ſont liées enſemble, & ne différent que par des degrés preſque inſenſibles. Et lorſque nous conſidérons la puiſſance & la ſageſſe infinie de l'auteur de toutes choſes, nous avons ſujet de penſer que c'eſt une choſe conforme à la ſomptueuſe harmonie de l'univers, & au grand deſſein, auſſi-bien qu'à la bonté infinie de ce ſouverain architecte, que les différentes *eſpeces* de créatures s'élevent auſſi peu-à-peu depuis nous vers ſon infinie perfection, comme nous voyons qu'ils vont depuis nous en deſcendant par des degrés preſque inſenſibles. Et cela une fois admis comme probable, nous avons raiſon de nous perſuader qu'il y a beaucoup plus d'eſpeces de créatures au-deſſus de nous, qu'il n'y en a au-deſſous ; parce que nous ſommes beaucoup plus éloignés en degrés de

de perfection de l'être infini de DIEU, que du plus bas état de l'être & de ce qui approche le plus près du néant. Cependant nous n'avons nulle idée claire & diſtincte de toutes ces différentes eſpeces, pour les raiſons qui ont été propoſées ci-deſſus. CHAP. VI.

§. 13. Mais pour revenir aux eſpeces des ſubſtances corporelles : Si je demandois à quelqu'un ſi la glace & l'eau ſont deux diverſes eſpeces de choſes, je ne doute pas qu'il ne me répondît qu'oui, & l'on ne peut nier qu'il n'eût raiſon. Mais ſi un Anglois élevé dans la *Jamaïque* où il n'auroit peut-être jamais vu de glace ni oui dire qu'il y eût rien de pareil dans le monde, arrivant en Angleterre pendant l'hyver trouvoit l'eau qu'il auroit miſe ſur le ſoir dans un baſſin, gelée le matin en grande partie, & que ne ſachant pas le nom particulier qu'elle a dans cet état, il l'appellât de l'*eau durcie* ; je demande ſi ce ſeroit à ſon égard une nouvelle eſpece différente de l'eau, & je crois qu'on me répondra que dans ce cas-là ce ne ſeroit non plus une nouvelle eſpece à l'égard de cet Anglois, qu'un ſuc de viande qui ſe congele quand il eſt froid, eſt une eſpece diſtincte de cette même gelée quand elle eſt chaude & fluide ; ou que l'or liquide dans le creuſet eſt une eſpece diſtincte de l'or qui eſt en conſiſtance dans les mains de l'ouvrier. Si cela eſt ainſi, il eſt évident que nos eſpeces diſtinctes ne ſont que des amas diſtincts d'idées complexes auxquels nous attachons des

Il paroît par l'*eau* & par la *glace* que c'eſt l'eſſence nominale qui conſtitue l'eſpece.

CHAP. VI. noms distincts. Il est vrai que chaque substance qui existe, a sa constitution particuliere, d'où dépendent les qualités sensibles & les puissances que nous y remarquons : mais la réduction que nous faisons des choses en especes qui n'emporte autre chose que leur arrangement sous des especes particulieres désignées par certains noms distincts, cette réduction, dis-je, se rapporte uniquement aux idées que nous en avons : & quoique cela suffise pour les distinguer si bien par des noms, que nous puissions en discourir lorsqu'elles ne sont pas devant nous, cependant si nous supposons que cette distinction est fondée sur leur constitution réelle & intérieure, & que la nature distingue les choses qui existent, en autant d'especes par leurs essences réelles, de la même maniere que nous les distinguons nous-mêmes en especes par telles & telles dénominations, nous risquerons de tomber dans de grandes méprises.

Difficultés contre le sentiment qui établit un certain nombre déterminé d'essences réelles.

§. 14. Pour pouvoir distinguer les êtres substantiels en especes selon la supposition ordinaire, qu'il y a certaines *essences* ou *formes* précises des choses, par où tous les individus existans sont distingués naturellement en especes, voici des conditions qu'il faut remplir nécessairement.

§. 15. Premierement : On doit être assuré que la nature se propose toujours dans la production des choses, de les faire participer à certaines *essences* réglées & établies, qui doivent être les mode-

les de toutes les choſes à produire. Cela CHAP. VI.
propoſé ainſi crûment, comme on a accoûtumé de faire, auroit beſoin d'une explication plus préciſe avant qu'on pût le recevoir avec un entier conſentement.

§. 16. Il ſeroit néceſſaire, en ſecond lieu, de ſavoir ſi la nature parvient toujours à cette *eſſence* qu'elle en a vue dans la production des choſes. Les naiſſances irrégulieres & monſtrueuſes qu'on a obſervées en differentes eſpeces d'animaux, nous donneront toujours ſujet de douter de l'un de ces articles, ou de tous les deux enſemble.

§. 17. Il faut déterminer, en troiſieme lieu, ſi ces êtres que nous appellons des *monſtres*, ſont réellement une eſpece diſtincte ſelon la notion ſcholaſtique du mot d'*eſpece*, puiſqu'il eſt certain que chaque choſe qui exiſte, a ſa conſtitution particuliere; car nous trouvons que quelques-uns de ces monſtres n'ont que peu ou point de ces qualités qu'on ſuppoſe réſulter de l'eſſence de cette eſpece d'où elles tirent leur origine, & à laquelle il ſemble qu'elles appartiennent en vertu de leur naiſſance.

§. 18. Il faut, en quatrieme lieu, que les *eſſences réelles* de ces choſes que nous diſtinguons en eſpeces & auxquelles nous donnons des noms après les avoir ainſi diſtinguées, nous ſoient connues; c'eſt-à-dire que nous devons en avoir des idées. Mais comme nous ſommes dans l'ignorance ſur ces quatre articles, les *eſſences réelles des choſes ne nous ſervent de rien à diſtinguer les ſubſtances en eſpeces.*

CHAP. VI. Nos eſſences nominales des ſubſtances ne ſont pas de parfaites collections de toutes leurs propriétés.

§. 19. En cinquieme lieu, le ſeul moyen qu'on pourroit imaginer pour l'éclairciſſement de cette queſtion, ce ſeroit qu'après avoir formé des idées complexes entierement parfaites des propriétés des choſes qui découleroient de leurs différentes eſſences réelles, nous les diſtinguaſſions par-là en eſpeces. Mais c'eſt encore ce qu'on ne ſauroit faire: car comme l'eſſence réelle nous eſt inconnue, il nous eſt impoſſible de connoître toutes les propriétés qui en dérivent, & qui y ſont ſi intimement unies que l'une d'elles n'y étant plus, nous puiſſions certainement conclure que cette eſſence n'y eſt pas, & que par conſéquent la choſe n'appartient point à cette eſpece. Nous ne pouvons jamais connoître quel eſt préciſément le nombre des propriétés qui dépendent de l'eſſence réelle de l'or, de ſorte que l'une de ces propriétés venant à manquer dans tel ou tel ſujet, l'eſſence réelle de l'or & par conſéquent l'or ne fût point dans ce ſujet, à moins que nous ne connuſſions l'eſſence de l'or lui-même, pour pouvoir par-là déterminer cette eſpece. Il faut ſuppoſer qu'ici par le mot d'*or*, je déſigne une piece particuliere de matiere comme la derniere * *guinée* qui a été frappée en Angleterre. Car ſi ce mot étoit pris ici dans ſa ſignification ordinaire pour l'idée complexe que moi ou quelque autre appellons *or*, c'eſt-à-dire, pour l'eſſence nominale de l'*or*, ce ſeroit un vrai galimathias; tant il eſt difficile de faire voir la différente ſignification des mots & leur imperfection, lorſque nous ne pouvons le faire par le ſecours même des mots.

* Monnoie d'or qui a cours en Angleterre.

CHAP. VI.

§. 20. De tout cela il s'enſuit évidemment que les diſtinctions que nous faiſons des ſubſtances en eſpeces, par différentes dénominations, ne ſont nullement fondées ſur leurs *eſſences réelles*, & que nous ne ſaurions prétendre les ranger & les réduire exactement à certaines eſpeces en conſéquence de leurs différences eſſentielles & intérieures.

Mais elles renferment telle collection qui eſt ſignifiée par le nom que nous leur donnons.

§. 21. Mais puiſque nous avons beſoin de termes généraux, comme il a été remarqué ci-deſſus, quoique nous ne connoiſſions pas les *eſſences réelles* des choſes; tout ce que nous pouvons faire, c'eſt d'aſſembler tel nombre d'idées ſimples que nous trouvons par expérience unies enſemble dans les choſes exiſtantes, & d'en faire une ſeule idée complexe. Bien que ce ne ſoit point là l'eſſence réelle d'aucune ſubſtance qui exiſte, c'eſt pourtant l'*eſſence ſpécifique* à laquelle appartient le nom que nous avons attaché à cette idée complexe, de ſorte qu'on peut prendre l'un pour l'autre; par où nous pouvons enfin éprouver la vérité de ces *eſſences nominales*. Par exemple, il y a des gens qui diſent que l'étendue eſt l'eſſence du corps. S'il eſt ainſi, comme nous ne pouvons jamais nous tromper en mettant l'eſſence d'une choſe pour la choſe même, mettons dans le diſcours l'*étendue* pour le *corps*, & quand nous voulons dire que le corps ſe meut, diſons que l'étendue ſe meut, & voyons comment cela ira. Quiconque diroit qu'une étendue met en mouvement une autre étendue par voie d'impulſion, montreroit ſuffiſamment l'abſurdité d'une

CHAP. VI. telle notion. L'eſſence d'une choſe eſt, par rapport à nous, toute l'idée complexe, compriſe & déſignée par un certain nom; & dans les ſubſtances, outre les différentes idées ſimples qui les compoſent, il y a une idée confuſe de ſubſtance ou d'un ſoutien inconnu & d'une cauſe de leur union, qui en fait toujours une partie. C'eſt pourquoi l'eſſence du corps n'eſt pas la pure étendue, (1) mais une *choſe étendue & ſolide*; de ſorte que dire qu'une choſe étendue & ſolide en remue ou pouſſe une autre, c'eſt autant que ſi l'on diſoit qu'un corps remue ou pouſſe un autre corps. La premiere de ces expreſſions eſt autant intelligible que la derniere. De même, quand on dit qu'un animal raiſonnable eſt capable de converſation, c'eſt autant que ſi l'on diſoit qu'un homme en eſt capable. Mais perſonne ne s'aviſera de dire que la (2) *raiſonnabilité* eſt capable de

---

(1) C'eſt ainſi que l'entendent les Carteſiens. *La choſe que nous concevons étendue en longeur, largeur & profondeur, eſt ce que nous nommons un Corps*, dit Rohault dans ſa Phyſique, *Ch.* II. *Part.* I. Lors donc que les Carteſiens ſoutiennent que l'étendue eſt l'eſſence du corps ils ne prétendent affirmer autre choſe de l'étendue par rapport au corps, que ce que M Locke dit ailleurs de la ſolidité par rapport au corps, que *de toutes les idées c'eſt celle qui paroit la plus eſſentielle & la plus étroitement unie au Corps.... de ſorte que l'eſprit la regarde comme inſéparablement attachée au corps, où qu'il ſoit, & de quelque maniere qu'il ſoit modifié*: ci-deſſus, *Tome* I.

(2) Ou faculté de raiſonner. Quoique ces

converſation, parce qu'elle ne conſtitue pas toute l'eſſence à laquelle nous donnons le nom d'*homme*. CHAP. VI.

§. 22. Il y a des créatures dans le monde qui ont une forme pareille à la nôtre, mais qui ſont velues, & n'ont point l'uſage de la parole & de la raiſon. Il y a parmi nous des imbécilles qui ont parfaitement la même forme que nous, mais qui ſont deſtitués de raiſon, & quelques-uns d'entr'eux qui n'ont point auſſi l'uſage de la parole. Il y a des créatures, à ce qu'on dit, qui avec l'uſage de la parole, de la raiſon, & une forme ſemblable en toute autre choſe à la nôtre ont des queues velues : je m'en rapporte à ceux qui nous le racontent, mais au moins ne paroît-il pas contradictoire qu'il y ait de telles créatures. Il y en a d'autres dont les mâles n'ont point de barbe, & d'autres dont les femelles en ont. Si l'on demande ſi toutes ces créatures ſont hommes ou non, ſi elles ſont d'eſpece humaine, il eſt vi-

Les idées abſtraites que nous formons des ſubſtances, ſont les meſures des eſpeces par rapport à nous : exemple dans l'idée que nous avons de l'homme.

ſortes de mots ſoient inconnus dans le monde, l'on doit en permettre l'uſage, ce me ſemble, dans un Ouvrage comme celui-ci. Je prends d'avance cette liberté & je ſerai ſouvent obligé de la prendre dans la ſuite de ce troiſieme Livre, où l'Auteur n'auroit pu faire connoître la meilleure partie de ſes penſées, s'il eût inventé de nouveaux termes, pour pouvoir exprimer des conceptions toutes nouvelles. Qui ne voit que je ne puis me diſpenſer de l'imiter en cela? C'eſt une liberté qu'ont priſe *Rohault*, le P. *Malebranche*, & que Meſſieurs de l'*Académie Royale des Sciences* prennent tous les jours.

CHAP. VI. sible que cette queſtion ſe rapporte uniquement à l'*eſſence nominale* ; car entre ces créatures-là celles à qui convient la définition du mot *homme*, ou l'idée complexe ſignifiée par ce nom, ſont hommes : & les autres ne le ſont point à qui cette idée complexe ne convient pas. Mais ſi la recherche roule ſur l'*eſſence* ſuppoſée *réelle*, ou que l'on demande ſi la conſtitution intérieure de ces différentes créatures eſt *ſpécifiquement* différente, il nous eſt abſolument impoſſible de répondre, puiſque nulle partie de cette conſtitution intérieure n'entre dans notre *idée ſpécifique* : ſeulement nous avons raiſon de penſer que là où les facultés ou la figure extérieure ſont ſi différentes, la conſtitution intérieure n'eſt pas exactement la même. Mais c'eſt en vain que nous rechercherions quelle eſt la diſtinction que la différence ſpécifique met dans la conſtitution réelle & intérieure, tandis que nos meſures des eſpeces ne ſeront, comme elles ſont à préſent, que les idées abſtraites que nous connoiſſons, & non la conſtitution intérieure qui ne fait point partie de ces idées. La différence de poil ſur la peau doit-elle être une marque d'une différente conſtitution intérieure & ſpécifique entre un imbécille & un magot, lorſqu'ils conviennent d'ailleurs par la forme, & par le manque de raiſon & de langage ? Le défaut de raiſon & de langage ne nous doit-il pas ſervir d'un ſigne de différentes conſtitutions & d'*eſpeces* réelles entre un imbécille & un homme raiſonnable ? Et ainſi du reſte, ſi nous prétendons que la diſtinction des eſ-

peces ſoit juſtement établie ſur la forme réelle & la conſtitution intérieure des choſes. CHAP. VI.

§. 23. Et qu'on ne diſe pas que les *eſpeces* ſuppoſées *réelles* ſont conſervées diſtinctes & dans leur entier dans les animaux par l'accouplement du mâle & de la femelle, & dans les plantes par le moyen des ſemences. Car cela ſuppoſé véritable ne nous ſerviroit à fixer la diſtinction des eſpeces des choſes qu'à l'égard des animaux & des végétaux. Que faire du reſte? Mais cela ne ſuffit pas même à l'égard de ceux-là, car s'il en faut croire l'hiſtoire, des femmes ont été engroſſées par des magots; & voilà une nouvelle queſtion de ſavoir de quelle eſpece doit être dans la nature une telle production en vertu de cette regle. D'ailleurs, nous n'avons aucun ſujet de croire que cela ſoit impoſſible, puiſqu'on voit ſi ſouvent des mulets & des (1) jumarts, les premiers engendrés d'un âne & d'une cavale, & les derniers d'un taureau & d'une jument. J'ai vu un animal engendré d'un chat & d'un rat, & qui avoit des marques viſibles de ces deux bêtes, en quoi il paroiſſoit que la nature n'avoit ſuivi le modele d'aucune de ces eſpeces en particulier, mais les avoit confondues enſemble. Et qui ajoutera à cela les productions monſtrueuſes, qu'on rencontre ſi ſouvent dans la nature, trouvera qu'il eſt bien mal-aiſé à l'égard même

Les eſpeces ne ſont pas diſtinguées par la génération.

(1) Voy. ſur ce mot le Dictionnaire étymologique de *Menage*.

CHAP. VI. des races des animaux de déterminer par la génération de quelle eſpece eſt la race de chaque animal, & ſe reconnoîtra dans une parfaite ignorance touchant l'eſſence réelle qu'il croit être certainement provignée par le moyen de la génération, & avoir ſeule un droit au nom ſpécifique. Mais outre cela, ſi les eſpeces des animaux & des plantes ne peuvent être diſtinguées que par la propagation, dois-je aller aux Indes pour voir le pere & la mere de l'un, & la plante d'où la ſemence a été cueillie qui produit l'autre, afin de ſavoir ſi cet animal eſt un *Tigre*, & ſi cette plante eſt du *Thé*?

Ni par les formes ſubſtantielles.

§. 24. Enfin il eſt évident que c'eſt des collections que les hommes ſont eux-mêmes des qualités ſenſibles, qu'ils compoſent les eſſences des différentes ſortes de ſubſtances dont ils ont des idées, & que la plupart ne ſongent en aucune maniere à leur ſtructure intérieure & réelle, quand ils les réduiſent à telles ou telles eſpeces: moins encore aucun d'eux a-t-il jamais penſé à certaines *formes ſubſtantielles*, ſi vous en exceptez ceux qui dans ce ſeul endroit du monde ont appris le langage de nos écoles. Cependant ces pauvres ignorants qui ſans prétendre pénétrer dans les eſſences réelles, ou s'embarraſſer l'eſprit des formes ſubſtantielles, ſe contentent de connoître les choſes une à une par leurs qualités ſenſibles, ſont ſouvent mieux inſtruits de leurs différences, peuvent les diſtinguer plus exactement pour leur uſage, & connoiſſent mieux ce qu'on peut faire de chacune en particulier que ces

docteurs subtils qui s'appliquent si fort à en pénétrer le fond & qui parlent avec tant de confiance de quelque chose de plus caché & de plus essentiel que ces qualités sensibles que tout le monde y peut voir sans peine. CHAP. VI.

§. 25. Mais supposé que les essences réelles des substances pussent être découvertes par ceux qui s'appliqueroient soigneusement à cette recherche, nous ne saurions pourtant croire raisonnablement qu'en rangeant les choses sous des noms généraux, on se soit réglé par ces constitutions réelles & intérieures, ou par aucune autre chose que par leurs apparences qui se présentent naturellement; puisque dans tous les pays, les langues ont été formées long-temps avant les sciences. Ce ne sont pas des philosophes, des logiciens ou telles autres gens, qui après s'être bien tourmentés à penser aux formés & aux essences des choses ont formé les noms généraux qui sont en usage parmi les différentes nations: mais plutôt dans toutes les langues, la plupart de ces termes d'une extension plus au moins grande ont tiré leur origine & leur signification du peuple ignorant & sans lettres, qui a réduit les choses à certaines especes, & leur a donné des noms en vertu des qualités sensibles qu'il y rencontroit, pour pouvoir les désigner aux autres lorsqu'elles n'étoient pas présentes, soit qu'ils eussent besoin de parler d'une espece, ou d'une seule chose en particulier. Les essences spécifiques sont faites par l'esprit.

§. 26. Puis donc qu'il est évident que nous rangeons les substances sous diffé- C'est pour cela qu'elles sont

CHAP. VI.

fort diverſes & incertaines.

rentes eſpeces & ſous diverſes dénominations ſelon leurs *eſſences nominales*, & non ſelon leurs *eſſences réelles*; ce qu'il faut conſidérer enſuite, c'eſt comment, & par qui ces eſſences viennent à être faites. Pour ce qui eſt de ce dernier point, il eſt viſible que c'eſt l'eſprit qui eſt l'auteur de ces eſſences, & non la nature; parce que ſi c'étoit un ouvrage de la nature, elles ne pourroient point être ſi différentes en différentes perſonnes, comme il eſt viſible qu'elles ſont. Car ſi nous prenons la peine de l'examiner, nous ne trouverons point que l'eſſence nominale d'aucune eſpece de ſubſtances ſoit la même dans tous les hommes, non pas même celles qu'ils connoiſſent de la maniere la plus intime. Il ne ſeroit peut-être pas poſſible que l'idée abſtraite à laquelle on a donné le nom d'*homme* fût différente en différens hommes, ſi elle étoit formée par la nature; & qu'à l'un elle fut un *animal raiſonnable*, & à l'autre un *animal ſans plume, à deux pieds avec de larges ongles*. Celui qui attache le nom d'*homme* à une idée complexe, compoſée de ſentiment & de motion volontaire, jointe à un corps d'une telle forme, a par ce moyen une certaine eſſence de l'eſpece qu'il appelle *homme*; & celui qui après un plus profond examen, y ajoute la *raiſonnabilité*, a une autre eſſence de l'eſpece à laquelle il donne le même nom d'*homme*; de ſorte qu'à l'égard de l'un d'eux le même individu ſera par-là un véritable homme qui ne l'eſt point à l'égard de l'autre. Je ne penſe pas qu'il ſe trouve

à peine une ſeule perſonne qui convienne que cette ſtature droite, ſi connue, ſoit la différence eſſentielle de l'eſpece qu'il déſigne par le nom d'homme. Cependant il eſt viſible qu'il y a bien des gens qui déterminent plutôt les eſpeces des animaux par leur forme extérieure que par leur naiſſance, puiſqu'on a mis en queſtion plus d'une fois ſi certains *fœtus* humains devoient être admis au baptême ou non, par la ſeule raiſon que leur configuration extérieure différoit de la forme ordinaire des enfans, ſans qu'on ſût s'ils n'étoient point auſſi capables de raiſon que des enfans jettés dans un autre moule, dont il s'en trouve quelques-uns qui, quoique d'une forme approuvée, ne ſont jamais capables de faire voir, durant toute leur vie, autant de raiſon qu'il en paroît dans un ſinge ou un éléphant, & qui ne donnent jamais aucune marque d'être conduits par une ame raiſonnable. D'où il paroît évidemment que la forme extérieure qu'on a ſeulement trouvé à dire, & non la faculté de raiſonner, dont perſonne ne peut ſavoir ſi elle devoit manquer dans ſon temps, a été rendue eſſentielle à l'eſpece humaine. Et dans ces occaſions les théologiens & les juriſconſultes les plus habiles, ſont obligés de renoncer à leur ſacrée définition d'*animal raiſonnable*, & de mettre à la place quelqu'autre eſſence de l'eſpece humaine. Mr. *Ménage* nous fournit l'exemple d'un certain *abbé de Saint Martin* qui mérite d'être rapporté ici. * *Quand cet abbé de Saint Martin*, dit-il, *vint au monde, il avoit ſi peu la*

CHAP. VI.

* *Menagiana*, T. I. pag. 278.

CHAP. VI. *figure d'un homme qu'il reſſembloit plutôt à un monſtre. On fut quelque temps à délibe-*
de l'édition de Hollande, an. 1794. *rer ſi on le baptiſeroit. Cependant il fut baptiſé, & on le déclara homme par proviſion*, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que le temps eût fait connoître ce qu'il étoit. *Il étoit ſi diſgracié de la nature qu'on l'a appellé toute ſa vie* l'abbé Malotrou. *Il étoit de Caën.* Voilà un enfant qui fut fort près d'être exclus de l'eſpece humaine ſimplement à cauſe de ſa forme. Il échappa à toute peine tel qu'il étoit ; & il eſt certain qu'une figure un peu plus contrefaite, l'en auroit privé pour jamais & l'auroit fait périr comme un être qui ne devoit point paſſer pour un homme. Cependant on ne ſauroit donner aucune raiſon, pourquoi une ame raiſonnable n'auroit pu loger en lui ſi les traits de ſon viſage euſſent été un peu plus alterés ; pourquoi un viſage un peu plus long, ou un nez plus plat, ou une bouche plus fendue n'auroient pu ſubſiſter, auſſi-bien que le reſte de ſa figure irréguliere, avec une ame & des qualités qui le rendirent capable, tout contrefait qu'il étoit, d'avoir une dignité dans l'égliſe.

§. 27. Pour cet effet, je ſerois bien aiſe de ſavoir en quoi conſiſtent les bornes préciſes & invariables de cette eſpece. Il eſt évident à quiconque prend la peine de l'examiner, que la nature n'a fait, ni établi rien de ſemblable parmi les hommes. On ne peut s'empêcher de voir que l'eſſence réelle de telle ou telle ſorte de ſubſtances nous eſt inconnue; & de là vient que nous ſommes ſi indéterminés à l'égard des

eſſences nominales que nous formons nous-mêmes, que ſi l'on interrogeoit diverſes perſonnes ſur certains *fœtus* qui ſont difformes en venant au monde, pour ſavoir s'ils les croyent hommes, il eſt hors de doute qu'on en recevroit différentes réponſes; ce qui ne pourroit arriver, ſi les eſſences nominales par où nous limitons & diſtinguons les eſpeces des ſubſtances, n'étoient point formés par les hommes avec quelque liberté, mais qu'elles fuſſent exactement copiées d'après des bornes préciſes que la nature eût établies, & par leſquelles elle eût diſtingué toutes les ſubſtances en certaines eſpeces. Qui voudroit, par exemple, entreprendre de déterminer de quelle eſpece étoit ce monſtre dont parle *Licetus*, (LIV. I. Chap. 3.) qui avoit la tête d'un homme, & le corps d'un pourceau, ou ces autres qui ſur des corps d'hommes avoient des têtes de bêtes, comme de chiens, de chevaux, &c.? Si quelqu'une de ces créatures eût été conſervée en vie & eût pu parler, la difficulté auroit été encore plus grande. Si le haut du corps juſqu'au milieu eût été de figure humaine, & que tout le reſte eût repréſenté un pourceau, auroit-ce été un meurtre de s'en défaire? Ou bien auroit-il fallu conſulter l'Evêque, pour ſavoir ſi un tel être étoit aſſez homme pour devoir être préſenté ſur les fonts, ou non, comme j'ai oui dire que cela eſt arrivé en France il y a quelques années dans un cas à-peu-pres ſemblable? Tant les bornes des eſpeces des animaux ſont incertaines par rapport à nous qui n'en pouvons ju- CHAP. VI.

CHAP. VI. ger que par les idées complexes que nous raſſemblons nous-mêmes ; & tant nous ſommes éloignés de connoître certainement ce que c'eſt qu'un *homme*. Ce qui n'empêchera peut-être pas qu'on ne regarde comme une grande ignorance d'avoir aucun doute là-deſſus. Quoi qu'il en ſoit, je penſe être en droit de dire, que, tant s'en faut que les bornes certaines de cette eſpece ſoient déterminées, & que le nombre précis des idées ſimples qui en conſtituent l'eſſence nominale ſoit fixé & parfaitement connu, qu'on peut encore former des doutes fort importans ſur cela ; & je crois qu'aucune définition qu'on ait donné juſqu'ici du mot *homme*, ni aucune deſcription qu'on ait faite de cette eſpece d'animal, ne ſont aſſez parfaites ni aſſez exactes, pour contenter une perſonne de bons ſens, qui approfondit un peu les choſes, moins encore pour être reçue avec un conſentement général, de ſorte que par-tout les hommes vouluſſent s'y tenir pour la déciſion des cas concernant les productions qui pourroient arriver, & pour déterminer s'il faudroit conſerver ces productions en vie, ou leur donner la mort, leur accorder ou leur refuſer le baptême.

Les eſſences nominales des ſubſtances ne ſont pas formées ſi arbitrairement que celles des *modes mixtes*.

§. 28. Mais quoique ces eſſences nominales des ſubſtances ſoient formées par l'eſprit, elles ne ſont pourtant pas formées ſi arbitrairement que celles des *modes mixtes*. Pour faire une eſſence nominale il faut premiérement que les idées dont elle eſt compoſée, ayent une telle union qu'elles ne forment qu'une idée,

quelque complexe qu'elle ſoit, & en ſe- CHAP. VI.
cond lieu, que les idées particulieres ainſi unies, ſoient exactement les mêmes, ſans qu'il y en ait ni plus ni moins. Pour la premiere de ces choſes, lorſque l'eſprit forme ſes idées complexes des ſubſtances, il ſuit uniquement la nature, & ne joint enſemble aucunes idées qu'il ne ſuppoſe unies dans la nature. Perſonne n'allie le bêlement d'une brebis à une figure de cheval, ni la couleur du plomb à la peſanteur & à la *fixité* de l'or pour en faire des idées complexes de quelques ſubſtances réelles, à moins qu'il ne veuille ſe remplir la tête de chimeres, & embarraſſer ſes diſcours de mots inintelligibles. Mais les hommes obſervant certaines qualités qui toujours exiſtent & ſont unies enſemble, & en ont tiré des copies d'après nature; & de ces idées ainſi unies en ont formé leurs idées complexes des ſubſtances. Car encore que les hommes puiſſent faire telles idées complexes qu'ils veulent & leur donner tels noms qu'ils jugent à propos, il faut pourtant que lorſqu'ils parlent des choſes réellement exiſtantes ils conforment juſqu'à un certain degré leurs idées aux choſes dont ils veulent parler, s'ils ſouhaitent d'être entendus. Autrement, le langage des hommes ſeroit tout-à-fait ſemblable à celui de *Babel*, & les mots dont chaque particulier ſe ſerviroit, n'étant intelligibles qu'à lui-même, ils ne ſeroient plus d'aucun uſage pour la converſation & pour les affaires ordinaires de la vie, ſi les idées qu'ils déſignent, ne répondoient en quelque maniere aux

CHAP. VI. communes apparences & conformités des ſubſtances, conſidérées comme réellement exiſtantes.

Quoiqu'elles ſoient fort imparfaites.

§. 29. En ſecond lieu, quoique l'eſprit de l'homme en formant ſes idées complexes des ſubſtances, n'en réuniſſe jamais qui n'exiſtent ou ne ſoient ſuppoſées exiſter enſemble, & qu'ainſi il fonde véritablement cette union ſur la nature même des choſes, cependant *le nombre d'idées qu'il combine, dépend de la différente application, induſtrie ou fantaiſie de celui qui forme cette eſpece de combinaiſon.* En général les hommes ſe contentent de quelque peu de qualités ſenſibles qui ſe préſentent ſans aucune peine; & ſouvent, pour ne pas dire toujours, ils en omettent d'autres qui ne ſont ni moins importantes ni moins fortement unies que celles qu'ils prennent. Il y a deux ſortes de ſubſtances ſenſibles; l'une des corps organiſés qui ſont perpétués par ſemence, & dans ces ſubſtances la forme extérieure eſt la qualité ſur laquelle nous nous réglons le plus, c'eſt la partie la plus caractériſtique qui nous porte à en déterminer l'eſpece. C'eſt pourquoi dans les *végétaux*, & dans les *animaux*, une ſubſtance étendue & ſolide d'une telle ou telle figure ſert ordinairement à cela: car quelque eſtime que certaines gens faſſent de la définition d'*animal raiſonnable*, pour déſigner l'homme, cependant ſi l'on trouvoit une créature qui eût la faculté de parler & l'uſage de la raiſon, mais qui ne participât point à la figure ordinaire de l'homme, elle auroit beau être un animal

raiſonnable, l'on auroit, je crois, bien de la peine à la reconnoître pour un homme. Et ſi l'aneſſe de *Balaam* eût diſcouru toute ſa vie auſſi raiſonnablement qu'elle fit une fois avec ſon maître, je doute que perſonne l'eût jugée digne du nom d'*homme* ou reconnue de la même eſpece que lui-même. Comme c'eſt ſur la figure qu'on ſe regle le plus ſouvent pour déterminer l'eſpece des *végétaux* & des animaux, de même à l'égard de la plupart des corps qui ne ſont pas produits par ſemence, c'eſt à la couleur qu'on s'attache le plus. Ainſi là où nous trouvons la couleur de l'*or*, nous ſommes portés à nous figurer que toutes les autres qualités compriſes dans notre idée complexe y ſont auſſi; de ſorte que nous prenons communément ces deux qualités qui ſe préſentent d'abord à nous, la figure & la couleur, pour des idées ſi propres à déſigner différentes eſpeces, que voyant un bon tableau, nous diſons auſſi-tôt, *c'eſt un lion*, *c'eſt une roſe*, *c'eſt une coupe d'or* ou *d'argent*; & cela ſeulement à cauſe des diverſes figures & couleurs repréſentées à l'œil par le moyen du pinceau. CHAP. VI.

§. 30. Mais quoique cela ſoit aſſez propre à donner des conceptions groſſieres & confuſes des choſes, & à fournir des expreſſions & des penſées inexactes; cependant *il s'en faut bien que les hommes conviennent du nombre précis des idées ſimples ou des qualités qui appartiennent à une telle eſpece de choſes & qui ſont déſignées par le nom qu'on lui donne.* Et il n'y. Elles peuvent pourtant ſervir pour la converſation ordinaire.

CHAP. VI. a pas ſujet d'en être ſurpris, puiſqu'il faut beaucoup de temps, de peine, d'adreſſe, une exacte recherche & un long examen pour trouver quelles ſont ces idées ſimples qui ſont conſtamment & inſéparablement unies dans la nature, qui ſe rencontrent toujours enſemble dans le même ſujet, & combien il y en a. La plûpart des hommes n'ayant ni le temps ni l'inclination ou l'adreſſe qu'il faut pour porter ſur cela leurs vues juſqu'à quelque degré tant ſoit peu raiſonnable, ſe contentent de la connoiſſance de quelques apparences communes; extérieures & en fort petit nombre, par où ils puiſſent les diſtinguer aiſément, & les réduire à certaines eſpeces pour l'uſage ordinaire de la vie; & ainſi, ſans un plus ample examen, ils leur donnent des noms, ou ſe ſervent, pour les déſigner, des noms qui ſont déjà en uſage. Or quoique dans la converſation ordinaire ces noms paſſent aſſez aiſément pour des ſignes de quelque peu de qualités communes qui coexiſtent enſemble, il s'en faut pourtant beaucoup que ces noms comprennent dans une ſignification déterminée un nombre précis d'idées ſimples, & encore moins toutes celles qui ſont réellement unies dans la nature. Malgré tout le bruit qu'on a fait ſur le *genre* & l'*eſpece*, & malgré tant de diſcours qu'on a débités ſur les différences ſpécifiques, quiconque conſiderera combien peu de mots il y a dont nous ayons des définitions fixes & déterminées, ſera ſans doute en droit de penſer que les *formes* dont on a tant parlé

dans les écoles, ne ſont que de pures chimeres qui ne ſervent en aucune maniere à nous faire entrer dans la connoiſſance de la nature ſpécifique des choſes. Et qui conſiderera combien il s'en faut que les noms des ſubſtances ayent des ſignifications ſur leſquelles tous ceux qui les emploient ſoient parfaitement d'accord, aura ſujet d'en conclure, qu'encore qu'on ſuppoſe que toutes les eſſences nominales des ſubſtances ſoient copiées d'après nature, elles ſont pourtant toutes ou la plupart, très-imparfaites: puiſque l'amas de ces idées complexes eſt fort différent en différentes perſonnes, & qu'ainſi ces bornes des eſpeces ſont telles qu'elles ſont établies par les hommes, & non par la nature, ſi tant eſt qu'il y ait dans la nature de telles bornes fixes & déterminées. Il eſt vrai que pluſieurs ſubſtances particulieres ſont formées de telle ſorte par la nature, qu'elles ont de la reſſemblance & de la conformité entr'elles, & que c'eſt là un fondement ſuffiſant pour les ranger ſous certaines eſpeces. Mais cette réduction que nous faiſons des choſes en eſpeces déterminées, n'étant deſtinées, qu'à leur donner des noms généraux & à les comprendre ſous ces noms, je ne ſaurois voir comment en vertu de cette réduction on peut dire proprement que la nature fixe les bornes des eſpeces des choſes. Ou ſi elle le fait, il eſt du moins viſible que les limites que nous aſſignons aux eſpeces, ne ſont pas exactement conformes à celles qui ont été établies par CHAP. VI.

CHAP. VI. la nature. Car dans le beſoin que nous avons de noms généraux pour l'uſage préſent, nous ne nous mettons point en peine de découvrir parfaitement toutes ces qualités, qui nous feroient mieux connoître leurs différences & leurs conformités les plus eſſentielles ; mais nous les diſtinguons nous-mêmes en eſpeces, en vertu de certaines apparences qui frappent les yeux de tout le monde, afin de pouvoir par des noms généraux communiquer plus aiſément aux autres ce que nous en penſons. Car comme nous ne connoiſſons aucune ſubſtance que par le moyen des idées ſimples qui y ſont unies, & que nous obſervons pluſieurs choſes particulieres qui conviennent avec d'autres par pluſieurs de ces idées ſimples, nous formons de cet amas d'idées notre *idée ſpécifique*, & lui donnons un nom général, afin que lorſque nous voulons enregiſtrer, pour ainſi dire, nos propres penſées, & diſcourir avec les autres hommes, nous puiſſions déſigner par un ſon court tous les individus qui conviennent dans cette idée complexe, ſans faire une énumération des idées ſimples dont elle eſt compoſée, pour éviter par-là de perdre du temps & d'uſer nos poulmons à faire de vaines & ennuyeuſes deſcriptions ; ce que nous voyons que ſont obligés de faire tous ceux qui veulent parler de quelque nouvelle eſpece de choſes qui n'ont point encore de nom.

Les eſſences des eſpeces ſont fort

§. 31. Mais quoique ces eſpeces de ſubſtances puiſſent aſſez bien paſſer dans la converſation ordinaire, il eſt évident que

l'idée complexe dans laquelle on remarque que plusieurs individus conviennent, est formée différemment par différentes personnes, plus exactement par les uns, & moins exactement par les autres, quelques-uns y comprenant un plus grand, & d'autres un plus petit nombre de qualités ; ce qui montre visiblement que c'est un ouvrage de l'esprit. Un jaune éclatant constitue l'*or* à l'égard des enfants, d'autres y ajoutent la pesanteur, la malléabilité & la fusibilité, & d'autres encore d'autres qualités qu'ils trouvent aussi constamment jointes à cette couleur jaune que sa pesanteur ou sa fusibilité. Car parmi toutes ces qualités & autres semblables, l'une a autant de droit que l'autre de faire partie de l'idée complexe de cette substance, où elles sont toutes réunies ensemble. C'est pourquoi différentes personnes omettant dans ce sujet, ou y faisant entrer plusieurs idées simples, selon leur différente application ou adresse à l'examiner, ils se font par-là diverses essences de l'*or*, lesquelles doivent être, par conséquent, une production de leur esprit, & non de la nature.

CHAP. VI. différentes sous un même nom.

§. 32. Si le nombre des idées simples qui composent l'essence nominale de la plus basse espece, ou la premiere distribution des individus en especes, dépend de l'esprit de l'homme qui assemble diversement ces idées, il est bien plus évident qu'il en est de même dans les classes les plus étendues qu'on appelle *genres* en terme de logique. En effet, ce ne sont que des idées qu'on rend im-

Plus nos idées sont générales, plus elles sont incompletes.

CHAP. VI. parfaites à deſſein ; car qui ne voit du premier coup d'œil que diverſes qualités que l'on peut trouver dans les choſes mêmes, ſont exclues exprès des *idées génériques* ? Comme l'eſprit pour former des idées générales qui puiſſent comprendre divers êtres particuliers, en exclut le temps, le lieu & les autres circonſtances qui ne peuvent être communes à pluſieurs individus ; ainſi pour former des idées encore plus générales, & qui comprennent différentes eſpeces, l'eſprit en exclut les qualités qui diſtinguent ces eſpeces les unes des autres, & ne renferme dans cette nouvelle combinaiſon d'idées que celles qui ſont communes à différentes eſpeces. La même commodité qui a porté les hommes à déſigner par un ſeul nom les diverſes pieces de cette matiere jaune qui vient de la *Guinée* ou du *Pérou*, les engage auſſi à inventer un ſeul nom qui puiſſe comprendre l'or, l'argent & quelques autres corps de différentes ſortes : ce qu'on fait en omettant les qualités qui ſont particulieres à chaque eſpece, & retenant une idée complexe, formée de celles qui ſont communes à toutes ces eſpeces. Ainſi le nom de *métal* leur étant aſſigné, voilà un genre établi, dont l'eſſence n'eſt autre choſe qu'une idée abſtraite qui contenant ſeulement la malléabilité & la fuſibilité avec certains degrés de peſanteur & de fixité, en quoi quelques corps de différentes eſpeces conviennent, laiſſe à part la couleur & les autres qualités particulieres à l'or, à l'argent & aux autres ſortes de

corps

corps compris ſous le nom de *métal.* D'où CHAP. VI.
il paroît évidemment, que, lorſque les hommes forment leurs *idées génériques* des ſubſtances, ils ne ſuivent pas exactement les modeles qui leur ſont propoſés par la nature; puiſqu'on ne ſauroit trouver aucun corps qui renferme ſimplement la malléabilité & la fuſibilité ſans d'autres qualités qui en ſoient auſſi inſéparables que celles-là. Mais comme les hommes en formant leurs idées générales, cherchent plutôt la commodité du langage & le moyen de s'exprimer promptement, par des ſignes courts & d'une certaine étendue, que de découvrir la vraie & préciſe nature des choſes, telles qu'elles ſont en elles-mêmes, ils ſe ſont principalement propoſé, dans la formation de leurs idées abſtraites, cette fin, qui conſiſte à faire proviſion de noms généraux, & de différente étendue. De ſorte que dans cette matiere des *genres* & des *eſpeces*, le *genre* ou l'idée la plus étendue n'eſt autre choſe qu'une conception partiale de ce qui eſt dans les eſpeces, & l'*eſpece* n'eſt autre choſe qu'une idée partiale de ce qui eſt dans chaque *individu.* Si donc quelqu'un s'imagine qu'un homme, un cheval, un animal, & une plante, *&c.* ſont diſtingués par des eſſences réelles formées par la nature, il doit ſe figurer la nature bien libérale de ces eſſences réelles, ſi elle en produit une pour le corps, une autre pour l'animal, & l'autre pour un cheval, & qu'il communique libéralement toutes ces eſſences à *Bucephale.* Mais ſi nous conſiderons, exacte-

CHAP. VI. ment ce qui arrive dans la formation de tous ces genres & de toutes ces eſpeces, nous trouverons qu'il ne fait rien de nouveau, mais que ces genres & ces eſpeces ne ſont autre choſe que des ſignes plus ou moins étendus, par où nous pouvons exprimer en peu de mots un grand nombre de choſes particulieres, en tant qu'elles conviennent dans des conceptions plus ou moins générales que nous avons formées dans cette vue. Et dans tout cela nous pouvons obſerver que le terme le plus général eſt toujours le nom d'une idée moins complexe, & que chaque genre n'eſt qu'une conception partiale de l'eſpece qu'il comprend ſous lui. De ſorte que ſi ces idées générales & abſtraites paſſent pour complettes, ce ne peut être que par rapport à une certaine relation établie entre elles & certains noms qu'on emploie pour les déſigner, & non à l'égard d'aucune choſe exiſtante, en tant que formée par la nature.

Tout cela eſt adapté à la fin du langage.

§. 33. Ceci eſt adapté à la véritable fin du langage qui doit être de communiquer nos notions par le chemin le plus court & le plus facile qu'on puiſſe trouver. Car par ce moyen, celui qui veut diſcourir des choſes en tant qu'elles conviennent dans l'idée complexe d'*étendue* & de *ſolidité*, n'a beſoin que du mot de *corps* pour déſigner tout cela. Celui qui à des idées en veut joindre d'autres ſignifiées par les mots de *vie*, de *ſentiment* & de *mouvement ſpontanée*, n'a beſoin que d'employer le mot d'*animal* pour ſignifier tout ce qui participe à ces idées : & celui

qui a formé une idée complexe d'un corps accompagné de vie, de ſentiment & de mouvement, auquel eſt jointe la faculté de raiſonner avec une certaine figure, n'a beſoin que de ce petit mot *homme* pour exprimer toutes les idées particulieres qui répondent à cette idée complexe. Tel eſt le véritable uſage du *genre* & de l'*eſpece*, & c'eſt ce que les hommes font ſans ſonger en aucune maniere aux *eſſences réelles*, ou *formes ſubſtantielles*, qui ne ſont point partie de nos connoiſſances quand nous penſons à ces choſes, ni de la ſignification des mots dont nous nous ſervons en nous entretenant avec les autres hommes. CHAP. VI.

§. 34. Si je veux parler à quelqu'un d'une eſpece d'oiſeaux que j'ai vu depuis peu dans le parc de *S. James*, de trois ou quatre pieds de haut, dont la peau eſt couverte de quelque choſe qui tient le milieu entre la plume & le poil, d'un brun obſcur, ſans aîles; mais qui au lieu d'aîles a deux ou trois petites branches ſemblables à des branches de genêt qui lui deſcendent au bas du corps, avec de longues & groſſes jambes, des pieds armés ſeulement de trois griffes, & ſans queue. Je dois faire cette deſcription par où je puis me faire entendre aux autres. Mais quand on m'a dit que *Caſſiovvary* eſt le nom de cet animal, je puis alors me ſervir de ce mot pour déſigner dans le diſcours toutes mes idées complexes compriſes dans la deſcription qu'on vient de voir, quoiqu'en vertu de ce mot, qui eſt préſentement devenu un nom ſpécifique, je ne connoiſſe pas mieux la conſtitution Exemple dans les *Caſſiowarys.*

CHAP. VI. ou l'eſſence réelle de cette ſorte d'animaux que je la connoiſſois auparavant, & que ſelon toutes les apparences j'euſſe autant de connoiſſance de la nature de cette eſpece d'oiſeaux avant que d'en avoir appris le nom, que pluſieurs François en ont des *cignes* ou des *hérons*, qui ſont des noms ſpécifiques, fort connus, de certaines ſortes d'oiſeaux aſſez communs en France.

Ce ſont les hommes qui déterminent les eſpeces des choſes.

§. 35. Il paroit par ce que je viens de dire, que *ce ſont les hommes qui forment les eſpeces des choſes.* Car comme ce ne ſont que les différentes eſſences qui conſtituent les différentes eſpeces, il eſt évident que ceux qui forment ces idées abſtraites qui conſtituent les eſſences nominales, forment par même moyen les eſpeces. Si l'on trouvoit un corps qui eût toutes les autres qualités de l'or excepté la malléabilité, on mettroit ſans doute en queſtion s'il ſeroit de l'or ou non, c'eſt-à-dire s'il ſeroit de cette eſpece. Et cela ne pourroit être déterminé que par l'idée abſtraite à laquelle chacun en particulier attache le nom d'*or*, en ſorte que ce corps-là ſeroit de véritable or, & appartiendroit à cette eſpece par rapport à celui qui ne renferme pas la malléabilité dans l'eſſence nominale qu'il déſigne par le mot d'*or*: & au contraire il ne ſeroit pas de l'or véritable ou de cette eſpece à l'égard de celui qui renferme la malléabilité dans l'idée ſpécifique qu'il a de l'or. Qui eſt-ce, je vous prie, qui fait ces diverſes eſpeces, même ſous un ſeul & même nom, ſinon ceux qui forment deux différentes idées, abſtraites qui ne ſont pas

exactement compoſées de la même collection de qualités ? Et qu'on ne diſe pas que c'eſt une pure ſuppoſition, d'imaginer qu'il puiſſe exiſter un corps, dans lequel, excepté la malléabilité, l'on puiſſe trouver les autres qualités ordinaires de l'or ; puiſqu'il eſt certain que l'or lui-même eſt quelquefois ſi *aigre* (comme parlent les artiſans) qu'il ne peut non plus réſiſter au marteau que le verre. Ce que nous avons dit que l'un renferme la malléabilité dans l'idée complexe à laquelle il attache le nom d'or, & que l'autre l'omet, on peut le dire de ſa peſanteur particuliere, de ſa fixité & de pluſieurs autres ſemblables qualités, car quoi que ce ſoit qu'on exclue ou qu'on admette, c'eſt toujours l'idée complexe à laquelle le nom eſt attaché qui conſtitue l'eſpece ; & dès-là qu'une portion particuliere de matiere répond à cette idée ; le nom de l'eſpece lui convient véritablement, & elle eſt de cette eſpece ; c'eſt de l'or véritable, c'eſt un parfait métal. Il eſt viſible que cette détermination des eſpeces dépend de l'eſprit de l'homme qui forme telle idée complexe. CHAP. VI.

§. 36. Voici donc en un mot tout le myſtere. La nature produit pluſieurs choſes particulieres qui conviennent entre elles en pluſieurs qualités ſenſibles, & probablement auſſi, par leur forme & conſtitution intérieure : mais ce n'eſt pas cette eſſence réelle qui les diſtingue en eſpeces ; ce ſont les hommes qui prenant occaſion des qualités qu'ils trouvent unies dans les choſes particulieres, auſquelles ils remarquent que pluſieurs individus par- La nature fait la reſſemblance des choſes.

CHAP. VI. ticipent également, les réduiſent en eſpeces par rapport aux noms qu'ils leur donnent, afin d'avoir la commodité de ſe ſervir de ſignes d'une certaine étendue, ſous leſquels les individus viennent à être rangés comme ſous autant d'étendards, ſelon qu'ils ſont conformes à telle ou telle idée abſtraite : de ſorte que celui-ci eſt du regiment bleu, celui-là du regiment rouge, ceci eſt un homme, cela un ſinge : c'eſt-là, dis-je, à quoi ſe réduit, à mon avis, tout ce qui concerne le *genre* & l'*eſpece*.

§. 37. Je ne dis pas que dans la conſtante production des êtres particuliers, la nature les faſſe toujours nouveaux & différens. Elle les fait, au contraire, fort ſemblables l'un à l'autre ; ce qui, je crois, n'empêche pourtant pas qu'il ne ſoit vrai, *que les bornes des eſpeces ſont établies par les hommes*, puiſque les eſſences des eſpeces qu'on diſtingue par différens noms, ſont formées par les hommes, comme il a été prouvé, & qu'elles ſont rarement conformes à la nature intérieure des choſes d'où elles ſont déduites. Et par conſéquent nous pouvons dire avec vérité, que cette réduction des choſes en certaines eſpeces, eſt l'ouvrage de l'homme.

Chaque idée abſtraite eſt une eſſence.

§. 38. Une choſe qui, je m'aſſure, paroîtra fort étrange dans cette doctrine, c'eſt qu'il s'enſuivra de ce qu'on vient de dire, que *chaque idée abſtraite qui a un certain nom, forme une eſpece diſtincte.* Mais que faire à cela, ſi la vérité le veut ainſi ? Car il faut que cela reſte de cette maniere, juſqu'à ce que quelqu'un nous

puiſſe montrer les eſpeces des choſes, limitées & diſtinguées par quelqu'autre marque, & nous faire voir que les termes généraux ne ſignifient pas nos idées abſtraites, mais quelque choſe qui en eſt différent. Je voudrois bien ſavoir pourquoi un *bichon* & un *levrier* ne ſont pas des eſpeces auſſi diſtinctes qu'un *épagneul* & un *éléphant*. Nous n'avons pas autrement l'idée de la différente eſſence d'un éléphant & d'un épagneul, que nous en avons de la différente eſſence d'un bichon & d'un levrier; car toute la différence eſſentielle par où nous connnoiſſons ces animaux, & les diſtinguons les uns des autres, conſiſte uniquement dans le différent amas d'idées ſimples auquel nous avons donné ces différens noms. CHAP. VI.

§. 39. Outre l'exemple de la glace & de l'eau que nous avons rapporté * ci-deſſus, en voici un fort familier par où il ſera aiſé de voir combien la formation des genres & des eſpeces a du rapport aux noms généraux, & combien les noms généraux ſont néceſſaires, ſi ce n'eſt pour donner l'exiſtence à une eſpece, du moins pour la rendre complete, & la faire paſſer pour telle. Une montre qui ne marque que les heures, & une montre ſonnante ne ſont qu'une ſeule eſpece à l'égard de ceux qui n'ont qu'un nom pour les déſigner : mais à l'égard de celui qui a le nom de *montre* pour déſigner la premiere, & celui d'*horloge* pour ſignifier la derniere, avec les différentes idées complexes auſquelles ces noms appartiennent, ce ſont, par rapport à lui, des eſpeces

La formation des *genres* & des *eſpeces* ſe rapporte aux noms généraux.

* Pag. 121. §. 13.

CHAP. VI. différentes. On dira peut-être que la disposition intérieure est différente dans ces deux machines dont un horloger a une idée fort distincte. Qu'importe ? Il est pourtant visible qu'elles ne sont qu'une espece par rapport à l'horloger, tandis qu'il n'a qu'un seul nom pour les désigner. Car qu'est-ce qui suffit dans la disposition intérieure pour faire une nouvelle espece ? Il y a des montres à quatre roues, & d'autres à cinq, est-ce là une différence spécifique par rapport à l'ouvrier ? Quelques-unes ont des cordes & des fusées, & d'autres n'en ont point : quelques-unes ont le balancier libre, & d'autres conduits par un ressort fait en ligne spirale, & d'autres par des soies de porceau. Quelqu'une de ces choses ou toutes ensemble suffisent-elles pour faire une différence spécifique à l'égard de l'ouvrier qui connoît chacune de ces différences en particulier, & plusieurs autres qui se trouvent dans la constitution intérieure des montres ? Il est certain que chacune de ces choses differe réellement du reste ; mais de savoir si c'est une différence essentielle & spécifique, ou non, c'est une question dont la décision dépend uniquement de l'idée complexe à laquelle le nom de *montre* est appliqué. Tandis que toutes ces choses conviennent dans l'idée que ce nom signifie, & que ce nom ne comprend pas différentes especes sous lui en qualité de terme *générique*, il n'y a entr'elles ni différence essentielle, ni spécifique. Mais si quelqu'un veut faire de plus petites divisions fondées sur les différences qu'il

connoît dans la configuration intérieure CHAP. VI.
des montres, & donner des noms à ces idées complexes, formées ſur ces préciſions, il peut le faire; & en ce cas-là ce ſeront tout autant de nouvelles eſpeces à l'égard de ceux qui ont ces idées & qui leur aſſignent des noms particuliers: de ſorte qu'en vertu de ces différences ils peuvent diſtinguer les montres en toutes ces diverſes eſpeces; & alors le mot de *montre* ſera un terme générique. Cependant ce ne ſeroient pas des eſpeces diſtinctes par rapport à des gens qui n'étant point horlogers ignoreroient la compoſition intérieure des montres, & n'en auroient point d'autre idée que comme d'une machine d'une certaine forme extérieure, d'une telle groſſeur, qui marque les heures par le moyen d'une aiguille. Tous ces autres noms ne ſeroient à leur égard qu'autant de termes ſynonymes pour exprimer la même idée, & ne ſignifieroient autre choſe qu'une *montre*. Il en eſt juſtement de même dans les choſes naturelles. Il n'y a perſonne, je m'aſſure, qui doute que les roues ou les reſſorts (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) qui agiſſent intérieurement dans un homme raiſonnable & dans un imbecille ne ſoient différents, de même qu'il y a de la différence entre la forme d'un ſinge & celle d'un imbécille. Mais de ſavoir ſi l'une de ces différences, ou toutes deux ſont eſſentielles ou ſpécifiques, nous ne ſaurions le connoître que par la conformité ou non conformité qu'un imbécille & un ſinge ont avec l'idée complexe qui eſt ſignifiée par le mot *homme*;

CHAP. VI. car c'eſt uniquement par-là qu'on peut déterminer, ſi l'un de ces êtres eſt *homme ;* s'ils le ſont tous deux, ou s'ils ne le ſont ni l'un ni l'autre.

Les eſpeces des choſes artificielles ſont moins confuſes que celles des naturelles.

§. 40. Il eſt aiſé de voir par tout ce que nous venons de dire, la raiſon pourquoi *dans les eſpeces de choſes artificielles il y a en général moins de confuſion & d'incertitude que dans celles des choſes naturelles.* C'eſt qu'une choſe artificielle étant un ouvrage d'homme que l'artiſan s'eſt propoſé de faire, & dont par conſéquent l'idée lui eſt fort connue, on ſuppoſe que le nom de la choſe n'emporte point d'autre idée ni d'autre eſſence que ce qui peut être certainement connu & qu'il n'eſt pas fort mal-aiſé de comprendre. Car l'idée ou l'eſſence des différentes ſortes de choſes artificielles ne conſiſtant pour la plupart que dans une certaine figure déterminée des parties ſenſibles, & quelquefois dans le mouvement qui en dépend, (ce que l'artiſan opere ſur la matiere ſelon qu'il le trouve néceſſaire à la fin qu'il ſe propoſe) il n'eſt pas au-deſſus de la portée de nos facultés de nous en former une certaine idée ; & par-là de fixer la ſignification des noms qui diſtinguent les différentes eſpeces des choſes artificielles, avec moins d'incertitude, d'obſcurité & d'équivoque que nous ne pouvons le faire à l'égard des choſes naturelles, dont les différences & les opérations dépendent d'un méchaniſme que nous ne ſaurions découvrir.

Les choſes artificielles ſont de diverſes eſpeces diſtinctes.

§. 41. J'eſpere qu'on n'aura pas de peine à me pardonner la penſée où je ſuis, que les choſes artificielles ſont de diverſes eſpeces

diſtinctes, auſſi-bien que les naturelles, puiſque je les trouve rangées auſſi nettement & auſſi diſtinctement en différentes ſortes par le moyen de différentes idées abſtraites, & des noms généraux qu'on leur aſſigne, leſquels ſont auſſi diſtincts l'un de l'autre que ceux qu'on donne aux ſubſtances naturelles. Car pourquoi ne croirions-nous pas qu'une *montre* & un *piſtolet* ſont deux eſpeces diſtinctes l'une de l'autre auſſi bien qu'un cheval & un chien, puiſqu'elles ſont repréſentées à notre eſprit par des idées diſtinctes, & aux autres hommes par des dénominations diſtinctes ? CHAP. VI.

§. 42. Il faut de plus remarquer à l'égard des ſubſtances, que de toutes les diverſes ſortes d'idées que nous avons, ce ſont les ſeules qui aient des noms propres, par où l'on ne déſigne qu'une ſeule choſe particuliere. Et cela, parce que dans les idées ſimples, dans les modes & dans les relations il arrive rarement que les hommes aient occaſion de faire ſouvent mention d'aucune telle idée individuelle & particuliere lorſqu'elle eſt abſente. Outre que la plus grande partie des modes mixtes étant des actions qui périſſent dès leur naiſſance, elles ne ſont pas capables d'une longue durée, ainſi que les ſubſtances qui ſont des agents & dans leſquelles les idées ſimples qui forment les idées complexes, déſignées par un nom particulier, ſubſiſtent long-temps unies enſemble. Les ſeules ſubſtances ont des noms propres.

§. 53. Je ſuis obligé de demander pardon à mon lecteur pour avoir diſcouru ſi long-temps ſur ce ſujet, & peut-être avec Difficulté qu'il y a à traiter des mots,

CHAP. VI. quelqu'obſcurité. Mais je le prie en même temps de conſidérer combien il eſt difficile de faire entrer une autre perſonne par le ſecours des paroles dans l'examen des choſes mêmes, lorſqu'on vient à les dépouiller de ces différences ſpécifiques que nous avons accoutumé de leur attribuer. Si je ne nomme pas ces choſes, je ne dis rien ; & ſi je les nomme, je les range par-là ſous quelque eſpece particuliere, & je ſuggere à l'eſprit l'ordinaire idée abſtraite de cette eſpece-là, par où je traverſe mon propre deſſein. Car de parler d'un *homme* & de renoncer en même temps à la ſignification ordinaire du nom d'*homme*, qui eſt l'idée complexe qu'on y attache communément, & de prier le lecteur de conſidérer l'*homme* comme il eſt en lui-même & ſelon qu'il eſt diſtingué réellement des autres par ſa conſtitution intérieure ou eſſence réelle, c'eſt-à-dire, par quelque choſe qu'il ne connoît pas, c'eſt, ce ſemble, un vrai badinage. Et cependant c'eſt ce que ne peut ſe diſpenſer de faire quiconque veut parler des eſſences ou eſpeces, ſuppoſées réelles, en tant qu'on les croit formées par la nature ; quand ce ne ſeroit que pour faire entendre qu'une telle choſe, ſignifiée par les noms généraux dont on ſe ſert pour déſigner les ſubſtances, n'exiſte nulle part. Mais parce qu'il eſt difficile de conduire l'eſprit de cette maniere, en ſe ſervant des noms connus & familiers, permettez-moi de propoſer encore un exemple qui faſſe connoître plus clairement les différentes vues ſous leſquelles l'eſprit conſidere les noms

& les idées spécifiques, & de montrer comment les idées complexes des *modes* ont quelquefois du rapport à des *archétypes* qui sont dans l'esprit de quelqu'autre être intelligent, ou ce qui est la même chose, à la signification que d'autres attachent aux noms dont on se sert communément pour désigner ces modes; & comment ils ne se rapportent quelquefois à aucun archétype. Permettez-moi aussi de faire voir comment l'esprit rapporte toujours ses idées des *substances*, ou aux substances mêmes, ou à la signification de leurs noms, comme à des archétypes; & d'expliquer nettement, quelle est la nature des especes ou de la réduction des choses en especes, selon que nous la comprenons & que nous la mettons en usage; & quelle est la nature des essences qui appartiennent à ces especes, ce qui peut-être contribue beaucoup plus qu'on ne croit d'abord à découvrir quelle est l'étendue & la certitude de nos connoissances. CHAP. VI.

§. 44. Supposons *Adam* dans l'état d'un homme fait, doué d'un esprit solide, mais dans un pays étranger, environné de choses qui lui sont toutes nouvelles & inconnues, sans autres facultés pour en acquerir la connoissance, que celles qu'un homme de cet âge a présentement. Il voit *Lamech* plus triste qu'à l'ordinaire, & il se figure que cela vient du soupçon qu'il a conçu que sa femme *Adah* qu'il aime passionnément, n'ait trop d'amitié pour un autre homme. Adam communique ces pensées-là à *Eve*, & lui recommande de prendre garde qu'Adah ne fasse quelque folie, & dans cet entretien qu'il a avec

Exemple de modes mixtes dans les mots *Kinnah* & *Niouph*.

CHAP. VI. Eve, il se sert de ces deux mots nouveaux *Kinneah* & *Niouph*. Il paroît dans la suite qu'Adam s'est trompé; car il trouve que la mélancholie de Lamech vient d'avoir tué un homme. Cependant les deux mots *Kinneah* & *Niouph* ne perdent point leurs significations distinctes, le premier signifiant le soupçon qu'un mari a de l'infidélité de sa femme, & l'autre l'acte par lequel une femme commet cette infidélité. Il est évident que voilà deux différentes idées complexes de *modes mixtes*, désignées par des noms particuliers, deux especes distinctes d'actions essentiellement différentes. Cela étant, je demande en quoi consistoient les essences de ces deux especes distinctes d'actions. Il est visible qu'elles consistoient dans une combinaison précise d'idées simples, différente dans l'une & dans l'autre. Mais l'idée complexe qu'Adam avoit dans l'esprit & qu'il nomme *Kinneah*, étoit-elle complette ou non ? Il est évident qu'elle étoit complette : car étant une combinaison d'idées simples qu'il avoit assemblées volontairement sans rapport à aucun archétype, sans avoir égard à aucune chose qu'il prît pour modele d'une telle combinaison, l'ayant formée lui-même par abstraction & lui ayant donné le nom de *Kinneah* pour exprimer en abrégé aux autres hommes par ce seul son toutes les idées simples contenues & unies dans cette idée complexe, il s'ensuit nécessairement de là que c'étoit une idée complette. Comme cette combinaison avoit été formée par un pur effet de sa volonté, elle renfermoit tout ce qu'il

avoit deſſein qu'elle renfermât, & par CHAP. VI.
conſéquent elle ne pouvoit qu'être parfaite & complette, puiſqu'on ne pouvoit ſuppoſer qu'elle ſe rapportât à aucun autre archétype qu'elle dût repréſenter.

§. 45. Ces mots *Kinneah* & *Niouph* furent introduits par degrés dans l'uſage ordinaire, & alors le cas fut un peu différent. Les enfants d'Adam avoient les mêmes facultés, & par conſéquent, le même pouvoir qu'il avoit, d'aſſembler dans leur eſprit telles idées complexes de *modes mixtes* qu'ils trouvoient à propos, d'en former des abſtractions, & d'inſtituer tels ſons qu'ils vouloient pour les déſigner. Mais parce que l'uſage des noms conſiſte à faire connoître aux autres les idées que nous avons dans l'eſprit, on ne peut en venir là que lorſque le même ſigne ſignifie la même idée dans l'eſprit de deux perſonnes qui veulent s'entre-communiquer leurs penſées & diſcourir enſemble. Ainſi ceux d'entre les enfants d'Adam qui trouverent ces deux mots, *Kinneah* & *Niouph* reçus dans l'uſage ordinaire, ne pouvoient pas les prendre pour de vains ſons qui ne ſignifioient rien, mais ils devoient conclure néceſſairement qu'ils ſignifioient quelque choſe, certaines idées déterminées des idées abſtraites, puiſque c'étoient des noms généraux; leſquelles idées abſtraites étoient des eſſences de certaines eſpeces diſtinguées de toute autre par ces noms-là. Si donc ils vouloient ſe ſervir de ces mots comme de noms d'eſpeces déjà établies & reconnues d'un commun conſentement, ils étoient obligés de con-

CHAP. VI. former les idées qu'ils formoient en eux-mêmes comme ſignifiées par ces noms-là aux idées qu'elles ſignifioient dans l'eſprit des autres hommes, comme à leurs véritables modeles. Et dans ce cas, les idées qu'ils ſe formoient de ces modes complexes étoient ſans doute ſujettes à être incomplettes; parce qu'il peut arriver facilement que ces ſortes d'idées & ſur-tout celles qui ſont compoſées de combinaiſons de quantité d'idées, ne répondent pas exactement aux idées qui ſont dans l'eſprit des autres hommes qui ſe ſervent des mêmes noms. Mais à cela il y a pour l'ordinaire un remede tout prêt, qui eſt de prier celui qui ſe ſert d'un mot que nous n'entendons pas, de nous en dire la ſignification; car il eſt auſſi impoſſible de ſavoir certainement ce que les mots de *jalouſie* & d'*adultere*, qui, je crois, répondent aux mots Hébreux * *Kinneah* & *Niouph*, ſignifient dans l'eſprit d'un autre homme avec qui je m'entretiens de ces choſes, qu'il étoit impoſſible dans le commencement du langage de ſavoir ce que *Kinneah* & *Niouph* ſignifioient dans l'eſprit d'un autre homme ſans en avoir entendu l'explication, puiſque ce ſont des ſignes arbitraires dans l'eſprit de chaque perſonne en particulier.

* *Kinneah* ſignifie *jalouſie*, & *Niouph*, *adultere.*

Exemple des ſubſtances dans le mot *Zahab.*

§. 46. Conſiderons préſentement de la même maniere les noms des ſubſtances, dans la premiere application qui en fut faite. Un des enfants d'Adam courant çà & là ſur des montagnes découvre par hazard une ſubſtance éclatante qui lui frappe agréablement la vue. Il la porte à Adam

qui, après l'avoir conſidérée, trouve qu'elle eſt dure, d'un jaune fort brillant & d'une extrême peſanteur. Ce ſont peut-être là toutes les qualités qu'il y remarque d'abord : & formant par abſtraction une idée complexe, compoſée d'une ſubſtance qui a cette particuliere couleur jaune, & une très-grande peſanteur par rapport à ſa maſſe, il lui donne le nom de *Zahab*, pour déſigner par ce mot toutes les ſubſtances qui ont ces qualités ſenſibles. Il eſt évident que dans ce cas Adam agit d'une toute autre maniere qu'il n'a fait en formant des idées de *modes mixtes* auxquelles il a donné les noms de *Kinneah* & *Niouph*. Car dans ce dernier cas il joignit enſemble, par le ſeul ſecours de ſon imagination, des idées qui n'étoient point priſes de l'exiſtence d'aucune choſe, & leur donna des noms qui puſſent ſervir à déſigner tout ce qui ſe trouveroit conforme à ces idées abſtraites qu'il avoit formées, ſans conſiderer ſi aucune telle choſe exiſtoit ou non. Là le modele étoit purement de ſon invention. Mais lorſqu'il ſe forme une idée de cette nouvelle ſubſtance, il ſuit un chemin tout oppoſé, car il y a en cette occaſion un modele formé par la nature : de ſorte que voulant ſe le repréſenter à lui-même par l'idée qu'il en a lors même que ce modele eſt abſent, il ne fait entrer dans ſon idée complexe nulle idée ſimple dont la perception ne lui vienne de la choſe même. Il a ſoin que ſon idée ſoit conforme à cet archétype, & veut que le nom exprime une idée qui ait une telle conformité. CHAP. VI.

CHAP. VI. §. 47. Cette portion de matiere qu'Adam déſigna ainſi par le terme de *Zahab*, étant entierement différente de toute autre qu'il eut vû auparavant, il ne ſe trouvera, je crois, perſonne qui nie qu'elle ne conſtitue une eſpece diſtincte qui a ſon eſſence particuliere ; & que le mot de *Zahab* ne ſoit le ſigne de cette eſpece, & un nom qui appartient à toutes les choſes qui participent à cette eſſence. Or il eſt viſible qu'en cette occaſion l'eſſence qu'Adam déſigna par le nom de *Zahab*, ne comprenoit autre choſe qu'un corps dur, brillant, jaune & fort peſant. Mais la curioſité naturelle à l'eſprit de l'homme qui ne ſauroit ſe contenter de la connoiſſance de ces qualités ſuperficielles, engage Adam à conſiderer cette matiere de plus près. Pour cet effet, il la frappe avec un caillou pour voir ce qu'on y peut découvrir en dedans. Il trouve qu'elle cede aux coups, mais qu'elle n'eſt pas aiſément diviſée en morceaux, & qu'elle ſe plie ſans ſe rompre. La ductilité ne doit-elle pas, après celà, être ajoutée à ſon idée précédente, & faire partie de l'eſſence de l'eſpece qu'il déſigne par le terme de *Zahab* ? De plus particulieres expériences y découvrent la fuſibilité & la fixité. Ces dernieres propriétés ne doivent-elles pas entrer auſſi dans l'idée complexe qu'emporte le mot de *Zahab*, par la même raiſon que toutes les autres y ont été admiſes ? Si l'on dit que non, comment fera-t-on voir que l'une doit être préférée à l'autre ? Que s'il faut admettre celles-là, dès-lors toute autre propriété que de nouvelles obſervations

feront connoître dans cette matiere, doit par la même raiſon faire partie de ce qui conſtitue cette idée complexe, ſignifiée par le mot de *Zahab*, & être par conſéquent l'eſſence de l'eſpece qui eſt déſignée par ce nom-là : & comme ces propriétés ſont infinies, il eſt évident qu'une idée formée de cette maniere ſur un tel archétype, ſera toujours incomplette. CHAP. VI.

§. 48. Mais ce n'eſt pas tout, il s'enſuivroit encore de là que les noms des ſubſtances auroient non ſeulement différentes ſignifications dans la bouche de diverſes perſonnes (ce qui eſt effectivement) mais qu'on le ſuppoſeroit ainſi, ce qui repandroit une grande confuſion dans le langage. Car ſi chaque qualité que chacun découvriroit dans quelque matiere que ce fût, étoit ſuppoſée faire une partie néceſſaire de l'idée complexe ſignifiée par le nom commun qui lui eſt donné, il s'enſuivroit néceſſairement de là que les hommes doivent ſuppoſer que le même mot ſignifie différentes choſes en différentes perſonnes, puiſqu'on ne peut douter que diverſes perſonnes ne puiſſent avoir découvert pluſieurs qualités dans des ſubſtances de la même dénomination, que d'autres ne connoiſſent en aucune maniere. Les idées des ſubſtances ſont imparfaites, & à cauſe de cela, diverſes.

§. 49. Pour éviter cet inconvénient, certaines gens ont ſuppoſé une eſſence réelle, attachée à chaque eſpece, d'où découlent toutes ces propriétés ; & ils prétendent que les noms dont ils ſe ſervent pour déſigner les eſpeces, ſignifient ces ſortes d'eſſences. Mais comme ils n'ont aucune idée de cette eſſence réelle dans Pour fixer leur eſpece, on ſuppoſe une eſſence reelle.

CHAP. VI. les ſubſtances, & que leurs paroles ne ſignifient que les idées qu'ils ont dans l'eſprit ; cet expédient n'aboutit à autre choſe qu'à mettre le nom ou le ſon à la place de la choſe qui a cette eſſence réelle, ſans ſavoir ce que c'eſt que cette eſſence : & c'eſt là effectivement ce que font les hommes quand ils parlent des eſpeces des choſes, en ſuppoſant qu'elles ſont établies par nature, & diſtinguées par leurs eſſences réelles.

Cette ſuppoſition n'eſt d'aucun uſage.

§. 50. Et pour cet effet, quand nous diſons que tout or eſt fixé, examinons ce qu'emporte cette affirmation. Ou cela veut dire que la *fixité* eſt une partie de la définition, une partie de l'eſſence nominale que le mot *or* ſignifie ; & par conſéquent cette affirmation, *tout or eſt fixe*, ne contient autre choſe que la ſignification du terme d'*or*. Ou bien cela ſignifie que la fixité ne faiſant pas partie de la définition du mot *or*, c'eſt une propriété de cette ſubſtance même ; auquel cas il eſt viſible que le mot *or* tient la place d'une ſubſtance qui a l'eſſence réelle d'une eſpece de choſes, formée par la nature : ſubſtitution qui donne à ce mot une ſignification ſi confuſe & ſi incertaine, qu'encore que cette propoſition, *l'or eſt fixe*, ſoit en ce ſens une affirmation de quelque choſe de réel, c'eſt pourtant une vérité qui nous échappera toujours dans l'application particuliere que nous en voudrons faire ; & ainſi elle eſt incertaine & n'a aucun uſage réel. Mais quelque vrai qu'il ſoit que tout or, c'eſt-à-dire, tout ce qui a l'eſſence réelle de l'*or*, eſt fixé, à

quoi ſert cela ; puiſqu'à prendre la choſe en ce ſens, nous ignorons ce que c'eſt qui eſt ou n'eſt pas or ? Car ſi nous ne connoiſſons pas l'eſſence réelle de l'or, il eſt impoſſible que nous connoiſſions quelle particule de matiere a cette eſſence, & par conſéquent ſi telle particule de matiere eſt véritable or, ou non. CHAP. VI.

§. 51. Pour conclure : la même liberté qu'Adam eut au commencement de former telles idées complexes de *modes mixtes* qu'il vouloit, ſans ſuivre aucun autre modele que ſes propres penſées, tous les hommes l'ont eue depuis ce temps-là, & la même néceſſité qui fut impoſée à Adam de conformer ſes idées des ſubſtances aux choſes extérieures, s'il ne vouloit point ſe tromper volontairement lui-même, cette même néceſſité a été depuis impoſée à tous les hommes. De même la liberté qu'Adam avoit d'attacher un nouveau nom à quelque idée que ce fût, chacun l'a encore aujourd'hui, & ſur-tout ceux qui font une langue, ſi l'on peut imaginer de telles perſonnes ; nous avons, dis-je, aujourd'hui ce même droit, mais avec cette différence, que dans les lieux où les hommes unis en ſociété ont déjà une langue établie parmi eux, il ne faut changer la ſignification des mots qu'avec beaucoup de circonſpection & le moins qu'on peut, parce que les hommes étant déjà pourvûs de noms pour déſigner leurs idées, & l'uſage ordinaire ayant approprié des noms connus à certaines idées, ce ſeroit une choſe fort ridicule que d'affecter de leur donner un ſens différent de Concluſion.

CHAP. VI. celui qu'ils ont déjà. Celui qui a de nouvelles notions, ſe hazardera peut-être quelquefois de faire de nouveaux termes pour les exprimer ; mais on regarde cela comme une eſpece de hardieſſe, & il eſt incertain ſi jamais l'uſage ordinaire les autoriſera. Mais dans les entretiens que nous avons avec les autres hommes, il faut néceſſairement faire enſorte que les idées que nous déſignons par les mots ordinaires d'une langue, ſoient conformes aux idées qui ſont exprimées par ces mots-là dans leur ſignification propre & connue, ce que j'ai déjà expliqué au long ; ou bien il faut faire connoître diſtinctement le nouveau ſens que nous leur donnons.

CHAPITRE VII.

Des Particules.

CHAP. VII. Les particules lient les parties des propositions ou les propositions entieres.

§. 1. OUTRE les mots qui ſervent à nommer les idées qu'on a dans l'eſprit, il y en a un grand nombre d'autres, qu'on emploie pour ſignifier la connexion que l'eſprit met entre les idées ou les propoſitions qui compoſent le diſcours. Lorſque l'eſprit communique ſes penſées aux autres, il n'a pas ſeulement beſoin de ſignes qui marquent les idées qui ſe préſentent alors à lui, mais d'autres encore pour déſigner ou faire connoître quelque action particuliere qu'il fait lui-même, & qui dans ce temps-là ſe rapporte à ces idées. C'eſt ce qu'il peut faire en diverſes manieres. *Cela eſt*, *cela n'eſt pas*, ſont les ſignes généraux dont l'eſprit ſe ſert en affirmant ou en niant. Mais outre l'affirmation & la négation, ſans quoi il n'y a ni vérité ni fauſſeté dans les paroles, lorſque l'eſprit veut faire connoître ſes penſées aux autres, il lie non ſeulement les parties des propoſitions, mais des ſentences entieres l'une à l'autre dans toutes leurs différentes relations & dépendances, afin d'en faire un diſcours ſuivi.

§. 2. Or ces mots par leſquels l'eſprit exprime cette liaiſon qu'il donne aux dif- C'eſt dans le bon uſa-

Chap. VII

ge des particules que consiſte l'art de bienparler.

férentes affirmations ou négations, pour en faire un raiſonnement continué, ou une narration ſuivie, on les appelle en général des *particules*; & c'eſt de la juſte application qu'on en fait, que dépend principalement la clarté & la beauté du ſtyle. Pour qu'un homme penſe bien, il ne ſuffit pas qu'il ait des idées claires & diſtinctes en lui-même, ni qu'il obſerve la convenance ou la diſconvenance qu'il y a entre quelques-unes de ces idées, il doit encore lier ſes penſées, & remarquer la dépendance que ſes raiſonnements ont l'un avec l'autre. Et pour bien exprimer ces ſortes de penſées, rangées méthodiquement, & enchaînées l'une à l'autre par des raiſonnemens ſuivis, il lui faut des term s qui montrent la *connexion*, la *reſtriction*, la *diſtinction*, l'*oppoſition*, l'*emphaſe*, *&c.* qu'il met dans chaque partie reſpective de ſon diſcours. Que ſi l'on vient à ſe méprendre dans l'application de ces particules, on embarraſſe celui qui écoute, bien loin de l'inſtruire. Voilà pourquoi ces mots, qui par eux-mêmes ne ſont point effectivement le nom d'aucune idée, ſont d'un uſage ſi conſtant & ſi indiſpenſable dans la langue, & ſervent ſi fort aux hommes pour ſe bien exprimer.

Les particules ſervent à montrer quel rapport l'eſprit met entre ſes penſées.

§. 3. Cette partie de la grammaire qui traite des particules a peut-être été auſſi négligée que quelques autres ont été cultivées avec trop d'exactitude. Il eſt aiſé d'écrire l'un après l'autre des *cas* & des *genres*, des *modes* & des *temps*, des *gérondifs* & des *ſupins*. C'eſt à quoi l'on s'eſt

s'eſt attaché avec grand ſoin ; & dans quelques langues on a auſſi rangé les particules ſous différens chefs avec une extrême apparence d'exactitude. Mais quoique les *prépoſitions*, les *conjonctions*, &c. ſoient des noms fort connus dans la grammaire, & que les particules qu'on renferme ſous ces titres, ſoient rangées exactement ſous des ſubdiviſions diſtinctes ; cependant qui voudra montrer le véritable uſage des particules, leur force & toute l'étendue de leurs ſignifications, ne doit pas ſe borner à parcourir ces catalogues : il faut qu'il prenne un peu plus de peine, qu'il réfléchiſſe ſur ſes propres penſées, & qu'il obſerve avec la derniere exactitude les différentes formes que ſon eſprit prend en diſcourant. CHAP. VII.

§. 4. Et pour expliquer ces mots, il ne ſuffit pas de les rendre, comme on fait ordinairement dans les dictionnaires, par des mots d'une autre langue qui approchent le plus de leur ſignification ; car pour l'ordinaire il eſt auſſi mal-aiſé de comprendre dans une langue que dans l'autre, ce qu'on entend préciſément par ces mots-là. Ce ſont tout autant de *marques de quelque action de l'eſprit ou de quelque choſe qu'il veut donner à entendre* : ainſi, pour bien comprendre ce qu'ils ſignifient, il faut conſidérer avec ſoin les différentes vues, poſtures, ſituations, tours, limitations, exceptions & autres penſées de l'eſprit que nous ne pouvons exprimer faute de noms, ou parce que ceux que nous avons, ſont très-imparfaits. Il y a une grande variété de ces ſortes de penſées, & qui ſurpaſſent

CHAP. V.II. de beaucoup le nombre des particules que la plupart des langues fourniſſent pour les exprimer. C'eſt pourquoi l'on ne doit pas être ſurpris que la plupart de ces particules aient des ſignifications différentes, & quelquefois preſqu'oppoſées. Dans la langue Hébraïque il y a une particule qui n'eſt compoſée que d'une ſeule lettre, mais dont on compte, s'il m'en ſouvient bien, ſoixante-dix, ou certainement plus de ſignifications différentes.

Exemple tiré de la particule *Mais.*

§. 5. (1) *Mais* eſt une des particules les plus communes dans notre langue, & après avoir dit que c'eſt une *conjonction diſcrétive* qui répond au *ſed* des Latins, on penſe l'avoir ſuffiſamment expliquée. Cependant il me ſemble qu'elle donne à entendre divers rapports que l'eſprit attribue à différentes propoſitions ou parties de propoſitions qu'il joint par ce monoſyllabe.

Premiérement cette particule ſert à marquer contrariété, exception, différence. *Il eſt fort honnête homme,* MAIS *il eſt trop prompt. Vous pouvez faire un tel marché,* MAIS *prenez garde qu'on ne vous trompe. Elle n'eſt pas ſi belle qu'une telle,* MAIS *enfin elle eſt jolie.*

---

(1) En Anglois *But.* Notre *Mais* ne répond point exactement à ce mot Anglois, comme il paroît viſiblement par les divers rapports que l'auteur remarque dans cette particule, dont il y en a quelques-uns qui ne ſauroient être appliqués à notre *Mais.* Comme je ne pouvois traduire ces exemples en notre langue, j'en ai mis d'autres à la place, que j'ai tiré en partie du dictionnaire de l'*Académie Françoiſe.*

CHAP. VII.

II. Elle ſert à rendre raiſon de quelque choſe dont on ſe veut excuſer. *Il eſt vrai, je l'ai battu*, MAIS *j'en avois ſujet.*

III. MAIS *pour ne pas parler davantage ſur ce ſujet*: Exemple où cette particule ſert à faire entendre que l'eſprit s'arrête dans le chemin où il alloit, avant que d'être arrivé au bout.

IV. (1) *Vous priez Dieu*, MAIS *ce n'eſt pas, qu'il veuille vous amener à la connoiſſance de la vraie religion.* V. MAIS *qu'il vous confirme dans la vôtre.* Le premier de ces *Mais* déſigne une ſuppoſition dans l'eſprit de quelque choſe qui eſt autrement qu'elle ne devroit être, & le ſecond fait voir, que l'eſprit met une oppoſition directe entre ce qui ſuit & ce qui précede.

VI. *Mais* ſert quelquefois de tranſition (2) pour revenir à un ſujet, ou pour

---

(1) Cet exemple eſt dans l'Anglois. Nos Puriſtes blâmeront peut-être deux *Mais* dans une même période; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Suffit qu'on voie par là que l'eſprit marque par une ſeule particule deux rapports fort différents: & je ne ſais même, ſi, malgré les regles ſcrupuleuſes de nos grammairiens, il n'eſt pas néceſſaire d'employer quelquefois ces deux *Mais*, pour marquer plus vivement & plus nettement ce qu'on a dans l'eſprit. Cela ſoit dit ſans décider.

(2) Une choſe digne de remarque, c'eſt que les Latins ſe ſervoient quelquefois de *nam* en ce ſens-là. *Nam quid ego dicam de patre*, dit *Térence*, Andr *Act.* I. *Sc.* VI. v. 18 Il ne faut que voir l'endroit pour être convaincu qu'on ne le peut mieux traduire en François que par ces paroles. MAIS *que dirai-je de mon*

CHAP. VII.

quitter celui dont on parloit. MAIS *revenons à ce que nous disions tantôt.* (1) MAIS *laissons Chapelain pour la derniere fois.*

On n'a touché cette matiere que fort légérement.

§. 6. A ces significations du mot de *Mais*, j'en pourrois ajouter sans doute plusieurs autres, si je me faisois une affaire d'examiner cette particule dans toute son étendue, & la considérer dans tous les lieux où elle peut se rencontrer. Si quelqu'un vouloit prendre cette peine, je doute que dans tous les sens qu'on lui donne, elle pût mériter le titre de *discrétive*, par où les grammairiens la désignent ordinairement. Mais je n'ai pas dessein de donner une explication complette de cette espece de signes. Les exemples que je viens de proposer sur cette particule, pourront donner occasion de réfléchir sur l'usage & sur la force que ces mots ont dans le discours, & nous conduire à la considération de plusieurs actions que notre esprit a trouvé le moyen de faire sentir aux autres par le secours de ces particules, dont quelques-unes renferment constamment le sens d'une proposition entiere, & d'autres ne le renferment que lorsqu'elles sont construites d'une certaine maniere.

---

pere? Ce qui, pour le dire en passant, prouve d'une maniere plus sensible ce que vient de dire M. *Locke*, qu'il ne faut pas chercher dans les dictionnaires la signification de ces particules; mais dans la disposition d'esprit où se trouve celui qui s'en sert.

(1) *Despreaux*, Sat. IX. v. 242.

CHAPITRE VIII.

Des Termes abſtraits & concrets.

CHAP. VIII.

Les termes abſtraits ne peuvent être affirmés l'un de l'autre, & pourquoi.

§. 1. LES mots communs des langues, & l'uſage ordinaire que nous en faiſons, auroient pu nous fournir des lumieres pour connoître la nature de nos idées, ſi l'on eût pris la peine de les conſidérer avec attention. L'eſprit, comme nous avons fait voir, a la puiſſance d'*abſtraire* ſes idées, qui par-là deviennent autant d'eſſences générales par où les choſes ſont diſtinguées en eſpeces. Or chaque idée abſtraite étant diſtincte, en ſorte que de deux l'une ne peut jamais être l'autre, l'eſprit doit appercevoir par ſa connoiſſance *intuitive* la différence qu'il y a entr'elles; & par conſéquent dans des propoſitions, deux de ces idées ne peuvent jamais être affirmées l'une de l'autre. C'eſt ce que nous voyons dans l'uſage ordinaire des langues, *qui ne permet pas que deux termes abſtraits, ou deux noms d'idées abſtraites ſoient affirmés l'un de l'autre.* Car quelque affinité qu'il paroiſſe y avoir entr'eux, & quelque certain qu'il ſoit, par exemple, qu'un homme eſt un animal, qu'il eſt raiſonnable, qu'il eſt blanc, *&c.* cependant chacun voit d'abord la fauſſeté de ces propoſitions, l'*humanité eſt animalité*, ou *raiſonnabilité* ou *blancheur.* Cela eſt d'une auſſi grande évidence qu'aucune des maximes le

CHAP. VIII.

plus généralement reçues. Toutes nos affirmations roulent donc uniquement ſur des idées concretes: ce qui eſt affirmer non qu'une idée abſtraite eſt une autre idée, mais qu'une idée abſtraite eſt jointe à une autre idée. Ces idées abſtraites peuvent être de toute eſpece dans les ſubſtances, mais dans tout le reſte elles ne ſont guere autre choſe que des idées de relations. D'ailleurs, dans les ſubſtances, les plus ordinaires ſont des idées de puiſſance; par exemple, *un homme eſt blanc*, ſignifie que la choſe qui a l'eſſence d'un homme, a auſſi en elle l'eſſence de blancheur, qui n'eſt autre choſe qu'un pouvoir de produire l'idée de blancheur dans une perſonne dont les yeux peuvent diſcerner les objets ordinaires: ou, *un homme eſt raiſonnable*, veut dire que la même choſe qui a l'eſſence d'un homme a auſſi en elle l'eſſence de *raiſonnabilité*, c'eſt-à-dire, la puiſſance de raiſonner.

Ils montrent la différence de nos idées.

§. 2. Cette diſtinction des noms fait voir auſſi la différence de nos idées, car ſi nous y prenons garde, nous trouverons que *nos idées ſimples ont toutes des noms abſtraits auſſi bien que de concrets* dont l'un (pour parler en grammairien) eſt un ſubſtantif, & l'autre un adjectif, comme *blancheur*, *blanc*, *douceur*, *doux*. Il en eſt de même à l'égard de nos idées des modes & des *relations*, comme *juſtice*, *juſte*, *égalité*, *égal*; mais avec cette ſeule différence, que quelques-uns des noms concrets des relations, ſur-tout ceux qui concernent l'homme, ſont ſubſtantifs, comme *paternité*, *pere*; de quoi il ne ſeroit pas diffi-

cile de rendre raiſon. Quant à nos idées de ſubſtances, elles n'ont que peu de noms abſtraits, ou plutôt elles n'en ont abſolument point. Car quoique les écoles ayent introduit les noms d'*animalité*, d'*humanité*, de *corporiété*, & quelques autres; ce n'eſt rien en comparaiſon de ce nombre infini de noms de ſubſtances auxquels les ſcholaſtiques n'ont jamais été aſſez ridicules pour joindre des noms abſtraits, & le petit nombre qu'ils ont forgé, & qu'ils ont mis dans la bouche de leurs écoliers, n'a jamais pu entrer dans l'uſage ordinaire, ni être autoriſé dans le monde. D'où l'on peut au moins conclure, ce me ſemble, que tous les hommes reconnoiſſent par-là qu'ils n'ont point l'idée des eſſences réelles des ſubſtances, puiſqu'ils n'ont point de noms dans leurs langues pour les exprimer, dont ils n'auroient pas manqué ſans doute de ſe pourvoir, ſi le ſentiment par lequel ils ſont intérieurement convaincus que ces eſſences leur ſont inconnues, ne les eût détournés d'une ſi frivole entrepriſe. Ainſi quoiqu'ils aient aſſez d'idées pour diſtinguer l'or d'avec une pierre, & le métal d'avec le bois, ils n'oſeroient pourtant ſe ſervir des mots (1) *Aureitas*, *Saxeitas*, *Metalleitas*, *Ligneitas*, & de tels autres noms, par où ils prétendroient exprimer les eſſences réelles de ces ſubſtances dont ils ſeroient convain-

CHAP. VIII.

(1) Ces mots qui ſont tout-à fait barbares en Latin, paroîtroient, de la derniere extravagance en François.

CHAP. VIII.

cus qu'ils n'ont aucune idée. Et en effet, ce ne fut que la doctrine des *formes ſubſtantielles*, & la confiance téméraire de certaines perſonnes deſtituées d'une connoiſſance qu'ils prétendoient avoir, qui firent premierement fabriquer & enſuite introduire les mots d'*animalité* & d'*humanité*, & autres ſemblables; qui cependant n'allerent pas bien loin de leurs écoles, & n'ont jamais pu être de miſe parmi les gens raiſonnables. Je ſais bien que le mot *humanitas* étoit en uſage parmi les Romains, mais dans un ſens bien différent; car il ne ſignifioit pas l'eſſence abſtraite d'aucune ſubſtance. C'étoit le nom abſtrait d'un *mode*, ſon concret étant *humanus* (1) & non pas *homo*.

---

(1) C'eſt ainſi qu'en François, d'*humain* nous avons fait *humanité*.

CHAPITRE IX.

De l'Imperfection des Mots.

CHAP. IX. Nous nous servons des mots pour enrégistrer nos propres pensées & pour les communiquer aux autres.

§. 1. IL est aisé de voir par ce qui a été dit dans les chapitres précédents, quelle imperfection il y a dans le langage, & comment la nature même des mots fait qu'il est presque inévitable que plusieurs d'entr'eux n'aient une signification douteuse & incertaine. Pour découvrir en quoi consiste la perfection & l'imperfection des mots, il est nécessaire, en premier lieu, d'en considérer l'usage & la fin; car selon qu'ils sont plus ou moins proportionnés à cette fin, ils sont plus ou moins parfaits. Dans la premiere partie de ce discours nous avons souvent parlé par occasion d'un *double usage* qu'ont les mots.

1. L'un est, d'enregistrer, pour ainsi dire, nos propres pensées.

2. L'autre de communiquer nos pensées aux autres.

Tout mot peut servir à enrégistrer nos pensées.

§. 2. Quant au premier de ces usages qui est d'enregistrer nos propres pensées pour aider notre mémoire, qui nous fait, pour ainsi dire, parler à nous-mêmes; toutes sortes de paroles, quelles qu'elles soient, peuvent servir à cela. Car puisque les sons sont des signes arbitraires & indifferents de quelqu'idée que ce soit, un homme peut employer tels mots qu'il veut

CHAP. IX. pour exprimer à lui-même ses propres idées & ces mots n'auront jamais aucune imperfection, s'il se sert toujours du même signe pour désigner la même idée ; car en ce cas il ne peut manquer d'en comprendre le sens, en quoi consiste le véritable usage & la perfection du langage.

Il y a une double communication par paroles, l'une est civile, & l'autre philosophique.

§. 3. En second lieu, pour la communication qui se fait entre les hommes par le moyen des paroles, les mots ont aussi un double usage :

I. L'un est *civil*.

II. Et l'autre *philosophique*.

Premierement, par l'*usage civil* j'entends cette communication de pensées & d'idées par le secours des mots, autant qu'elle peut servir à la conversation & au commerce qui regarde les affaires & les commodités ordinaires de la vie civile, dans les différentes sociétés qui lient les hommes les uns aux autres.

En second lieu, par l'*usage philosophique* des mots, j'entends l'usage qu'on en doit faire pour donner des notions précises des choses, & pour exprimer en propositions générales des vérités certaines & indubitables sur lesquelles l'esprit peut s'appuyer, & dont il peut être satisfait dans la recherche de la vérité. Ces deux usages sont fort distincts, & l'on peut se passer dans l'un de beaucoup moins d'exactitude que dans l'autre, comme nous verrons dans la suite.

L'imperfection des mots c'est l'ambiguité de leurs significations.

§. 4. La principale fin du langage dans la communication que les hommes font de leurs pensées les uns aux autres, étant d'être entendu, les mots ne sauroient bien servir à cette fin dans le discours

civil ou philoſophique, lorſqu'un mot n'excite pas dans l'eſprit celui qui écoute la même idée qu'il ſignifie dans l'eſprit de celui qui parle. Or puiſque les ſons n'ont aucune liaiſon naturelle avec nos idées, mais qu'ils tirent tous leur ſignification de l'impoſition arbitraire des hommes, ce qu'il y a de douteux & d'incertain dans leur ſignification, (en quoi conſiſte l'imperfection dont nous parlons préſentement) vient plutôt des idées qu'ils ſignifient, que d'aucune incapacité qu'un ſon ait plutôt qu'un autre, de ſignifier aucune idée; car à cet égard ils ſont tous également parfaits. CHAP. IX.

Par conſéquent, ce qui fait que certains mots ont une ſignification plus douteuſe & plus incertaine que d'autres, c'eſt la différence des idées qu'ils ſignifient.

§. 5. Comme les mots ne ſignifient rien naturellement, il faut que ceux qui veulent s'entre-communiquer leurs penſées, & lier un diſcours intelligible avec d'autres perſonnes en quelque langue que ce ſoit, apprennent & retiennent l'idée que chaque mot ſignifie; ce qui eſt fort difficile à faire dans les cas ſuivants. Quelles ſont les cauſes de leur imperfection.

I. Lorſque les idées que les mots ſignifient, ſont extrêmement complexes, & compoſées d'un grand nombre d'idées jointes enſemble.

II. Lorſque les idées que ces mots ſignifient, n'ont point de liaiſon naturelle les unes avec les autres, de ſorte qu'il n'y a dans la nature aucune meſure fixe, ni aucun modele pour les rectifier & les combiner.

CHAP. IX III. Lorſque la ſignification d'un mot ſe rapporte à un modele, qu'il n'eſt pas aiſé de connoître.

IV. Lorſque la ſignification d'un mot, & l'eſſence réelle de la choſe, ne ſont pas exactement les mêmes.

Ce ſont-là des difficultés attachées à la ſignification de pluſieurs mots qui ſont intelligibles. Pour les mots qui ſont tout-à fait inintelligibles, comme les noms qui ſignifient quelqu'idée ſimple qu'on ne peut connoître faute d'organes ou de facultés propres à nous en donner la connoiſſance, tels que ſont les noms des couleurs à l'égard d'un aveugle, ou les ſons à l'égard d'un ſourd, il n'eſt pas néceſſaire d'en parler en cet endroit.

Dans tous ces cas, dis-je, nous trouverons de l'imperfection dans les mots, ce que j'expliquerai plus au long, en conſidérant les mots dans leur application particuliere aux différentes ſortes d'idées que nous avons dans l'eſprit : car, ſi nous y prenons garde, nous trouverons que *les noms des* modes mixtes *ſont le plus ſujets à être douteux & imparfaits dans leurs ſignifications pour les deux premieres raiſons ; & les noms des* ſubſtances *pour les deux dernieres.*

Les noms des modes mixtes ſont douteux.

§. 6. Je dis premierement que les noms des *modes mixtes* ſont la plupart ſujets à une grande incertitude, & à une grande obſcurité dans leurs ſignifications.

I. A cauſe que les idées qu'ils

I. A cauſe de l'extrême compoſition de ces ſortes d'idées complexes, Pour faire que les modes ſervent au but d'un entretien mutuel, il faut, comme il a été dit, qu'ils excitent exactement la même idée dans

celui qui écoute, que celle qu'ils signifient dans l'esprit de celui qui parle. Sans quoi les hommes qui parlent ensemble, ne font que se remplir la tête de vains sons, sans pouvoir se communiquer par-là leurs pensées, & se peindre, pour ainsi dire, leurs idées les uns aux autres, ce qui est le but du discours & du langage. Mais lorsqu'un mot signifie une idée fort complexe, composée de différentes parties qui sont composées elles-mêmes de plusieurs autres, il n'est pas facile aux hommes de former & de retenir cette idée avec une telle exactitude qu'ils fassent signifier au nom qu'on lui donne dans l'usage ordinaire, la même idée précise, sans la moindre variation. De-là vient que les noms des idées fort complexes, comme sont pour la plupart les termes de morale, ont rarement la même signification précise dans l'esprit de deux différentes personnes, parce que l'idée complexe d'un homme convient rarement avec celle d'un autre; & qu'elle differe souvent de celle qu'il a lui-même en divers temps, de celle par exemple, qu'il avoit hier, & qu'il aura demain.

Chap. IX. Signifient, sont fort complexes.

§. 7. En second lieu, les noms des *modes mixtes* sont fort équivoques, parce qu'ils n'ont, pour la plûpart, aucun modele dans la nature, sur lequel les hommes puissent en rectifier & regler la signification. Ce sont des amas d'idées mises ensemble, comme il plaît à l'esprit, qui les forme par rapport au but qu'il se propose dans le discours & à ses propres notions, par où il n'a pas en vue de copier aucune chose qui existe actuellement; mais

II. Parce qu'elles n'ont point de modeles.

CHAP. IX. de nommer & de ranger les choſes ſelon qu'elles ſe trouvent conformes aux archétypes ou modeles qu'il a faits lui-même. Celui qui le premier a mis en uſage les mots (1) *bruſquer*, *débrutaliſer*, *dépicquer*, &c. a joint enſemble, comme il l'a jugé à propos, les idées qu'il a fait ſignifier à ces mots : & ce qui arrive à l'égard de quelques nouveaux noms de *modes* qui commencent préſentement à être introduits dans une langue, eſt arrivé à l'égard des vieux mots de cette eſpece, lorſqu'ils ont commencé d'être mis en uſage. Il en eſt de ces derniers comme des premiers. D'où il s'enſuit que les noms qui ſignifient des collections d'idées que l'eſprit forme à plaiſir, doivent être néceſſairement d'une ſignification douteuſe, lorſque ces collections ne peuvent ſe trouver nulle part, conſtamment unies dans la nature, & qu'on ne peut montrer aucuns modeles par où l'on puiſſe les rectifier. Ainſi, l'on ne ſauroit jamais connoître par les choſes mêmes ce qu'emporte le mot de *meurtre* ou de *ſacrilege*, &c. Il y a pluſieurs parties de ces idées complexes qui ne paroiſſent point dans l'action même : l'intention de l'eſprit, ou le rapport aux choſes ſaintes, qui ſont partie du *meurtre* ou du *ſacrilege*, n'ont pas une liaiſon néceſſaire avec l'ac-

(1) Ce ſont des termes nouveaux dans la langue ; & par cela même qu'ils ne ſont pas fort en uſage, ils n'en ſont peut-être que plus propres à faire ſentir le raiſonnement que M. *Locke* fait en cet endroit.

tion extérieure & visible de celui qui commet l'un ou l'autre de ces crimes : & l'action de tirer à soi la détente du mousquet par où l'on commet un meurtre, & qui est peut-être la seule action visible, n'a point de liaison naturelle avec les autres idées qui composent cette idée complexe, nommée *meurtre*, lesquelles tirent uniquement leur union & leur combinaison de l'entendement qui les assemble sous un seul nom. Mais comme il fait cet assemblage sans regle ou modele, il faut nécessairement que la signification du nom qui désigne de telles collections arbitraires, se trouve souvent différente dans l'esprit de différentes personnes qui ont à peine aucun modele fixe sur lequel ils reglent eux-mêmes leurs notions dans ces sortes d'idées arbitraires. CHAP. IX.

§. 8. L'on peut supposer à la vérité que l'usage commun qui regle la propriété du langage, nous est de quelque secours en cette rencontre pour fixer la signification des mots ; & l'on ne peut nier qu'il ne la fixe jusqu'à un certain point. Il est, dis-je, hors de doute que l'usage commun regle assez bien le sens des mots pour la conversation ordinaire. Mais comme personne n'a droit d'établir la signification précise des mots, ni de déterminer à quelles idées chacun doit les attacher, l'usage ordinaire ne suffit pas pour nous autoriser à les adapter à des discours philosophiques : car à peine y a-t-il un nom d'aucune idée fort complexe (pour ne pas parler des autres) qui dans l'usage ordinaire n'ait une signification fort va-

La propriété du langage ne suffit pas pour remédier à cet inconvénient.

CHAP. IX. gue, & qui, ſans devenir impropre, ne puiſſe être fait ſigne d'idées fort différentes. D'ailleurs, la regle & la meſure de la propriété des termes n'étant déterminée nulle part, on a ſouvent occaſion de diſputer ſi, ſuivant la propriété du langage, on peut employer un mot d'une telle ou telle maniere. Et de tout cela il s'enſuit fort viſiblement, que les noms de ces ſortes d'idées fort complexes ſont naturellement ſujets à cette imperfection d'avoir une ſignification douteuſe & incertaine; & que même dans l'eſprit de ceux qui déſirent ſincérement de s'entendre l'un l'autre, ils ne ſignifient pas toujours la même idée dans celui qui parle, & dans celui qui écoute. Quoique les noms de *gloire* & de *gratitude* ſoient les mêmes dans la bouche de tout françois qui parle la langue de ſon pays, cependant l'idée complexe que chacun a dans l'eſprit, ou qu'il prétend ſignifier par l'un de ces noms, eſt apparemment fort différente dans l'uſage qu'en font bien des gens qui parlent cette même langue.

La maniere dont on apprend les noms des *modes mixtes* contribue encore à leur incertitude.

§. 9. D'ailleurs, la maniere dont on apprend ordinairement les noms des *modes mixtes*, ne contribue pas peu à rendre leur ſignification douteuſe. Car ſi nous prenons la peine de conſidérer comment les enfans apprennent les langues, nous trouverons que, pour leur faire entendre ce que ſignifient les noms des idées ſimples & des ſubſtances, on leur montre ordinairement la choſe dont on veut qu'ils ayent l'idée; & qu'on leur dit pluſieurs fois le nom qui en eſt le

ſigne, *blanc*, *doux*, *lait*, *ſucre*, *chien*, CHAP. IX.
chat, &c. Mais pour ce qui eſt des *modes mixtes*, & ſur-tout les plus importans, je veux dire ceux qui expriment des idées de morale, d'ordinaire les enfans apprennent premierement les ſons : & pour ſavoir enſuite quelles idées complexes ſont ſignifiées par ces ſons-là, ou ils en ſont redevables à d'autres qui les leur expliquent, ou (ce qui arrive le plus ſouvent) on s'en remet à leur ſagacité & à leurs propres obſervations. Et comme ils ne s'appliquent pas beaucoup à rechercher la véritable & préciſe ſignification des noms, il arrive que ces termes de morale ne ſont gueres autre choſe que de ſimples ſons dans la bouche de la plupart des hommes ; ou s'ils ont quelque ſignification, c'eſt pour l'ordinaire, une ſignification fort vague & fort indéterminée, & par conſéquent très-obſcure & très-confuſe. Ceux-là même qui ont été les plus exacts à déterminer le ſens qu'ils donnent à leurs notions, ont pourtant bien de la peine à éviter l'inconvénient de leur faire ſignifier des idées complexes, différentes de celles que d'autres perſonnes habiles attachent à ces mêmes noms. Où trouver, par exemple, un diſcours de controverſe, ou un entretien familier ſur l'*honneur*, la *foi*, la *grace*, la *religion*, l'*égliſe*, &c. où il ne ſoit pas facile de remarquer les différentes notions que les hommes ont de ces choſes ; ce qui ne veut dire autre choſe, ſinon qu'ils ne conviennent point ſur la ſignification de ces mots, & que les idées complexes qu'ils

CHAP. IX. ont dans l'eſprit & qu'ils leur font ſignifier, ne ſont pas les mêmes ; de ſorte que toutes les diſputes qui ſuivent de là, ne roulent en effet, que ſur la ſignification d'un ſon. Auſſi voyons-nous en conſéquence de cela qu'il n'y a point de fin aux interprétations des loix divines ou humaines : un commentaire produit un autre commentaire : une explication fournit la matiere à de nouvelles explications ; & l'on ne ceſſe jamais de limiter, de diſtinguer, & de changer la ſignification de ces termes de morale. Comme les hommes forment eux-mêmes ces idées, ils peuvent les multiplier à l'infini, parce qu'ils ont toujours le pouvoir de les former. Combien y a-t-il de gens qui ſont ſatisfaits à la premiere lecture, de la maniere dont ils entendoient un texte de l'écriture, ou une certaine clauſe dans le code, en ont tout-à-fait perdu l'intelligence en conſidérant les commentateurs, dont les explications n'ont ſervi qu'à leur faire avoir des doutes, ou à augmenter ceux qu'ils avoient déjà, & à répandre des ténebres ſur le paſſage en queſtion. Je ne dis pas cela pour donner à entendre que je croie les commentaires inutiles ; mais ſeulement pour faire voir combien les noms des *modes mixtes* ſont naturellement incertains, dans la bouche même de ceux qui vouloient & pouvoient parler auſſi clairement que la langue étoit capable d'exprimer leurs penſées.

C'eſt ce qui rend les anciens auteurs ſinié-

§. 10. Il ſeroit inutile de faire remarquer quelle obſcurité doit avoir été inévitablement répandue par ce moyen dans

les écrits des hommes qui ont vécu dans des temps reculés, & en différens Pays. Car le grand nombre de volumes que de ſavans hommes ont écrit pour éclaircir ces ouvrages, ne prouve que trop quelle pénétration, quelle force de raiſonnement eſt néceſſaire pour découvrir le véritable ſens des *anciens auteurs*. Mais comme il n'y a point d'ouvrages dont il importe extrêmement que nous nous mettions fort en peine de pénétrer le ſens, excepté ceux qui contiennent ou des vérités que nous devons croire, ou des loix auxquelles nous devons obéir, & que nous ne pouvons mal expliquer ou tranſgreſſer ſans tomber dans de fâcheux inconvéniens, nous ſommes en droit de ne pas nous tourmenter beaucoup à pénétrer le ſens des autres auteurs qui n'écrivent que leurs propres opinions : car nous ne ſommes pas plus obligés de nous inſtruire de ces opinions, qu'ils le ſont de ſavoir les nôtres. Comme notre bonheur ou notre malheur ne dépend point de leurs décrets, nous pouvons ignorer leurs notions ſans courir aucun danger. Si donc en liſant leurs écrits nous voyons qu'ils n'employent pas les mots avec toute la clarté & la netteté requiſe, nous pouvons fort bien les mettre à quartier ſans leur faire aucun tort, & dire en nous-mêmes.

Chap. IX. vitablement obſcurs.

* *Pourquoi ſe fatiguer à pouvoir te comprendre,*
Si tu ne veux te faire entendre?

* *Si non vis intelligi, debes negligi.*

§. 11. Si la ſignification des noms des

CHAP. IX. *modes mixtes* eſt incertaine, parce qu'ils n'y a point de modeles réels, exiſtans dans la nature, auxquels ces idées puiſſent être rapportées, & par où elles puiſſent être réglées, les noms des ſubſtances ſont équivoques par une raiſon toute contraire, je veux dire à cauſe que les idées qu'ils ſignifient ſont ſuppoſées conformes à la réalité des choſes, & qu'*elles ſont rapportées à des modeles formés par la nature.* Dans nos idées des ſubſtances nous n'avons pas la liberté, comme dans les modes mixtes, de faire telles combinaiſons que nous jugeons à propos, pour être des ſignes caractériſtiques par leſquels nous puiſſions ranger & nommer les choſes. Dans les idées des ſubſtances nous ſommes obligés de ſuivre la nature, de conformer nos idées complexes à des exiſtences réelles, & de régler la ſignification de leurs noms ſur les choſes mêmes, ſi nous voulons que les noms que nous leur donnons, en ſoient les ſignes, & ſervent à les exprimer. A la vérité, nous avons en cette occaſion des modeles à ſuivre, mais des modeles qui rendront la ſignification de leurs noms fort incertaine; car les noms doivent avoir un ſens fort incertain & fort divers, lorſque les idées qu'ils ſignifient, ſe rapportent à des modeles hors de nous, *qu'on ne peut abſolument point connoître, ou qu'on ne peut connoître que d'une maniere imparfaite & incertaine.*

§. 12. Les noms des ſubſtances ont dans l'uſage ordinaire un double rapport, comme on l'a déjà montré.

CHAP. IX.

Premiérement, on ſuppoſe quelquefois qu'ils ſignifient la conſtitution réelle des choſes, & qu'ainſi leur ſignification s'accorde avec cette conſtitution, d'où découlent toutes leurs propriétés, & à quoi elles aboutiſſent toutes. Mais cette conſtitution réelle, ou (comme on l'appelle communément) cette eſſence nous étant entiérement inconnue, tout ſon qu'on emploie pour l'exprimer doit être fort incertain dans cet uſage, de ſorte qu'il nous ſera impoſſible, par exemple, de ſavoir quelles choſes ſont ou doivent être appellées *cheval* ou *antimoine*, ſi nous employons ces mots pour ſignifier des eſſences réelles, dont nous n'avons abſolument aucune idée. Comme dans cette ſuppoſition l'on rapporte les noms des ſubſtances à des modeles qui ne peuvent être connus, leurs ſignifications ne ſauroient être réglées & déterminées par ces modeles.

Les noms des ſubſtances ſe rapportent premiérement à des eſſences réelles qui ne peuvent être connues.

§. 13. En ſecond lieu, ce que les noms des ſubſtances ſignifient immédiatement, n'étant autre choſe que les *idées ſimples* qu'on trouve *coexiſter* dans les ſubſtances, ces idées en tant que réunies dans les différentes eſpeces des choſes, ſont les véritables modeles, auxquels leurs noms ſe rapportent, & par leſquels on peut le mieux rectifier leurs ſignifications. Mais c'eſt à quoi ces archétypes ne ſerviront pourtant pas ſi bien, qu'ils puiſſent exempter ces noms d'avoir des ſignifications fort différentes & fort incertaines; parce que ces idées ſimples qui coexiſtent & ſont unies dans un même ſujet, étant en très-

Secondement à des qualités qui coéxiſtent dans les ſubſtances & qu'on ne connoit qu'imparfaitement.

CHAP. IX. grand nombre, & ayant tous un égal droit d'entrer dans l'idée complexe & ſpécifique que le nom ſpécifique doit déſigner, il arrive qu'encore que les hommes aient deſſein de conſidérer le même ſujet, ils s'en forment pourtant des idées fort différentes : ce qui fait que le nom qu'ils emploient pour l'exprimer, a infailliblement différentes ſignifications en différentes perſonnes. Les qualités qui compoſent ces idées complexes, étant pour la plupart des puiſſances, par rapport aux changemens qu'elles ſont capables de produire dans les autres corps, ou de recevoir des autres corps ſont preſque infinies. Qui conſidérera combien de divers changemens eſt capable de recevoir l'un des plus bas métaux quel qu'il ſoit, ſeulement par la différente application du feu, & combien plus il en reçoit entre les mains d'un chymiſte par l'application d'autres corps, ne trouvera nullement étrange de m'entendre dire qu'il n'eſt pas aiſé de raſſembler les propriétés de quelque ſorte de corps que ce ſoit, & de les connoître exactement par les différentes recherches où nos façultés peuvent nous conduire. Comme donc ces propriétés ſont du moins en ſi grand nombre que nul homme ne peut en connoître le nombre précis & défini, diverſes perſonnes ſont différentes découvertes ſelon la diverſité qui ſe trouve dans l'habitude, l'attention & les moyens qu'ils emploient à manier les corps qui en ſont le ſujet : & par conſéquent ces perſonnes ne peuvent qu'avoir différentes idées de la même *ſubſtance*, & rendre la

ſignification de ſon nom commune, fort diverſe & fort incertaine. Car les idées complexes des ſubſtances étant compoſées d'idées ſimples qu'on ſuppoſe *coexiſter* dans la nature, chacun a droit de renfermer dans ſon idée complexe les qualités qu'il a trouvées jointes enſemble. En effet, quoique dans la ſubſtance que nous nommons *or*, l'un ſe contente d'y comprendre la couleur & la peſanteur, un autre ſe figure que la capacité d'être diſſous dans *l'eau régale* doit être auſſi néceſſairement jointe à cette couleur, dans l'idée qu'il a de *l'or*; un troiſieme croit être en droit d'y faire entrer la fuſibilité, parce que la capacité d'être diſſous dans l'*eau régale* eſt une qualité auſſi conſtamment unie à la couleur & à la peſanteur de l'or, que la fuſibilité ou quelqu'autre qualité que ce ſoit : d'autres y mettent la *ductilité*, la *fixité*, &c. ſelon qu'ils ont appris par tradition ou par expérience que ces propriétés ſe rencontrent dans cette ſubſtance. Qui de tous ceux-là a établi la vraie ſignification du mot *or*, ou qui choiſira-t-on pour la déterminer ? Chacun a ſon modele dans la nature, auquel il en appelle ; & c'eſt avec raiſon qu'il croit avoir autant de droit de renfermer dans ſon idée complexe ſignifiée par le mot *or*, les qualités que l'expérience lui a fait voir enſemble, qu'un autre qui n'a pas ſi bien examiné la choſe en a de les exclure de ſon idée, ou un troiſieme d'y en mettre d'autres qu'il y a trouvées après de nouvelles expériences. Car l'union naturelle de ces qualités étant un véritable CHAP. IX.

CHAP. IX. fondement pour les unir dans une seule idée complexe, l'on n'a aucun sujet de dire que l'une de ces qualités doive être admise ou rejettée plutôt que l'autre. D'où il s'en suivra toujours inévitablement, que les idées complexes des substances, seront fort différentes dans l'esprit des gens qui se servent des mêmes noms pour les exprimer, & que la signification de ces noms sera, par conséquent, fort incertaine.

§. 14. Outre cela, à peine y a-t-il une chose existante qui par quelqu'une de ses idées simples n'ait de la convenance avec un plus grand ou un plus petit nombre d'autres êtres particuliers. Qui déterminera dans ce cas, quelles sont les idées qui doivent constituer la collection précise qui est signifiée par le nom spécifique? Ou qui a droit de définir quelles qualités communes & visibles doivent être exclues de la signification du nom de quelque substance, ou quelles plus secretes & plus particulieres y doivent entrer? Toutes choses qui considerées ensemble, ne manquent gueres, ou plutôt jamais, de produire dans les noms des substances cette variété & cette ambiguité de signification qui cause tant d'incertitude, de disputes & d'erreurs, lorsqu'on vient à les employer à un usage philosophique.

Malgré cette imperfection, ces noms peuvent servir dans la conser-

15. A la vérité, dans le commerce civil & dans la conversation ordinaire, les noms généraux des substances, déterminés dans leur signification vulgaire par quelques qualités qui se présentent d'elles-mêmes, (comme par la figure extérieure, dans les

les choſes qui viennent par une propagation ſeminale & connue, & dans la plûpart des autres ſubſtances par la couleur jointe à quelques autres qualités ſenſibles, ces noms, dis-je, ſont aſſez bons pour déſigner les choſes dont les hommes veulent entretenir les autres : auſſi conçoit-on d'ordinaire aſſez bien quelles ſubſtances ſont ſignifiées par le mot *or* ou *pomme*, pour pouvoir les diſtinguer l'une de l'autre. Mais dans des recherches & des controverſes philoſophiques, où il faut établir des vérités générales & tirer des conſéquences de certaines poſitions déterminées, on trouvera dans ce cas que la ſignification préciſe des noms des ſubſtances, n'eſt pas ſeulement bien établie, mais qu'il eſt même bien difficile qu'elle le ſoit. Par exemple, celui qui fera entrer dans ſon idée complexe de l'or la malléabilité, ou un certain degré de *fixité*, peut faire des propoſitions touchant l'or, & en déduire des conſéquences qui découleront véritablement & clairement de cette ſignification particuliere du mot *or*, mais qui ſont telles pourtant qu'un autre homme ne peut jamais être obligé d'admettre, ni être convaincu de leur vérité, s'il ne regarde point la malléabilité ou le même degré de *fixité*, comme une partie de cette idée complexe que le mot *or* ſignifie dans le ſens qu'il l'emploie.

CHAP. IX.

vation ordinaire; mais non pas dans des diſcours philoſophiques.

§. 16. C'eſt-là une imperfection naturelle & preſque inévitablement attachée à preſque tous les noms des ſubſtances dans toutes ſortes de langues: ce que les hommes reconnoîtront ſans peine toutes les fois que

Exemple remarquable ſur cela.

CHAP. IX. renonçant aux notions confuſes ou indéterminées ils viendront à des recherches plus exactes & plus préciſes, car alors ils verront combien ces mots ſont douteux & obſcurs dans leur ſignification qui, dans l'uſage ordinaire, paroiſſoit fort claire & fort expreſſe. Je me trouvai un jour dans une aſſemblée de médecins habiles & pleins d'eſprit, où l'on vint à examiner par haſard ſi quelque *liqueur* paſſoit à travers les filaments des nerfs : les ſentiments furent partagés, & la diſpute dura aſſez long-temps, chacun propoſant de part & d'autre différents arguments pour appuyer ſon opinion. Comme je me ſuis mis dans l'eſprit depuis long-temps, qu'il pourroit bien être que la plus grande partie des diſputes roule plutôt ſur la ſignification des mots que ſur une différence réelle qui ſe trouve dans la maniere de concevoir les choſes, je m'aviſai de demander à ces Meſſieurs, qu'avant que de pouſſer plus loin cette diſpute, ils vouluſſent premiérement examiner & établir entr'eux ce que ſignifioit le mot de *liqueur*. Ils furent d'abord un peu ſurpris de cette propoſition ; & s'ils euſſent été moins polis, ils l'auroient peut-être regardée avec mépris comme frivole & extravagante, puiſqu'il n'y avoit perſonne dans cette aſſemblée qui ne crût entendre parfaitement ce que ſignifioit le mot de *liqueur*, qui, je crois, n'eſt pas effectivement un des noms des ſubſtances le plus embarraſſé. Quoi qu'il en ſoit, ils eurent la complaiſance de céder à mes inſtances ; & ils trouverent enfin, après avoir examiné la choſe, que la ſignification de ce mot

n'étoit pas ſi déterminée ni ſi certaine qu'ils l'avoient tous cru juſqu'alors, & qu'au contraire chacun d'eux le faiſoit ſigne d'une différente idée complexe. Ils virent par-là que le fort de leur diſpute rouloit ſur la ſignification de ce terme, & qu'ils convenoient tous à-peu-près de la même choſe, ſavoir que quelque matiere fluide & ſubtile paſſoit à travers les conduits des nerfs, quoiqu'il ne fût pas ſi facile de déterminer ſi cette matiere devoit porter le nom de liqueur ou non, ce qui bien conſidéré par chacun d'eux fut jugé indigne d'être un ſujet de diſpute. CHAP. IX.

§. 17. J'aurai peut-être occaſion de faire remarquer ailleurs que c'eſt de là que dépend la plus grande partie des diſputes où les hommes s'engagent avec tant de chaleur. Contentons-nous de conſidérer un peu plus exactement l'exemple du mot *or* que nous avons propoſé ci-deſſus, & nous verrons combien il eſt difficile d'en déterminer préciſément la ſignification. Je crois que tout le monde s'accorde à lui faire ſignifier un corps d'un certain jaune brillant; & comme c'eſt l'idée à laquelle les enfants ont attaché ce nom-là, l'endroit de la queue d'un paon qui a cette couleur jaune, eſt proprement *or* à leur égard. D'autres trouvant la *fuſibilité* jointe à cette couleur jaune dans certaines parties de matiere, en font une idée complexe à laquelle ils donnent le nom d'or pour déſigner une ſorte de ſubſtance, & par-là excluent du privilege d'être or tous ces corps d'un jaune brillant que le feu peut réduire en cendres, & n'admettent dans Exemple tiré du mot *Or.*

CHAP. IX. cette eſpece, ou ne comprennent ſous le nom d'*or* que les ſubſtances qui ayant cette couleur jaune ſont fondues par le feu, au lieu d'être réduites en cendres. Un autre par la même raiſon ajoute la *peſanteur*, qui étant une qualité auſſi étroitement unie à cette couleur que la fuſibilité, a un égal droit, ſelon lui, d'être jointe à l'idée de cette ſubſtance, & d'être renfermée dans le nom qu'on lui donne; d'où il conclut que l'autre idée qui ne contient qu'un corps d'une telle couleur & d'une telle fuſibilité eſt imparfaite: & ainſi de tout le reſte: en quoi perſonne ne peut donner aucune raiſon, pourquoi quelques-unes des qualités inſéparables qui ſont toujours unies dans la nature, devroient entrer dans l'eſſence nominale, & d'autres en devroient être exclues; ou pourquoi le mot *or* qui ſignifie cette ſorte de corps dont eſt compoſé l'anneau que j'ai au doigt, devroit déterminer cette eſpece par ſa couleur, par ſon poids & par ſa fuſibilité plutôt que par ſa couleur, par ſon poids & par ſa capacité d'être diſſous dans l'*eau régale*; puiſque cette derniere propriété d'être diſſous dans cette liqueur en eſt auſſi inſéparable que la propriété d'être fondu par le feu: propriétés qui ne ſont toutes deux qu'un rapport que cette ſubſtance a avec deux autres corps, qui ont la puiſſance d'opérer différemment ſur elle. Car de quel droit la fuſibilité vient-elle à être partie de l'eſſence, ſignifiée par le mot *or*, pendant que cette capacité d'être diſſous dans l'eau régale n'en eſt qu'une propriété? Ou bien, pourquoi

ſa couleur fait-elle partie de ſon eſſence, tandis que ſa malléabilité n'eſt regardée que comme une propriété ? Je veux dire par là, que toutes ces choſes n'étant que des propriétés qui dépendent de la conſtitution réelle de ce corps, & ces propriétés n'étant autre choſe que des puiſſances *actives* ou *paſſives* par rapport à d'autres corps, perſonne n'a le droit de fixer la ſignification du mot *or*, en tant qu'il ſe rapporte à un tel corps exiſtant dans la nature ; perſonne, dis-je, ne peut la fixer à une certaine collection d'idées qu'on peut trouver dans ce corps, plutôt qu'à une autre. D'où il s'enſuit que la ſignification de ce mot doit être néceſſairement fort incertaine, puiſque différentes perſonnes obſervent différentes propriétés dans la même ſubſtance, comme il a été dit ; & je crois pouvoir ajouter, que perſonne ne les découvre toutes. Ce qui fait que nous n'avons que des deſcriptions fort imparfaites des choſes, & que la ſignification des mots eſt très-incertaine. CHAP. IX.

§. 18. De tout ce qu'on vient de dire, il eſt aiſé d'en conclure ce qui a été remarqué ci-deſſus, *Que les noms des idées ſimples ſont le moins ſujets à équivoque*, & cela, pour les raiſons ſuivantes. La premiere, parce que chacune des idées qu'ils ſignifient n'étant qu'une ſimple perception, on les forme plus aiſément, & on les conſerve plus diſtinctement que celles qui ſont plus complexes ; & par conſéquent elles ſont moins ſujettes à cette incertitude qui accompagne ordinairement les idées complexes des *ſubſtances* & des

Les noms des idées ſimples ſont les moins douteux.

CHAP. IX. *modes mixtes*, dans lesquelles on ne convient pas si facilement du nombre précis des *idées simples* dont elles sont composées, qu'on ne retient pas non plus si bien. La seconde raison pourquoi l'on est moins sujet à se méprendre dans les noms des idées simples, c'est qu'ils ne se rapportent à nulle autre essence qu'à la perception même que les choses produisent en nous & que ces noms signifient immédiatement; lequel rapport est au contraire la véritable cause pourquoi la signification des noms des substances est naturellement si perplexe, & donne occasion à tant de disputes. Ceux qui n'abusent pas des termes pour tromper les autres ou pour se tromper eux-mêmes, se méprennent rarement dans une langue qui leur est connue, sur l'usage & la signification des noms des idées simples. *Blanc*, *doux*, *jaune*, *amer*, sont des mots dont le sens se présente si naturellement que quiconque l'ignore & veut s'en instruire, le comprend aussi-tôt d'une maniere précise, ou l'apperçoit sans beaucoup de peine. Mais il n'est pas si aisé de savoir quelle collection d'idées simples est désignée au juste par les termes de *modestie* ou de *frugalité*, selon qu'ils sont employés par une autre personne. Et quoique nous soyons portés à croire que nous comprenons assez bien ce qu'on entend par *or* ou par *fer*, cependant il s'en faut bien que nous connoissions exactement l'idée complexe dont d'autres hommes se servent pour en être les signes; c'est fort rarement, à mon avis, qu'ils signifient précisément la même collection

d'idées dans l'eſprit de celui qui parle, & de celui qui écoute. Ce qui ne peut que produire des mécomptes & des diſputes, lorſque ces mots ſont employés dans des diſcours où les hommes font des propoſitions générales & voudroient établir dans leur eſprit des vérités univerſelles, & conſidérer les conſéquences qui en découlent.

§. 19. *Après les noms des idées ſimples, ceux des modes ſimples ſont*, par la même regle, *le moins ſujets à être ambigus*, & ſur-tout ceux des figures & des nombres dont on a des idées ſi claires & ſi diſtinctes. Car qui jamais a mal pris le ſens de *ſept* ou d'un *triangle*, s'il a eu deſſein de comprendre ce que c'eſt? Et en général on peut dire qu'en chaque eſpece les noms des idées les moins compoſées ſont les moins douteux.

Et après cela, ceux des *modes ſimples.*

§. 20. C'eſt pourquoi les *modes mixtes* qui ne ſont compoſées que d'un petit nombre d'idées ſimples les plus communes ont ordinairement des noms dont la ſignification n'eſt pas fort incertaine. Mais les noms de *modes mixtes* qui contiennent un grand nombre d'idées ſimples, ont communément des ſignifications fort douteuſes & fort indéterminées comme nous l'avons déjà montré. Les noms des ſubſtances qu'on attache à des idées qui ne ſont ni des eſſences réelles ni des repréſentations exactes des modeles modeles auxquels elles ſe rapportent, ſont encore ſujets à une plus grande incertitude, ſur-tout quand nous les employons à un uſage philoſophique.

Les noms les plus douteux ſont ceux des *modes mixtes* fort complexes, & des *ſubſtances.*

CHAP. IX.

Pourquoi l'on rejette cette imperfection ſur les mots.

§. 21. Comme la plus grande confuſion qui ſe trouve dans les noms des ſubſtances procéde pour l'ordinaire du défaut de connoiſſance & de l'incapacité où nous ſommes de découvrir leurs conſtitutions réelles, on pourra s'étonner avec quelqu'apparence de raiſon, que j'attache cette imperfection aux mots, plutôt que de la mettre ſur le compte de notre entendement. Et cette objection paroît ſi juſte, que je me crois obligé de dire pourquoi j'ai ſuivi cette méthode. J'avoue donc que, lorſque je commençai cet ouvrage, & long-temps après, il ne me vint nullement dans l'eſprit qu'il fût néceſſaire defaire aucune réflexion ſur les mots pour traiter cette matiere. Mais quand j'eus parcouru l'origine & la compoſition de nos idées, & que je commençai à examiner l'étendue & la certitude de nos connoiſſances, je trouvai qu'elles ont une liaiſon ſi étroite avec nos paroles, qu'à moins qu'on n'eut conſidéré auparavant avec exactitude, quelle eſt la force des mots, & comment ils ſignifient les choſes, on ne ſauroit guere parler clairement & raiſonnablement de la connoiſſance, qui roulant uniquement ſur la vérité eſt toujours renfermée dans des propoſitions. Et quoiqu'elle ſe termine aux choſes, je m'apperçus que c'étoit principalement par l'invention des mots, qui par cette raiſon me ſembloient à peine capables d'être ſéparés de nos connoiſſances générales. Il eſt du moins certain qu'ils s'interpoſent de telle maniere entre notre eſprit & la vérité que l'entendement veut contempler & comprendre, que

ſemblables au milieu par où paſſent les rayons des objets viſibles, ils répandent ſouvent des nuages ſur nos yeux & impoſent à notre entendement par le moyen de ce qu'ils ont d'obſcur & de confus. Si nous conſidérons que la plupart des illuſions que les hommes ſe font à eux-mêmes auſſi bien qu'aux autres, que la plupart des mépriſes qui ſe trouvent dans leurs notions & dans leurs diſputes viennent des mots & de leur ſignification incertaine ou mal entendue, nous aurons tout ſujet de croire que ce défaut n'eſt pas un petit obſtacle à la vraie & ſolide connoiſſance. D'où je conclus, qu'il eſt d'autant plus néceſſaire que nous ſoyons ſoigneuſement avertis, que bien loin qu'on ait regardé cela comme un inconvénient; l'art d'augmenter cet inconvénient a fait la plus conſidérable partie de l'étude des hommes, & a paſſé pour érudition & pour ſubtilité d'eſprit, comme nous le verrons dans le chapitre ſuivant. Mais je ſuis tenté de croire que, ſi l'on examinoit plus à fond les imperfections du langage conſideré comme l'inſtrument de nos connoiſſances, la plus grande partie des diſputes tomberoient d'elles-mêmes, & que le chemin de la connoiſſance & peut-être de la paix, ſeroit beaucoup plus ouvert aux hommes qu'il n'eſt encore. CHAP. IX.

§. 22. Une choſe au moins dont je ſuis aſſuré, c'eſt que dans toutes les langues la ſignification des mots dépendant extrêmement des penſées, des notions, & des idées de celui qui les emploie, elle doit être inévitablement très-incertaine dans

Cette incertitude des mots nous devroit apprendre à être modé-

CHAP. IX. l'esprit de bien des gens du même pays & qui parlent la même langue. Cela est si visible dans les auteurs grecs, que quiconque prendra la peine de feuilleter leurs écrits, trouvera dans presque chacun d'eux un langage différent, quoiqu'il voie par-tout les mêmes mots. Que si à cette difficulté naturelle qui se rencontre dans chaque pays, nous ajoutons celles que doit produire la différence des pays, & l'éloignement des temps dans lesquels ceux qui ont parlé & écrit ont eu différentes notions, divers tempéramens, différentes coutumes, allusions & figures de langage, *&c.* chacune desquelles choses avoit quelqu'influence sur la signification des mots, quoique présentement elles nous soient tout-à-fait inconnues; la raison nous obligera à avoir de l'indulgence & de la charité les uns pour les autres à l'égard des interprétations ou des faux sens que les uns ou les autres donnent à ces anciens écrits, puisqu'encore qu'il nous importe beaucoup de les bien entendre, ils renferment d'inévitables difficultés, attachées au langage, qui excepté les noms des *idées simples* & quelques-autres fort communs, ne sauroit faire connoître d'une maniere claire & déterminée le sens & l'intention de celui qui parle, à celui qui écoute, sans de continuelles définitions des termes. Et dans les discours de religion, de droit & de morale, où les matieres sont d'une plus haute importance, on y trouvera aussi de plus grandes difficultés.

rés, quand il s'agit d'imposer aux autres le sens que nous attribuons aux anciens auteurs.

§. 23. Le grand nombre de commentai-

res qu'on a faits ſur le vieux & ſur le nouveau teſtament, en ſont des preuves bien ſenſibles. Quoique tout ce qui eſt contenu dans le texte ſoit infailliblement véritable, le lecteur peut fort bien ſe tromper dans la maniere dont il l'explique, ou plutôt il ne ſauroit éviter de tomber ſur cela dans quelque mépriſe. Et il ne faut pas s'étonner que la volonté de dieu, lorſqu'elle eſt ainſi revêtue de paroles, ſoit ſujette à des ambiguités qui ſont inévitablement attachées à cette maniere de communication, puiſque ſon fils même étoit ſujet à toutes les foibleſſes & à toutes les incommodités de notre nature, excepté le péché, tandis qu'il a été revêtu de la chair humaine. Du reſte nous devons exalter ſa bonté de ce qu'il a daigné expoſer en caracteres ſi liſibles ſes ouvrages & ſa providence aux yeux de tout le monde, & de ce qu'il a accordé au genre-humain une aſſez grande meſure de raiſon pour que ceux qui n'ont jamais entendu parler de ſa parole écrite, ne puiſſent point douter de l'exiſtence d'un DIEU, ni de l'obéiſſance qui lui eſt due, s'ils appliquent leur eſprit à cette recherche. Puis donc que les préceptes de la religion naturelle ſont clairs & tout-à-fait proportionnés à l'intelligence du genre-humain, qu'ils ont rarement été mis en queſtion, & que d'ailleurs les autres vérités révélées qui nous ſont inſtillées par des livres & par le moyen des langues, ſont ſujettes aux obſcurités & aux difficultés qui ſont ordinaires & comme naturellement attachées aux mots, ce ſeroit, ce me ſem- CHAP. IX.

ble, une choſe bienſéante aux hommes de s'appliquer avec plus de ſoin & d'exactitude à l'obſervation des loix naturelles, & d'être moins impérieux & moins déciſifs à impoſer aux autres le ſens qu'ils donnent aux vérités que la révélation nous propoſe.

CHAPITRE X.

De l'Abus des Mots.

CHAP. X. Abus des mots.

§. 1. OUTRE l'imperfection naturelle au langage & l'obſcurité & la confuſion qu'il eſt ſi difficile d'éviter dans l'uſage des mots, il y a pluſieurs fautes & pluſieurs négligences volontaires que les hommes commettent dans cette maniere de communiquer leurs penſées, par où ils rendent la ſignification de ces ſignes moins claire & moins diſtincte qu'elle ne devroit être naturellement.

I. On ſe ſert des mots auxquels on n'attache aucune idée, ou du moins aucune idée claire.

§. 2. Le premier & le plus viſible abus qu'on commet en ce point, c'eſt qu'on ſe ſert de mots auxquels on n'attache aucune idée claire & diſtincte, ou, qui pis eſt, qu'on établit ſignes, ſans leur faire ſignifier aucune choſe. On peut diſtinguer ces mots en deux claſſes.

1. Chacun peut remarquer dans toutes les langues, certains mots, qu'on trouvera après les avoir bien examinés, ne ſignifier dans leur premiere origine & dans leur uſage ordinaire, aucune idée claire

& déterminée. La plupart des ſectes de philoſophie & de religion en ont introduit quelques-uns. Leurs auteurs ou leurs promoteurs affectant des ſentimens ſinguliers & au-deſſus de la portée ordinaire des hommes, ou bien voulant ſoutenir quelque opinion étrange ou cacher quelqu'endroit foible de leurs ſyſtêmes, ne manquent guere de fabriquer de nouveaux termes qu'on peut juſtement appeller de *vains ſons*, quand on vient à les examiner de près. Car ces mots ne contenant pas un amas déterminé d'idées qui leur aient été aſſignées quand on les a inventés pour la premiere fois : ou renfermant du moins des idées qu'on trouvera incompatibles après les avoir examinées, il ne faut pas s'étonner que dans la ſuite ce ne ſoient, dans l'uſage ordinaire qu'en fait le parti, que de vains ſons qui ne ſignifient que peu de choſe ou rien du tout, parmi des gens qui ſe ſe figurent qu'il ſuffit de les avoir ſouvent à la bouche, comme des caracteres diſtinctifs de leur égliſe ou de leur école, ſans ſe mettre beaucoup en peine d'examiner quelles ſont les idées préciſes que ces mots ſignifient. Il n'eſt pas néceſſaire que j'entaſſe ici des exemples de ces ſortes de termes, chacun peut en remarquer un aſſez grand nombre dans les livres & dans la converſation : ou s'il en veut faire une plus ample proviſion, je crois qu'il trouvera de quoi ſe contenter pleinement chez les ſcholaſtiques & les métaphyſiciens, parmi leſquels on peut ranger, à mon avis, les philoſophes de ces derniers ſiecles qui

CHAP. X.

CHAP. X. ont excité tant de disputes sur des questions physiques & morales.

§. 3. Il y en a d'autres qui portent ces abus encore plus avant, prenant si peu garde de ne pas se servir des mots qui dans leur premier usage sont à peine attachés à quelque idée claire & distincte, que par une négligence inexcusable ils emploient communément des mots adoptés par l'usage de la langue à des idées fort importantes, sans y attacher eux-mêmes aucune idée distincte. Les mots de *sagesse*, de *gloire*, de *grace*, &c. sont fort souvent dans la bouche des hommes : mais parmi ceux qui s'en servent combien y en a-t-il, qui, si on leur demandoit ce qu'ils entendent par-là, s'arrêteroient tout court, sans savoir que répondre? Preuve évidente qu'encore qu'ils aient appris ces sons & qu'ils les rappellent aisément dans leur mémoire, ils n'ont pourtant pas dans l'esprit des idées déterminées qui puissent être, pour ainsi dire, *exhibées* aux autres par le moyen de ces termes.

Cela vient de ce qu'on apprend les mots avant que d'apprendre les idées qui leur appartiennent.

§. 4. Comme il est facile aux hommes d'apprendre & de retenir des mots, & qu'ils ont été accoutumés à cela dès le berceau avant qu'ils connussent ou qu'ils eussent formé les idées complexes auxquelles les mots sont attachés, ou qui doivent se trouver dans les choses dont ils sont regardés comme les signes, ils continuent ordinairement d'en user de même pendant toute leur vie : de sorte que sans prendre la peine de fixer dans leur esprit des idées déterminées, ils se servent des mots pour désigner les notions

vagues & confuſes qu'ils ont dans l'eſprit, contens des mêmes mots que les autres emploient, comme ſi conſtamment le ſon même de ces mots devoit néceſſairement avoir le même ſens. Mais quoique les hommes s'accommodent de ce déſordre dans des affaires ordinaires de la vie où ils ne laiſſent pas de ſe faire entendre en cas de beſoin, ſe ſervant de tant de différentes expreſſions qu'ils ſont enfin concevoir aux autres ce qu'ils veulent dire; cependant lorſqu'ils viennent à raiſonner ſur leurs propres opinions, ou ſur leurs intérêts, ce défaut de ſignification dans leurs mots remplit viſiblement leur diſcours de quantité de vains ſons, & principalement ſur des points de morale, où les mots ne ſignifiant pour l'ordinaire que des amas nombreux & arbitraires d'idées qui ne ſont point unies réguliérement & conſtamment dans la nature, il arrive ſouvent qu'on ne penſe qu'au ſon des ſyllabes dont ces mots ſont compoſés, ou du moins qu'à des notions obſcures & fort incertaines qu'on y a attachées. Les hommes prennent les mots qu'ils trouvent en uſage chez leurs voiſins; & pour ne pas paroître ignorer ce que ces mots ſignifient, ils les emploient avec confiance ſans ſe mettre beaucoup en peine de les prendre en un ſens fixe & déterminé. Outre que cette conduite eſt commode, elle leur procure encore cet avantage, c'eſt que, comme dans ces ſortes de diſcours il leur arrive rarement d'avoir raiſon, ils ſont auſſi rarement convaincus qu'il ont tort: car entrepren- CHAP. X.

CHAP. X. dre de tirer d'erreur ces gens qui n'ont point de notions déterminées, c'eſt vouloir dépoſſéder de ſon habitation un vagabond qui n'a point de demeure fixe. C'eſt ainſi que j'imagine la choſe; & chacun peut obſerver en lui-même & dans les autres, ce qui en eſt.

II. On aplique les mots d'une maniere inconſtante.

§. 3. En ſecond lieu, un autre grand abus qu'on commet en cette rencontre, c'eſt *l'uſage inconſtant qu'on fait des mots.* Il eſt difficile de trouver un diſcours écrit ſur quelque ſujet & particulierement de controverſe, où celui qui voudra le lire avec attention, ne s'apperçoive que les mêmes mots & pour l'ordinaire ceux qui ſont les plus eſſentiels dans le diſcours & ſur leſquels roule le fort de la queſtion, y ſont employés en divers ſens, tantôt pour déſigner une certaine collection d'idées ſimples, & tantôt pour en déſigner une autre, ce qui eſt un parfait abus du langage. Comme les mots ſont deſtinés à être ſignes de mes idées, pour me ſervir à faire connoître ces idées aux autres hommes, non par une ſignification qui leur ſoit naturelle, mais par une inſtitution purement arbitraire; c'eſt une manifeſte tromperie que de faire ſignifier aux mots tantôt une choſe & tantôt une autre: procédé qu'on ne peut attribuer, s'il eſt volontaire, qu'à une extrême folie, ou à une grande malice. Un homme qui a un compte à faire avec un autre, peut auſſi honnêtement faire ſignifier aux caracteres des nombres quelquefois une certaine collection d'unités & quelquefois une autre, prendre, par exemple, ce caractere 3;

tantôt pour trois ; tantôt pour quatre, & quelquefois pour huit, qu'il peut dans un discours ou dans un raisonnement employer les mêmes mots pour signifier différentes collections d'idées simples. S'il se trouvoit des gens qui en usassent ainsi dans leurs comptes, qui, je vous prie, voudroit avoir affaire avec eux ? Il est visible que quiconque parleroit de cette maniere dans les affaires du monde, donnant à cette figure 8, quelquefois le nom de sept, & quelquefois celui de neuf, selon qu'il y trouveroit mieux son compte, seroit regardé comme un fou ou un méchant homme. Cependant dans les discours & dans les disputes des savants cette maniere d'agir passe ordinairement pour subtilité & pour véritable savoir. Mais pour moi, je n'en juge point ainsi, & si j'ose dire librement ma pensée, il me semble qu'un tel procédé est aussi mal-honnête que de mal placer les jettons en supputant un compte, & que la tromperie est d'autant plus grande, que la vérité est d'une bien plus haute importance & d'un plus grand prix que l'argent. CHAP. X.

§. 6. Un troisieme abus qu'on fait du langage, c'est *une obscurité affectée*, soit en donnant à des termes d'usage des significations nouvelles & inusitées, soit en introduisant des termes nouveaux & ambigus sans définir ni les uns ni les autres, ou bien en les joignant ensemble d'une maniere qui confonde le sens qu'ils ont ordinairement. Quoique la *philosophie péripatéticienne* se soit rendue remarquable par ce défaut, les autres sectes n'en ont pour- § III. Obscurité affectée par de mauvaises applications qu'on fait des mots.

CHAP. X. tant pas été tout-à-fait exemptes. A peine y en a-t-il aucune, (telle eſt l'imperfection des connoiſſances humaines) qui n'ait été embarraſſée de quelques difficultés qu'on a été contraint de couvrir par l'obſcurité des termes en confondant la ſignification des mots, afin que cette obſcurité fût comme un nuage devant les yeux du peuple, qui pût l'empêcher de découvrir les endroits foibles de leur hypotheſe. Quiconque eſt capable d'un peu de réflexion voit ſans peine que dans l'uſage ordinaire, *corps* & *extenſion* ſignifient deux idées diſtinctes; cependant il y a des gens qui trouvent néceſſaire d'en confondre la ſignification. Il n'y a rien qui ait plus contribué à mettre en vogue le dangereux abus du langage qui conſiſte à confondre la ſignification des termes, que la logique & les ſciences, telles qu'on les a maniées dans les écoles; & l'art de diſputer, qui a été en ſi grande admiration, a auſſi beaucoup augmenté les imperfections naturelles du langage, tandis qu'on l'a fait ſervir à embrouiller la ſignification des mots plutôt qu'à découvrir la nature & la vérité des choſes. En effet, qu'on jette les yeux ſur les ſavants écrits de cette eſpece, & l'on verra que les mots y ont un ſens plus obſcur, plus incertain & plus indéterminé que dans la converſation ordinaire.

La logique & les diſputes ont beaucoup contribué à cet abus.

§. 7. Cela doit être néceſſairement ainſi, par-tout où l'on juge de l'eſprit & du ſavoir des hommes par l'adreſſe qu'ils ont à diſputer. Et lorſque la réputation & les récompenſes ſont attachées à ces ſortes de conquêtes, qui dépendent le plus ſou-

vent de la ſubtilité des mots, ce n'eſt pas merveille que l'eſprit de l'homme étant tourné de ce côté-là, confonde, embrouille & ſubtiliſe la ſignification des ſons, en ſorte qu'il lui reſte toujours quelque choſe à dire pour combatre ou pour défendre quelque queſtion que ce ſoit, la victoire étant adjugée non à celui qui a la vérité de ſon côté, mais à celui qui parle le dernier dans la diſpute. CHAP. X.

§. 8. Quoique ce ſoit une adreſſe bien inutile, & à mon avis, entierement propre à nous détourner du chemin de la connoiſſance, elle a pourtant paſſé juſqu'ici pour ſubtilité & pénétration d'eſprit, & a remporté l'applaudiſſement des écoles & d'une partie des ſavants. Ce qui n'eſt pas fort ſurprenant : puiſque les anciens philoſophes (j'entends ces philoſophes ſubtils & chicaneurs que *Lucien* tourne ſi joliment & ſi raiſonnablement en ridicule) & depuis ce temps-là les ſcholaſtiques, prétendant acquérir de la gloire & gagner l'eſtime des hommes par une connoiſſance univerſelle à laquelle il eſt bien plus aiſé de prétendre, qu'il n'eſt facile de l'acquerir effectivement, ont trouvé par-là un bon moyen de couvrir leur ignorance par un tiſſu curieux, mais inexplicable, de paroles obſcures, & de ſe faire admirer des autres hommes par des termes inintelligibles, d'autant plus propres à cauſer de l'admiration qu'ils peuvent être moins entendus, bien qu'il paroiſſe par toute l'hiſtoire que ces profonds docteurs n'ont été, ni plus ſages, ni de plus grand ſervice que leurs voiſins, & qu'ils n'ont pas

Cette obſcurité eſt fauſſement appellée *ſubtilité*.

CHAP. X. fait grand bien aux hommes en général, ni aux ſociétés particulieres dont ils ont fait partie ; à moins que ce ne ſoit une choſe utile à la vie humaine, & digne de louange & de récompenſe que de fabriquer de nouveaux mots ſans propoſer de nouvelles choſes auxquelles ils puiſſent être appliqués, ou d'embrouiller & obſcurcir la ſignification de ceux qui ſont déjà uſités, & par-là de mettre tout en queſtion & en diſpute.

Ce ſavoir ne fait pas grand bien à la ſociété.

§. 9. En effet, ces ſavants diſputeurs, ces docteurs ſi capables & ſi intelligents ont eu beau paroître dans le monde avec toute leur ſcience, c'eſt à des politiques qui ignorent cette doctrine des écoles que les gouvernements du monde doivent leur tranquillité, leur défenſe & leur liberté : & c'eſt de la méchanique, toute idiote & mépriſée qu'elle eſt (car ce nom eſt diſgracié dans le monde) c'eſt de la méchanique, dis-je, exercée par des gens ſans lettres que nous viennent ces arts ſi utiles à la vie, qu'on perfectionne tous les jours. Cependant le ſavoir qui s'eſt introduit dans les écoles, a fait entiérement prévaloir dans ces derniers ſiecles cette ignorance artificielle, & ce docte jargon, qui par-là a été en ſi grand crédit dans le monde qu'il a engagé les gens de loiſir & d'eſprit dans mille diſputes embarraſſées ſur des mots intelligibles ; labyrinthe où l'admiration des ignorans & des idiots, qui prennent pour ſavoir profond tout ce qu'ils n'entendent pas, les a retenus bon gré malgré qu'ils en euſſent. D'ailleurs, il n'y a point de meilleur moyen pour mettre en vogue

ou pour défendre des doctrines étranges & absurdes que de les munir d'une légion de mots obscurs, douteux, & indéterminés. Ce qui pourtant rend ces retraites bien plus semblables à des cavernes de brigands ou à des tanieres de renards qu'à des fortereſſes de généreux guerriers. Que s'il est mal-aisé d'en chasser ceux qui s'y réfugient, ce n'est pas à cause de la force de ces lieux-là, mais à cause des ronces, des épines & de l'obscurité des buissons dont ils sont environnés. Car la fausseté étant par elle-même incompatible avec l'esprit de l'homme, il n'y a que l'obscurité qui puisse servir de défense à ce qui est absurde. Chap. X.

§. 10. C'est ainsi que cette docte ignorance, que cet art qui ne tend qu'à éloigner de la véritable connoissance les gens mêmes qui cherchent à s'instruire, a été provigné dans le monde & a répandu des ténebres dans l'entendement, en prétendant l'éclairer. Car nous voyons tous les jours que d'autres personnes de bon sens qui par leur éducation n'ont pas été dressés à cette espece de subtilité, peuvent exprimer nettement leurs pensées les uns aux autres, & se servir utilement du langage en le prenant dans la simplicité naturelle. Mais quoique les gens sans étude entendent assez bien les mots *blanc* & *noir*, & qu'ils ayent des notions constantes des idées que ces mots signifient, il s'est trouvé des philosophes qui avoient assez de savoir & de subtilité pour prouver que la *neige* est *noire*, c'est-à-dire, que le *blanc* est *noir*; par où ils avoient l'avantage d'a-

Il détruit au contraire les instrumens de l'instruction & de la conversation.

CHAP. X. néantir les inſtruments du diſcours, de la converſation, de l'inſtruction, & de la ſociété, tout leur art & toute leur ſubtilité n'aboutiſſant à autre choſe qu'à brouiller & confondre la ſignification des motes, & à rendre ainſi le langage moins utile qu'il ne l'eſt par ſes défauts réels : admirable talent, qui a été inconnu juſqu'ici aux gens ſans lettres !

Il eſt auſſi utile que le ſeroit l'art de confondre les caracteres

§. 11. Ces ſortes de ſavants ſervent autant à éclairer l'entendement des hommes & à leur procurer des commodités dans ce monde, que celui qui altérant la ſignification des caracteres déjà connus, feroit voir dans ſes écrits par une ſavante ſubtilité fort ſupérieure à la capacité d'un eſprit idiot, groſſier & vulgaire, qu'il peut mettre un A pour un B, & un D pour un E, &c, au grand étonnement de ſon lecteur à qui une telle invention ſeroit fort avantageuſe : car employer le mot de *noir* qu'on reconnoît univerſellement ſignifier une certaine idée ſimple, pour exprimer une autre idée, ou une idée contraire, c'eſt-à-dire, appeller la neige *noire*, c'eſt une auſſi grande extravagance que de mettre ce caractere A à qui l'on eſt convenu de faire ſignifier une modification de ſon ; faite par un certain mouvement des organes de la parole, pour B à qui l'on eſt convenu de faire ſignifier une autre modification de ſon, produit par un autre mouvement des mêmes organes.

Cet art d'obſcurcir les mots a embrouillé la religion & la juſtice.

§. 12. Mais ce mal n'eſt pas arrêté aux pointilleries de logique, ou à de vaines ſpéculations, il s'eſt inſinué dans ce qui intéreſſe le plus la vie & la ſociété hu-

maine, ayant obſcurci & embrouillé les vérités les plus importantes du droit & de la théologie, & jetté le déſordre & l'incertitude dans les affaires du genre-humain : de ſorte que s'il n'a pas détruit ces deux grandes regles des actions de l'homme, la *Religion* & la *Juſtice*, il les a rendues en grande partie inutiles. A quoi ont ſervi la plupart des commentaires & des controverſes ſur les loix de DIEU & des hommes, qu'à en rendre le ſens plus douteux & plus embarraſſé ? Combien de diſtinctions curieuſes, multipliées ſans fin ; combien de ſubtilités délicates a-t-on inventé ? Et qu'ont-elles produit que l'obſcurité & l'incertitude, en rendant les mots plus inintelligibles, & en dépayſant d'avance le lecteur ? Si cela n'étoit, d'où vient qu'on entend ſi facilement les princes dans les ordres communs qu'ils donnent de bouche ou par écrit, & qu'ils ſont ſi peu intelligibles dans les loix qu'ils preſcrivent à leurs peuples ? Et n'arrive-t-il pas ſouvent, comme il a été remarqué ci-deſſus, qu'un homme d'une capacité ordinaire liſant un paſſage de l'Ecriture, ou une loi, l'entend fort bien, juſqu'à ce qu'il ait conſulté un interprete ou un avocat, qui après avoir employé beaucoup de temps à expliquer ces endroits, fait en ſorte que les mots ne ſignifient rien du tout, ou qu'ils ſignifient tout ce qu'il lui plaît ? CHAP. X.

§. 13. Je ne prétends point examiner, en cet endroit, ſi quelques-uns de ceux qui exercent ces profeſſions ont introduit ce déſordre pour l'interêt du parti ; mais

Il ne doit pas paſſer pour ſavoir.

CHAP. X. je laiſſe à penſer, s'il ne ſeroit pas avantageux aux hommes à qui il importe de connoître les choſes comme elles ſont & de faire ce qu'ils doivent, & non d'employer leur vie à diſcourir de ces choſes à perte de vue, ou à ſe jouer ſur des mots, ſi, dis-je, il ne vaudroit pas mieux qu'on rendît l'uſage des mots ſimple & direct, & que le langage qui nous a été donné pour nous perfectionner dans la connoiſſance de la vérité, & pour lier les hommes en ſociété, ne fût point employé à obſcurcir la vérité, à confondre les droits des peuples, & à couvrir la morale & la religion de tenebres impénétrables; ou que du moins, ſi cela doit arriver ainſi, on ne le fit point paſſer pour connoiſſance & pour véritable ſavoir.

IV. Autre abus du langage; prendre les mots pour des choſes.

§. 14. En quatrieme lieu un grand abus qu'on fait des mots, c'eſt *qu'on les prend pour des choſes*. Quoique cela regarde en quelque maniere tous les noms en général, il arrive plus particulierement à l'égard des noms des ſubſtances; & ceux-là ſont ſurtout ſujets à commettre cet abus qui renferment leurs penſées dans un certain ſyſtême, & ſe laiſſent fortement prévenir en faveur de quelque hypotheſe reçue qu'ils croient ſans défauts, par où ils viennent à ſe perſuader que les termes de cette ſecte ſont ſi conformes à la nature des choſes, qu'ils répondent parfaitement à leur exiſtence réelle. Qui eſt-ce, par exemple, qui ayant été élevé dans la philoſophie péripatéticienne, ne ſe figure que les dix noms ſous leſquels ſont rangés les dix prédicamens, ſont exactement conformes à la

la nature des choſes ? Qui dans cette école n'eſt pas perſuadé que les *formes ſubſtantielles*, les *ames végétatives*, *l'horreur du vuide*, les *eſpeces intentionnelles*, &c. ſont quelque choſe de réel ? comme ils ont appris ces mots en commençant leurs études & qu'ils ont trouvé que leurs maîtres & les ſyſtêmes qu'on leur mettoit entre les mains, faiſoient beaucoup de fond ſur ces termes-là, ils ne ſauroient ſe mettre dans l'eſprit que ces mots ne ſont pas conformes aux choſes mêmes, & qu'ils ne repréſentent aucun être réellement exiſtant. Les platoniciens ont leur *ame du monde*, & les épicuriens la *tendence de leurs atomes vers le mouvement* dans le temps qu'ils ſont en repos. A peine y a-t-il aucune ſecte de philoſophie qui n'ait un amas diſtinct de termes que les autres n'entendent point. Et enfin ce jargon qui, vu la foibleſſe de l'entendement humain, eſt ſi propre à pallier l'ignorance des hommes & à couvrir leurs erreurs, devenant familier à ceux de la même ſecte, il paſſe dans leur eſprit pour ce qu'il y a de plus eſſentiel dans la langue, de plus expreſſif dans le diſcours. Si les *véhicules aériens & éthériens* du docteur *More* euſſent été une fois généralement introduits dans quelque endroit du monde où cette doctrine eût prévalu, ces termes auroient fait ſans doute d'aſſez fortes impreſſions ſur les eſprits des hommes pour leur perſuader l'exiſtence réelle de ces véhicules, tout auſſi bien qu'on a été ci-devant entêté de *formes ſubſtantielles*, & des *eſpeces intentionnelles*. CHAP. X.

CHAP. X. §. 15. Pour être pleinement convaincu, combien des noms pris pour des choſes ſont propres à jetter l'entendement dans l'erreur, il ne faut que lire avec attention les écrits des philoſophes. Et peut-être y en verra-t-on des preuves dans des mots qu'on ne s'aviſe guere de ſoupçonner de ce défaut. Je me contenterai d'en propoſer un ſeul, & qui eſt fort commun. Combien de diſputes embarraſſées n'a-t-on pas excité ſur la *matiere* comme ſi c'étoit un certain être réellement exiſtant dans la nature, diſtinct du *corps*, & cela parce que le mot de *matiere* ſignifie une idée diſtincte de celle du corps, ce qui eſt de la derniere évidence, car ſi les idées que ces deux termes ſignifient, étoient préciſément les mêmes, on pourroit les mettre indifféremment en tous lieux l'une à la place de l'autre. Or il eſt viſible que, quoiqu'on puiſſe dire proprement qu'*une ſeule matiere compoſe tous les corps*, on ne ſauroit dire, que *le corps compoſe toutes les matieres*. Nous diſons ordinairement, *un corps eſt plus grand qu'un autre*, mais ce ſeroit une façon de parler bien choquante & dont on ne s'eſt jamais aviſé de ſe ſervir, à ce que je crois, que de dire, *une matiere eſt plus grande qu'une autre*. Pourquoi cela? C'eſt qu'encore que la *matiere* & le *corps* ne ſoient pas réellement diſtincts, mais que l'un ſoit par-tout où eſt l'autre, cependant la *matiere* & le *corps* ſignifient deux différentes conceptions, dont l'une eſt incomplette, & n'eſt qu'une partie de l'autre. Car le *corps* ſignifie une ſubſtance ſolide, étendue, & fi-

Exemple ſur le mot de *matiere*.

gurée, dont la *matiere* n'eſt qu'une con- CHAP. X.
ception partiale & plus confuſe qu'on n'emploie, ce me ſemble, que pour exprimer la ſubſtance & la ſolidité du corps ſans conſiderer ſon étendue & ſa figure. C'eſt pour cela qu'en parlant de la *matiere*, nous en parlons comme d'une choſe unique, parce qu'en effet elle ne renferme que l'idée d'une ſubſtance ſolide qui eſt par-tout la même, qui eſt par-tout uniforme. Telle étant notre idée de la matiere, nous ne concevons non plus différentes *matieres* dans le monde que différentes *ſolidités* : nous ne parlons non plus de différentes matieres que de différentes ſolidités, quoique nous imaginions différents corps & que nous en parlions à tout moment, parce que l'étendue & la figure ſont capables de variation. Mais comme la *ſolidité* ne ſauroit exiſter ſans l'étendue & ſans figure, dès qu'on a pris la matiere pour un nom de quelque choſe qui exiſtoit réellement ſous cette préciſion, cette penſée a produit ſans doute tous ces diſcours obſcurs & inintelligibles, toutes ces diſputes embrouillées ſur la *matiere premiere* qui ont rempli la tête & les livres des philoſophes. Je laiſſe à penſer juſqu'à quel point cet abus peut regarder quantité d'autres termes généraux. Ce que je crois du moins pouvoir aſſurer, c'eſt qu'il y auroit beaucoup moins de diſputes dans le monde, ſi les mots étoient pris pour ce qu'ils ſont, ſeulement pour des ſignes de nos idées, & non pour les choſes mêmes. Car lorſque nous raiſonnons ſur la *matiere* ou ſur tel autre terme, nous ne raiſonnons effective-

CHAP. X.

ment que ſur l'idée que nous exprimons par ce ſon, ſoit que cette idée préciſe convienne avec quelque choſe qui exiſte réellement dans la nature, ou non. Et ſi les hommes vouloient dire quelles idées ils attachent aux mots dont ils ſe ſervent, il ne pourroit point y avoir la moitié tant d'obſcurités ou de diſputes dans la recherche ou dans la défenſe de la vérité, qu'il y en a.

C'eſt ce qui perpétue les erreurs.

§. 16. Mais quelque inconvénient qui naiſſe de cet abus des mots, je ſuis aſſuré que par le conſtant & ordinaire uſage qu'on en fait en ce ſens, ils entraînent les hommes dans des notions fort éloignées de la vérité des choſes. En effet, il ſeroit bien mal-aiſé de perſuader à quelqu'un que les mots dont ſe ſert ſon pere, ſon maître, ſon curé, quelqu'autre vénérable docteur ne ſignifient rien qui exiſte réellement dans le monde : prévention qui n'eſt peut-être pas l'une des moindres raiſons pourquoi il eſt difficile de déſabuſer les hommes de leurs erreurs, même dans des opinions purement philoſophiques, & où ils n'ont point d'autre intérêt que la vérité. Car les mots auxquels ils ont été accoutumés depuis long-temps, demeurant fortement imprimés dans leur eſprit, ce n'eſt pas merveille que l'on n'en puiſſe éloigner les fauſſes notions qui y ſont attachées.

V.

On prend les mots pour ce qu'ils ne ſignifient en aucune maniere.

§. 17. Un cinquieme abus qu'on fait des mots, c'eſt *de les mettre à la place des choſes qu'ils ne ſignifient ni ne peuvent ſignifier en aucune maniere.* On peut obſerver à l'égard des noms généraux des ſubſtan-

ces, dont nous ne connoiſſons que les CHAP. X.
eſſences nominales, comme nous l'avons déjà prouvé, que, lorſque nous en formons des propoſitions, & que nous affirmons ou nions quelque choſe ſur leur ſujet, nous avons accoutumé de ſuppoſer ou de prétendre tacitement que ces noms ſignifient l'eſſence réelle d'une certaine eſpece de ſubſtances. Car lorſqu'un homme dit, *l'or eſt malléable*, il entend & voudroit donner à entendre quelque choſe de plus que ceci, *ce que j'appelle or eſt malléable*, (quoique dans le fond cela ne ſignifie pas autre choſe) prétendant faire entendre par-là, que *l'or*, c'eſt-à-dire, *ce qui a l'eſſence réelle de l'or eſt malléable*; ce qui revient à ceci *que la malléabilité dépend & eſt inſéparable de l'eſſence réelle de l'or.* Mais ſi un homme ignore en quoi conſiſte cette eſſence réelle, la malléabilité n'eſt pas jointe effectivement dans ſon eſprit avec une eſſence qu'il ne connoît pas, mais ſeulement avec le ſon *or* qu'il met à la place de cette eſſence. Ainſi, quand nous diſons que c'eſt bien définir *l'homme* que de dire qu'il eſt un *animal raiſonnable*, & qu'au contraire c'eſt le mal définir que de dire que c'eſt *un animal ſans plumes, à deux pieds, avec de larges ongles*, il eſt viſible que nous ſuppoſons que le nom d'*homme* ſignifie dans ce cas-là l'eſſence réelle d'une eſpece, & que c'eſt autant que ſi l'on diſoit, qu'un *animal raiſonnable* renferme une meilleure deſcription de cette eſſence réelle, qu'un *animal à deux pieds, ſans plumes, & avec de larges ongles.* Car au-

CHAP. X.

trement, pourquoi *Platon* ne pouvoit-il pas faire ſignifier auſſi proprement au mot ἄνθρωπος ou *homme* une idée complexe, compoſée des idées d'un corps diſtingué des autres par une certaine figure & par d'autres apparences extérieures qu'*Ariſtote* a pu former une idée complexe qu'il a nommée ἄνθρωπος ou *homme* compoſée d'un corps & de la faculté de raiſonner qu'il a joint enſemble ; à moins qu'on ne ſuppoſe que le mot Grec *ci-deſſus* ſignifie quelqu'autre choſe que ce qu'il ſignifie, & qu'il tient la place de quelqu'autre choſe que de l'idée qu'un homme déclare vouloir exprimer par ce mot.

Comme lorſqu'on les met pour les eſſences réelles des ſubſtances.

§. 18. A la vérité, les noms des ſubſtances ſeroient beaucoup plus commodes, & les propoſitions qu'on formeroit ſur ces noms, beaucoup plus certaines, ſi les eſſences réelles des ſubſtances étoient les idées mêmes que nous avons dans l'eſprit & que ces noms ſignifient. Et c'eſt parce que ces eſſences réelles nous manquent, que nos paroles répandent ſi peu de lumiere ou de certitude dans les diſcours que nous faiſons ſur les ſubſtances. C'eſt pour cela que l'eſprit, voulant écarter cette imperfection autant qu'il peut, ſuppoſe tacitement que les mots ſignifient une choſe qui a cette eſſence réelle, comme ſi par-là il en approchoit de plus près. Car quoique le mot *homme* ou *or* ne ſignifie effectivement autre choſe qu'une idée complexe de propriétés jointes enſemble dans une certaine ſorte de ſubſtance ; cependant à peine ſe trouve-t-il une perſonne qui dans l'uſage de ces mots ne ſuppoſe

que chacun d'eux ſignifie une choſe qui a l'eſſence réelle, d'où dépendent ces propriétés. Mais tant s'en faut que l'imperfection de nos mots diminue par ce moyen, qu'au contraire elle eſt augmentée par l'abus viſible que nous en faiſons en leur voulant faire ſignifier quelque choſe dont le nom que nous donnons à notre idée complexe ne peut abſolument point être le ſigne, parce qu'elle n'eſt point renfermée dans cette idée. CHAP. X.

§. 19. Nous voyons en cela la raiſon pourquoi, à l'égard des *modes mixtes*, dès qu'une des idées qui entrent dans la compoſition d'un mode complexe, eſt exclue ou changée, on reconnoît auſſi-tôt qu'il eſt autre choſe, c'eſt-à-dire, qu'il eſt d'une autre eſpece, comme il paroît viſiblement par ces mots (1) *meurtre*, *aſſaſſinat*, *parricide*, &c. La raiſon de cela, c'eſt que l'idée complexe ſignifiée par le nom d'un *mode mixte* eſt l'eſſence réelle auſſi-bien que la nominale, & qu'il n'y

Ce qui fait que nous ne croyons pas que chaque changement qui arrive dans notre idée d'une ſubſtance n'en change pas l'eſpece.

(1) L'auteur propoſe, outre le mot de *parricide*, trois mots qui marquent trois eſpeces de meurtre bien diſtinctes. J'ai été obligé de les omettre, parce qu'on ne peut les exprimer en François que par périphraſes. Le premier eſt *chance-medly*, meurtre commis par haſard & ſans aucun deſſein. Le ſecond, *manſlaug ter*, meurtre qui n'a pas été fait de deſſein prémédité, quoique volontairement; comme lorſque dans une querelle entre deux perſonnes, l'aggreſſeur ayant le premier tiré l'épée, vient à être tué. Le troiſieme, *murther*, homicide de deſſein prémédité.

CHAP. X. a point de ſecret rapport de ce nom à aucune autre eſſence qu'à celle-là. Mais il n'en eſt pas de même à l'égard des ſubſtances. Car quoique dans celle que nous nommons *or*, l'un mette dans ſon idée complexe ce qu'un autre omet, & au contraire ; les hommes ne croient pourtant pas que pour cela l'eſpece ſoit changée, parce qu'en eux-mêmes ils rapportent ſecrettement ce nom à une eſſence réelle & immuable d'une choſe exiſtante, de laquelle eſſence ces propriétés dépendent & à laquelle ils ſuppoſent que ce nom eſt attaché. Celui qui ajoute à ſon idée complexe de l'or celle de *fixité* ou de capacité d'être diſſous dans l'*eau régale*, qu'il n'y mettoit pas auparavant, ne paſſe pas pour avoir changé l'eſpece, mais ſeulement pour avoir une idée plus parfaite en ajoutant une autre idée ſimple qui eſt toujours actuellement jointe aux autres, dont étoit compoſée ſa premiere idée complexe. Mais bien loin que ce rapport du nom à une choſe dont nous n'avons point d'idée, nous ſoit de quelque ſecours, il ne ſert qu'à nous jetter dans de plus grandes difficultés. Car par ce ſecret rapport à l'eſſence réelle d'une certaine eſpece de corps, le mot *or* par exemple, (qui étant pris pour une collection plus ou moins parfaite d'idées ſimples, ſert aſſez bien dans la converſation ordinaire à déſigner cette ſorte de corps) vient à n'avoir abſolument aucune ſignification, ſi on le prend pour quelque choſe dont nous n'avons nulle idée, & par ce moyen il ne peut ſignifier quoi que ce ſoit, lorſque le corps

lui-même eſt hors de vue. Car bien qu'on puiſſe ſe figurer que c'eſt la même choſe de raiſonner ſur le nom d'*or* & ſur une partie de ce corps même, comme ſur une *feuille d'or* qui eſt devant nos yeux, & que dans le diſcours ordinaire nous ſoyons obligés de mettre le nom à la place de la choſe même : on trouvera pourtant, ſi l'on y prend bien garde, que c'eſt une choſe entiérement différente. Chap. X.

§. 20. Ce qui je crois, diſpoſe ſi fort les hommes à mettre les noms à la place des eſſences réelles des eſpeces, c'eſt la ſuppoſition dont nous avons déjà parlé, que la nature agit régulierement dans la production des choſes, & fixe des bornés à chacune de ces eſpeces en donnant exactement la même conſtitution réelle & intérieure à chaque individu que nous rangeons ſous un nom général. Mais quiconque obſerve leurs différentes qualités, ne peut guere douter que pluſieurs des individus qui portent le même nom, ne ſoient auſſi différents l'un de l'autre dans leur conſtitution intérieure, que pluſieurs de ceux qui ſont rangés ſous différents noms ſpécifiques. Cependant cette ſuppoſition qu'on fait, *que la même conſtitution intérieure ſuit toujours le même nom ſpécifique*, porte les hommes à prendre ces noms pour des repréſentations de ces eſſences réelles ; quoique dans le fond ils ne ſignifient autre choſe que les idées complexes qu'on a dans l'eſprit quand on ſe ſe ſert de ces noms-là. De ſorte que ſignifiant, pour ainſi dire, une certaine choſe & étant mis à la place d'une autre,

La cauſe de cet abus, c'eſt qu'on ſuppoſe que la nature agit toujours réguliérement.

CHAP. X. ils ne peuvent qu'apporter beaucoup d'incertitude dans les discours des hommes, & sur-tout de ceux dont l'esprit a été entiérement imbu de la doctrine des *formes substantielles*, par laquelle ils sont fortement persuadés que les différentes especes des choses sont déterminées & distinguées avec la derniere exactitude.

Cet abus est fondé sur deux fausses suppositions.

§. 21. Mais quelqu'absurdité qu'il y ait à faire signifier aux noms que nous donnons aux choses, des idées que nous n'avons pas, ou (ce qui est la même chose) des essences qui nous sont inconnues, ce qui est en effet rendre nos paroles signe d'un rien; il est pourtant évident à quiconque réfléchit un peu sur l'usage que les hommes font des mots, que rien n'est plus ordinaire. Quand un homme demande si telle ou telle chose qu'il voit, (que ce soit un magot ou un *fœtus* monstrueux) est un homme ou non, il est visible que la question n'est pas si cette chose particuliere convient avec l'idée complexe que cette personne a dans l'esprit & qu'il signifie par le nom d'*homme*, mais si elle renferme l'essence réelle d'une espece de chose, laquelle essence il suppose que le nom d'*homme* signifie. Maniere d'employer les noms des substances qui contient ces deux fausses suppositions.

La premiere, qu'il y a certaines essences précises selon lesquelles la nature forme toutes les choses particulieres, & par où elles sont distinguées en especes. Il est hors de doute que chaque chose a une constitution réelle par où elle est ce qu'elle est, d'où dépendent ses qualités sensibles;

mais je penſe avoir prouvé que ce n'eſt pas là ce qui fait la diſtinction des eſpeces, de la maniere que nous les rangeons, ni ce qui en détermine les noms. CHAP. X.

Secondement, cet uſage des mots donne tacitement à entendre que nous avons des idées de ces eſſences. Car autrement, à quoi bon rechercher ſi telle ou telle choſe a l'eſſence réelle de l'eſpece que nous nommons *homme*, ſi nous ne ſuppoſons pas qu'il y a une telle eſſence ſpécifique qui eſt connue ? Ce qui pourtant eſt tout-à-fait faux. D'où il s'enſuit que cette application des noms par où nous voudrions leur faire ſignifier des idées que nous n'avons pas, doit apporter néceſſairement bien du déſordre dans les diſcours & dans les raiſonnements qu'on fait ſur ces noms-là, & cauſer de grands inconvéniens dans la communication que nous avons enſemble par le moyen des mots.

VI. On abuſe encore des mots en ſuppoſant qu'ils ont une ſignification certaine & évidente.

§. 22. En ſixieme lieu, un autre abus qu'on fait des mots, & qui eſt plus général, quoique peut-être moins remarqué, c'eſt que les hommes étant accoûtumés par un long & familier uſage, à leur attacher certaines idées ; ſont portés à ſe figurer qu'*il y a une liaiſon ſi étroite & ſi néceſſaire entre les noms & la ſignification qu'on leur donne, qu'ils ſuppoſent ſans peine qu'on ne peut qu'en comprendre le ſens*, & qu'il faut pour cet effet, recevoir les mots qui entrent dans le diſcours ſans en demander la ſignification, comme s'il étoit indubitable que dans l'uſage de ces ſons ordinaires & uſités, celui qui parle & celui qui écoute aient néceſſairement & préciſément la

CHAP. X. même idée ; d'où ils concluent, que, lorſqu'ils ſe ſont ſervis de quelques termes dans leurs diſcours, ils ont par ce moyen mis, pour ainſi dire, devant les yeux des autres la choſe-même dont ils parlent. Et prenant de même les mots des autres comme ſi naturellement ils avoient au juſte la ſignification qu'ils ont accoutumé eux-mêmes de leur donner, ils ne ſe mettent nullement en peine d'expliquer le ſens qu'ils attachent aux mots, ou d'entendre nettement celui que les autres leur donnent. C'eſt ce qui produit communément bien du bruit & des diſputes qui ne contribuent en rien à l'avancement ou à la connoiſſance de la vérité, tandis qu'on ſe figure que les mots ſont des ſignes conſtants & réglés des notions reçues d'un commun conſentement, quoique dans le fond ce ne ſoient que des ſignes arbitraires & variables des idées que chacun a dans l'eſprit. Cependant les hommes trouvent fort étrange qu'on s'aviſe quelquefois de leur demander dans un entretien ou dans la diſpute, où cela eſt abſolument néceſſaire, quelle eſt la ſignification des mots dont ils ſe ſervent ; quoiqu'il paroiſſe évidemment dans les raiſonnements qu'on fait en converſation, comme chacun peut s'en convaincre tous les jours par lui-même, qu'il y a peu de noms d'idées complexes que deux hommes emploient pour ſignifier préciſément la même collection d'idées. Il eſt difficile de trouver un mot qui n'en ſoit pas un exemple ſenſible. Il n'y a point de terme plus commun que celui de vie, & il ſe trouveroit peu de gens qui ne priſſent pour un

affront qu'on leur demandât ce qu'ils entendent par ce mot. Cependant, s'il eſt vrai qu'on mette en queſtion, ſi une plante qui eſt déjà formée dans la ſemence, a de la vie; ſi le poulet dans un œuf qui n'a pas encore été couvé, ou un homme en défaillance ſans ſentiment ni mouvement, eſt en vie ou non; il eſt aiſé de voir qu'une idée claire, diſtincte & déterminée n'accompagne pas toujours l'uſage d'un mot auſſi connu que celui de *vie*. A la vérité, les hommes ont quelques conceptions groſſieres & confuſes auxquelles ils appliquent les mots ordinaires de leur langue; & cet uſage vague qu'ils font des mots leur ſert aſſez bien dans leurs diſcours & dans leurs affaires ordinaires. Mais cela ne ſuffit pas dans des recherches philoſophiques. La véritable connoiſſance & le raiſonnement exact demandent des idées préciſes & déterminées. Et quoique les hommes ne veuillent pas paroître ſi peu intelligents & ſi importuns que de ne pouvoir comprendre ce que les autres diſent, ſans leur demander une explication de tous les termes dont ils ſe ſervent, ni critiques ſi incommodes que de reprendre ſans ceſſe les autres de l'uſage qu'ils font des mots; cependant lorſqu'il s'agit d'un point où la vérité eſt intéreſſée & dont on veut s'inſtruire exactement, je ne vois pas quelle faute il peut y avoir à s'informer de la ſignification des mots dont le ſens paroît douteux, ou pourquoi un homme devroit avoir honte d'avouer qu'il ignore en quel ſens une autre perſonne prend les mots dont il ſe ſert; puiſque pour le ſavoir certainement, il n'a point, d'autre voie que CHAP. X.

CHAP. X. de lui faire dire quelles ſont les idées qu'il y attache préciſément. Cet abus qu'on fait des mots en les prenant au haſard ſans ſavoir exactement quel ſens les autres leur donnent, s'eſt répandu plus avant & a eu de plus dangereuſes ſuites parmi les gens d'étude que parmi le reſte des hommes. La multiplication & l'opiniâtreté des diſputes d'où ſont venus tant de déſordres dans le monde ſavant, ne doivent leur principale origine qu'au mauvais uſage des mots. Car encore qu'on croie en général que tant de livres & de diſputes dont le monde eſt accablé, contiennent une grande diverſité d'opinions, cependant tout ce que je puis voir que font les ſavants de différents partis dans les raiſonnements qu'ils étalent les uns contre les autres, c'eſt qu'ils parlent différents langages, & je ſuis fort tenté de croire, que, lorſqu'ils viennent à quitter les mots pour penſer aux choſes & conſidérer ce qu'ils penſent, il arrive qu'ils penſent tous la même choſe, quoique peut-être leurs intérêts ſoient différents.

Les fins du langage ſont, 1. de faire entrer nos idées dans l'eſprit des autres hommes.

§. 23. Pour conclure ces conſidérations ſur l'imperfection & l'abus du langage; comme la fin du langage dans nos entretiens avec les autres hommes, conſiſte principalement dans ces trois choſes, *premiérement*, à faire connoître nos penſées ou nos idées aux autres, *ſecondement*, à le faire avec autant de facilité & de promptitude qu'il eſt poſſible, & *en troiſieme lieu*, à faire entrer dans l'eſprit par ce moyen la connoiſſance des choſes; le langage eſt mal appliqué ou imparfait, quand il

manque de remplir l'une de ces trois fins. CHAP. X.

Je dis en premier lieu, que les mots ne répondent pas à la premiere de ces fins, & ne font pas connoître les idées d'un homme à une autre perſonne, lorſque les hommes ont des noms à la bouche ſans avoir dans l'eſprit aucunes idées déterminées dont ces noms ſoient les ſignes; ou en ſecond lieu, lorſqu'ils appliquent les termes ordinaires & uſités d'une langue à des idées auxquelles l'uſage commun de cette langue ne les applique point, & enfin lorſqu'ils ne ſont pas conſtants dans cette application, faiſant ſignifier aux mots tantôt une idée, & bientôt après une autre.

§. 24. En ſecond lieu les hommes manquent à faire connoître leurs penſées avec toute la promptitude & toute la facilité poſſible, lorſqu'ils ont dans l'eſprit des idées complexes, ſans avoir des noms diſtincts pour les déſigner. C'eſt quelquefois la faute de la langue même qui n'a point de terme qu'on puiſſe appliquer à une telle ſignification; & quelquefois la faute de l'homme qui n'a pas encore appris le nom dont il pourroit ſe ſervir pour exprimer l'idée qu'il voudroit faire connoître à un autre. 2. De le faire promptement.

§. 25. En troiſieme lieu, les mots dont ſe ſervent les hommes ne ſauroient donner aucune connoiſſance des choſes, quand leurs idées ne s'accordent pas avec l'exiſtence réelle des choſes. Quoique ce défaut ait ſon origine dans nos idées qui ne ſont pas ſi conformes à la nature des choſes. 3. De leur donner par là la connoiſſance des choſes.

CHAP. X. qu'elles peuvent le devenir par le moyen de l'attention, de l'étude & de l'application, il ne laiſſe pourtant pas de s'étendre auſſi ſur nos mots, lorſque nous les employons comme ſignes d'être réels qui n'ont jamais eu aucune réalité.

Comment les mots dont ſe ſervent les hommes manquent à remplir ces trois fins.

§. 26. Car premiérement, quiconque retient les mots d'une langue ſans les appliquer à des idées diſtinctes qu'il ait dans l'eſprit, ne fait autre choſe, toutes les fois qu'il les emploie dans le diſcours, que prononcer des ſons qui ne ſignifient rien. Et quelque ſavant qu'il paroiſſe par l'uſage de quelques mots extraordinaires ou *ſcientifiques*, il n'eſt pas plus avancé par-là dans la connoiſſance des choſes que celui qui n'auroit dans ſon cabinet que de ſimples titres de livres, ſans ſavoir ce qu'ils contiennent, pourroit être chargé d'érudition. Car quoique tous ces termes ſoient placés dans un diſcours ſelon les regles les plus exactes de la grammaire, & cette cadence harmonieuſe des périodes les mieux tournées, ils ne renferment pourtant autre choſe que de ſimples ſons, & rien davantage.

§. 27. En ſecond lieu, quiconque a dans l'eſprit des idées complexes ſans des noms particuliers pour les déſigner, eſt à peu-près dans le cas où ſe trouveroit un libraire qui auroit dans ſa boutique quantité de livres en feuilles & ſans titres, qu'il ne pourroit par conſéquent faire connoître aux autres qu'en leur montrant les feuilles détachées, & les donnant l'une après l'autre. De même, cet homme eſt embarraſſé dans la converſation, faute de mots pour

communiquer aux autres, ſes idées com- CHAP. X.
plexes qu'il ne peut leur faire connoître que par une énumération des idées ſimples dont elles ſont compoſées ; de ſorte qu'il eſt ſouvent obligé d'employer vingt mots pour exprimer ce qu'une autre perſonne donne à entendre par un ſeul mot.

§. 28. En troiſieme lieu, celui qui n'emploie pas conſtamment le même ſigne pour ſignifier la même idée, mais ſe ſert des mêmes mots, tantôt dans un ſens & tantôt dans un autre, doit paſſer dans les écoles & dans les converſations ordinaires pour un homme auſſi ſincere que celui qui, au marché & à la bourſe, vend différentes choſes ſous le même nom.

§. 29. En quatrieme lieu, celui qui applique les mots d'une langue à des idées différentes de celle qu'ils ſignifient dans l'uſage ordinaire du pays, a beau avoir l'entendement rempli de lumiere, il ne pourra guere éclairer les autres ſans définir ſes termes. Car encore que ce ſoient des ſons ordinairement connus, aiſément entendus de ceux qui y ſont accoutumés ; cependant s'ils viennent à ſignifier d'autres idées que celles qu'ils ſignifient communément & qu'ils ont accoutumé d'exciter dans l'eſprit de ceux qui les entendent, ils ne ſauroient faire connoître les penſées de celui qui les emploie dans un autre ſens.

§. 30. En cinquieme lieu, celui qui, venant à imaginer des ſubſtances qui n'ont jamais exiſté, ſe remplit la tête d'idées qui n'ont aucun rapport avec la nature réelle des choſes, ne laiſſe pas de donner à ces ſubſtances & à ces idées des noms

CHAP. X. fixes & déterminés, peut bien remplir ſes diſcours & peut-être la tête d'une autre perſonne de ſes imaginations chimériques; mais il ne ſauroit faire par ce moyen un ſeul pas dans la vraie & réelle connoiſſance des choſes.

§. 31. Celui qui a des noms ſans idées, n'attache aucun ſens à ſes mots & ne prononce que de vains ſons. Celui qui a des idées complexes ſans noms pour les déſigner, ne ſauroit s'exprimer facilement & en peu de mots, mais eſt obligé de ſe ſervir de périphraſes. Celui qui emploie les mots d'une maniere vague & inconſtante, ne ſera pas écouté, ou du moins ne ſera point entendu. Celui qui applique les mots à des idées différentes de celles qu'ils marquent dans l'uſage ordinaire, ignore la propriété de ſa langue & parle jargon: & celui qui a des idées de ſubſtances, incompatibles avec l'exiſtence réelle des choſes, eſt deſtitué par cela même des matériaux de la vraie connoiſſance, & n'a l'eſprit rempli que de chimeres.

Comment à l'égard des ſubſtances.

§. 32. Dans les notions que nous nous formons des ſubſtances, nous pouvons commettre toutes les fautes dont je viens de parler. 1. Par exemple, celui qui ſe ſert du mot de *tarentule* ſans avoir aucune image ou idée de ce qu'il ſignifie, prononce un bon mot, mais juſques-là, il n'entend rien du tout par ce ſon. 2. Celui qui dans un pays nouvellement découvert, voit pluſieurs ſortes d'animaux & de végétaux qu'il ne connoiſſoit pas auparavant, peut en avoir des idées auſſi véritables que d'un *cheval* ou d'un *cerf*; mais il ne

ſauroit en parler que par des deſcriptions, juſqu'à ce qu'il apprenne les noms que les habitants du pays leur donnent, ou qu'il leur en ait impoſé lui-même. Celui qui emploie le mot de *corps*, tantôt pour déſigner la ſimple étendue, & quelquefois pour exprimer l'étendue & la ſolidité jointes enſemble, parlera d'une maniere trompeuſe & entiérement ſophiſtique. 4. Celui qui donne le nom de *cheval* à l'idée que l'uſage ordinaire déſigne par le mot de *mule*, parle improprement & ne veut point être entendu. 5. Celui qui ſe figure que le mot de *centaure* ſignifie quelque être réel, ſe trompe lui-même, & prend des mots pour des choſes.

Comment à l'égard des *modes* & des relations.

§. 33. Dans les modes & dans les relations nous ne ſommes ſujets en général qu'aux quatre premiers de ces inconvéniens. Car 1. je puis me reſſouvenir des noms des *modes*, comme celui de *gratitude* ou de *charité*, & cependant n'avoir dans l'eſprit aucune idée préciſe, attachée à ces noms-là. 2. Je puis avoir des idées, & ne ſavoir pas les noms qui leur appartiennent: je puis avoir par exemple, l'idée d'un homme qui boit juſqu'à ce qu'il change de couleur, & d'humeur, qu'il commence à bégayer, à avoir les yeux rouges & à ne pouvoir ſe ſoutenir ſur ſes pieds, & cependant ne ſavoir pas que cela s'appelle *yvreſſe*. 3. Je puis avoir des idées des vertus ou des vices & en connoître les noms, mais les mal appliquer, comme lorſque j'applique le mot de *frugalité* à l'idée que d'autres appellent *avarice*, & qu'ils déſignent par ce ſon. 4. Je puis enfin employer ces noms-là d'une maniere inconſtante,

CHAP. IX. tantôt pour être ſignes d'une idée & tantôt d'une autre. 5. Mais du reſte dans les modes & dans les relations je ne ſaurois avoir des idées incompatibles avec l'exiſtence des choſes, car comme les modes ſont des idées complexes que l'eſprit forme à plaiſir, & que la relation n'eſt autre choſe que la maniere dont je conſidere ou compare deux choſes enſemble, & que c'eſt auſſi une idée de mon invention, à peine peut-il arriver que de telles idées ſoient incompatibles avec aucune choſe exiſtante, puiſqu'elles ne ſont pas dans l'eſprit comme des copies de choſes faites régulierement par la nature, ni comme des propriétés qui découlent inſéparablement de la conſtitution intérieure ou de l'eſſence d'aucune ſubſtance, mais plutôt comme des modeles placés dans ma mémoire avec des noms que je leur aſſigne pour m'en ſervir à dénoter les actions & les relations à meſure qu'elles viennent à exiſter. La mépriſe que je fais communément en cette occaſion, c'eſt de donner un faux nom à mes conceptions, d'où il arrive qu'employant les mots dans un ſens différent de celui que les autres hommes leur donnent, je me rends intelligible, & l'on croit que j'ai de fauſſes idées de ces choſes lorſque je leur donne de faux noms. Mais ſi dans mes idées des *modes mixtes* ou des relations je mets enſemble des idées incompatibles, je me remplirai auſſi la tête de chimeres; puiſqu'à bien examiner de telles idées il eſt tout viſible qu'elles ne ſauroient exiſter dans l'eſprit, tant s'en faut qu'elles puiſſent ſervir à dénoter quelqu'être réel.

CHAP. X. VII. Les termes figurés doivent être comptés pour un abus du langage.

§. 34. Comme ce qu'on appelle *esprit* & *imagination* est mieux reçu dans le monde que la connoissance réelle & la vérité toute seche, on aura de la peine à regarder les *termes figurés & les allusions* comme une imperfection & un véritable abus du langage. J'avoue que dans des discours où nous cherchons plutôt à plaire & à divertir, qu'à instruire & à perfectionner le jugement on ne peut guere faire passer pour fautes ces sortes d'ornemens qu'on emprunte des figures. Mais si nous voulons représenter les choses comme elles sont, il faut reconnoître qu'excepté l'ordre & la netteté, tout l'art de la Rhétorique, toutes ces applications artificielles & figurées qu'on fait des mots, suivant les regles que l'éloquence a inventées, ne servent à autre chose qu'à insinuer de fausses idées dans l'esprit, qu'à émouvoir les passions & à séduire par-là le jugement; de sorte que ce sont en effet de parfaites supercheries. Et par conséquent l'art oratoire a beau faire recevoir ou même admirer tous ces différents traits, il est hors de doute qu'il faut les éviter absolument dans tous les discours qui sont destinés à l'instruction, & l'on ne peut les regarder que comme de grands défauts ou dans le langage ou dans la personne qui s'en sert, par-tout où la vérité est intéressée. Il seroit inutile de dire ici quels sont ces tours d'éloquence, & de combien d'especes différentes il y en a, les livres de Rhétorique dont le monde est abondamment pourvu, en informeront ceux qui l'ignorent. Une seule chose que je ne puis m'empêcher de remarquer, c'est combien

CHAP. X les hommes prennent peu d'intérêt à la conſervation & à l'avancement de la vérité, puiſque c'eſt à cet art fallacieux qu'on donne le premier rang & les recompenſes. Il eſt, dis-je, bien viſible que les hommes aiment beaucoup à tromper & à être trompés, puiſque la Rhétorique, ce puiſſant inſtrument d'erreurs & de fourberies, a ſes profeſſeurs gagés, qu'elle eſt enſeignée publiquement, & qu'elle a toujours été en grande réputation dans le monde. Cela eſt ſi vrai, que je ne doute pas que ce que je viens de dire(1) contre cet art,

(1) Je crois que qui diſtingueroit exactement les artifices de la *déclamation* d'avec les regles ſolides d'une véritable éloquence ſeroit convaincu que l'éloquence eſt en effet un art très-ſérieux & très-utile, *propre à inſtruire, à réprimer les paſſions, à corriger les mœurs, à ſoutenir les loix, à diriger les délibérations publiques, à rendre les hommes bons & heureux*, comme l'aſſure & le prouve l'illuſtre auteur du *Telemaque* dans ſes *Réflexions ſur la rhétorique*, p. 19. d'où j'ai tranſcrit cet éloge de l'éloquence. Si on lit tout ce que ce grand homme ajoute pour caractériſer le véritable orateur, & le diſtinguer *du déclamateur Fleuri qui ne cherche que des phraſes brillantes & des tours ingénieux, qui ignorant le fond des choſes ſait parler avec grace ſans ſavoir ce qu'il faut dire, qui énerve les plus grandes vérités par des ornements vains & exceſſifs*, on reconnoîtra que la véritable éloquence a une beauté réelle, & que ceux qui la connoiſſent telle qu'elle eſt, en peuvent faire un très-bon uſage. Et j'oſe aſſurer que s'il ne paroiſſoit aucune trace de la véritable éloquence dans cet ouvrage de M. Locke, peu de gens voudroient ou pourroient ſe donner la peine de le lire.

ne ſoit regardé comme l'effet d'une extrême audace, pour ne pas dire d'une brutalité ſans exemple. Car l'*éloquence*, ſemblable au beau ſexe, a des charmes trop puiſſants pour qu'on puiſſe être admis à parler contre elle, & c'eſt en vain qu'on découvriroit les défauts de certains arts décevants par leſquels les hommes prennent plaiſir à être trompés. CHAP. X.

CHAPITRE XI.

Des remedes qu'on peut apporter aux imperfections, & aux abus dont on vient de parler.

§. 1. NOUS venons de voir au long quelles ſont les imperfections naturelles du langage, & celles que les hommes y ont introduites : & comme le diſcours eſt le grand lien de la ſocieté humaine, & le canal commun par où les progrès qu'un homme fait dans la connoiſſance ſont communiqués à d'autres hommes & d'une génération à l'autre, c'eſt une choſe bien digne de nos ſoins de conſiderer quels remedes on pourroit apporter aux inconvéniens qui ont été propoſés dans les deux chapitres précedents. CHAP. XI. C'eſt une choſe digne de nos ſoins de chercher les moyens de remédier aux abus dont on vient de parler.

§. 2. Je ne ſuis pas aſſez vain pour m'imaginer que qui que ce ſoit puiſſe ſonger à tenter de réformer parfaitement ; je ne dis pas toutes les langues du monde, mais même celle de ſon propre pays, ſans ſe Ils ne ſont pas faciles à trouver.

CHAP. XI. rendre lui-même ridicule. Car exiger que les hommes employaſſent conſtamment les mots dans un même ſens, & pour n'exprimer que des idées déterminées & uniformes, ce ſeroit ſe figurer que tous les hommes devroient avoir les mêmes notions, & ne parler que des choſes dont ils ont des idées claires & diſtinctes; ce que perſonne ne doit eſperer, s'il n'a la vanité de ſe figurer qu'il pourra engager les hommes à être fort éclairés ou fort taciturnes. Et il faut avoir bien peu de connoiſſance du monde pour croire qu'une grande volubilité de langue ne ſe trouve qu'à la ſuite d'un bon jugement, & que la ſeule regle que les hommes ſe font de parler plus ou moins, ſoit fondée ſur le plus ou ſur le moins de connoiſſance qu'ils ont.

Mais ils ſont néceſſaires en philoſophie.

§. 3. Mais quoiqu'il ne faille pas ſe mettre en peine de réformer de langage du marché & de la bourſe, & d'ôter aux femmelettes leurs anciens privileges de s'aſſembler pour caquetter ſur tout à perte de vue, & quoi qu'il puiſſe peut-être ſembler mauvais aux étudiants & aux logiciens de profeſſion qu'on propoſe quelque moyen d'abréger la longueur ou le nombre de leurs diſputes, je crois pourtant que ceux qui prétendent ſérieuſement à la recherche ou à la défenſe de la vérité, devroient ſe faire une obligation d'étudier comment ils pourroient s'exprimer ſans ces obſcurités & ces équivoques auxquels les mots dont les hommes ſe ſervent, ſont naturellement ſujets, ſi l'on n'a le ſoin de les en dégager.

§. 4.

§. 4. Car qui conſidérera les erreurs, la confuſion, les mépriſes & les ténébres que le mauvais uſage des mots a répandu dans le monde, trouvera quelque ſujet de douter ſi le langage conſidéré dans l'uſage qu'on en a fait, a plus contribué à avancer ou à interrompre la connoiſſance de la vérité parmi les hommes. Combien n'y a-t-il pas de gens qui, lorſqu'ils veulent penſer aux choſes, attachent uniquement leurs penſées aux mots, & ſur-tout, quand ils appliquent leurs eſprits à des ſujets de morale? Le moyen d'être ſurpris après cela que le réſultat de ces contemplations ou raiſonnements qui ne roulent que ſur des ſons, en ſorte que les idées qu'on y attache ſont très-confuſes ou fort incertaines, ou peut-être ne ſont rien du tout, le moyen, dis-je, d'être ſurpris que de telles penſées & de tels raiſonnements ne ſe terminent qu'à des déciſions obſcures & erronées ſans produire aucune connoiſſance claire & raiſonnée.

CHAP. XI. L'abus des mots cauſe de grandes erreurs.

§. 5. Les hommes ſouffrent de cet inconvénient, cauſé par le mauvais uſage des mots, dans leurs méditations particulieres; mais les déſordres qu'il produit dans leur converſation, dans leurs diſcours, & dans leurs raiſonnemens avec les autres hommes, ſont encore plus viſibles. Car le langage étant le grand canal par où les hommes s'entre-communiquent leurs découvertes, leurs raiſonnemens, & leurs connoiſſances, quoique celui qui en fait un mauvais uſage ne corrompe pas les ſources de la connoiſſance qui ſont dans les choſes, il ne laiſſe pas, autant qu'il dépend de lui,

Comme l'opiniâtreté.

CHAP. XI. de rompre ou de boucher les canaux par lesquels elle se répand pour l'usage & le bien du genre-humain. Celui qui se sert des mots sans leur donner un sens clair & déterminé ne fait autre chose que se tromper lui-même, & enduire les autres en erreur, & quiconque en use ainsi de propos délibéré, doit être regardé comme ennemi de la vérité & de la connoissance. L'on ne doit pourtant pas être surpris qu'on ait si fort accablé les sciences & tout ce qui fait partie de la connoissance, de termes obscurs & équivoques, d'expressions douteuses & destituées de sens, toutes propres à faire que l'esprit le plus attentif ou le plus pénétrant ne soit guere plus instruit ou plus orthodoxe, ou plutôt ne le soit pas davantage que le plus grossier qui reçoit ces mots sans s'appliquer le moins du monde à les entendre; puisque la subtilité a passé si hautement pour vertu dans la personne de ceux qui font profession, d'enseigner ou de défendre la vérité : vertu qui ne consistant pour l'ordinaire que dans un usage illusoire de termes obscurs ou trompeurs, n'est propre qu'à rendre les hommes plus vains dans leur ignorance, & plus obstinés dans leurs erreurs.

Les disputes. §. 6. On n'a qu'à jetter les yeux sur des livres de controverse de toute espece, pour voir que tous ces termes obscurs, indéterminés ou équivoques, ne produisent autre chose que du bruit & des querelles sur des sons, sans jamais convaincre ou éclairer l'esprit. Car si celui qui parle, & celui qui écoute, ne conviennent point

entr'eux des idées que ſignifient les mots dont ils ſe ſervent, le raiſonnement ne roule point ſur des choſes, mais ſur des mots. Pendant tout le temps qu'un de ces mots dont la ſignification n'eſt point déterminée entr'eux, vient à être employé dans le diſcours, il ne ſe préſente à leur eſprit aucun autre objet ſur lequel ils conviennent d'un ſimple ſon, les choſes auxquelles ils penſent en ce temps-là comme exprimées par ces mots, étant tout-à-fait différentes. CHAP. XI.

§. 7. Lorſqu'on demande ſi une *chauve-ſouris* eſt un *oiſeau* ou non, la queſtion n'eſt pas, ſi une chauve-ſouris eſt autre choſe que ce qu'elle eſt effectivement, ou ſi elle a d'autres qualités qu'elle n'a véritablement, car il ſeroit de la derniere abſurdité d'avoir aucun doute là-deſſus. Mais la queſtion eſt, 1. ou entre ceux qui reconnoiſſent n'avoir que des idées imparfaites de l'une des eſpeces ou de toutes les deux eſpeces de choſes qu'on ſuppoſe que ces noms ſignifient; & en ce cas-là, c'eſt une recherche réelle ſur la nature d'un *oiſeau* ou d'une *chauve-ſouris*, par où ils tâchent de rendre les idées qu'ils en ont des plus complettes, tout imparfaites qu'elles ſont; & cela en examinant, ſi toutes les idées ſimples qui combinées enſemble ſont déſignées par le nom d'*oiſeau*, ſe peuvent toutes rencontrer dans une *chauve-ſouris*: ce qui n'eſt point une queſtion de gens qui diſputent, mais de perſonnes qui examinent ſans affirmer ni nier quoique ce ſoit. Ou bien en ſecond lieu, cette queſtion ſe paſſe entre des gens qui diſputent, dont l'un

Exemple tiré d'une *chauve-ſouris* & d'un *oiſeau*.

CHAP. XI. affirme & l'autre nie qu'une *chauve-ſouris* ſoit un *oiſeau* : mais alors la queſtion roule ſimplement ſur la ſignification d'un de ces mots ou de tous les deux enſemble, parce que n'ayant pas de part & d'autre les mêmes idées complexes qu'ils déſignent par ces deux noms, l'un ſoutient que ces deux noms peuvent être affirmés l'un de l'autre, & l'autre le nie. S'ils étoient d'abord ſur la ſignification de ces deux noms, il ſeroit impoſſible qu'ils y puſſent trouver un ſujet de diſpute ; car cela étant une fois arrêté entr'eux, ils verroient d'abord & avec la derniere évidence, ſi toutes les idées du nom le plus général qui eſt *oiſeau*, ſe trouveroient dans l'idée complexe d'une *chauve-ſouris* ou non, & par ce moyen on ne ſauroit douter ſi une chauve-ſouris ſeroit un oiſeau ou non. A propos de quoi je voudrois bien qu'on conſidérât & qu'on examinât ſoigneuſement, ſi la plus grande partie des diſputes qu'il y a dans le monde ne ſont pas purement *verbales*, & ne roulent point uniquement ſur la ſignification des mots ; & s'il n'eſt pas vrai que, ſi l'on venoit à définir les termes dont on ſe ſert pour les exprimer, & qu'on les réduisît aux collections déterminées des idées ſimples qu'ils ſignifient, (ce qu'on peut faire, lorſqu'ils ſignifient effectivement quelque choſe) ces diſputes finiroient d'elles-mêmes & s'évanouiroient auſſi-tôt. Qu'on voie après cela, ce que c'eſt que l'art de diſputer, & combien l'occupation de ceux dont l'étude ne conſiſte que dans une vaine oſtentation de ſons, c'eſt-à-dire, qui emploient toute leur vie à des diſpu-

tes & des controverſes, contribue à leur avantage, ou à celui des autres hommes. Du reſte, quand je remarquerai que quelqu'un de ces diſputeurs écarte de tous les termes l'équivoque & l'obſcurité, (ce que chacun peut faire à l'égard des mots dont il ſe ſert lui-même,) je croirai qu'il combat véritablement pour la vérité & pour la paix, & qu'il n'eſt point eſclave de la vanité, de l'ambition, ou de l'amour de parti. CHAP. XI.

§. 8. Pour remédier aux défauts de langage dont on a parlé dans les deux derniers chapitres, & pour prévenir les inconvéniens qui s'en enſuivent, je m'imagine que l'obſervation des regles ſuivantes pourra être de quelqu'uſage, juſqu'à ce que quelqu'autre plus habile que moi, veuille bien prendre la peine de méditer plus profondément ſur ce ſujet, & faire part de ſes penſées au public.

I. Remede : n'employer aucun mot ſans y attacher une idée.

Premiérement donc, chacun devroit prendre ſoin *de ne ſe ſervir d'aucun mot ſans ſignification*, ni d'aucun nom auquel il n'attachât quelqu'idée. Cette regle ne paroîtra pas inutile à quiconque prendra la peine de rappeller en lui-même, combien de fois il a remarqué des mots de cette nature comme *inſtinct*, *ſympathie*, *antipathie*, &c. employés de telle maniere dans le diſcours des autres hommes, qu'il lui eſt aiſé d'en conclure que ceux qui s'en ſervent n'ont dans l'eſprit aucunes idées auxquelles ils ayent ſoin de les attacher; mais qu'ils les prononcent ſeulement comme de ſimples ſons, qui pour l'ordinaire tiennent lieu de raiſon en pareille rencon-

CHAP. XI. tre. Ce n'eſt pas que ces mots & autres ſemblables n'ayent des ſignifications propres dans leſquelles on peut les employer raiſonnablement ; mais comme il n'y a point de liaiſon naturelle entre aucun mot & aucune idée, il peut arriver que des gens apprenant ces mots-là & quelques autres que ce ſoit par routine, les prononcent ou les écrivent ſans avoir dans l'eſprit des idées auxquelles ils les ayent attachées & dont ils les rendent ſignes, ce qu'il faut pourtant que les hommes faſſent néceſſairement, s'ils veulent ſe rendre intelligibles à eux-memes.

II. Remede : avoir des idées diſtinctes attachées aux mots qui expriment des *modes*.

§. 9. En ſecond lieu, il ne ſuffit pas qu'un homme emploie les mots comme ſignes de quelques idées, il faut encore que les idées qu'il leur attache, ſi elles ſont ſimples, ſoient claires & diſtinctes ; & ſi elles ſont complexes, qu'elles ſoient déterminées, c'eſt-à-dire, qu'une collection préciſe d'idées ſimples ſoit fixée dans l'eſprit avec un ſon qui lui ſoit attaché comme ſigne de cette collection préciſe & déterminée, & non d'aucune autre choſe. Ceci eſt fort néceſſaire par rapport aux noms des *modes*, & ſur-tout par rapport aux mots qui n'ayant dans la nature aucun objet déterminé d'où leurs idées ſoient déduites comme de leurs originaux, ſont ſujets à tomber dans une grande confuſion. Le mot de *juſtice* eſt dans la bouche de tout le monde, mais, il eſt accompagné le plus ſouvent d'une ſignification fort vague & fort indéterminée : ce qui ſera toujours ainſi, à moins qu'un homme n'ait dans l'eſprit une collection diſtincte

de toutes les parties dont cette idée com- CHAP. XI.
plexe eſt compoſée : & ſi ces parties renferment d'autres parties, il doit pouvoir les diviſer encore ; juſqu'à ce qu'il vienne enfin aux idées ſimples qui la compoſent. Sans cela l'on fait un mauvais uſage des mots, de celui de *juſtice*, par exemple, ou de quelqu'autre que ce ſoit. Je ne dis pas qu'un homme ſoit obligé de rappeller & de faire cette analyſe au long, toutes les fois que le nom de *juſtice* ſe rencontre dans ſon chemin ; mais il faut du moins qu'il ait examiné la ſignification de ce mot, & qu'il ait fixé dans ſon eſprit l'idée de toutes ſes parties, de telle maniere qu'il puiſſe en venir-là quand il lui plaît. Si, par exemple, quelqu'un ſe repréſente la juſtice comme *une conduite à l'égard de la perſonne & des biens d'autrui qui ſoit conforme à la loi*, & que cependant il n'ait aucune idée claire & diſtincte de ce qu'il nomme *loi* qui fait une partie de ſon idée complexe de *juſtice*, il eſt évident que ſon idée même de juſtice ſera confuſe & imparfaite. Cette exactitude paroîtra, peut-être, trop incommode & trop pénible ; & par cette raiſon la plupart des hommes croiront pouvoir ſe diſpenſer de déterminer ſi préciſément dans leur eſprit les idées complexes des *modes mixtes*. N'importe : je ſuis pourtant obligé de dire que juſqu'à ce qu'on en vienne-là, il n'y a pas lieu de s'étonner que les hommes ayent l'eſprit rempli de tant de ténébres, & que leurs diſcours avec les autres hommes ſoient ſujets à tant de diſputes.

CHAP. XI.

Et des idées distinctes & conformes aux choſes à l'égard des mots qui expriment des *ſubſtances.*

§. 10. Quant aux noms des ſubſtances, il ne ſuffit pas, pour en faire un bon uſage, d'en avoir des idées déterminées, il faut encore que les noms ſoient conformes aux choſes ſelon qu'elles exiſtent : mais c'eſt de quoi j'aurai bientôt occaſion de parler plus au long. Cette exactitude eſt abſolument néceſſaire dans des recherches philoſophiques & dans les controverſes qui tendent à la découverte de la vérité. Il ſeroit auſſi fort avantageux qu'elle s'introduisît juſques dans la converſation ordinaire & dans les affaires communes de la vie ; mais c'eſt ce qu'on ne peut guere attendre, à mon avis. Les notions vulgaires s'accordent avec les diſcours vulgaires ; & quelque confuſion qui les accompagne, on s'en accommode aſſez bien au marché & à la promenade. Les marchands, les amants, les cuiſiniers, les tailleurs, &c. ne manquent pas de mots pour expédier leurs affaires ordinaires. Les philoſophes & les controverſiſtes pourroient auſſi terminer les leurs, s'ils avoient envie d'entendre nettement, & d'être entendus de même.

III. Remede : ſe ſervir de termes propres.

§. 11. En troiſieme lieu, ce n'eſt pas aſſez que que les hommes ayent des idées, & des idées déterminées, auxquelles ils attachent leurs mots pour en être les ſignes ; il faut encore qu'ils prennent ſoin d'*approprier leurs mots autant qu'il eſt poſſible, aux idées que l'uſage ordinaire leur a aſſigné.* Car comme les mots, & ſur-tout ceux des langues déjà formées, n'appartiennent point en propre à aucun homme,

mais ſont la regle commune du commerce & de la communication qu'il y a entre les hommes, il n'eſt pas raiſonnable que chacun change à plaiſir l'empreinte ſous laquelle ils ont cours, ni qu'il altere les idées qui y ſont attachées ; ou du moins, lorſqu'il doit le faire néceſſairement, il eſt obligé d'en donner avis. Quand les hommes parlent, leur intention eſt, ou devroit être au moins d'être entendus, ce qui ne peut être, lorſqu'on s'écarte de l'uſage ordinaire, ſans de fréquentes explications, des demandes & autres telles interruptions incommodes. Ce qui fait entrer nos penſées dans l'eſprit des autres hommes de la maniere la plus facile & la plus avantageuſe, c'eſt la propriété du langage, dont la connoiſſance eſt par conſéquent bien digne d'une partie de nos ſoins & de notre étude, & ſur-tout à l'égard des mots qui expriment des idées de morale. Mais de qui peut-on le mieux apprendre la ſignification propre & le véritable uſage des termes ? C'eſt ſans doute de ceux qui dans leurs écrits & dans leurs diſcours paroiſſent avoir eu de plus claires notions des choſes, & avoir employé les termes les plus choiſis & les plus juſtes pour les exprimer. A la vérité, malgré tout le ſoin qu'un homme prend de ne ſe ſervir des mots que ſelon l'exacte propriété du langage, il n'a pas toujours le bonheur d'être entendu : mais en ce cas-là, l'on en impute ordinairement la faute à celui qui a ſi peu de connoiſſance de ſa propre langue qu'il ne l'entend pas, lors même qu'on l'emploie conformément à l'uſage établi. CHAP. XI.

CHAP. XI.

IV. Remede : déclarer en quel ſens on prend les mots.

§. 12. Mais parce que l'uſage commun n'a pas ſi viſiblement attaché des ſignifications aux mots, qu'on puiſſe toujours connoître certainement ce qu'ils ſignifient au juſte ; & parce que les hommes en perfectionnant leurs connoiſſances, viennent à avoir des idées, qui différent des idées vulgaires, de ſorte que pour déſigner ces nouvelles idées, il ſont obligés ou de faire de nouveaux mots, (ce qu'on haſarde rarement, de peur que cela ne paſſe pour affectation ou pour un deſir d'innover,) ou d'employer des termes uſités, dans un ſens tout nouveau : pour cet effet après avoir obſervé les regles précédentes, je dis en quatrieme lieu : qu'*il eſt quelquefois néceſſaire, pour fixer la ſignification des mots, de déclarer en quel ſens on les prend*, lorſque l'uſage commun les a laiſſés dans une ſignification vague & incertaine, (comme dans la plupart des noms des idées fort complexes,) ou lorſqu'on s'en ſert dans un ſens un peu particulier, ou que le terme étant ſi eſſentiel dans le diſcours que le principal ſujet de la queſtion en dépend, il ſe trouve ſujet à quelque équivoque ou à quelque mauvaiſe interprétation.

Ce qu'on peut faire en trois manieres.

§. 13. Comme les idées que nos mots ſignifient, ſont de différentes eſpeces, il y a auſſi différents moyens de faire connoître dans l'occaſion les idées qu'ils ſignifient. Car quoique la définition paſſe pour la voie la plus commode de faire connoître la ſignification propre des mots, il y a pourtant quelques mots qui ne peuvent être définis, comme il y en a d'autres dont on ne ſauroit faire connoître le ſens précis.

par le moyen de la définition ; & peut-être y en a-t-il une troiſieme eſpece qui participe un peu des deux autres, comme nous verrons en parcourant les noms des *idées ſimples*, des *modes* & des *ſubſtances*. CHAP. XI.

§. 14. Premiérement donc, quand un homme ſe ſert du nom d'une idée ſimple qu'il voit qu'on n'entend pas, ou qu'on peut mal interpréter, il eſt obligé dans les regles de la véritable honnêteté & ſelon le but même du langage, de déclarer le ſens de ce mot, & de faire connoître quelle eſt l'idée qu'il lui fait ſignifier. Or c'eſt ce qui ne ſe peut faire par voie de définition, comme nous l'avons * déjà montré. Et par conſéquent, lorſqu'un terme ſynonime ne peut ſervir à cela, on n'en peut venir à bout que par l'un de ces deux moyens. Premiérement, il ſuffit quelquefois de nommer le ſujet où ſe trouve l'idée ſimple pour en rendre le nom intelligible à ceux qui connoiſſent ce ſujet, & qui en ſavent le nom. Ainſi, pour faire entendre à un payſan quelle eſt la couleur qu'on nomme *feuille-morte*, il ſuffit de lui dire que c'eſt la couleur des feuilles ſéches qui tombent en automne. Mais en ſecond lieu, la ſeule voie de faire connoître ſûrement à un autre la ſignification du nom d'une idée ſimple, c'eſt de préſenter à ſes ſens le ſujet qui peut produire cette idée dans ſon eſprit, & lui faire avoir actuellement l'idée qui eſt ſignifiée par ce nom-là. 1. A l'égard des idées ſimples, par termes ſynonimes, ou en montrant la choſe.

* Liv III. *Ch.* IV. §. 6. 7. 8. 9. 10. & 11.

§. 15. Voyons, en ſecond lieu, le moyen de faire entendre les noms des *modes mixtes*. Comme les modes mixtes, & ſur-tout ceux qui appartiennent à la mo- 2. A l'égard des modes mixtes, par des définitions.

CHAP. XI. rale, ſont pour la plupart des combinaiſons d'idées que l'eſprit joint enſemble par un effet de ſon propre choix, & dont on ne trouve pas toujours des modeles fixes & actuellement exiſtants dans la nature, on ne peut pas faire connoître la ſignification de leurs noms comme on fait entendre ceux des idées ſimples, en montrant quoique ce ſoit: mais en récompenſe, on peut le définir parfaitement & avec la derniere exactitude. Car ces modes étant des combinaiſons de différentes idées que l'eſprit a aſſemblées arbitrairement ſans rapport à aucun archétype, les hommes peuvent connoître exactement, s'ils veulent, les diverſes idées qui entrent dans chaque combinaiſon, & ainſi employer ces mots dans un ſens fixe & aſſuré, & déclarer parfaitement ce qu'ils ſignifient, lorſque l'occaſion s'en préſente. Cela bien obſervé expoſeroit à de grandes cenſures ceux qui ne s'expriment pas nettement & diſtinctement dans leurs diſcours de morale. Car puiſqu'on peut connoître la ſignification préciſe des noms des *modes mixtes*, ou ce qui eſt la même choſe, l'eſſence réelle de chaque eſpece, parce qu'ils ne ſont pas formés par la nature, mais par les hommes même; c'eſt une grande négligence ou une extrême malice que de diſcourir des choſes morales d'une maniere vague & obſcure: ce qui eſt beaucoup plus pardonnable lorſqu'on traite de ſubſtances naturelles, auquel cas il eſt plus difficile d'éviter les termes équivoques, par une raiſon toute oppoſée, comme nous verrons tout-à-l'heure.

CHAP. XI.

Que la morale eſt capable de démonſtration.

§. 16. C'eſt ſur ce fondement que j'oſe me perſuader que la morale eſt capable de démonſtration auſſi bien que les mathématiques, puiſqu'on peut connoître parfaitement & préciſément l'eſſence réelle des choſes que les termes de morale ſignifient, par où l'on peut découvrir certainement, quelle eſt la convenance ou la diſconvenance des choſes mêmes en quoi conſiſte la parfaite connoiſſance. Et qu'on ne m'objecte pas que dans la morale on a ſouvent occaſion d'employer les noms des ſubſtances auſſi bien que ceux des *modes*, ce qui y cauſera de l'obſcurité : car pour les ſubſtances qui entrent dans les diſcours de morale, on en ſuppoſe les diverſes natures plutôt qu'on ne ſonge à les rechercher. Par exemple, quand nous diſons que *l'homme eſt ſujet aux loix*, nous n'entendons autre choſe par le mot *homme* qu'une créature corporelle & raiſonnable, ſans nous mettre aucunement en peine de ſavoir quelle eſt l'eſſence réelle ou les autres qualités de cette créature. Ainſi que les naturaliſtes diſputent tant qu'ils voudront entr'eux, ſi un enfant ou un imbécille eſt *homme* dans un ſens phyſique, cela n'intéreſſe en aucune maniere l'*homme moral*, ſi j'oſe l'appeller ainſi, qui ne renferme autre choſe que cette idée immuable & inaltérable d'un *être corporel & raiſonnable*. Car ſi l'on trouvoit un ſinge ou quelqu'autre animal qui eût l'uſage de la raiſon à tel degré qu'il fut capable d'entendre les ſignes généraux, & de tirer des conſéquences des idées générales, il ſeroit ſans doute ſujet aux loix, & ſeroit *homme*

CHAP. XI. en ce ſens-là, quelque différent qu'il fût par ſa forme extérieure des autres êtres qui portent le nom d'*homme*. Si les noms des ſubſtances ſont employés comme il faut dans les diſcours de morale, ils n'y cauſeront non plus de déſordre que dans les diſcours de mathématique, dans leſquels ſi les mathématiciens viennent à parler d'un cube ou d'un globe d'or, ou de quelqu'autre matiere, leur idée eſt claire & déterminée ſans varier le moins du monde, quoiqu'elle puiſſe être appliquée par erreur à un corps particulier auquel elle n'appartient pas.

Les matieres de morale peuvent être traitées clairement par le moyen des définitions.

§. 17. J'ai propoſé cela en paſſant, pour faire voir combien il importe qu'à l'égard des noms que les hommes donnent aux *modes mixtes*, & par conſéquent dans tous leurs diſcours de morale, ils aient ſoin de définir les mots lorſque l'occaſion s'en préſente, puiſque par-là l'on peut porter la connoiſſance des vérités morales à un ſi haut point de clarté & de certitude; & c'eſt avoir bien peu de ſincérité, pour ne pas dire pis, que de refuſer de le faire, puiſque la définition eſt le ſeul moyen qu'on ait de faire connoître le ſens précis des termes de morale, & un moyen par où l'on peut en faire comprendre le ſens d'une maniere certaine & ſans laiſſer ſur cela aucun lieu à la diſpute. C'eſt pourquoi la négligence ou la malice des hommes eſt inexcuſable, ſi les diſcours de morale ne ſont pas plus clairs que ceux de phyſique, puiſque les diſcours de morale roulent ſur des idées qu'on a dans l'eſprit, & dont aucune n'eſt ni fauſſe ni diſproportionnée, par la raiſon

qu'elles ne ſe rapportent à nuls êtres exté- CHAP. XI.
rieurs comme à des archétypes auxquels elles doivent être conformes. Il eſt bien plus facile aux hommes de former dans leur eſprit une idée, pour être un modele auquel ils donnent le nom de *juſtice;* de ſorte que toutes les actions qui ſeront conformes à un patron ainſi fait, paſſent ſous cette dénomination, que de ſe former, après avoir vu *Ariſtide*, une telle idée qui en toutes choſes reſſemble exactement à cette perſonne, qui eſt telle qu'elle eſt ſous quelque idée qu'il plaiſe aux hommes de ſe la repréſenter. Pour former la premiere de ces idées, ils n'ont beſoin que de connoître la combinaiſon des idées qui ſont jointes enſemble dans leur eſprit; & pour former l'autre, il faut qu'ils s'engagent dans la recherche de la conſtitution cachée & abſtruſe de toute la nature & des diverſes qualités d'une choſe qui exiſte hors d'eux-mêmes.

§. 18. Une autre raiſon qui rend la défi- Et c'eſt le
nition des *modes mixtes* ſi néceſſaires, & ſeul moſur-tout celle des mots qui appartiennent à yen.
la morale, c'eſt ce que je viens de dire en paſſant, que c'eſt *la ſeule voie par où l'on puiſſe avoir certainement la ſignification de la plupart de ces mots*; car la plus grande partie des idées qu'ils ſignifient, étant de telle nature qu'elles n'exiſtent nulle part enſemble, mais ſont diſperſées & mêlées avec d'autres, c'eſt l'eſprit ſeul qui les aſſemble & les réunit en une idée: & ce n'eſt que par le moyen ſeul des paroles que venant à faire l'énumération des différentes idées ſimples que l'eſprit a jointes enſemble, nous pouvons faire connoître aux autres ce-

CHAP. XI. qu'emportent les noms de ces *modes mixtes* ; car les ſens ne peuvent en ce cas-là nous être d'aucun ſecours en nous préſentant des objets ſenſibles, pour nous montrer les idées que les noms de ces modes ſignifient, comme ils le font ſouvent à l'égard des noms des idées ſimples qui ſont ſenſibles, & à l'égard des ſubſtances juſqu'à un certain degré.

5. A l'égard des ſubſtances. I. moyen de faire connoître en quel ſens on prend leurs noms c'eſt de montrer la choſe & de définir le nom.

§. 19. Pour ce qui eſt, en troiſieme lieu, des moyens d'expliquer la ſignification des ſubſtances, en tant qu'ils ſignifient les idées que nous avons de leurs eſpeces diſtinctes, il faut, en pluſieurs rencontres, recourir néceſſairement aux deux voies dont nous venons de parler, qui eſt de montrer la choſe qu'on veut connoître, & de définir les noms qu'on emploie pour l'exprimer. Car comme il y a ordinairement en chaque ſorte de ſubſtance quelques qualités *directrices*, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, auxquelles nous ſuppoſons que les autres idées qui compoſent notre idée complexe de cette eſpece, ſont attachées, nous donnons hardiment le nom ſpécifique à la choſe dans laquelle ſe trouve cette marque *caractériſtique*, que nous regardons comme l'idée la plus diſtinctive de cette eſpece. Ces qualités *directrices*, ou, pour ainſi dire, *caractériſtiques*, ſont pour l'ordinaire dans les différentes eſpeces d'animaux & de végétaux la figure, comme * nous l'avons déjà remarqué, & la couleur dans les corps inanimés ; & dans quelques-uns, c'eſt la couleur & la figure tout enſemble.

* Liv. III. *Ch.* VI. §. 26. & *Ch.* IX. §. 15.

onacquiert mieux les

§. 20. Ces qualités ſenſibles que je nomme *directrices*, ſont, pour ainſi dire, les

principaux ingrédiens de nos idées ſpécifiques, & ſont par conſéquent la plus remarquable & la plus immuable partie des définitions des noms que nous donnons aux eſpeces des ſubſtances qui viennent à notre connoiſſance. Car quoique le ſon *homme* ſoit par ſa nature auſſi propre à ſignifier une idée complexe, compoſée d'*animalité* & de *raiſonnabilité*, unies dans un même ſujet, qu'à ſignifier quelqu'autre combinaiſon ; néanmoins étant employé pour déſigner une ſorte de créature que nous comptons de notre propre eſpece, peut-être que la figure extérieure doit entrer auſſi néceſſairement dans notre idée complexe, ſignifiée par le mot *homme*, qu'aucune autre qualité que nous y trouvions. C'eſt pourquoi il n'eſt pas aiſé de faire voir par quelle raiſon l'*animal* de Platon *ſans plumes, à deux pieds, avec de larges ongles*, ne ſeroit pas une auſſi bonne définition du mot *homme*, conſidéré comme ſignifiant cette eſpece de créature ; car c'eſt la figure qui comme *qualité directrice* ſemble plus déterminer cette eſpece, que la faculté de raiſonner qui ne paroît pas d'abord, & même jamais dans quelques-uns. Que ſi cela n'eſt point ainſi, je ne vois pas comment on peut excuſer de meurtre ceux qui mettent à mort des productions *monſtrueuſes* (comme on a accoutumé de les nommer) à cauſe de leur forme extraordinaire, ſans connoître ſi elles ont une ame raiſonnable ou non ; ce qui ne ſe peut non plus connoître dans un enfant bien formé que dans un enfant contrefait, lorſqu'ils ne ſont que de naître. Et qui nous a

Chap. XI. idées des qualités ſenſibles des ſubſtances par la repréſentation des ſubſtances mêmes.

CHAP. XI. appris qu'une ame raiſonnable ne ſçauroit habiter dans un logis qui n'a pas juſtement une telle forme de frontiſpice, ou qu'elle ne peut s'unir à une eſpece de corps qui n'a pas préciſément une telle configuration extérieure ?

§. 21. Or le meilleur moyen de faire connoître ces *qualités caractériſtiques*, c'eſt de montrer les corps où elles ſe trouvent ; & à grand peine pourroit-on les faire connoître autrement. Car la figure d'un *cheval* ou d'un *caſſiovvary* ne peut être empreinte dans l'eſprit par des paroles, que d'une maniere fort groſſiere & fort imparfaite : cela ſe fait cent fois mieux en voyant ces animaux. De même on ne peut acquérir l'idée de la couleur particuliere de l'*or* par aucune deſcription, mais ſeulement par une fréquente habitude que les yeux ſe font de conſidérer cette couleur, comme on le voit évidemment dans ces perſonnes accoutumées à examiner ce métal, qui diſtinguent ſouvent par la vue le véritable or d'avec le faux, le pur d'avec celui qui eſt falſifié, tandis que d'autres qui ont d'auſſi bons yeux, mais qui n'ont pas acquis par l'uſage l'idée préciſe de cette couleur particuliere, n'y remarqueront aucune différence. On peut dire la même choſe des autres idées ſimples, particulieres en leur eſpece à une certaine ſubſtance, auxquelles idées préciſes on n'a point donné de noms particuliers. Ainſi, le ſon particulier qu'on remarque dans l'or, & qui eſt diſtinct du ſon des autres corps, n'a été déſigné par aucun nom particulier, non plus que la couleur jaune qui appartient à ce métal.

CHAP. XI.

§. 22. Mais parce que la plupart des idées ſimples qui compoſent nos idées ſpécifiques des ſubſtances, ſont des puiſſances qui ne ſont pas préſentes à nos ſens dans les choſes conſidérées ſelon qu'elles paroiſſent ordinairement, il s'enſuit de-là que *dans les noms des ſubſtances, l'on peut mieux donner à connoître une partie de leur ſignification en faiſant une énumération de ces idées ſimples qu'en montrant la ſubſtance même.* Car celui qui, outre ce jaune brillant qu'il a remarqué dans l'or par le moyen de la vue, acquerra les idées d'une grande ductilité, de fuſibilité, de fixité, & de capacité d'être diſſous dans l'*eau regale*, en conſéquence de l'énumération que je lui en ferai, aura une idée plus parfaite de l'or, qu'il ne peut avoir en voyant une piece d'or, par où il ne peut recevoir dans l'eſprit que la ſeule empreinte des qualités les plus ordinaires de l'or. Mais ſi la conſtitution formelle de cette choſe brillante, peſante, ductile, *&c.* d'où découlent toutes ces propriétés, paroiſſoit à nos ſens d'une maniere auſſi diſtincte que nous voyons la conſtitution formelle ou l'eſſence d'un triangle, la ſignification du mot *or* pourroit être auſſi aiſément déterminée que celle d'un triangle.

On acquiert mieux les idées de leur puiſſances par des définitions.

§. 23. Nous pouvons voir par-là combien le fondement de toute la connoiſſance que nous avons des choſes corporelles dépend de nos ſens. Car pour les eſprits ſéparés des corps qui en ont une connoiſſance, & des idées certainement beaucoup plus parfaites que les nôtres, nous n'avons abſolument aucune idée ou notion de la ma-

Réflexion ſur la maniere dont les purs eſprits connoiſſent les choſes corporelles.

CHAP. XI. niere (1) dont ces choſes leur ſont connues. Nos connoiſſances ou imaginations ne s'étendent point au-delà de nos propres idées, qui ſont elles-mêmes bornées à notre maniere d'appercevoir les choſes ; & quoiqu'on ne puiſſe point douter que les eſprits d'un rang plus ſublime que ceux qui ſont comme plongés dans la chair, ne puiſſent avoir d'auſſi claires idées de la conſtitution radicale des ſubſtances, que celles que nous avons de la conſtitution d'un triangle, & reconnoître par ce moyen comment toutes leurs propriétés & opérations en découlent, il eſt toujours certain que la maniere dont ils parviennent à cette connoiſſance eſt au-deſſus de notre conception.

Les idées des ſubſtances doivent être conformes aux choſes.

§. 24. Mais bien que les définitions ſervent à expliquer les noms des ſubſtances, en tant qu'ils ſignifient nos idées, elles les laiſſent pourtant dans une grande imperfection en tant qu'ils ſignifient des choſes. Car les noms des ſubſtances n'étant pas

(1) *L'homme*, dit Montagne, *ne peut être que ce qu'il eſt, ni imaginer que ſelon ſa portée. C'eſt plus grande préſomption, dit Plutarque, à ceux qui ne ſont qu'hommes, d'entreprendre de parler & diſcourir des Dieux, que ce n'eſt à un homme ignorant de muſique, vouloir juger de ceux qui chantent : ou à un homme qui ne fut jamais au camp, vouloir diſputer des armes & de la guerre, en préſumant comprendre par quelque légere conjecture, les effets d'un art qui eſt hors de ſa connoiſſance.* ESSAIS, LIV. II. *Ch.* 12. Tom. II. pag. 405. *Ed. de la Haye.* 1727.

ſimplement employés pour déſigner nos idées, mais étant auſſi deſtinés à repréſenter les choſes mêmes, & par conſéquent à en tenir la place, leur ſignification doit s'accorder avec la vérité des choſes, auſſi-bien qu'avec les idées des hommes. C'eſt pourquoi dans les ſubſtances il ne faut pas toujours s'arrêter à l'idée complexe qu'on s'en forme d'ordinaire, & qu'on regarde communément comme la ſignification du nom qui leur a été donné; mais nous devons aller un peu plus avant, rechercher la nature & les propriétés des choſes mêmes, & par cette recherche perfectionner, autant que nous pouvons, les idées que nous avons de leurs eſpeces diſtinctes, ou bien apprendre quelles ſont ces propriétés de ceux qui connoiſſent mieux cette eſpece de choſe par uſage & par expérience. Car puiſqu'on prétend que les noms des ſubſtances doivent ſignifier des collections d'idées ſimples qui exiſtent réellement dans les choſes mêmes, auſſi-bien que l'idée complexe qui eſt dans l'eſprit des autres hommes, & que ces noms ſignifient dans leur uſage ordinaire, il faut, pour pouvoir bien définir ces noms des ſubſtances, étudier l'hiſtoire naturelle, & examiner les ſubſtances mêmes avec ſoin, pour en découvrir les propriétés. Car pour éviter tout inconvénient dans nos diſcours & dans nos raiſonnements ſur les corps naturels & ſur les choſes ſubſtantielles, il ne ſuffit pas d'avoir appris quelle eſt l'idée ordinaire, mais confuſe ou très-imparfaite, à laquelle chaque mot eſt appliqué ſelon la propriété du langage; & toutes les fois CHAP. XI.

CHAP. XI. que nous employons ces mots, de les attacher conſtamment à ces ſortes d'idées : il faut, outre cela, que nous acquérions une connoiſſance hiſtorique de telle ou telle eſpece de choſes, afin de rectifier & de fixer par-là notre idée complexe qui appartient à chaque nom ſpécifique ; & dans nos entretiens avec les autres hommes (ſi nous voyons qu'ils prennent mal notre penſée) nous devons leur dire quelle eſt l'idée complexe que nous faiſons ſignifier à un tel nom. Tous ceux qui cherchent à s'inſtruire exactement des choſes, ſont d'autant plus obligés d'obſerver cette méthode, que les enfans apprennant les mots, quand ils n'ont que des notions fort imparfaites des choſes, les appliquent au haſard, & ſans ſonger beaucoup à former des idées déterminées que ces mots doivent ſignifier. Comme cette coutume n'engage à aucun effort d'eſprit, & qu'on s'en accommode aſſez bien dans la converſation & dans les affaires ordinaires de la vie, ils ſont ſujets à continuer de la ſuivre après qu'ils ſont hommes faits, & par ce moyen ils commencent tout à rebours, apprennant en premier lieu les mots, & parfaitement, mais formant fort groſſierement les notions auxquelles ils appliquent ces mots dans la ſuite. Il arrive par-là que des gens qui parlent la langue de leur pays proprement, c'eſt-à-dire ſelon les regles grammaticales de cette langue, parlent pourtant fort improprement des choſes mêmes : de ſorte que malgré tous les raiſonnements qu'ils font entre eux, ils ne découvrent pas beaucoup de vérités utiles, & n'avancent que

fort peu dans la connoiſſance des choſes, à les conſidérer comme elles ſont en elles-mêmes, & non dans notre propre imagination, & dans le fond peu importante pour l'avancement de nos connoiſſances, comment on nomme les choſes qui en doivent être le ſujet.

§. 25. C'eſt pourquoi il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui ſe ſont exercés à des recherches phyſiques, & qui ont une connoiſſance particuliere de diverſes ſortes de corps naturels, vouluſſent propoſer les idées ſimples dans leſquelles ils obſervent que les individus de chaque eſpece conviennent conſtamment. Cela remédieroit en grande partie à cette confuſion que produit l'uſage que différentes perſonnes font du même nom pour déſigner une collection d'un plus grand ou d'un plus petit nombre de qualités ſenſibles, ſelon qu'ils ont été plus ou moins inſtruits des qualités d'une telle eſpece de choſes qui paſſent ſous une ſeule dénomination, ou qu'ils ont été plus ou moins exacts à les examiner. Mais pour compoſer un dictionnaire de cette eſpece, qui contînt, pour ainſi dire, une hiſtoire naturelle, il faudroit trop de perſonnes, trop de temps, trop de dépenſe, trop de peine & trop de *ſagacité* pour qu'on puiſſe jamais eſpérer de voir un tel ouvrage; & juſqu'à ce qu'il ſoit fait, nous devons nous contenter des définitions des noms des ſubſtances qui expliquent le ſens que leur donnent ceux qui s'en ſervent: & ce ſeroit un grand avantage s'ils vouloient nous donner ces définitions, lorſqu'il eſt néceſſaire. C'eſt du moins ce qu'on n'a pas accoutumé

Il n'eſt pas aiſé de les rendre telles.

CHAP. XI. de faire. Au lieu de cela, les hommes s'entretiennent & disputent sur des mots dont le sens n'est point fixé entr'eux, s'imaginant faussement que la signification des mots communs est déterminée incontestablement, & que les idées précises que ces mots signifient, sont si parfaitement connues, qu'il y a de la honte à les ignorer : deux suppositions entiérement fausses. Car il n'y a point de noms d'idées complexes qui aient des significations si fixes & si déterminées qu'ils soient constamment employés pour signifier justement les mêmes idées ; & un homme ne doit pas avoir honte de ne connoître certainement une chose que par les moyens qu'il faut employer nécessairement pour la connoître. Par conséquent, il n'y a aucun déshonneur à ignorer quelle est l'idée précise qu'un certain son signifie dans l'esprit d'un autre homme, s'il ne me le déclare lui-même d'une autre maniere qu'en employant simplement ce son-là, puisque sans une telle déclaration, je ne puis le savoir certainement par aucune autre voie. A la vérité, la nécessité de s'entre-communiquer ses pensées par le moyen du langage, ayant engagé les hommes à convenir de la signification des mots communs dans une certaine latitude qui peut assez bien servir à la conversation ordinaire, l'on ne peut supposer qu'un homme ignore entiérement quelles sont les idées que l'usage commun a attachées aux mots dans une langue qui lui est familiere. Mais parce que l'usage ordinaire est une regle fort incertaine, qui se réduit enfin aux idées des particuliers, c'est souvent un modele fort variable

variable. Au reſte, quoiqu'un dictionnaire Chap. XI.
tel que celui dont je viens de parler, demandât trop de temps, trop de peine & trop de dépenſe pour pouvoir eſpérer de le voir dans ce ſiecle, il n'eſt pourtant pas, je crois, mal-à-propos d'avertir que les mots qui ſignifient des choſes qu'on connoît & qu'on diſtingue par leur figure extérieure, devroient être accompagnés de petites tailles-douces qui repréſentaſſent ces choſes. Un dictionnaire fait de cette maniere enſeigneroit peut-être plus facilement & en moins de temps (1) la véritable ſignification de quantité de termes, ſur-tout dans des langues de pays ou de ſiecles éloignés, & fixeroit dans l'eſprit des hommes de plus juſtes idées de quantité de choſes dont nous liſons les noms dans les anciens auteurs, que tous les vaſtes & laborieux commentaires des plus ſçavans critiques. Les Naturaliſtes qui traitent des plantes & des animaux, ont fort bien compris l'avantage de cette méthode; & quiconque a eu occaſion de les conſulter,

(1) Ce deſſein a été enfin exécuté par un ſavant antiquaire, le fameux P. de *Montfaucon*. Son ouvrage eſt intitulé: l'*Antiquité expliquée & repréſentée en figures*, fol. 10 vol. Paris 1722. Il a publié en 1724 un ſupplément en 5 vol. *in-fol.* Ce curieux ouvrage eſt plein de tailles douces qui nous donnent des idées exactes de la plupart des choſes dont on trouve les noms dans les anciens auteurs Grecs & Latins, & qui n'étant plus en uſage, ne peuvent être bien repréſentées à l'eſprit, que par les figures qui en reſtent dans des bas-reliefs, ſur les médailles & dans d'autres monuments antiques.

CHAP. XI. n'aura pas de peine à reconnoître qu'il a, par exemple, une plus claire idée de * l'*Ache* ou d'un † *Bouquetin*, par une petite figure de cette herbe ou de cet animal, qu'il ne pourroit avoir par le moyen d'une longue définition du nom de l'une ou de l'autre de ces choſes. De même, il auroit ſans doute une idée bien plus diſtincte de ce que les Latins appelloient *ſtrigilis* & *ſiſtrum*, ſi au lieu des mots *Etrille* & *Cymbale* qu'on trouve dans quelques dictionnaires François comme l'explication de ces deux mots Latins, il pouvoit voir à la marge de petites figures de ces inſtruments, tels qu'ils étoient en uſage parmi les anciens. On traduit ſans peine les mots *toga*, *tunica*, & *pallium* par ceux de *robe*, de *veſte* & de *manteau*; mais par-là nous n'avons non-plus de véritables idées de la maniere dont ces habits étoient faits parmi les Romains, que du viſage des Tailleurs qui les faiſoient. Les figures qu'on traceroit de ces ſortes de choſes, que l'œil diſtingue par leur forme extérieure, les feroient bien mieux entrer dans l'eſprit, & par-là détermineroient bien mieux la ſignification des noms qu'on leur donne, que tous les mots qu'on met à la place, ou dont on ſe ſert pour les définir: mais cela ſoit dit en paſſant.

* *Apium.*

† *Ibex.* Eſpece de bouc ſauvage.

V. Remede : employer conſtamment le même terme dans le même ſens.

§. 26. En cinquieme lieu, ſi les hommes ne veulent pas prendre la peine d'expliquer le ſens des mots dont ils ſe ſervent, & qu'on ne puiſſe les obliger à définir leurs termes, le moins qu'on puiſſe attendre, c'eſt que dans tous les diſcours où un homme prétend inſtruire ou convaincre un autre, *il emploie conſtamment le même terme*

dans le même ſens. Si l'on en uſoit ainſi, (ce que perſonne ne peut refuſer de faire, s'il a quelque ſincérité) combien de livres qu'on auroit pu s'épargner la peine de faire ! Combien de controverſes qui, malgré tout le bruit qu'elles font dans le monde, s'en iroient en fumée ! Combien de gros volumes, pleins de mots ambigus, qu'on emploie tantôt dans un ſens & bientôt après dans un autre, ſeroient déduits à un fort petit eſpace ! Combien de livres de Philoſophes (pour ne parler que de ceux-là) qui pourroient être renfermés dans une coque de noix auſſi-bien que les ouvrages du Poëte ? CHAP. XI.

§. 27. Mais après tout, il y a une ſi petite proviſion de mots en comparaiſon de cette diverſité infinie de penſées qui viennent dans l'eſprit, que les hommes, manquant de termes pour exprimer au juſte leurs véritables notions, ſeront ſouvent obligés, quelque précaution qu'ils prennent, de ſe ſervir des mêmes mots dans des ſens un peu différents. Et quoique dans la ſuite d'un diſcours ou d'un raiſonnement, il ſoit bien mal-aiſé de trouver l'occaſion de donner la définition particuliere d'un mot auſſi ſouvent qu'on en change la ſignification, cependant le but général du diſcours, ſi l'on ne s'y propoſe rien de ſophiſtique, ſuffira pour l'ordinaire à conduire un lecteur intelligent & ſincere dans le vrai ſens de ce mot. Mais lorſque cela n'eſt pas capable de guider le lecteur, l'écrivain eſt obligé d'expliquer ſa penſée, & de faire voir en quel ſens il emploie ce terme dans cet endroit-là.

Quand on change la ſignification d'un mot, il faut avertir en quel ſens on le prend.

ESSAI PHILOSOPHIQUE CONCERNANT L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE QUATRIEME.

DE LA CONNOISSANCE.

CHAPITRE I.

De la Connoiſſance en général.

CHAP. I. Toute notre connoiſſance roule ſur nos idées.

§. 1. PUISQUE l'eſprit n'a point d'autre objet de ſes penſées & de ſes raiſonnements que ſes propres idées, qui ſont la ſeule choſe qu'il contemple ou qu'il puiſſe contempler, il eſt évident que ce n'eſt que ſur nos idées que roule toute notre connoiſſance.

§. 2. Il me ſemble donc que *la connoiſſance n'eſt autre choſe que la perception de la liaiſon & convenance, ou de l'oppoſition & de la diſconvenance qui ſe trouve entre deux de nos idées.* C'eſt, dis-je, en cela ſeul que conſiſte la connoiſſance. Par-tout où ſe trouve cette perception il y a de la connoiſſance ; où elle n'eſt pas, nous ne ſçaurions jamais parvenir à la connoiſſance, quoique nous puiſſions y trouver ſujet d'*imaginer*, de *conjecturer* ou de *croire*. Car lorſque nous connoiſſons *que le blanc n'eſt pas le noir*, que faiſons-nous autre choſe qu'appercevoir que ces deux idées ne conviennent point enſemble? De même, quand nous ſommes fortement convaincus en nous-mêmes, que *trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits*, nous ne faiſons autre choſe qu'appercevoir que l'égalité à deux angles droits convient néceſſairement avec trois angles d'un triangle, & qu'elle en eſt entiérement inſéparable.

CHAP. II.

La connoiſſance eſt la perception de la convenance ou de la diſconvenance de deux idées.

§. 3. Mais pour voir un peu plus diſtinctement en quoi conſiſte cette *convenance* ou *diſconvenance*, je crois qu'on peut la réduire à ces quatre eſpeces.

Cette convenance eſt de quatre eſpeces.

1. *Identité* ou *diverſité.*
2. *Relation.*
3. *Coexiſtence*, ou *connexion néceſſaire.*
4. *Exiſtence réelle.*

§. 4. Et pour ce qui eſt de la premiere eſpece de convenance ou de diſconvenance, qui eſt l'*identité* ou la *diverſité* ; le premier & le principal acte de l'eſprit, lorſqu'il a quelque ſentiment ou quelque idée, c'eſt d'appercevoir les idées qu'il a, & autant qu'il les apperçoit, de voir ce

La premiere eſt de l'identité ou de la diverſité.

CHAP. I. que chacune eſt en elle-même, & par-là d'appercevoir auſſi leur différence, & comment l'une n'eſt pas l'autre. C'eſt une choſe ſi fort néceſſaire, que ſans cela l'eſprit ne pourroit, ni connoître, ni imaginer, ni raiſonner, ni avoir abſolument aucune penſée diſtincte. C'eſt par-là, dis-je, qu'il apperçoit clairement & d'une maniere infaillible que chaque idée convient avec elle-même, & qu'elle eſt ce qu'elle eſt; & qu'au contraire toutes les idées diſtinctes diſconviennent entr'elles, c'eſt-à-dire, que l'une n'eſt pas l'autre : ce qu'il voit ſans peine, ſans effort, ſans faire aucune déduction; mais dès la premiere vue, par la puiſſance naturelle qu'il a d'appercevoir & de diſtinguer les choſes. Quoique les logiciens ayent réduit cela à ces deux regles générales; *ce qui eſt, eſt; & il eſt impoſſible qu'une même choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps*, afin de les pouvoir promptement appliquer à tous les cas où l'on peut avoir ſujet d'y faire réflexion; il eſt pourtant certain que c'eſt ſur des idées particulieres que cette faculté commence de s'exercer. Un homme n'a pas plutôt dans l'eſprit les idées qu'il nomme *blanc* & *rond*, qu'il connoît infaillblement que ce ſont les idées qu'elles ſont véritablement, & non d'autres idées qu'il appelle *rouge* ou *quarré*. Et il n'y a aucune maxime ou propoſition dans le monde qui puiſſe le lui faire connoître plus nettement ou plus certainement qu'il ne faiſoit auparavant ſans le ſecours d'aucune regle générale. C'eſt donc là la premiere convenance ou diſconvenance que l'eſprit apperçoit

dans ſes idées, & qu'il apperçoit toujours dès la premiere vue. Que s'il s'éleve jamais quelque doute ſur ce ſujet, on trouvera toujours que c'eſt ſur les noms & non ſur les idées mêmes, deſquelles on appercevra toujours l'identité & la diverſité, auſſi-tôt & auſſi clairement que les idées mêmes. Cela ne ſauroit être autrement. CHAP. I.

§. 5. La ſeconde ſorte de convenance ou de diſconvenance que l'eſprit apperçoit dans quelqu'une de ſes idées, peut être appellée *rélative*; & ce n'eſt autre choſe que la perception du rapport qui eſt entre deux idées, de quelque eſpece qu'elles ſoient, *ſubſtances*, *modes*, ou autres. Car puiſque toutes les idées diſtinctes doivent être éternellement reconnues pour n'être pas les mêmes, & ainſi être univerſellement & conſtamment niées l'une de l'autre, nous n'aurions abſolument point de moyen d'arriver à aucune connoiſſance poſitive, ſi nous ne pouvions appercevoir aucun rapport entre nos idées, ni découvrir la convenance où la diſconvenance qu'elles ont l'une avec l'autre dans les différents moyens dont l'eſprit ſe ſert pour les comparer enſemble. La ſeconde peut être appellée *rélatives*.

§. 6. La troiſieme eſpece de convenance ou de diſconvenance qu'on peut trouver dans nos idées, & ſur laquelle s'exerce la perception de l'eſprit, c'eſt la *coexiſtence ou* la *non-coexiſtence* dans le même ſujet; ce qui regarde particuliérement les ſubſtances. Ainſi, quand nous affirmons touchant l'*or*, qu'il eſt fixe, la connoiſſance que nous avons de cette vérité ſe réduit La troiſieme eſt une convenance de coexiſtante.

CHAP. I. uniquement à ceci, que la *fixité* ou la puiſſance de demeurer dans le feu ſans ſe conſumer, eſt une idée qui ſe trouve toujours jointe avec cette eſpece particuliere de jaune, de peſanteur, de fuſibilité, de malléabilité & de capacité d'être diſſous dans l'*eau régale*, qui compoſe notre idée complexe que nous déſignons par le mot *or*.

La quatrieme eſt celle d'une exiſtence réelle.

§. 7. La derniere & quatrieme eſpece de convenance, c'eſt celle d'une exiſtence actuelle & réelle qui convient à quelque choſe dont nous avons l'idée dans l'eſprit. Toute la connoiſſance que nous avons ou pouvons avoir, eſt renfermée, ſi je ne me trompe, dans ces quatre ſortes de convenance ou de diſconvenance. Car toutes les recherches que nous pouvons faire ſur nos idées, tout ce que nous connoiſſons ou pouvons affirmer au ſujet d'aucune de ces idées, c'eſt qu'elle eſt ou elle n'eſt n'eſt pas la même avec une autre; qu'elle coexiſte ou ne coexiſte pas toujours avec quelqu'autre idée dans le même ſujet; qu'elle a tel ou tel rapport avec quelqu'autre idée; ou qu'elle a une exiſtence réelle hors de l'eſprit. Ainſi, cette propoſition, *le bleu n'eſt pas le jaune*, marque une diſconvenance d'identité: celle-ci, *deux triangles dont la baſe eſt égale & qui ſont entre deux lignes paralleles ſont égaux*, ſignifie une convenance de rapport: cette autre, *le fer eſt ſuſceptible des impreſſions de l'aimant*, emporte une convenance de coexiſtence: Et ces mots, *Dieu exiſte*, renferment une convenance d'exiſtence réelle. Quoique l'*identité* & la *coexiſtence* ne ſoient

effectivement que de ſimples relations, elles fourniſſent pourtant à l'eſprit des moyens ſi particuliers de conſidérer la convenance ou la diſconvenance de nos idées, qu'elles méritent bien d'être conſidérées comme des chefs diſtincts, & non ſimplement ſous le titre de relation en général, puiſque ce ſont des fondements d'affirmation & de négation fort différents, comme il paroîtra aiſément à quiconque prendra ſeulement la peine de réfléchir ſur ce qui eſt dit en pluſieurs endroits de cet ouvrage. Je devrois examiner préſentement les différents degrés de notre connoiſſance : mais il faut conſidérer auparavant les divers ſens du mot *connoiſſance:*

CHAP. I.

§. 8. Il y a différents états dans leſquels l'eſprit ſe trouve imbu de la vérité, & auxquels on donne le nom de *connoiſſance.*

Il y a une connoiſſance actuelle & habituelle.

I. Il y a une connoiſſance actuelle qui eſt la perception préſente que l'eſprit a de la convenance ou de la diſconvenance de quelqu'une de ſes idées ou du rapport qu'elles ont l'une à l'autre.

II. On dit, en ſecond lieu, qu'un homme connoît une propoſition, lorſque cette propoſition ayant été une fois préſente à ſon eſprit, il a apperçu évidemment la convenance ou la diſconvenance des idées dont elle eſt compoſée, & qu'il l'a placée de telle maniere dans ſa mémoire, que toutes les fois qu'il vient à réfléchir ſur cette propoſition, il la voit par le bon côté ſans douter ni héſiter le moins du monde, l'approuve, & eſt aſſuré de la vérité qu'elle contient. C'eſt ce qu'on peut appeller, à mon avis, *connoiſ-*

CHAP. I. *ſance habituelle.* Suivant cela, l'on peut dire d'un homme, qu'il connoît toutes les vérités qui ſont dans ſa mémoire, en vertu d'une pleine & évidente perception qu'il en a eue auparavant, & ſur laquelle l'eſprit ſe repoſe hardiment ſans avoir le moindre doute, toutes les fois qu'il a occaſion de réfléchir ſur ces vérités. Car un entendement auſſi borné que le nôtre, n'étant capable de penſer clairement & diſtinctement qu'à une ſeule choſe à la fois, ſi les hommes ne connoiſſoient que ce qui eſt l'objet actuel de leurs penſées, ils ſeroient tous extrêmement ignorants; & celui qui connoîtroit le plus, ne connoîtroit qu'une ſeule vérité, l'eſprit de l'homme n'étant capable d'en conſidérer qu'une ſeule à la fois.

§. 6. Il y a auſſi, vulgairement parlant, deux degrés de connoiſſance habituelle.

Il y a une double connoiſſance habituelle.

I. L'un regarde *ces vérités miſes comme en réſerve dans la mémoire qui ne ſe préſentent pas plutôt à l'eſprit, qu'il voit le rapport qui eſt entre ces idées.* Ce qui ſe rencontre dans toutes les vérités dont nous avons une connoiſſance intuitive, où les idées mêmes font connoître par une vue immédiate la convenance ou la diſconvenance qu'il y a entr'elles.

II. Le ſecond degré de connoiſſance habituelle appartient à *ces vérités, dont l'eſprit ayant été une fois convaincu, il conſerve le ſouvenir de la conviction ſans en retenir les preuves.* Ainſi, un homme qui ſe ſouvient certainement qu'il a vu une fois d'une maniere démonſtrative, que *les trois*

angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, CHAP. I.
eſt aſſuré qu'il connoît la vérité de cette propoſition, parce qu'il ne ſauroit en douter. Quoiqu'un homme puiſſe s'imaginer qu'en adhérant ainſi à une vérité dont la démonſtration qui la lui a fait premiérement connoître, lui a échappé de l'eſprit, il croit plutôt ſa mémoire, qu'il ne connoît réellement la vérité en queſtion. Et quoique cette maniere de rétenir une vérité m'ait paru autrefois quelque choſe qui tient le milieu entre l'opinion & la connoiſſance, une eſpece d'aſſurance qui eſt au-deſſus d'une ſimple croyance fondée ſur le témoignage d'autrui; cependant je trouve après y avoir bien penſé, que cette connoiſſance renferme une parfaite certitude, & eſt en effet une véritable connoiſſance. Ce qui d'abord peut nous faire illuſion ſur ce ſujet, c'eſt que, dans ce cas-là, l'on n'apperçoit pas la convenance ou la diſconvenance des idées comme on avoit fait la premiere fois, par une vue actuelle de toutes les idées *intermédiates* par le moyen deſquelles la convenance ou la diſconvenance des idées contenues dans la propoſition, avoit été apperçue la premiere fois; mais par d'autres idées moyennes qui font voir la convenance ou la diſconvenance des idées renfermées dans la propoſition dont la certitude nous eſt connue par voie de réminiſcence. Par exemple, dans cette propoſition, *les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits*, quiconque a vu & apperçu clairement la démonſtration de cette vérité, connoît que cette propoſition eſt véritable lors même

CHAP. I. que la démonſtration lui eſt ſi bien échappée de l'eſprit, qu'il ne la voit plus, & que peut-être il ne ſauroit la rappeller; mais il le connoît d'une autre maniere qu'il ne faiſoit auparavant. Il apperçoit la convenance des deux idées qui ſont jointes dans cette poſition, mais c'eſt par l'intervention d'autres idées que celles qui ont premiérement produit cette perception. Il ſe ſouvient, c'eſt-à-dire, il connoît (car le ſouvenir n'eſt autre choſe que le renouvellement d'une choſe paſſée) qu'il a été une fois aſſuré de la vérité de cette propoſition, que *les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits.* L'immutabilité des mêmes rapports entre les mêmes choſes immuables, eſt préſentement l'idée qui fait voir, que ſi les angles d'un triangle ont été une fois égaux à deux droits, ils ne ceſſeront jamais d'être égaux à deux droits. D'où il s'enſuit certainement que ce qui a été une fois véritable, eſt toujours vrai dans le même cas; que les idées qui conviennent une fois entr'elles, conviennent toujours; & par conſéquent que ce qu'on a une fois connu véritable, on le reconnoîtra toujours pour véritable, auſſi longtemps qu'on pourra ſe reſſouvenir de l'avoir une fois connu comme tel. C'eſt ſur ce fondement que dans les mathématiques, les démonſtrations particulieres fourniſſent des connoiſſances générales. En effet, ſi la connoiſſance n'étoit pas ſi fort établie ſur cette perception, *que les mêmes idées doivent toujours avoir les mêmes rapports*, il ne pourroit y avoir aucune connoiſſance de propoſitions générales dans les mathéma-

tique, car nulle démoſtration mathématique ne ſeroit que particuliere ; & lorſqu'un homme auroit démontré une propoſition touchant un triangle ou un cercle, ſa connoiſſance ne s'étendroit point au-delà de cette figure particuliere. S'il vouloit l'étendre plus avant, il ſeroit obligé de renouveller ſa démonſtration dans un autre exemple, avant qu'il pût être aſſuré qu'elle eſt véritable à l'égard d'un autre ſemblable triangle ; & ainſi du reſte : auquel cas, on ne pourroit jamais parvenir à la connoiſſance d'aucune propoſition générale. Je ne crois pas que perſonne puiſſe nier que Mr. *Newton* ne connoiſſe certainement que chaque propoſition qu'il lit préſentement dans ſon * livre en quelque temps que ce ſoit, eſt véritable, quoiqu'il n'ait pas actuellement devant les yeux cette ſuite admirable d'idées moyennes par leſquelles il en découvrit au commencement la vérité. On peut dire ſûrement qu'une mémoire qui ſeroit capable de retenir un tel enchaînement de vérités particulieres, eſt au-delà des facultés humaines, puiſqu'on voit par expérience que la découverte, la perception & l'aſſemblage de cette admirable connexion d'idées qui paroît dans cet excellent ouvrage ſurpaſſe la compréhenſion de la plupart des lecteurs. Il eſt pourtant viſible que l'auteur lui-même connoît que telle & telle propoſition de ſon livre eſt véritable, dès-là qu'il ſe ſouvient d'avoir vu une fois la connexion de ces idées auſſi certainement qu'il ſait qu'un tel homme en a bleſſé un autre, parce qu'il ſe ſouvient de lui avoir

CHAP. I.

* Intitulé *Philoſophiæ naturalis principia mathematica.*

CHAP. I. vu paſſer ſon épée au travers du corps. Mais parce que le ſimple ſouvenir n'eſt pas toujours ſi clair, que la perception actuelle; & que par ſucceſſion de temps elle décheoit, plus ou moins, dans la plupart des hommes, c'eſt une raiſon, entr'autres, qui fait voir que la *connoiſſance démonſtrative* eſt beaucoup plus imparfaite que la *connoiſſance intuitive*, ou de ſimple vue, comme nous l'allons voir dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Des Degrés de notre Connoiſſance.

CHAP. II. §. 1. TOUTE notre connoiſſance conſiſtant, comme j'ai dit, dans la vue que l'eſprit a de ſes propres idées, ce qui fait la plus vive lumiere & la plus grande certitude dont nous ſoyons capables avec les facultés que nous avons, & ſelon la maniere dont nous pouvons connoître les choſes, il ne ſera pas mal-à-propos de nous arrêter un peu à conſiderer les différents degrés d'évidence dont cette connoiſſance eſt accompagnée. Il me ſemble que la différence qui ſe trouve dans la clarté de nos connoiſſances, conſiſte dans la différente maniere dont notre eſprit apperçoit la convenance ou la diſconvenance de ſes propres idées. Car ſi nous réfléchiſſons ſur notre maniere de penſer, nous trouverons que quelquefois l'eſprit

Ce que c'eſt que la connoiſſance intuitive.

apperçoit la convenance ou la diſconve- CHAP. II.
nance de deux idées, immédiatement par elles mêmes, ſans l'intervention d'aucune autre, ce qu'on peut appeller une *connoiſſance intuitive.* Car en ce cas l'eſprit ne prend aucune peine pour prouver ou examiner la vérité; mais il l'apperçoit comme l'œil voit la lumiere, dès-là ſeulement qu'il eſt tourné vers elle. Ainſi, l'eſprit voit que le blanc n'eſt pas le noir, qu'un cercle n'eſt pas un triangle, que *trois* eſt plus que *deux* & eſt égal à *deux* & *un.* Dès que l'eſprit voit ces idées enſemble, il apperçoit ces ſortes de vérités par une ſimple intuition, ſans l'intervention d'aucune autre idée. Cette eſpece de connoiſſance eſt la plus claire & la plus certaine dont la foibleſſe humaine ſoit capable. Elle agit d'une maniere *irréſiſtible.* Semblable à l'éclat d'un beau jour, elle ſe fait voir immédiatement & comme par force, dès que l'eſprit tourne la vue vers elle; & ſans lui permettre d'héſiter, de douter, ou d'entrer dans aucun examen, elle le pénetre auſſi-tôt de ſa lumiere. C'eſt ſur cette ſimple vue qu'eſt fondée toute la certitude & toute l'évidence de nos connoiſſances, & chacun ſent lui-même que cette certitude eſt ſi grande, qu'il n'en ſauroit imaginer ni par conſéquent demander une plus grande. Car perſonne ne ſe peut croire capable d'une plus grande certitude, que de connoître qu'une idée qu'il a dans l'eſprit, eſt telle qu'il l'apperçoit, & que deux idées entre leſquelles il voit de la différence, ſont différentes & ne ſont pas préciſément les mêmes. Quiconque demande

CHAP. II. une plus grande certitude que celle-là, ne fait ce qu'il demande, & fait voir seulement qu'il a envie d'être Pyrrhonien sans en pouvoir venir à bout. La certitude dépend si fort de cette intuition, que dans le degré suivant de connoissance que je nomme *démonstration*, cette intuition est absolument nécessaire dans toutes les connexions des idées moyennes, de sorte que sans elle nous ne saurions parvenir à aucune connoissance ou certitude.

Ce que c'est que la connoissance démonstrative.

§. 2. Ce qui constitue cet autre degré de connoissance, c'est quand nous découvrons la convenance ou la disconvenance de quelques idées, mais non pas d'une maniere immédiate. Quoique par-tout où l'esprit apperçoit la convenance ou la disconvenance de quelqu'une de ses idées, il y ait une connoissance certaine, il n'arrive pourtant pas toujours que l'esprit voie la convenance ou la disconvenance qui est entre elles, lors même qu'elle peut être découverte : auquel cas il demeure dans l'ignorance, ou ne rencontre tout au plus qu'une conjecture probable. La raison pourquoi l'esprit ne peut pas toujours appercevoir d'abord la convenance ou la disconvenance de deux idées, c'est qu'il ne peut joindre ces idées dont il cherche à connoître la convenance ou la disconvenance, en sorte que cela seul la lui fasse connoître. Et dans ce cas où l'esprit ne peut joindre ensemble ses idées, pour appercevoir leur convenance ou la disconvenance en les comparant immédiatement, & les appliquant, pour ainsi dire, l'une à l'autre, il est obligé de se servir de l'in-

tervention d'autres idées (d'une ou de plusieurs, comme il se rencontre) pour découvrir la convenance ou la disconvenance qu'il cherche, & c'est ce que nous appellons *raisonner.* Ainsi, dans la *grandeur*, l'esprit voulant connoître la convenance ou la disconvenance qui se trouve entre les trois angles d'un triangle & deux droits, il ne peut le faire par une vue immédiate, & en les comparant ensemble, parce que les trois angles d'un triangle ne sauroient être pris tout à la fois & comparés avec un ou deux autres angles, & par conséquent l'esprit n'a pas sur cela une connoissance immédiate ou intuitive. C'est pourquoi il est obligé de se servir de quelques autres angles auxquels les trois angles d'un triangle soient égaux : & trouvant que ceux-là sont égaux à deux droits, il connoît par-là que les trois angles d'un triangle sont aussi égaux à deux droits. Elledépend despreuves.

Chap. II.

§. 3. Ces idées qu'on fait intervenir pour montrer la convenance de deux autres, on les nomme des *preuves* ; & lorsque par le moyen de ces preuves on vient à appercevoir clairement & distinctement la convenance ou la disconvenance des idées que l'on considere, c'est ce qu'on appelle *démonstration ;* cette convenance ou disconvenance étant alors *montrée* à l'entendement, de sorte que l'esprit voit que la chose est ainsi, & non autrement. Au reste, la disposition que l'esprit a à trouver promptement ces idées moyennes qui montrent la convenance ou la disconvenance de quelque autre idée, & à les appliquer comme il faut, c'est, à mon avis, ce qu'on nomme *sagacité.*

CHAP. II.

Elle n'eſt pas ſi facile à acquérir.

§. 4. Quoique cette eſpece de connoiſſance qui nous vient par le ſecours des preuves, ſoit certaine, elle n'a pourtant pas une évidence ſi forte ni ſi vive, & ne ſe fait pas recevoir ſi promptement, que la connoiſſance de ſimple vue. Car quoique dans une démonſtration, l'eſprit apperçoive enfin la convenance ou la diſconvenance des idées qu'il conſidere, ce n'eſt pourtant pas ſans peine & ſans attention; ce n'eſt pas par une ſeule vue paſſagere qu'on peut la découvrir, mais en s'appliquant fortement & ſans relâche. Il faut s'engager dans une certaine progreſſion d'idées, faite peu à peu & par degrés, avant que l'eſprit puiſſe arriver par cette voie à la certitude, & appercevoir la convenance ou l'oppoſition qui eſt entre deux idées, ce qu'on ne peut reconnoître que par des preuves enchaînées l'une à l'autre, & en faiſant uſage de la raiſon.

Elle eſt précédée de quelque doute.

§. 5. Une autre différence qu'il y a entre la connoiſſance intuitive & la démonſtrative, c'eſt qu'*encore qu'il ne reſte aucun doute dans cette dernie e, lorſque par l'intervention des idées moyennes on apperçoit une fois la convenance ou la diſconvenance des idées qu'on conſidere, il y en avoit avant la démonſtration*: ce qui dans la connoiſſance intuitive ne peut arriver à un eſprit qui poſſede la faculté qu'on nomme *perception* dans un degré aſſez parfait pour avoir des idées diſtinctes. Cela, dis-je, eſt auſſi impoſſible, qu'il eſt impoſſible à l'œil qui peut voir diſtinctement le blanc & le noir, de douter ſi cette encre & ce papier ſont de la même couleur. Si la lumiere réfléchie

de deſſus ce papier, vient à ſe frapper, il appercevra tout auſſi-tôt, ſans héſiter le moins du monde, que les mots tracés ſur le papier, ſont différents de la couleur du papier: de même ſi l'eſprit a la faculté d'appercevoir diſtinctement les choſes, il appercevra la convenance ou la diſconvenance des idées qui produiſent la connoiſſance intuitive. Mais ſi les yeux ont perdu la faculté de voir, ou l'eſprit celle d'appercevoir, c'eſt en vain que nous chercherions dans les premiers une vue pénétrante, & dans le dernier une (1) perception claire & diſtincte. CHAP. II.

§. 6. Il eſt vrai que la perception qui eſt produite par voie de démonſtration, eſt auſſi fort claire: mais cette évidence eſt ſouvent bien différente de cette lumiere éclatante, de cette pleine aſſurance qui accompagne toujours ce que j'appelle connoiſſance intuitive. Cette premiere perception qui eſt produite par voie de démonſtration peut être comparée à l'image d'un viſage réfléchi par pluſieurs miroirs de l'un à l'autre, qui auſſi long-temps qu'elle conſerve de la reſſemblance avec l'objet, produit de la connoiſſance, mais toujours en perdant, à chaque réflexion ſucceſſive, quelque partie de cette parfaite clarté & diſtinction qui eſt dans la premiere image, juſqu'à ce qu'enfin après avoir été éloignée pluſieurs fois, elle devient fort confuſe, & n'eſt plus d'abord ſi reconnoiſſable, & Elle n'eſt pas ſi claire que la connoiſſance intuitive.

(1) Ce mot ſe prend ici pour une faculté, & c'eſt dans ce ſens qu'on l'a pris au Liv. II. Chap. IX. intitulé, *De la perception.*

CHAP. II. sur-tout par des yeux foibles. Il en eſt de même à l'égard de la connoiſſance qui eſt produite par une longue ſuite de preuves.

Chaque degré de la déduction doit être connu intuitivement, & par lui-même.

§. 7. Au reſte, à chaque pas que la raiſon fait dans une démonſtration, il faut qu'elle apperçoive par une connoiſſance de ſimple vue la convenance ou la diſconvenance de chaque idée qui lie enſemble les idées entre leſquelles elle intervient pour montrer la convenance ou la diſconvenance des deux idées extrêmes. Car ſans cela, on auroit encore beſoin de preuves pour faire voir la convenance ou la diſconvenance que chaque idée moyenne a avec celles entre leſquelles elle eſt placée, puiſque ſans la perception d'une telle convenance ou diſconvenance, il ne ſauroit y avoir aucune connoiſſance. Si elle eſt apperçue par elle-même, c'eſt une connoiſſance intuitive; & ſi elle ne peut être apperçue par elle-même, il faut quelque autre idée qui intervienne pour ſervir, en qualité de meſure commune, à montrer leur convenance ou leur diſconvenance. D'où il paroît évidemment, que dans le raiſonnement chaque degré qui produit de la connoiſſance, a une certitude intuitive, que l'eſprit n'a pas plutôt apperçue qu'il ne reſte autre choſe que de s'en reſſouvenir, pour faire que la convenance ou la diſconvenance des idées, qui eſt le ſujet de notre recherche, ſoit viſible & certaine. De ſorte que pour faire une démonſtration, il eſt néceſſaire d'appercevoir la convenance immédiate des idées moyennes, ſur leſquelles eſt fondée la convenance ou la diſconvenance des

deux idées qu'on examine, & dont l'une eſt toujours la premiere & l'autre la derniere qui entre en ligne de compte. On doit auſſi retenir exactement dans l'eſprit cette perception intuitive de la convenance ou diſconvenance des idées moyennes, dans chaque degré de la démonſtration, il faut être aſſuré qu'on n'en omet aucune partie. Mais parce que, lorſqu'il faut faire de longues déductions & employer une longue ſuite de preuves, la mémoire ne conſerve pas toujours ſi promptement & ſi exactement cette liaiſon d'idées, il arrive que cette connoiſſance à laquelle on parvient par voie de démonſtration, eſt plus imparfaite que la connoiſſance intuitive, & que les hommes prennent ſouvent des fauſſetés pour les démonſtrations. CHAP. II.

§. 8. La néceſſité de cette connoiſſance de ſimple vue à l'égard de chaque degré d'un raiſonnement démonſtratif, a, je penſe, donné occaſion à cet axiome, que tout raiſonnement vient de choſes déjà connues & déjà accordées *ex præcognitis & præconceſſis*, comme on parle dans les écoles. Mais j'aurai occaſion de montrer plus au long ce qu'il y a de faux dans cet axiome lorſque je traiterai des propoſitions, & ſur-tout de celles qu'on appelle *maximes*, qu'on prend mal à propos pour les fondemens de toutes nos connoiſſances & de tous nos raiſonnemens, comme je le ferai voir au même endroit.

De-là vient le faux ſens qu'on donne à cet axiome, *Que tout raiſonnement vient de choſes déjà connues & déjà accordées.*

§. 9. C'eſt une opinion communément reçue, qu'il n'y a que les mathématiques qui ſoient capables d'une certitude démonſ-

La connoiſſance démonſtrati-

CHAP. II. trative. Mais comme je ne vois pas que ce ſoit un privilege attaché uniquement aux idées de nombre, d'étendue & de figure, d'avoir une convenance ou diſconvenance qui puiſſe être apperçue intuitivement, c'eſt peut-être faute d'application de notre part, & non d'une aſſez grande évidence dans les choſes, qu'on a crû que la démonſtration avoit ſi peu de part dans les autres parties de notre connoiſſance, & qu'à peine qui que ce ſoit a ſongé à y parvenir, excepté les mathématiciens : car quelques idées que nous ayions, où l'eſprit peut appercevoir la convenance ou la diſconvenance immédiate qui eſt entre elles, l'eſprit eſt capable d'une connoiſſance intuitive à leur égard ; & partout où il peut appercevoir la convenance ou la diſconvenance que certaines idées ont avec d'autres idées moyennes, l'eſprit eſt capable d'en venir à la démonſtration, qui par conſéquent n'eſt pas bornée aux ſeules idées d'étendue, de figure, de nombre, & de leurs modes.

Elle n'eſt pas bornée à la quantité.

Pourquoi on l'a ainſi cru.

§. 10. La raiſon pourquoi l'on n'a cherché la démonſtration que dans ces dernieres idées, & qu'on a ſuppoſé qu'elle ne ſe rencontroit point ailleurs, ç'a été, je crois, non ſeulement à cauſe que les ſciences qui ont pour objet ces ſortes d'idées, ſont d'une utilité générale, mais encore parce que lorſqu'on compare l'égalité ou l'excès de différents nombres, la moindre différence de chaque mode eſt fort claire & fort aiſée à reconnoître. Et quoique dans l'étendue chaque moindre excès ne ſoit pas ſi perceptible, l'eſprit a pourtant trouvé des

moyens pour examiner & pour faire voir CHAP. II.
démonſtrativement la juſte égalité de deux angles, ou de différentes figures ou étendues : & d'ailleurs, on peut décrire les nombres & les figures par des marques viſibles & durables, par où les idées qu'on conſidere ſont parfaitement déterminées, ce qu'elles ne ſont pas pour l'ordinaire, lorſqu'on n'emploie que des noms & des mots pour les déſigner.

§. 11. Mais dans les autres idées ſimples dont on forme & dont on compte les modes & les différences par des degrés, & non par la quantité, nous ne diſtinguons pas ſi exactement leurs différences, que nous puiſſions appercevoir ou trouver des moyens de meſurer leur juſte égalité, ou leurs plus petites différences : car comme ces autres idées ſimples ſont des apparences ou des ſenſations produites en nous par la groſſeur, la figure, le nombre & le mouvement de petits corpuſcules qui pris à part ſont abſolument imperceptibles, leurs différents degrés dépendent auſſi de la variation de quelques-unes de ces cauſes, ou de toutes enſemble ; de ſorte que ne pouvant obſerver cette variation dans les particules de matiere dont chacune eſt trop ſubtile pour être apperçue il; nous eſt impoſſible d'avoir aucunes meſures exactes des différents degrés de ces idées ſimples. Car ſuppoſé, par exemple, que la ſenſation, ou l'idée que nous nommons *blancheur* ſoit produite en nous par un certain nombre de globules qui pirouettant autour de leur propre centre, vont frapper la retine de l'œil avec un

CHAP. II. certain degré de tournoyement & de viteſſe progreſſive ; il s'enſuivra aiſément de-là que plus les parties qui compoſent la ſurface d'un corps, ſont diſpoſées de telle maniere qu'elles réfléchiſſent un plus grand nombre de globules de lumiere, & leur donne ce tournoyement particulier qui eſt propre à produire en nous la ſenſation du *blanc*, plus un corps doit paroître blanc, lorſque d'un égal eſpace il pouſſe vers la retine un plus grand nombre de ces globules avec cette eſpece particuliere de mouvement. Je ne décide pas que la nature de la *lumiere* conſiſte dans de petits globules, ni celle de la *blancheur* dans une telle contexture de parties qui en réfléchiſſant ces globules leur donne un certain pirouettement, car je ne traite point ici en phyſicien de la lumiere ou des couleurs ; mais ce que je crois pouvoir dire, c'eſt que je ne ſaurois comprendre comment des corps qui exiſtent hors de nous, peuvent affecter autrement nos ſens, que par le contact immédiat des corps ſenſibles, comme dans le goût & dans l'attouchement, ou par le moyen de l'impulſion de quelques particules inſenſibles qui viennent des corps, comme à l'égard de la vue, de l'ouïe, & de l'odorat : laquelle impulſion étant différente ſelon qu'elle eſt cauſée par la différente groſſeur, figure & mouvement des parties, produit en nous les différentes ſenſations que chacun éprouve en ſoi-même. Que ſi quelqu'un peut faire voir d'une matiere intelligible qu'il conçoit autrement la choſe, il me feroit plaiſir de m'en inſtruire.

§. 12.

§. 12. Ainſi, qu'il y ait des globules, ou non, & que ces globules par un certain pirouettement autour de leur propre centre, produiſent en nous l'idée de la *blancheur*; ce qu'il y a de certain, c'eſt que plus il y a de particules de lumiere réfléchies d'un corps diſpoſés à leur donner ce mouvement particulier qui produit la ſenſation de *blancheur* en nous; & peut-être auſſi, plus ce mouvement particulier eſt prompt, plus le corps d'où le plus grand nombre de globules eſt réfléchi, paroît blanc, comme on le voit évidemment dans une feuille de papier qu'on met aux rayons du ſoleil, à l'ombre, ou dans un trou obſcur, trois différens endroits où ce papier produira en nous l'idée de trois degrés de blancheur fort différens. CHAP. II.

§. 13. Or comme nous ignorons combien il doit y avoir de particules & quel mouvement leur eſt néceſſaire, pour pouvoir produire un certain degré de blancheur quel qu'il ſoit, nous ne ſaurions démontrer la juſte égalité de deux degrés particuliers de blancheur, parce que nous n'avons aucune regle certaine pour les meſurer, ni aucun moyen pour diſtinguer chaque petite différence réelle, tout le ſecours que nous pouvons eſpérer ſur cela, venant de nos ſens qui ne ſont d'aucun uſage en cette occaſion. Mais lorſque la différence eſt ſi grande qu'elle excite dans l'eſprit des idées clairement diſtinctes dont on peut retenir parfaitement les différences; dans ce cas-là ces idées de couleur, comme on le voit dans

CHAP. II. leurs différentes eſpeces telles que le *bleu* & le *rouge*, ſont auſſi capables de démonſtration que les idées du nombre & de l'étendue. Ce que je viens de dire de la *blancheur* & des couleurs, eſt, je penſe, également véritable à l'égard de toutes les ſecondes qualités & de leurs modes.

La connoiſſance ſenſitive établit l'exiſtence des êtres particuliers.

§. 14. Voilà donc les deux degrés de notre connoiſſance, l'*intuition* & la *démonſtration*. Pour le reſte qui ne peut ſe rapporter à l'un des deux, avec quelque aſſurance qu'on le reçoive, c'eſt *foi* ou *opinion*, & non pas *connoiſſance*, du moins à l'égard de toutes les vérités générales. Car l'eſprit a encore une perception qui regarde l'exiſtence particuliere des êtres finis hors de nous : connoiſſance qui va au de-là de la ſimple probabilité, mais qui n'a pourtant pas toute la certitude des deux degrés de connoiſſance dont on vient de parler. Que l'idée que nous recevons d'un objet extérieur ſoit dans notre eſprit, rien ne peut être plus certain, & c'eſt une connoiſſance intuitive. Mais de ſavoir s'il y a quelque choſe de plus que cette idée qui eſt dans notre eſprit, & ſi de-là nous pouvons inférer certainement l'exiſtence d'aucune choſe hors de nous qui correſponde à cette idée, c'eſt ce que certaines gens croient qu'on peut mettre en queſtion ; parce que les hommes peuvent avoir de telles idées dans leur eſprit, lorſque rien de tel n'exiſte actuellement : & que leurs ſens ne ſont affectés de nul objet qui correſponde à ces idées. Pour moi, je crois pourtant

que, dans ce cas-là, nous avons un degré d'évidence qui nous éleve au deſſus du doute. Car je demande à qui que ce ſoit, s'il n'eſt pas invinciblement convaincu en lui-même qu'il a une différente perception, lorſque de jour il vient à regarder le ſoleil, & que de nuit il penſe à cet aſtre; lorſqu'il goûte actuellement de l'abſinthe & qu'il ſent une roſe, ou qu'il penſe ſeulement à ce goût ou à cette odeur? nous ſentons auſſi clairement la différence qu'il y a entre une idée qui eſt renouvellée dans l'eſprit par le ſecours de la mémoire, ou qui nous vient actuellement dans l'eſprit par le moyen des ſens, que nous voyons la différence qui eſt entre deux idées abſolument diſtinctes. Mais ſi quelqu'un me replique qu'un ſonge peut faire le même effet; & que toutes ces idées peuvent être produites en nous ſans l'intervention d'aucun objet extérieur; qu'il ſonge, s'il lui plaît, que je lui réponds ces deux choſes: premierement qu'il n'importe pas beaucoup que je leve ou non ce ſcrupule, car ſi tout n'eſt que ſonge, le raiſonnement & tous les argumens qu'on pourroit faire ſont inutiles, la vérité & la connoiſſance n'étant rien du tout: & en ſecond lieu, qu'il reconnoîtra, à mon avis, une différence tout-à-fait ſenſible entre ſonger d'être dans un feu, & y être actuellement. Que s'il perſiſte à vouloir paroître ſceptique juſqu'à ſoutenir que ce que j'appelle être actuellement dans le feu n'eſt qu'un ſonge, & que par-là nous ne ſaurions connoître certainement qu'une telle choſe telle que

CHAP. II.

CHAP. II. le feu, exiſte actuellement hors de nous : je réponds que comme nous trouvons certainement que le plaiſir ou la douleur vient enſuite de l'application de certains objets ſur nous, deſquels objets nous appercevons l'exiſtence actuellement ou en ſonge, par le moyen de nos ſens, cette certitude eſt auſſi grande que notre bonheur ou notre miſere, deux choſes au-delà deſquelles nous n'avons aucun intérêt par rapport à notre connoiſſance, ou à notre exiſtence. C'eſt pourquoi je crois que nous pouvons encore ajouter aux deux précédentes eſpeces de connoiſſance, celle qui regarde l'exiſtence des objets particuliers qui exiſtent hors de nous, en vertu de cette perception & de ce ſentiment intérieur que nous avons de l'introduction actuelle des idées qui nous viennent de la part de ces objets ; & qu'ainſi nous pouvons admettre ces trois ſortes de connoiſſance, ſavoir l'*intuitive*, la *démonſtrative*, & la *ſenſitive*, entre leſquelles on diſtingue différens degrés & différentes voies d'évidence & de certitude.

La connoiſſance n'eſt pas toujours claire, quoique les idées le ſoient.

§. 15. Mais puiſque notre connoiſſance n'eſt fondée & ne roule que ſur nos idées, ne s'enſuivra-t-il pas de-là qu'elle eſt conforme à nos idées, & que par-tout où nos idées ſont claires & diſtinctes, ou obſcures & confuſes, il en ſera de même à l'égard de notre connoiſſance ; nullement : car notre connoiſſance n'étant autre choſe que la perception de la convenance ou de la diſconvenance qui eſt entre deux idées, ſa clarté ou ſon obſcurité conſiſte dans la

clarté ou dans l'obſcurité de cette perception, & non pas dans la clarté ou dans l'obſcurité des idées même : par exemple, un homme qui a des idées auſſi claires des angles d'un triangle & de l'égalité à deux droits, qu'aucun mathématicien qu'il y ait dans le monde, peut pourtant avoir une perception fort obſcure de leur convenance, & en avoir par conſéquent une connoiſſance fort obſcure. Mais des idées qui ſont confuſes à cauſe de leur obſcurité ou pour quelque autre raiſon, ne peuvent jamais produire de connoiſſance claire & diſtincte, parce qu'à meſure que des idées ſont confuſes, l'eſprit ne ſauroit juſque-là appercevoir nettement ſi elles conviennent ou non : ou pour exprimer la même choſe d'une maniere qui la rende moins ſujette à être mal interprêtée, quiconque n'a pas attaché des idées déterminées aux mots dont il ſe ſert, ne ſauroit en former des propoſitions, de la vérité deſquelles il puiſſe être aſſuré. CHAP. II.

CHAPITRE III.

De l'Étendue de la Connoiſſance humaine.

CHAP. III. §. 1. LA connoiſſance conſiſtant, comme nous avons déjà dit, dans la perception de la convenance ou diſconvenance de nos idées, il s'enſuit de là, premierement, que nous ne pouvons avoir aucune connoiſſance où nous n'avons aucune idée.

I. Notre connoiſſance ne va point au-delà de nos idées.

II. Elle ne s'étend pas plus loin que la perception de la convenance ou de la diſconvenance de nos idées.

§. 2. En ſecond lieu, que nous ne ſaurions avoir de connoiſſance qu'autant que nous pouvons appercevoir cette convenance ou cette diſconvenance : ce qui ſe fait, I. ou par *intuition*, c'eſt-à-dire, en comparant immédiatement deux idées, II. ou par *raiſon*, en examinant la convenance ou la diſconvenance de deux idées, par l'intervention de quelques autres idées ; III. ou enfin, par *ſenſation*, en appercevant l'exiſtence des choſes particulieres.

III. Notre connoiſſance intuitive ne s'étend point à toutes les relations de toutes nos idées.

§. 3. D'où s'enſuit, en troiſieme lieu, que nous ne ſaurions avoir une connoiſſance intuitive qui s'étende à toutes nos idées, & à tout ce que nous voudrions ſavoir ſur leur ſujet ; parce que nous ne pouvons point examiner & appercevoir toutes les relations qui ſe trouvent entr'elles en les comparant immédiatement l'une avec l'autre. Par exemple, ſi j'ai

des idées de deux triangles, l'un oxygone & l'autre amblygone, tracés ſur une baſe égale & entre deux lignes paralleles, je puis appercevoir par une connoiſſance de ſimple vue que l'un n'eſt pas l'autre, mais je ne ſaurois connoître par ce moyen ſi ces deux triangles ſont égaux ou non; parce qu'on ne ſauroit appercevoir leur égalité ou inégalité en les comparant, immédiatement. La différence de leur figure rend leurs parties incapables d'être exactement & immédiatement appliquées l'une ſur l'autre; c'eſt pourquoi il eſt néceſſaire de faire intervenir quelqu'autre quantité pour les meſurer, ce qui eſt *démontrer*, ou connoître par raiſon. CHAP. III.

§. 4. En quatrieme lieu, il s'enſuit auſſi de ce qui a été obſervé ci-deſſus, que notre connoiſſance raiſonnée ne peut point embraſſer toute l'étendue de nos idées, parce qu'entre deux différentes idées que nous voudrions examiner, nous ne ſaurions trouver toujours des idées moyennes que nous puiſſions lier l'une à l'autre par une connoiſſance intuitive dans toutes les parties de la déduction; & par-tout où cela nous manque, la connoiſſance & la démonſtration nous manquent auſſi.

IV. Ni notre connoiſſance démonſtrative.

§. 5. En cinquieme lieu, comme la connoiſſance *ſenſitive* ne s'étend point au-delà de l'exiſtence des choſes qui frappent actuellemment nos ſens, elle eſt beaucoup moins étendue que les deux précédentes.

V. La connoiſſance ſenſitive eſt moins étendue que les deux précédentes.

§. 6. De tout cela il s'enſuit évidemment que l'étendue de notre connoiſſance

CHAP. III. est non seulement au dessous de la réalité des choses, mais encore qu'elle ne ré-

V I. pond pas à l'étendue de nos propres idées.

Par conséquent, notre connoissance est plus bornée que nos idées. Mais quoique notre connoissance se termine à nos idées, de sorte qu'elle ne puisse les surpasser ni en étendue ni en perfection; quoique ce soit là des bornes fort étroites par rapport à l'étendue de tous nos êtres, & qu'une telle connoissance soit bien éloignée de celle qu'on peut justement supposer dans d'autres intelligences créées, dont les lumieres ne se terminent pas à l'instruction grossiere qu'on peut tirer de quelques voies de perception, en aussi petit nombre, & aussi peu subtiles que le sont nos sens; ce nous seroit pourtant un grand avantage, si notre connoissance s'étendoit aussi loin que nos idées, & qu'il ne nous restât bien des doutes & bien des questions sur le sujet des idées que nous avons, dont la solution nous est connue, & que nous ne trouverons jamais dans ce monde, à ce que je crois. Je ne doute pourtant point que dans l'état & la constitution présente de notre nature la connoissance humaine ne pût être portée beaucoup plus loin qu'elle ne l'a été jusqu'ici, si les hommes vouloient s'employer sincérement & avec une entiere liberté d'esprit, à perfectionner les moyens de découvrir la vérité avec toute l'application & toute l'industrie qu'ils emploient à colorer, ou à soutenir la fausseté, à défendre un système pour lequel ils se sont déclarés, certain parti & certains intérêts où ils se trouvent engagés. Mais après

cela, je crois pouvoir dire hardiment, ſans faire tort à la perfection humaine, que notre connoiſſance ne ſauroit jamais embraſſer tout ce que nous pouvons déſirer de connoître touchant les idées que nous avons, ni lever toutes les difficultés & réſoudre toutes les queſtions qu'on peut faire ſur aucune de ces idées. Par exemple nous avons des idées d'un *quarré*, d'un *cercle*, & de ce qu'emporte égalité; cependant nous ne ſerons jamais peut-être capables de trouver un cercle égal à un quarré, & de ſavoir certainement s'il y en a. Nous avons des idées de la *matiere* & de la *penſée*; mais peut-être ne ſerons nous jamais capables de connoître ſi un être purement matériel penſe ou non, par la raiſon qu'il nous eſt impoſſible de découvrir par la contemplation de nos propres idées, ſans révélation, (1) ſi CHAP. III.

(1) Le Docteur *Stillingfleet*, ſavant Prélat de l'Egliſe Anglicane, ayant pris à tâche de refuter pluſieurs opinions de M. Locke répandues dans cet ouvrage, ſe récria principalement ſur ce que M. Locke avance ici: nous ne ſaurions découvrir, *ſi Dieu n'a point donné à certains amas de matiere, diſpoſés comme il le trouve à propos, la puiſſance d'appercevoir & de penſer.* La queſtion eſt délicate; & M. Locke ayant eu ſoin dans le dernier ouvrage qu'il écrivit pour répouſſer les attaques du Dr. Stillingfleet, d'étendre ſa penſée ſur cet article, de l'éclaircir, & de la prouver par toutes les raiſons dont il put s'aviſer, j'ai cru qu'il étoit néceſſaire de donner ici un extrait exact de tout ce qu'il a dit pour établir ſon ſentiment.

La connoiſſance que nous avons, dit d'abord le Dr. Stillingfleet, *étant fondée, ſelon*

CHAP. III. Dieu n'a point donné à quelques amas de matiere diſpoſés comme il le trouve à propos, la puiſſance d'appercevoir & de

---

M. Locke, ſur nos idées; & l'idée que nous avons de la matiere en général, etant une ſubſtance ſolide, & celle du corps une ſubſtance étendue ſolide & figurée, dire que la matiere eſt capable de penſer, c'eſt confondre l'idée de la matiere avec l'idée de l'eſprit. Pas plus, répond M. Locke, que je confonds l'idée de la matiere avec l'idée d'un cheval, quand je dis que la matiere en général eſt une ſubſtance ſolide & etendue, & qu'un cheval eſt un animal, où une ſubſtance ſolide, étendue, avec ſentiment & motion ſpontanée. L'idée de la matiere eſt une ſubſtance étendue & ſolide: par-tout où ſe trouve une telle ſubſtance, là ſe trouve la matiere & l'eſſence de la matiere; quelques autres qualités non contenues dans cette eſſence, qu'il plaiſe à Dieu d'y joindre par deſſus. Par exemple, Dieu crée une ſubſtance étendue & ſolide, ſans y joindre par-deſſus aucune autre choſe, & ainſi nous pouvons la conſidérer en repos. Il joint le mouvement à quelques-unes de ſes parties, qui conſervent toujours l'eſſence de la matiere. Il en façonne d'autres parties en plantes, & leur donne toutes les propriétés de la *végération*, la vie & la beauté qui ſe trouvent dans un roſier & un pommier, par-deſſus l'eſſence de la matiere en général, quoiqu'il n'y ait que de la matiere dans le roſier & le pommier Et à d'autres parties * il ajoûte le ſentiment & le mouvement ſpontanée, & les autres propriétés qui ſe trouvent dans un éléphant. On ne doute point que la puiſſance de Dieu ne puiſſe aller juſques-là, ni que les propriétés d'un roſier, d'un pommier, ou d'un éléphant, ajoûtées à la matiere, changent les propriétés de la matiere. On reconnoît que dans ces choſes la matiere eſt toujours matiere. Mais ſi l'on ſe

* Le traducteur a fait en cet endroit des réflexions qui lui ont paru aſſez importantes, mais

penſer ; ou s'il a joint & uni à la matiere ainſi diſpoſée une ſubſtance immatérielle qui penſe. Car par rapport à nos notions,

CHAP. III.

---

hazarde d'avancer encore un pas, & de dire que Dieu peut joindre à la matiere, la penſée, la raiſon, & la volition, auſſi-bien que le ſentiment & le mouvement ſpontanée, il ſe trouve auſſi tôt des gens prêts à limiter la puiſſance du Souverain Créateur, & à nous dire que c'eſt une choſe que Dieu ne peut point faire, parce que cela détruit l'eſſence de la matiere, ou en change les propriétés eſſentielles. Et pour prouver cette aſſertion, tout ce qu'ils diſent ſe réduit à ceci, que la penſée & la raiſon ne ſont pas renfermées dans l'eſſence de la matiere. Elles n'y ſont pas renfermées, j'en conviens, dit M. Locke, mais une propriété, qui n'étant pas contenue dans la matiere, vient à être ajoûtée à la matiere, n'en détruit point pour cela l'aſſence, ſi elle la laiſſe être une ſubſtance étendue & ſolide. Par-tout où cette ſubſtance ſe rencontre, là eſt auſſi l'eſſence de la matiere. Mais ſi, dès qu'une choſe qui a plus de perfection, eſt ajoutée à cette ſubſtance, l'eſſence de la matiere eſt détruite, que deviendra l'eſſence de la matiere dans une plante, ou dans un animal dont les propriétés ſont ſi fort au deſſus d'une ſubſtance purement ſolide & etendue ?

qui occupent trop d'eſpace pour être plaées commodément ici.

Vous les trouverez à la fin de la diſſertation de M. Locke, ci-deſſus. p. 406.

Mais, ajoûte-t-on, il n'y a pas moyen de concevoir comment la matiere peut penſer. J'en tombe d'accord, répond M. Locke ; mais inférer de là que Dieu ne peut pas donner à la matiere la faculté de penſer, c'eſt dire que la Toute-puiſſance de Dieu eſt renfermée dans des bornes fort étroites, par la raiſon que l'entendement de l'homme eſt lui-même fort borné. Si Dieu ne peut donner aucune puiſſance à une portion de matiere que celle que les hommes peuvent détruire de l'eſſence de le matiere en général ; ſi l'eſſence ou les propriétés de la ma-

CHAP. III. il ne nous eſt pas plus mal aiſé de concevoir que DIEU peut, s'il lui plaît, ajouter à notre idée de la matiere la faculté

---

tiere ſont détruites par toutes les qualités qui nous paroiſſent au-deſſus de la matiere, & que nous ne ſaurions concevoir comme des conſequences naturelles de cette eſſence; il eſt évident que l'eſſence de la matiere eſt détruite dans la plûpart des parties ſenſibles de notre ſyſtême, dans les plantes, & dans les animaux. On ne ſauroit comprendre comment la matiere pourroit penſer; Donc Dieu ne peut lui donner la puiſſance de penſer. Si cette raiſon eſt bonne, elle doit avoir lieu dans d'autres rencontres Vous ne pouvez concevoir que la matiere puiſſe attirer la matiere à aucune diſtance, moins encore à la diſtance d'un millier de mille, Donc Dieu ne peut lui donner une telle puiſſance. Vous ne pouvez concevoir que la matiere puiſſe ſentir ou ſe mouvoir, ou affecter un être immatériel & être mûë par cet être: Donc Dieu ne peut lui donner de telles puiſſances: ce qui eſt en effet nier la peſanteur, & la révolution des planettes autour du Soleil, changer les bêtes en pures machines ſans ſentiment ou mouvement ſpontanée, & refuſer à l'homme le ſentiment & le mouvement volontaire.

Portons cette regle un peu plus avant. Vous ne ſauriez concevoir comment une ſubſtance étendue & ſolide pourroit penſer; Donc Dieu ne ſauroit faire qu'elle penſe. Mais pouvez-vous concevoir comment votre propre ame, ou aucune ſubſtance penſe? Vous trouvez à la vérité, que vous penſez: Je le trouve auſſi; mais je voudrois bien que quelqu'un m'apprît comment ſe fait l'Action de penſer; car j'avoue que c'eſt une choſe tout à fait au-deſſus de ma portée. Cependant je ne ſaurois en nier l'exiſtence; quoique je n'en puiſſe pas comprendre la maniere. Je trouve que Dieu n'a

de penſer, que de comprendre qu'il y joigne une autre ſubſtance avec la faculté de penſer ; puiſque nous ignorons en quoi CHAP. III.

---

donné cette faculté, & bien que je ne puiſſe qu'être convaincu de ſa puiſſance à cet égard, je ne ſaurois pourtant en concevoir la maniere dont il l'exerce. Et ne ſeroit-ce pas une inſolente abſurdité de nier ſa puiſſance en d'autres cas pareils, par la ſeule raiſon que je ne ſaurois comprendre comment elle peut être exercée dans ces cas-là ?

Dieu, *continue M. Locke*, a créé une ſubſtance : que ce ſoit, par exemple, une ſubſtance étendue & ſolide ; Dieu eſt-il obligé de lui donner, outre l'être, la puiſſance d'agir ? c'eſt ce que perſonne n'oſera dire, à ce que je crois. Dieu peut donc la laiſſer dans une parfaite inactivité. Ce ſera pourtant une ſubſtance. De même Dieu crée ou fait exiſter de nouveau une ſubſtance immatérielle, qui, ſans doute, ne perdra pas ſon être de ſubſtance, quoique Dieu ne lui donne que cette ſimple exiſtence ſans lui communiquer aucune activité. Je demande à préſent, quelle puiſſance Dieu peut donner à l'une de ces ſubſtances qu'il ne puiſſe point donner à l'autre ? Dans cet état d'inactivité, il eſt viſible qu'aucune d'elles ne penſe : car penſer étant une action, l'on ne peut nier que Dieu ne puiſſe arrêter l'action de toute ſubſtance créée ſans annihiler la ſubſtance : & ſi cela eſt ainſi, il peut auſſi créer ou faire exiſter une telle ſubſtance, ſans lui donner aucune action. Par la même raiſon il eſt évident qu'aucune de ces ſubſtances ne peut ſe mouvoir elle-même. Je demande à préſent pourquoi Dieu ne pourroit-il point donner à l'une de ces ſubſtances, qui ſont également dans un état de parfaite inactivité, la même puiſſance de ſe mouvoir qu'il peut donner à l'autre, comme par exemple, la puiſſance d'un mouvement ſpontanée, laquelle on

CHAP. III. consiſte la penſée & à quelle eſpece de ſubſtance cet être tout-puiſſant a trouvé à propos d'accorder cette puiſſance qui ne

---

ſuppoſe que Dieu peut donner à une ſubſtance non ſolide, mais qu'on nie qu'il puiſſe donner à une ſubſtance ſolide.

Si l'on demande à ces gens-là pourquoi ils bornent la Toute puiſſance de Dieu à l'égard de l'une plutôt qu'à l'égard de l'autre de ces ſubſtances, tout ce qu'ils peuvent dire ſe réduit à ceci : Qu'ils ne ſauroient concevoir comment la ſubſtance ſolide peut jamais être capable de ſe mouvoir elle-même. A quoi je réponds, qu'ils ne conçoivent pas mieux comment une ſubſtance créée non ſolide peut ſe mouvoir. Mais dans une ſubſtance immatérielle il peut y avoir des choſes que vous ne connoiſſez pas. J'en tombe d'accord : & il peut y en avoir auſſi dans une ſubſtance matérielle. Par exemple, la gravitation de la matiere vers la matiere ſelon différentes propoſitons qu'on voit à l'œil, pour ainſi dire, montre qu'il y a quelque choſe dans la matiere que nous n'entendons pas, à moins que nous ne puiſſions découvrir dans la matiere une faculté de ſe mouvoir elle-même, ou une attraction inexplicable & inconcevable, qui s'étend juſqu'à des diſtances immenſes & preſque incompréhenſibles. Par conſéquent il faut convenir qu'il y a dans les ſubſtances ſolides, auſſi-bien que dans les ſubſtances non ſolides, quelque choſe que nous n'entendons pas. Ce que nous ſavons, c'eſt que chacune de ces ſubſtances peut avoir ſon exiſtence diſtincte, ſans qu'aucune activité leur ſoit communiquée; à moins qu'on ne veuille nier que Dieu puiſſe ôter à un Etre ſa puiſſance d'agir : ce qui paſſeroit, ſans doute, pour une extrême préſomption. Et après y avoir bien penſé, vous trouverez en effet qu'il eſt auſſi difficile d'imaginer la puiſſance de ſe mouvoir dans un être immatériel, que dans

ſauroit être créée qu'en vertu du bon plai- CHAP. III.
ſir & de la bonté du créateur. Je ne vois pas quelle contradiction il y a, que Dieu cet

---

un être matériel : & par conſéquent, on n'a aucune raiſon de nier qu'il ſoit au pouvoir de Dieu de donner, s'il veut, la puiſſance de ſe mouvoir à une ſubſtanee immatérielle, tout auſſi bien qu'à une ſubſtance matérielle, puiſque nulle de ces deux ſubſtances ne peut l'avoir par elle-même, & que nous ne pouvons concevoir comment cette puiſſance peut être en l'une ou en l'autre.

Que Dieu ne puiſſe pas faire qu'une ſubſtance ſoit ſolide & non-ſolide en même temps, c'eſt, je crois, ce que nous pouvons aſſurer ſans bleſſer le reſpect qui lui eſt dû. Mais qu'une ſubſtance ne puiſſe point avoir des qualités, des perfections & des puiſſances, qui n'ont aucune liaiſon naturelle ou viſiblement néceſſaire avec la ſolidité & l'étendue, c'eſt témérité à nous qui ne ſommes que d'hier & qui ne connoiſſons rien, de l'aſſurer poſitivement. Si Dieu ne peut joindre les choſes par des connexions que nous ne ſaurions comprendre, nous devons nier la conſiſtance & l'exiſtence de la matiere même; puiſque chaque partie de matiere ayant quelque groſſeur, a ſes parties unies par des moyens que nous ne ſaurions concevoir. Et par conſéquent toutes les difficultés qu'on forme contre la puiſſance de penſer attachée à la matiere, fondées ſur notre ignorance ou les bornes étroites de notre conception, ne touchent en aucune maniere la puiſſance de Dieu, s'il veut communiquer à la matiere la faculté de penſer; & ces difficultés ne prouvent point qu'il ne l'ait pas actuellement communiquée à certaines parties de matiere diſpoſées comme il trouve à propos, juſqu'à ce qu'on puiſſe montrer qu'il y a de la contradiction à le ſuppoſer.

Quoique dans cet ouvrage M. Locke ait

CHAP. III. être penſant, éternel & tout-puiſſant donne, s'il veut, quelques degrés de ſentiment, de perception & de penſées

---

expreſſément compris la ſenſation ſous l'idée de penſe en général, il parle dans ſa Replique au Dr. Stillingfleet du ſentiment dans les brutes comme d'une choſe diſtincte de la penſée; parce que ce Docteur reconnoît que les bêtes ont du ſentiment. Sur quoi M. Locke obſerve que ſi ce Docteur donne du ſentiment aux bêtes, il doit reconnoître, ou que Dieu peut donner & donne actuellement la puiſſance d'appercevoir & de penſer à certaines particules de matiere, ou que les bêtes ont des Ames immatérielles, & par conſéquent immortelles, ſelon le Dr. Stillingfleet, tout auſſi-bien que les hommes. Mais, *ajoûte M. Locke*, dire que les mouches & les cirons ont des ames immortelles auſſi-bien que les hommes, c'eſt ce qu'on regardera peut-être comme une aſſertion qui a bien la mine de n'avoir été avancée que pour faire valoir une hypothéſe.

Le Docteur Stillingfleet avoit demandé à M. Locke *ce qu'il y avoit dans la matiere qui pût répondre au ſentiment intérieur que nous avons de nos Actions.* Il n'y a rien de tel, répond M. Locke, dans la matiere conſidérée ſimplement comme matiere. Mais on ne prouvera jamais que Dieu ne puiſſe donner à certaines parties de matiere la puiſſance de penſer, en demandant, comment il eſt poſſible de comprendre que le ſimple corps puiſſe appercevoir qu'il apperçoit. Je conviens de la foibleſſe de notre compréhenſion à cet égard: & j'avoue que nous ne ſaurions concevoir comment une ſubſtance ſolide, ni même comment une ſubſtance non ſolide créée, penſe: mais cette foibleſſe de notre compréhenſion n'affecte en aucune maniere la puiſſance de Dieu.

Le Docteur Stillingfleet avoit dit. *Qu'il ne mettoit point de bornes à la Toute-puiſſance de*

à certains amas de matiere créée & inſen- CHAP. III.
ſible, qu'il joint enſemble comme il le trouve à propos ; quoique j'aie prouvé,

---

Dieu, qui peut, dit-il, *changer un corps en une ſubſtance immatérielle.* C'eſt-à-dire, répond M. Locke, que Dieu peut ôter à une ſubſtance la ſolidité qu'elle avoit auparavant & qui la rendoit matiere, & lui donner enſuite la faculté de penſer, qu'elle n'avoit pas auparavant, & qui la rend Eſprit, *la même ſubſtance reſtant.* Car ſi la même ſubſtance ne *reſte* pas, le corps n'eſt pas changé en une ſubſtance immatérielle, mais la ſubſtance ſolide eſt annihilée avec toutes ſes appartenances, & une ſubſtance immaterielle eſt créée à la place: ce qui n'eſt pas changer une choſe en une autre, mais en détruire une, & en faire une autre de nouveau.

Cela poſé, voici quel avantage M. Locke prétend tirer de cet aveu.

1. Dieu, dites-vous, peut ôter d'une ſubſtance ſolide la ſolidité, qui eſt ce qui la rend ſubſtance ſolide ou corps ; & qu'il peut en faire une ſubſtance immatérielle, c'eſt-à-dire, une ſubſtance ſans ſolidité. Mais cette privation d'une qualité ne donne pas une autre qualité ; & le ſimple éloignement d'une moindre qualité n'en communique pas une plus excellente, à moins qu'on ne diſe que la puiſſance de penſer réſulte de la nature même de la ſubſtance, auquel cas il faut qu'il y ait une puiſſance de penſer par-tout où eſt la ſubſtance. Voilà donc, *ajoûte M. Locke*, une ſubſtance immatérielle ſans faculté de penſer, ſelon les propres Principes du Dr. Stillingfleet.

2. Vous ne nierez pas en ſecond lieu, que Dieu ne puiſſe donner la faculté de penſer à cette ſubſtance ainſi dépouillée de ſolidité, puiſqu'il ſuppoſe qu'elle en eſt rendue capable en devenant immatérielle : d'où il s'enſuit que la même ſubſtance numérique peut être en un

CHAP. III. si je ne me trompe, (*Liv. VI. Chap.* 10.) que c'est une parfaite contradiction de supposer que la matiere qui de sa nature

---

certain temps non-pensante, ou sans faculté de penser, & dans un autre temps parfaitement pensante, ou douée de la puissance de penser.

3. Vous ne nierez pas non plus, que Dieu ne puisse donner la solidité à cette substance, & la rendre encore matérielle. Cela posé, permettez-moi de vous demander pourquoi Dieu ayant donné à cette substance la faculté de penser après lui avoir ôté la solidité, ne peut pas lui redonner la solidité sans lui ôter la faculté de penser? Après que vous aurez éclairci ce point, vous aurez prouvé qu'il est impossible à Dieu, malgré sa Toute-puissance, de donner à une substance solide la faculté de penser; mais avant cela, nier que Dieu puisse le faire, c'est nier qu'il puisse faire ce qui de soi est possible, & par conséquent mettre des bornes à la Toute-puissance de Dieu.

Enfin M. Locke déclare que s'il est d'une dangereuse conséquence de ne pas admettre comme une vérité incontestable l'immatérialité de l'Ame, son Antagoniste devoit l'établir sur de bonnes preuves; à quoi il étoit d'autant plus obligé que, selon lui, *rien n'assure mieux les grandes fins de la Religion & de la Morale que les preuves de l'Immortalité de l'ame, fondées sur sa nature & sur ses propriétés, qui font voir qu'elle est immatérielle. Car quoiqu'il ne doute point que Dieu ne puisse donner l'immortalité à une substance materielle*, il dit expressément, que c'est *beaucoup diminuer l'évidence de l'immortalité que de la faire dépendre entierement de ce que Dieu lui donne ce dont elle n'est pas capable de sa propre nature.* M. Locke soutient que c'est dire nettement, que la fidélité de Dieu n'est pas un fondement assez ferme & assez sûr pour s'y reposer, sans le concours du témoignage de la raison; ce qui

eſt évidemment deſtituée de ſentiment & de penſée, puiſſe être ce premier être penſant qui exiſte de tout éternité. Car CHAP. III.

---

eſt autant que ſi l'on diſoit que Dieu ne doit pas être cru ſur ſa parole, ce qui ſoit dit ſans blaſphême, à moins que ce qu'il révéle ne ſoit en ſoi-même ſi croyable qu'on en puiſſe être perſuadé ſans révélation. *Si c'eſt là*, ajoûte M. Locke, *le moyen d'accréditer la Religion Chrétienne dans tous ſes Articles, je ne ſuis pas fâché que cette méthode ne ſe trouve point dans aucun de mes ouvrages; car pour moi, je crois qu'une telle choſe m'auroit attiré (& avec raiſon) un reproche de Scepticiſme. Mais je ſuis ſi éloigné de m'expoſer à un pareil reproche ſur cet article, que je ſuis fortement perſuadé qu'encore qu'on ne puiſſe pas montrer que l'Ame eſt immatérielle, cela ne diminue nullement l'evidence de ſon Immortalité; parce que la fidélité de Dieu eſt une démonſtration de la vérité de tout ce qu'il a révélé, & que le manque d'une autre démonſtration ne rend pas douteuſe une propoſition démontrée.*

Au reſte M. Locke ayant prouvé par des paſſages de *Virgile*, & de *Ciceron* que l'uſage qu'il faiſoit du mot *Eſprit* en le prenant pour une ſubſtance penſante ſans en exclure la matérialité, n'étoit pas nouveau, le Dr. Stillingfleet ſoutient que ces deux Auteurs diſtinguoient expreſſément l'Eſprit du Corps. A cela M. Locke répond qu'il eſt très-convaincu que ces Auteurs ont diſtingué ces deux choſes, c'eſt-à-dire que par *Corps* ils ont entendu les parties groſſieres & viſibles d'un homme, & par *Eſprit* une matiere ſubtile, comme le *vent*, le *feu* ou *l'ether*, par ou il eſt évident qu'ils n'ont pas prétendu depouiller l'Eſprit de toute eſpece de matérialité. Ainſi Virgile décrivant l'Eſprit ou l'Ame d'Anchiſe, que ſon Fils veut embraſſer, nous dit;

CHAP. III. comment un homme peut-il s'assurer, que quelques perceptions, comme vous direz le plaisir & la douleur, ne sauroient le

---

* *Æneid. Lib.* VI. *v.* 700. &c. * *Ter conatus ibi collo dare brachia circum :*
Ter frustra comprensa manus effugit imago,
Par levibus ventis, volucrique simillima somno.

Et Ciceron suppose dans le premier Livre des *Questions Tusculanes*, qu'elle est air ou feu :
(a) *Cap.* 25. *Anima sit Animus* (*a*) dit-il, *ignisve nescio*,
(b) *Cap.* 18. ou bien un air enflammé, (*b*) *inflammata anima*, ou une Quintescence introduite par
(c) *Cap.* 26. Aristote, (*c*) *quinta quædam natura ab Aristotele introducta.*

M. Locke conclut enfin que, tant s'en faut qu'il y ait de la contradiction à dire que *Dieu peut donner s'il veut, à certains amas de matiere disposés comme il le trouve à propos, la faculté d'appercevoir & de penser*, personne n'a prétendu trouver en cela aucune contradiction avant Descartes qui pour en venir-là dépouille les bêtes de tout sentiment, contre l'expérience la plus palpable. Car autant qu'il a pu s'en instruire par lui-même ou sur le rapport d'autrui, les Peres de l'Eglise Chrétienne n'ont jamais entrepris de démontrer, que la matiere fût incapable de recevoir, des mains du Créateur, le pouvoir de sentir, d'appercevoir, & de penser.

REFLEXIONS *sur la maniere dont M. Locke introduit son opinion sur la cause du sentiment qu'on remarque dans les bêtes.*

Il faut d'abord excepter les Cartésiens qui ne donnent ni sentiment ni mouvement spontantée à l'Eléphant. M. Locke en convient puisqu'il se joue, en plusieurs endroits de son Livre, de la méchanique que les Cartésiens ont imaginée pour ôter tout sentiment aux bêtes,

rencontrer dans certains corps, modifiés CHAP. III.
& mûs d'une certaine maniere, auſſi bien
que dans une ſubſtance immatérielle en

---

quoiqu'elles en donnent toutes les démonſtrations imaginables, (je copie ſes propres termes) *excepté qu'elles ne nous le disent pas elles-mêmes.* Le Carteſiens qu'apparemment M. Locke a compté pour rien à cauſe de leur petit nombre, pourront lui repliquer, que, *ſi Dieu a joint à certaines parties de matiere le ſentiment & le mouvement ſpontanée qui ſe trouvent dans l'Eléphant*, de quoi l'on ne doute point, ſelon M. Locke, la matiere eſt non-ſeulement capable de penſer, mais qu'elle penſe actuellement. Et par conſequent, lui diront-ils, la queſtion eſt toute décidée. Mais ce que vous nous donnez ici pour avéré, n'eſt en effet qu'une pure *petition de Principe* juſqu'à ce que vous en ayez vérifié la certitude par des preuves phyſiques d'une évidence inconteſtable.

Pour le reſte des hommes, les ſavans de profeſſion, le ſimple Peuple, ils reconnoiſſent tous avec M. Locke, que l'éléphant a du ſentiment, qu'il va & vient comme il lui plaît. Mais comme ils ne font pas difficulté non plus d'accorder à l'éléphant la Penſée, la Raiſon & la Mémoire, je ne ſaurois comprendre pourquoi, apres que M. Locke a dit qu'à certaines parties de matiere Dieu communique *le ſentiment & le mouvement ſpontanée, & les autres propriétés qui ſe trouvent dans un Eléphant, & qu'on ne doute point que la Puiſſance de Dieu ne puiſſe aller juſques-là*, il ajoûte, que *ſi l'on ſe hazarde d'avancer encore un pas, & de dire que Dieu peut joindre à la matiere, la penſée, la raiſon & la volition, auſſi-bien que le ſentiment & le mouvement ſpontanée, il ſe trouve auſſi-tôt des gens prêts à limiter la Puiſſance du Souverain Créateur.* Ici M. Locke confond d'abord deux choſes qui doivent être

CHAP. III. conſéquence du mouvement des parties du corps ? Le corps, autant que nous pouvons le concevoir, n'eſt capable que

---

exactement diſtinguées, un fait qu'on lui accorde, & la cauſe de ce Fait que perſonne avant lui n'a oſé déterminer, excepté les Epicuriens qui l'ont déterminée hardiment, mais ſans en avoir jamais donné la moindre preuve. Il eſt bien vrai, que preſque tous les hommes donnent le ſentiment & le mouvement ſpontanée à l'éléphant, au chien, au chat &c. Mais ils n'ont jamais prétendu connoître quelle eſt la cauſe de ce ſentiment, ce que M. Locke ſuppoſe rapidement ici comme une ſeule & même choſe que tout le monde reconnoît ſans peine. *Dieu*, dit-il, *ajoûte le ſentiment & le mouvement ſpontanée aux parties de matiere dont eſt compoſé l'éléphant.* Par-là il nous donne, adroitement, ou ſans y penſer, la cauſe de ce ſentiment comme un point évident, inconteſtable, & reconnu de tout le monde. Mais ce point eſt ſi peu reconnu de tout le monde, que de cent mille perſonnes qui donnent le ſentiment à l'éléphant, il n'y en a pas dix qui ayent jamais penſé à ce qui peut être la cauſe de ce ſentiment.

M. Locke ſe trompe encore, de s'imaginer qu'on lui niera que Dieu puiſſe joindre à la matiere, la penſée, la raiſon, la volition, après lui avoir accordé que Dieu a joint le ſentiment à la matiere qui compoſe l'éléphant. Dans les Bêtes la cauſe du *ſentiment* eſt tout auſſi difficile à expliquer que la penſée & la raiſon. Ce premier point nettement & phyſiquement éclairci, l'autre ſeroit apparemment très-aiſé à démontrer, mais *hoc opus hic labor eſt.* Il n'y a, comme je viens de dire, que les Epicuriens qui ayent décidé hardiment, que l'éléphant, à qui ils donnent le ſentiment, le mouvement ſpontanée, la penſée, la raiſon,

de frapper & d'affecter un corps : & le mouvement ne peut produire autre choſe que du mouvement, ſi nous nous en rap-

CHAP. III.

---

la mémoire, n'étoit que pure matiere non-plus que le roſier & le pommier. Comme ils ne reconnoiſſoient quoi que ce ſoit qui exiſtât réellement que leurs Atômes, petits corps très-ſubtils, mobiles de leur nature, & d'une vîteſſe inconcevable, indiviſibles par leur extrême dureté, deſtitués de raiſon & d'intelligence, abſolument inſenſibles, ils faiſoient dépendre du concours purement fortuit de ces Atômes, tout ce qui exiſte & qui pourra jamais exiſter, les animaux brutes, les étoiles, les plantes, les hommes, leurs penſées, leurs réflexions, leurs raiſonnemens les plus ſuivis, les plus profonds, les plus ſubtils, le ſentiment dans les bêtes, leur mémoire, leur raiſon, &c. C'étoit-là leur grand principe, la baſe de tous leurs raiſonnemens ſur la nature des choſes. Ils l'ont publié, tourné en tout ſens, & répété cent & cent fois dans leurs Ouvrages; mais l'ont-ils prouvé ? Nullement, comme l'a reconnu de bonne foi un fameux Diſciple de Gaſſendi, *Bernier*, l'un des plus ſinceres Philoſophes qui ayent paru dans le dix-ſeptieme & le dix-huitieme ſiecle. Quoique *nourri*, comme il le dit lui-même (*a*) *dans l'Ecole des Atômes*, il a rejetté ce principe, & l'a ſolidement refuté dans une *Lettre écrite de Chiras en Perſe* à ſon ami *Chapelle*, autre Diſciple de Gaſſendi. Je n'ai garde de vous tranſcrire ici tout ce qu'il dit contre ce Dogme Epicurien dont M. Locke a fait voir l'extravagance dans ſon Chapitre, *De l'exiſtence de Dieu*. Mais je ne puis me diſpenſer d'en citer un Paſſage concernant le ſujet de cette longue Note, je veux dire la cauſe du *ſentiment que* Bernier accorde aux bêtes tout auſſi franchement que M. Locke; la voici en propres termes. *Eh Dieu, mon cher*, dit-il à ſon ami

(*a*) Lettre envoyée de *Chiras* en Perſe, le 10 juin 1668. à Mr. CHAPELLE pag. 28.

CHAP III. portons à tout ce que nos idées nous peuvent fournir ſur ce ſujet ; de ſorte que lorſque nous convenons que le corps pro-

---

(a) Ibid. §. 66. Chapelle (a)!, *ne ſommes-nous pas, cent & cent fois, tombés d'accord enſemble vous & moi, que quelque force que nous puiſſions faire ſur notre eſprit, nous ne ſaurions jamais concevoir comme quoi de corpuſcules* inſenſibles *il en puiſſe jamais réſulter rien de* ſenſible, *ſans qu'il intervienne rien que d'inſenſible ; & qu'avec tous leurs Atômes, quelque petits, quelque mobiles qu'ils les faſſent, quelques mouvemens & quelques figures qu'ils leur donnent, & en quelqu'ordre, mélange, & diſpoſition qu'ils nous les puiſſent faire venir ; & même quelqu'induſtrieuſe main qui les pût conduire, ils ne ſauroient jamais (demeurant dans leur ſuppoſition, que ces Corpuſcules n'ayent point d'autres proprietés ou perfections que celles que j'ai dit) nous faire imaginer comme quoi il en puiſſe réſulter un Compoſé, je ne dis point qui ſoit raiſonnant comme l'homme, mais qui ſoit ſimplement* ſenſitif, *comme pourroit etre le plus vil & le plus imparfait vermiſſeau de terre qui ſe trouve.*

Il paroît évidemment, par la concluſion de ce long paſſage, que Bernier étoit fort éloigné de penſer que l'éléphant, qu'il reconnoiſſoit doué de ſentiment fût purement matériel, ce que M. Locke ſoutient comme un fait généralement reconnu, *dont on ne doute point*, dit-il en termes exprès. De ſavoir maintenant quel uſage il va faire de ce fait, qu'il donne pour inconteſtable, mais qui lui eſt hautement conteſté par les Cartéſiens, dont le gros des hommes ignorent abſolument la cauſe, & que quantité de bons Eſprits n'oſeroient expliquer ; de ſavoir, dis-je, quelle influence peut avoir ce fait ſur tous les raiſonnements que M. Locke entaſſe dans la ſuite de cette Diſſertation, pour nous faire voir que

la

duit le plaiſir ou la douleur, ou bien l'idée d'une couleur ou d'un ſon, nous ſommes obligés d'abandonner notre raiſon, d'aller au-delà de nos propres idées, & d'attribuer cette production au ſeul bon plaiſir de notre créateur. Or, puiſque nous ſommes contraints de reconnoître que Dieu a communiqué au mouvement des effets que nous ne pouvons jamais comprendre que le mouvement ſoit capable de produire, quelle raiſon avons-nous de conclure qu'il ne pourroit pas ordonner que ces effets ſoient produits dans un ſujet que nous ne ſaurions concevoir capable de les produire, auſſi-bien que dans un ſujet ſur lequel nous ne ſçaurions comprendre que le mouvement de la matiere puiſſe opérer en aucune maniere? Je ne dis point ceci pour diminuer en aucune ſorte la croyance de l'*immatérialité* de l'ame. Je ne parle point ici de probabilité, mais d'une connoiſſance évidente; & je crois que non-ſeulement c'eſt une choſe digne de la modeſtie d'un Philoſophe, de ne pas

---

la matiere peut devenir capable de penſer; je n'ai ni le loiſir, ni aſſez de pénétration d'eſprit, pour pouvoir ſuivre M. Locke dans tous les tours & détours de ce Labyrinthe. Depuis long-temps je conſidere cette queſtion, & la plupart des ſubtilités métaphyſiques, comme les raiſins que le renard de la fable voyoit au haut d'une treille qui lui paroiſſoient beaux & couverts d'une peau vermeille. Pour moi, je ne ſais s'ils ſont auſſi-beaux & auſſi-bons qu'on nous le dit. J'ai la vue trop courte pour m'en aſſurer. Qu'ils le ſoient ou non, je dis plus naïvement que le Renard, *je ne fais aucun effort pour y atteindre*, parce que je me ſens incapable de monter ſi haut.

CHAP. III. prononcer en maître, lorſque l'évidence requiſe pour produire la connoiſſance vient à nous manquer, mais encore, qu'il nous eſt utile de diſtinguer juſqu'où peut s'étendre notre connoiſſance; car l'état où nous ſommes préſentement n'étant pas un *état de viſion*, comme parlent les Théologiens, la foi & la probabilité nous doivent ſuffire ſur pluſieurs choſes. Et à l'égard de l'*immatérialité de l'ame*, dont il s'agit préſentement, ſi nos facultés ne peuvent parvenir à une certitude démonſtrative ſur cet article, nous ne le devons pas trouver étrange. Toutes les grandes fins de la morale & de la religion ſont établies ſur d'aſſez bons fondements ſans le ſecours des preuves de l'immatérialité de l'ame tirées de la philoſophie, puiſqu'il eſt évident que celui qui a commencé à nous faire ſubſiſter ici comme des êtres ſenſibles & intelligents, & qui nous a conſervés pluſieurs années dans cet état, peut & veut nous faire jouir encore d'un pareil état de ſenſibilité dans l'autre monde, & nous y rendre capables de recevoir la rétribution qu'il a deſtinée aux hommes, ſelon qu'ils ſe ſeront conduits dans cette vie. C'eſt pourquoi la néceſſité de ſe déterminer pour ou contre l'immatérialité de l'ame, n'eſt pas ſi grande que certaines gens, trop paſſionnés pour leurs propres ſentiments ont voulu le perſuader; dont les uns ayant l'eſprit trop enfoncé, pour ainſi dire, dans la matiere, ne ſçauroient accorder aucune exiſtence à ce qui n'eſt pas matériel; & les autres ne trouvant point que la *penſée* ſoit renfermée dans les facultés naturelles de la matiere,

après l'avoir examinée en tout ſens avec toute l'application dont ils ſont capables, ont l'aſſurance de conclure de-là, que Dieu lui-même ne ſçauroit donner la vie & la perception à une ſubſtance ſolide. Mais quiconque conſidérera combien il nous eſt difficile d'allier la ſenſation avec une matiere étendue, & l'exiſtence avec une choſe qui n'ait abſolument point d'étendue, confeſſera qu'il eſt fort éloigné de connoître certainement ce que c'eſt que ſon ame. C'eſt-là, dis-je, un point qui me ſemble tout-à-fait au-deſſus de notre connoiſſance. Et qui voudra ſe donner la peine de conſidérer & d'examiner librement les embarras & les obſcurités impénétrables de ces deux hypotheſes, n'y pourra gueres trouver de raiſons capables de le déterminer entiérement pour ou contre la *matérialité* de l'ame, puiſque de quelque maniere qu'il regarde l'ame, ou comme une ſubſtance non-étendue, ou comme de la matiere étendue qui penſe, la difficulté qu'il aura de comprendre l'une ou l'autre de ces choſes l'entraînera toujours vers le ſentiment oppoſé, lorſqu'il n'aura l'eſprit appliqué qu'à l'un des deux : méthode déraiſonnable qui eſt ſuivie par certaines perſonnes, qui voyant que des choſes conſidérées d'un certain côté ſont tout-à-fait incompréhenſibles, ſe jettent tête baiſſée dans le parti oppoſé, quoiqu'il ſoit auſſi inintelligible à quiconque l'examine ſans préjugé. Ce qui ne ſert pas ſeulement à faire voir la foibleſſe & l'imperfection de nos connoiſſances, mais auſſi le vain triomphe qu'on prétend obtenir par ces ſortes d'arguments, CHAP. III.

CHAP. III. qui, fondés sur nos propres vues, peuvent à la vérité nous convaincre que nous ne saurions trouver aucune certitude dans un des côtés de la question, mais qui par-là ne contribuent en aucune maniere à nous approcher, si nous embrassons l'opinion contraire, qui nous paroîtra sujette à d'aussi grandes difficultés, dès que nous viendrons à l'examiner sérieusement. Car quelle sûreté, quel avantage peut trouver un homme à éviter les absurdités & les difficultés insurmontables qu'il voit dans une opinion, si pour cela il embrasse celle qui lui est opposée, quoique bâtie sur quelque chose d'aussi inexplicable, & qui est autant éloigné de sa compréhension? On ne peut nier que nous n'ayons en nous quelque chose qui pense; le doute même que nous avons sur sa nature, nous est une preuve indubitable de la certitude de son existence; mais il faut se résoudre à ignorer de quelle espece d'être elle est. Du reste, c'est en vain qu'on voudroit à cause de cela douter de son existence, comme il est déraisonnable, en plusieurs autres rencontres, de nier positivement l'existence d'une chose, parce que nous ne saurions comprendre sa nature. Car je voudrois bien savoir quelle est la substance actuellement existante, qui n'ait pas en elle-même quelque chose qui passe visiblement les lumieres de l'entendement humain? S'il y a d'autres esprits qui voient & qui connoissent la nature & la constitution intérieure des choses, comme on n'en peut douter, combien leur connoissance doit-elle être supérieure à la nôtre? Et si nous ajoutons à cela une

plus vaſte compréhenſion qui les rende capables de voir tout à la fois la connexion & la convenance de quantité d'idées, & qui leur fourniſſe promptement les preuves moyennes que nous ne trouvons que pied-à-pied, lentement, avec beaucoup de peine, & après avoir tâtonné long-temps dans les ténebres, ſujets d'ailleurs à oublier une de ces preuves avant que d'en avoir trouvé une autre, nous pouvons imaginer par conjecture, quelle eſt une partie du bonheur des eſprits du premier ordre, qui ont la vue plus vive & plus pénétrante, & un champ de connoiſſance beaucoup plus vaſte que nous. Mais pour revenir à notre ſujet, notre connoiſſance ne ſe termine pas ſeulement au petit nombre d'idées que nous avons, & à ce qu'elles ont d'imparfait, elle reſte même en deçà, comme nous l'allons voir à cette heure, en examinant juſqu'où elle s'étend. CHAP. III.

§. 7. Les affirmations ou négations que nous faiſons ſur le ſujet des idées que nous avons peuvent ſe réduire, comme j'ai déjà dit, en général, à ces quatre eſpeces, *identité*, *coexiſtence*, *relation & exiſtence réelle*. Voyons juſqu'où notre connoiſſance s'étend à l'égard de chacun de ces articles en particulier. Juſqu'où s'étend notre connoiſſance.

§. 8. Premierement, à l'égard de l'identité & de la diverſité conſidérées comme une ſource de la convenance ou de la diſconvenance de nos idées, notre connoiſſance de ſimple vue eſt auſſi étendue que nos idées mêmes; car l'eſprit ne peut avoir aucune idée qu'il ne voie auſſi-tôt par une connoiſſance de ſimple vue qu'elle eſt ce I. Notre connoiſſance d'identité & de diverſité va auſſi loin que nos idées.

CHAP. III. qu'elle eſt, & qu'elle eſt différente de toute autre.

II. Celle de la convenance ou diſconvenance de nos idées par rapport à leur coexiſtence ne s'étend pas fort loin.

§. 9. Quant à la ſeconde eſpece, qui eſt la convenance ou la diſconvenance de nos idées par rapport à leur *coexiſtence*, notre connoiſſance ne s'étend pas fort loin à cet égard, quoique ce ſoit en cela que conſiſte la plus grande & la plus importante partie de nos connoiſſances touchant les ſubſtances. Car nos idées des eſpeces des ſubſtances ne ſont autre choſe, comme j'ai déjà montré, que certaines collections d'idées ſimples, unies en un ſeul ſujet, & qui par-là coexiſtent enſemble. Par exemple, notre idée de *flamme*, c'eſt un corps chaud, lumineux, & qui ſe meut en haut; & celle d'*or*, un corps peſant juſqu'à un certain degré, jaune, malléable & fuſible; de ſorte que les deux noms de ces différentes ſubſtances, *flamme* & *or*, ſignifient ces idées complexes, ou telles autres qui ſe trouvent dans l'eſprit des hommes. Et lorſque nous voulons connoître quelque choſe de plus, touchant ces ſubſtances ou aucune autre eſpece de ſubſtances, nos recherches ne tendent qu'à ſçavoir quelles autres qualités ou puiſſances ſe trouvent ou ne ſe trouvent pas dans ces ſubſtances, c'eſt-à-dire, quelles autres idées ſimples coexiſtent ou ne coexiſtent pas avec celles qui conſtituent notre idée complexe.

Parce que nous ignorons la connexion qui eſt entre la plupart des idées ſimples.

§. 10. Quoique ce ſoit-là une partie fort importante de la ſcience humaine, elle eſt pourtant fort bornée, & ſe réduit preſque à rien. La raiſon de cela, eſt que les idées ſimples qui compoſent nos idées complexes des ſubſtances, ſont de telle nature, qu'elles n'emportent avec elles aucune liaiſon

visible & néceſſaire, ou aucune incompatibilité avec aucune autre idée ſimple, dont nous voudrions connoître la coexiſtence avec l'idée complexe que nous avons déjà. CHAP. III.

§. 11. Les idées dont nos idées complexes des ſubſtances ſont compoſées, & ſur quoi roule preſque toute la connoiſſance que nous avons des ſubſtances, ſont celles des *ſecondes qualités*. Et comme toutes ces ſecondes qualités dépendent, ainſi que nous l'avons * déjà montré des *premieres qualités* des particules inſenſibles des ſubſtances, ou, ſi ce n'eſt de-là, de quelque choſe encore plus éloigné de notre compréhenſion, il nous eſt impoſſible de connoître la liaiſon ou l'incompatibilité qui ſe trouve entre ces ſecondes qualités; car ne connoiſſant pas la ſource d'où elles découlent, je veux dire la groſſeur, la figure & la contexture des parties d'où elles dépendent, & d'où réſultent, par exemple, les qualités qui compoſent notre idée complexe de l'*or*, il eſt impoſſible que nous puiſſions connoître quelles autres qualités procédent de la même conſtitution des parties inſenſibles de l'or, ou ſont incompatibles avec elle, & doivent par conſéquent coexiſter toujours avec l'idée complexe que nous avons de l'or, ou ne pouvoir ſubſiſter avec une telle idée. Et ſur-tout celles des ſecondes qualités. * *Liv. II. Chap. VIII.*

§. 12. Outre cette ignorance où nous ſommes à l'égard des *premieres qualités* des parties inſenſibles des corps d'où dépendent toutes leurs ſecondes qualités, il y a une autre ignorance encore plus incurable, & qui nous met dans une plus grande impuiſſance de connoître certainement la Parce que nous ne ſaurions découvrir la connexion qui eſt entre aucune ſeconde qualité

CHAP. III. & les premieres qualités.

coexiſtence ou la *non coexiſtence* de différentes idées dans un même ſujet ; c'eſt qu'on ne peut découvrir aucune liaiſon entre une ſeconde qualité & les premieres qualités dont elle dépend.

§. 13. Que la groſſeur, la figure & le mouvement d'un corps cauſent du changement dans la groſſeur, dans la figure & dans le mouvement d'un autre corps ; c'eſt ce que nous pouvons fort bien comprendre. Que les parties d'un corps ſoient diviſées en conſéquence de l'intruſion d'un autre corps ; & qu'un corps ſoit transféré du repos au mouvement par l'impulſion d'un autre corps, ces choſes, & autres ſemblables nous paroiſſent avoir quelque liaiſon l'une avec l'autre. Et ſi nous connoiſſions ces premieres qualités des corps, nous aurions ſujet d'eſpérer que nous pourrions connoître un beaucoup plus grand nombre de ces différentes manieres dont les corps operent l'un ſur l'autre. Mais notre eſprit étant incapable de découvrir aucune liaiſon entre ces premieres qualités des corps, & les ſenſations qui ſont produites en nous par leur moyen, nous ne pouvons jamais être en état d'établir des regles certaines & indubitables de la conſéquence ou de la coexiſtence d'aucunes ſecondes qualités, quand bien nous pourrions découvrir la groſſeur, la figure ou le mouvement des parties inſenſibles qui les produiſent immédiatement. Nous ſommes ſi éloignés de connoître quelle figure, quelle groſſeur, ou quel mouvement de parties produit la couleur jaune, un goût de douceur, ou un ſon aigu, que nous ne ſaurions comprendre comment aucune

groſſeur, aucune figure, ou aucun mou- CHAP. III.
vement de parties peut jamais être capable de produire en nous l'idée de quelque couleur, de quelque goût, ou de quelque ſon que ce ſoit. Nous ne ſaurions, dis-je, imaginer aucune connexion entre l'une & l'autre de ces choſes.

§. 14. Ainſi, quoique ce ſoit uniquement par le ſecours de nos idées que nous pouvons parvenir à une connoiſſance certaine & générale, c'eſt en vain que nous tâcherions de découvrir par leur moyen quelles ſont les autres idées qu'on peut trouver conſtamment jointes avec celles qui conſtituent notre idée complexe de quelque ſubſtance que ce ſoit, puiſque nous ne connoiſſons point la conſtitution réelle des petites particules d'où dépendent leurs ſecondes qualités, & que, ſi elle nous étoit connue, nous ne ſaurions découvrir aucune liaiſon néceſſaire entre telle ou telle conſtitution des corps & aucune de leurs ſecondes qualités, ce qu'il faudroit faire néceſſairement avant que de pouvoir connoître leur coexiſtence néceſſaire. Et par conſéquent, quelle que ſoit notre idée complexe d'aucune eſpece de ſubſtance, à peine pouvons-nous déterminer certainement, en vertu des idées ſimples qui y ſont renfermées, la coexiſtence néceſſaire de quelque autre qualité que ce ſoit. Dans toutes ces recherches notre connoiſſance ne s'étend guere au-delà de notre expérience. A la vérité, quelque peu de premieres qualités ont une dépendance néceſſaire & une viſible liaiſon entr'elles, ainſi la figure ſuppoſe néceſſai-

CHAP. III. rement l'étendue, & la réception ou la communication du mouvement par voie d'impulsion, suppose la solidité. Mais quoiqu'il y ait une telle dépendance entre ces idées, & peut-être entre quelques autres, il y en a pourtant si peu qui aient une connexion visible, que nous ne saurions découvrir par intuition ou par démonstration que la coexistence de fort peu de qualités qui se trouvent unies dans les substances, de sorte que pour connoître quelles qualités sont renfermées dans les substances, il ne nous reste que le simple secours des sens. Car de toutes les qualités qui coexistent dans un sujet sans cette dépendance & cette évidente connexion de leurs idées, on n'en sauroit remarquer deux dont on puisse connoître certainement qu'elles coexistent, qu'entant que l'expérience nous en assure par le moyen de nos sens. Ainsi, quoique nous voyions la couleur jaune, & que nous trouvions, par expérience, la pesanteur, la malléabilité, la fusibilité & la fixité unies dans une piece d'or; cependant parce que nulle de ces idées n'a aucune dépendance visible, ou aucune liaison nécessaire avec l'autre, nous ne saurions connoître certainement que là où se trouvent quatre de ces idées, la cinquieme y doive être aussi, quelque probable qu'il soit qu'elle y est effectivement, parce que la plus grande probabilité n'emporte jamais certitude sans laquelle il ne peut y avoir aucune véritable connoissance. Car la connoissance de cette coexistence ne peut s'étendre au-delà de la perception qu'on en a, & dans les sujets particuliers on ne

peut appercevoir cette coexiſtence que par le moyen des ſens ; ou en général que par la connexion néceſſaire des idées mêmes. CHAP. III.

La connoiſſance de l'incompatibilité des idées dans un même ſujet, s'étend plus loin que celle de leur coexiſtence.

§. 15. Quant à l'incompatibilité des idées dans un même ſujet, nous pouvons connoître qu'un ſujet ne ſauroit avoir, de chaque eſpece de premieres qualités, qu'une ſeule à la fois. Par exemple, une étendue particuliere, une certaine figure, un certain nombre de parties, un mouvement particulier exclut toute autre étendue, toute autre figure, tout autre mouvement & nombre de parties. Il en eſt certainement de même de toutes les idées ſenſibles particulieres à chaque ſens, car toute idée de chaque ſorte qui eſt préſente dans un ſujet, exclut tout autre de cette eſpece : aucun ſujet, par exemple, ne peut avoir deux odeurs, ou deux couleurs dans un même temps. Mais, dira-t-on peut-être, ne voit-on pas en même temps deux couleurs dans une opade, ou dans l'infuſion du bois, nommé *lignum Nephreticum* ? A cela je réponds que ces corps peuvent exciter dans le même temps des couleurs différentes dans des yeux diverſement placés ; mais auſſi j'oſe dire que ce ſont différentes parties de l'objet, qui réfléchiſſent les particules de lumiere vers des yeux diverſement placés, de ſorte que ce n'eſt pas la même partie de l'objet, ni par conſéquent le même ſujet qui paroît jaune & azur dans le même temps. Car il eſt auſſi impoſſible que dans le même temps une ſeule & même particule d'un corps modifie ou réfléchiſſe différemment les rayons de lumiere, qu'il eſt impoſſible qu'elle ait deux différentes figures

& deux différentes contextures dans le même temps.

Celle de la coexiſtence despuiſſances ne s'étend pas fort avant.

§. 16. Pour ce qui eſt de la puiſſance qu'ont les ſubſtances de changer les qualités ſenſibles des autres corps, ce qui fait une grande partie de nos recherches ſur les ſubſtances, & qui n'eſt pas une branche peu importante de nos connoiſſances, je doute qu'à cet égard notre connoiſſance s'étende plus loin que notre expérience, ou que nous puiſſions découvrir la plûpart de ces puiſſances & être aſſurés qu'elles ſont dans un ſujet en vertu de la liaiſon qu'elles ont avec aucune des idées qui conſtituent ſon eſſence par rapport à nous. Car comme les *puiſſances actives & paſſives* des corps, & leurs manieres d'opérer conſiſtent dans une certaine contexture & un certain mouvement de parties que nous ne ſaurions découvrir en aucune maniere, ce n'eſt que dans fort peu de cas que nous pouvons être capables d'appercevoir comment elles dépendent de quelqu'une des idées qui conſtituent l'idée complexe que nous nous formons d'une telle eſpece de choſes, ou comment elles leur ſont oppoſées. J'ai ſuivi en cette occaſion l'hypotheſe des philoſophes * *matérialiſtes*, comme celle qui nous peut conduire plus avant, à ce qu'on croit, dans l'explication intelligible des qualités des corps: & je doute que l'entendement humain, foible comme il eſt, puiſſe en ſubſtituer une autre qui nous donne une plus ample & plus nette connoiſſance de la connexion néceſſaire & de la coexiſtence des puiſſances qu'on peut obſerver unies en différentes ſortes de corps.

* *Qui expliquent les effets de la nature par la ſeule conſidération de la groſſeur, de la figure, & du mouvement des parties de la matiere.*

Ce qu'il y a de certain au moins, c'eſt que quelle que ſoit l'hypotheſe la plus claire & la plus conforme à la vérité (car ce n'eſt pas mon affaire de déterminer cela préſentement) notre connoiſſance touchant les ſubſtances corporelles ne ſera pas portée fort avant par aucune de ces hypotheſes, juſqu'à ou qu'on nous faſſe voir quelles qualités & quelles puiſſances des corps ont une liaiſon ou une oppoſition néceſſaire entr'elles; ce que nous ne connoiſſons, à mon avis, que juſqu'à un très-petit degré dans l'état où ſe trouve préſentement la philoſophie. Et je doute qu'avec les facultés que nous avons, nous ſoyons jamais capables de porter plus avant ſur ce point, je ne dis pas l'expérience particuliere, mais nos connoiſſances générales. C'eſt de l'expérience que doivent dépendre toutes nos recherches en cette occaſion; & il ſeroit à ſouhaiter qu'on y eût fait de plus grands progrès. Nous voyons tous les jours combien la peine que quelques perſonnes généreuſes ont pris pour cela, a augmenté le fonds des connoiſſances phyſiques. Si d'autres perſonnes & ſurtout les chymiſtes, qui prétendent perfectionner cette partie de nos connoiſſances, avoient été auſſi exacts dans leurs obſervations & auſſi ſinceres dans leurs rapports que devroient l'être des gens qui ſe diſent *philoſophes*, nous connoîtrions beaucoup mieux les corps qui nous environnent, & nous pénetrerions beaucoup plus avant dans leurs puiſſances & dans leurs opérations. CHAP. III.

§. 17. Si nous ſommes ſi peu inſtruits des puiſſances & des opérations des corps, La connoiſſance que nous

CHAP. III.

avons des esprits est encore plus bornée.

je crois qu'il est aisé de conclure que nous sommes dans de plus grandes ténébres à l'égard des esprits, dont nous n'avons naturellement point d'autres idées que celles que nous tirons de l'idée de notre propre esprit en réfléchissant sur les opérations de notre ame, autant que nos propres observations peuvent nous les faire connoître. J'ai proposé ailleurs en passant une petite ouverture à mes lecteurs pour leur donner lieu de penser combien les esprits qui habitent nos corps, tiennent un rang peu considérable parmi ces différentes, & peut-être innombrables especes d'êtres plus excellents, & combien ils sont éloignés d'avoir les qualités & les perfections des *Chérubins* & des *Séraphins*, & d'une infinité de sortes d'esprits qui sont au-dessus de nous.

III. Il n'est pas aisé de marquer les bornes de notre connoissance des autres relations. La morale est capable de démonstration.

§. 18. Pour ce qui est de la troisieme espece de connoissance, qui est la convenance ou la disconvenance de quelqu'une de nos idées, considérées dans quelque autre rapport que ce soit, comme c'est là le plus vaste champ de nos connoissances, il est bien difficile de déterminer jusqu'où il peut s'étendre. Parce que les progrès qu'on peut faire dans cette partie de notre connoissance, dépendent de notre *sagacité* à trouver des idées moyennes qui puissent faire voir les rapports des idées dont on ne considere pas la coexistence, il est malaisé de dire quand c'est que nous sommes au bout de ces sortes de découvertes, & que la raison a tous les secours dont elle peut faire usage pour trouver des preuves & pour examiner la convenance ou la disconvenance des idées éloignées. Ceux qui

ignorent l'*Algebre* ne ſauroient ſe figurer CHAP. III.
les choſes étonnantes qu'on peut faire en ce genre par le moyen de cette ſcience, & je ne vois pas qu'il ſoit facile de déterminer quels nouveaux moyens de perfectionner les autres parties de nos connoiſſances peuvent être encore inventés par un eſprit pénétrant. Je crois du moins que les idées qui regardent la quantité, ne ſont pas les ſeules capables de démonſtration ; mais qu'il y en a d'autres qui ſont peut-être la plus importante partie de nos contemplations, d'où l'on pourroit déduire des connoiſſances certaines, ſi les vices, les paſſions, & des intérêts dominants, ne s'oppoſoient directement à l'exécution d'une telle entrepriſe.

L'idée d'un être ſuprême, infini en puiſſance, en bonté & en ſageſſe, qui nous a faits, & de qui nous dépendons ; & l'idée de nous-mêmes comme de créatures intelligentes & raiſonnables, ces deux idées, dis-je, étant une fois clairement dans notre eſprit, en ſorte que nous les conſidéraſſions comme il faut pour en déduire les conſéquences qui en découlent naturellement, nous fourniroient, à mon avis, de tels fondements de nos devoirs, & de telles regles de conduite, que nous pourrions par leur moyen élever la morale au rang des ſciences capables de démonſtration. Et à ce propos je ne ferai pas difficulté de dire que je ne doute nullement qu'on ne puiſſe déduire de propoſitions évidentes par elles-mêmes, les véritables meſures du juſte & de l'injuſte par des conſéquences néceſſaires, auſſi incon-

CHAP. III. teſtables que celles qu'on emploie dans les mathématiques, ſi l'on veut s'appliquer à ces diſcuſſions de morale avec la même indifférence & avec autant d'attention qu'on s'attache à ſuivre des raiſonnements mathématiques. On peut appercevoir certainement les rapports des autres modes auſſi bien que ceux du nombre & de l'étendue, & je ne ſaurois voir pourquoi ils ne ſeroient pas auſſi capables de démonſtration, ſi on ſongeoit à ſe faire de bonnes méthodes pour examiner pied-à-pied leur convenance ou leur diſconvenance. Par exemple, cette propoſition, *Il ne ſauroit y avoir de l'injuſtice où il n'y a point de propriété*, eſt auſſi certaine qu'aucune démonſtration qui ſoit dans *Euclide*; car l'idée de *propriété* étant un droit à une certaine choſe, & l'idée qu'on déſigne par le nom d'*injuſtice* étant l'invaſion ou la violation d'un droit, il eſt évident que ces idées étant ainſi déterminées, & ces noms leur étant attachés, je puis connoître auſſi certainement que cette propoſition eſt véritable que je connois qu'un triangle a trois angles égaux à deux droits. Autre propoſition d'une égale certitude, *nul gouvernement n'accorde une abſolue liberté*; car comme l'idée du *Gouvernement* eſt l'établiſſement d'une ſociété ſur certaines regles ou loix dont il exige l'exécution, & que l'idée d'une *abſolue liberté* eſt à chacun une puiſſance de faire tout ce qu'il lui plaît, je puis être auſſi certain de la vérité de cette propoſition que d'aucune qu'on trouve dans les mathématiques.

§. 19. Ce qui a donné à cet égard, l'a-

vantage aux idées de quantité, & les a fait croire plus capables de certitude & de démonſtration, c'eſt :

CHAP. III.

Deux choſes pourquoi on a cru les idées morales incapables de demonſtration.

Premierement, qu'on peut les repréſenter par des marques ſenſibles qui ont une plus grande & plus étroite correſpondance avec elles, que quelques mots ou ſons qu'on puiſſe imaginer. Des figures tracées ſur le papier ſont autant de copies des idées qu'on a dans l'eſprit, & qui ne ſont pas ſujettes à l'incertitude que les mots ont dans leur ſignification. Un angle, un cercle, ou un quarré qu'on trace avec des lignes, paroît à la vue, ſans qu'on puiſſe s'y méprendre, il demeure invariable, & peut être conſideré à loiſir, on peut revoir la démonſtration qu'on a faite ſur ſon ſujet, & en conſidérer plus d'une fois toutes les parties ſans qu'il y ait aucun danger que les idées changent le moins du monde. On ne peut pas faire la même choſe à l'égard des idées morales, car nous n'avons point de marques ſenſibles qui les repreſentent, & par où nous puiſſions les expoſer aux yeux. Nous n'avons que des mots pour les exprimer ; mais quoique ces mots reſtent les mêmes quand ils ſont écrits, cependant les idées qu'ils ſignifient, peuvent varier dans le même homme, & il eſt fort rare qu'elles ne ſoient pas différentes en différentes perſonnes.

I Parce qu'elles ne peuvent être repréſentees par des marques ſenſibles, & ſe condement parcequ'elles ſont fort complexes.

En ſecond lieu, une autre choſe qui cauſe une plus grande difficulté dans la morale, c'eſt que les idées morales ſont communément plus complexes que celles des figures qu'on conſidere ordinairement dans les mathématiques. D'où il naît ces

CHAP. III. deux inconvéniens : le premier que les noms des idées morales ont une ſignification plus incertaine, parce qu'on ne convient pas ſi aiſément de la collection d'idées ſimples qu'ils ſignifient préciſément. Et par conſéquent le ſigne qu'on met toujours à leur place lorſqu'on s'entretient avec d'autres perſonnes, & ſouvent en méditant en ſoi-même, n'emporte pas conſtamment avec lui la même idée, ce qui cauſe le même déſordre & la même mépriſe qui arriveroit, ſi un homme voulant démontrer quelque choſe d'un Heptagone omettoit dans la figure qu'il feroit pour cela, un des angles, ou donnoit, ſans y penſer, à la figure un angle de plus que ce nom-là n'en déſigne ordinairement, ou qu'il ne vouloit lui donner la premiere fois qu'il penſa à ſa démonſtration. Cela arrive ſouvent, & à peine peut-on l'éviter dans chaque idée complexe de morale, où en retenant le même nom, on omet ou l'on inſere, dans un temps plutôt que dans l'autre, un angle, c'eſt-à-dire une idée ſimple dans une idée complexe qu'on appelle toujours du même nom. Un autre inconvénient qui naît de la complication des idées morales, c'eſt que l'eſprit ne ſauroit retenir aiſément ces combinaiſons préciſes d'une maniere auſſi exacte & auſſi parfaite qu'il eſt néceſſaire pour examiner les rapports, les convenances ou les diſconvenances de pluſieurs de ces idées comparées l'une à l'autre, & ſur-tout lorſqu'on n'en peut juger que par de longues déductions, & par l'intervention de pluſieurs autres idées complexes

dont on ſe ſert pour montrer la convenan- CHAP. III.
ce de deux idées éloignées.

Le grand ſecours que les mathématiciens ont trouvé contre cet inconvénient dans les figures qui étant une fois tracées reſtent toujours les mêmes, eſt fort viſible. Et en effet ſans cela, la mémoire auroit ſouvent bien de la peine à retenir ces figures ſi exactement, tandis que l'eſprit en parcourt les parties pied-à-pied, pour en examiner les différents rapports. Et quoiqu'en aſſemblant une grande ſomme dans l'*addition*, dans la *multiplication*, ou dans la *diviſion*, où chaque partie n'eſt qu'une progreſſion de l'eſprit qui enviſage ſes propres idées, & qui conſidere leur convenance ou leur diſconvenance, la réſolution de la queſtion ne ſoit autre choſe que le réſultat du tout compoſé de nombres particuliers dont l'eſprit a une claire perception; cependant, ſi l'on ne déſigne les différentes parties par des marques dont la ſignification préciſe ſoit connue, & qui reſtent & demeurent en vue lorſque la mémoire les a laiſſé échapper, il ſeroit preſque impoſſible de retenir dans l'eſprit un ſi grand nombre d'idées différentes, ſans brouiller ou laiſſer échapper quelques articles du compte, & par-là rendre inutiles tous les raiſonnements que nous ferions ſur cela. Dans ce cas-là, ce n'eſt point du tout par le ſecours des chiffres que l'eſprit apperçoit la convenance de deux ou de pluſieurs nombres, leur égalité ou leur proportion, mais uniquement par l'intuition des idées qu'il a des nombres mêmes. Les caracteres numériques

CHAP. III. ſervent ſeulement à la mémoire pour enrégiſtrer & conſerver les différentes idées ſur leſquelles roule la démonſtration : & par leur moyen un homme peut connoître juſqu'où eſt parvenue ſa connoiſſance intuitive dans l'examen de pluſieurs de ces nombres particuliers, afin que par-là il puiſſe avancer ſans confuſion vers ce qui lui eſt encore inconnu, & avoir enfin devant lui, d'un coup d'œil, le réſultat de toutes ſes perceptions & de tous ſes raiſonnemens.

Moyens pour remédier à ces difficultés.

§. 20. Un moyen par où l'on peut beaucoup remédier à une partie de ces inconvéniens qui ſe rencontrent dans les idées morales & qui les ont fait regarder comme incapables de démonſtration, c'eſt d'expoſer, par des définitions, la collection d'idées ſimples que chaque terme doit ſignifier, & enſuite de faire ſervir les termes à déſigner préciſément & conſtamment cette collection d'idées. Du reſte, il n'eſt pas aiſé de prévoir quelles méthodes peuvent être ſuggerées par l'*Algebre* ou par quelque autre moyen de cette nature, pour écarter les autres difficultés. Je ſuis aſſuré du moins que, ſi les hommes vouloient s'appliquer à la recherche des vérités morales ſelon la même méthode, & avec la même indifférence qu'ils cherchent les vérités mathématiques, ils trouveroient que ces premieres ont une plus étroite liaiſon l'une avec l'autre, qu'elles découlent de nos idées claires & diſtinctes par des conſéquences plus néceſſaires, & qu'elles peuvent être démontrées d'une maniere plus parfaite qu'on ne croit communément. Mais

il ne faut pas eſperer qu'on s'applique beaucoup à de telles découvertes, tandis que le deſir de l'eſtime, des richeſſes ou de la puiſſance portera les hommes à épouſer les opinions autoriſées par la mode, & à chercher enſuite des argumens ou pour les faire paſſer pour bonnes, ou pour les farder & pour couvrir leur difformité : rien n'étant ſi agréable à l'œil que la vérité l'eſt à l'eſprit : rien n'étant ſi difforme, ſi incompatible avec l'entendement que le menſonge. Car quoiqu'un homme puiſſe trouver aſſez de plaiſir à s'unir par le mariage avec une femme d'une beauté fort médiocre, perſonne n'eſt aſſez hardi pour avouer ouvertement qu'il a épouſé la fauſſeté, & reçu dans ſon ſein une choſe auſſi affreuſe que le menſonge. Mais pendant que les différents partis font embraſſer leurs opinions à tous ceux qu'ils peuvent avoir en leur puiſſance, ſans leur permettre d'examiner, ſi elles ſont fauſſes ou véritables, & qu'ils ne veulent pas laiſſer, pour ainſi dire, à la vérité ſes coudées franches, ni aux hommes la liberté de la chercher, quels progrès peut-on attendre de ce côté-là, quelle nouvelle lumiere peut-on eſperer dans les ſciences qui concernent la morale? Cette partie du genre-humain qui eſt ſous le joug, devroit attendre, au lieu de cela, dans la plûpart des lieux du monde, les ténebres auſſi bien que l'eſclavage d'Egypte, ſi la lumiere du Seigneur ne ſe trouvoit pas d'elle-même préſente à l'eſprit humain : Lumiere ſacrée que tout le pouvoir des hommes ne ſauroit éteindre entiérement.

CHAP. III.

CHAP. III. IV.

§. 21. Quand à la quatrieme ſorte de connoiſſance que nous avons, qui eſt de l'exiſtence réelle & actuelle des choſes, nous avons une connoiſſance intuitive de notre exiſtence, & une connoiſſance démonſtrativede l'exiſtence de Dieu. Pour l'exiſtence d'aucune autre choſe nous n'en avons point d'autre qu'une connoiſſance *ſenſitive* qui ne s'étend point au-delà des objets qui ſont préſents à nos ſens.

A l'égard de l'exiſtence réelle, nous avons une connoiſſance intuitive de notre exiſtence, une démonſtration de l'exiſtence de Dieu, une connoiſſance ſenſitive de quelque peu d'autres choſes.

§. 22. Notre connoiſſance étant reſſerrée dans des bornes ſi étroites, comme je l'ai montré, pour mieux voir l'état préſent de notre eſprit, il ne ſera peut-être pas inutile d'en conſiderer un peu le côté obſcur, & de prendre connoiſſance de notre ignorance, qui étant infiniment plus étendue que notre connoiſſance, peut ſervir beaucoup à terminer les diſputes & à augmenter les connoiſſances utiles, ſi après avoir découvert juſqu'où nous avons des idées claires & diſtinctes nous nous bornons à la contemplation des choſes qui ſont à la portée de notre entendement, & que nous ne nous engagions point dans cet abîme de ténebres (où nos yeux nous ſont entierement inutiles, & où nos facultés ne ſauroient nous faire appercevoir quoi que ce ſoit) entêtés de cette folle penſée que rien n'eſt au-deſſus de notre compréhenſion. Mais nous n'avons pas beſoin d'aller fort loin pour être convaincus de l'extravagance d'une telle imagination. Quiconque ſait quelque choſe, ſait avant toutes choſes qu'il n'a pas beſoin de chercher fort loin des exemples de ſon ignorance. Les choſes les moins conſidérables & les

Combien grande eſt notre ignorance!

plus communes qui ſe rencontrent ſur notre chemin, ont des côtés obſcurs où la vue la plus pénétrante ne ſauroit ſe faire jour. Les hommes accoutumés à penſer & qui ont l'eſprit le plus net & le plus étendu, ſe trouvent embarraſſés & hors de route, dans l'examen de chaque particule de matiere. C'eſt de quoi nous ſerons moins ſurpris, ſi nous conſiderons les *cauſes de notre ignorance*, leſquelles peuvent être réduites à ces trois principales, ſi je ne me trompe. CHAP. III.

La premiere, que nous manquons d'idées.

La ſeconde, que nous ne ſaurions découvrir la connexion qui eſt entre les idées que nous avons.

Et la troiſieme, que nous négligeons de ſuivre & d'examiner exactement nos idées.

§. 23. Premiérement, il y a certaines choſes; & qui ne ſont pas en petit nombre, que nous ignorons faute d'idées. I. Une des cauſes de notre ignorance, c'eſt que nous manquons d'idées ou de celles qui ſont au-deſſus de notre compréhenſion, ou de celles que nous ne connoiſſons point en particulier.

En premier lieu, toutes les idées ſimples que nous avons, ſont bornées à celles que nous recevons des objets corporels par *ſenſation*, & des opérations de notre propre eſprit comme objets de la *réflexion*, c'eſt de quoi nous ſommes convaincus en nous-mêmes. Or ceux qui ne ſont pas aſſez deſtitués de raiſon pour ſe figurer que leur compréhenſion s'étende à toutes choſes, n'auront pas de peine à ſe convaincre que ces chemins étroits & en ſi petit nombre n'ont aucune proportion avec toute la vaſte étendue des êtres. Il ne nous appartient pas de déterminer quelles

CHAP. III. autres idées ſimples peuvent avoir d'autres créatures dans d'autres parties de l'univers, par d'autres ſens & d'autres facultés plus parfaites & en plus grand nombre que celles que nous avons, ou différentes de celles que nous avons. Mais de dire ou de penſer qu'il n'y a point de telles facultés parce que nous n'en avons aucune idée, c'eſt raiſonner auſſi juſte qu'un aveugle qui ſoutiendroit qu'il n'y a ni vue ni couleurs, parce qu'il n'a abſolument point d'idée d'aucune telle choſe, & qu'il ne ſauroit ſe repréſenter en aucune maniere ce que c'eſt que voir. L'ignorance qui eſt en nous, n'empêche ni ne borne non plus la connoiſſance des autres, que le défaut de la vue dans les taupes empêche les aigles d'avoir les yeux ſi perçans. Quiconque conſidérera la puiſſance infinie, la ſageſſe & la bonté du créateur de toutes choſes, aura tout ſujet de penſer que ces grandes vertus n'ont pas été bornées à la formation d'une créature auſſi peu conſidérable & auſſi impuiſſante que lui paroîtra l'homme, qui ſelon toutes les apparences tient le dernier rang parmi tous les êtres intellectuels. Ainſi nous ignorons de quelles facultés ont été enrichies d'autres eſpeces de créatures pour pénétrer dans la nature & dans la conſtitution intérieure des choſes, & quelles idées elles peuvent en avoir, entiérement différentes des nôtres. Une choſe que nous ſavons & que nous voyons certainement, c'eſt qu'il nous manque de les voir plus à fond que nous ne faiſons, pour pouvoir les connoître

noître d'une maniere plus parfaite. Et il nous eſt aiſé d'être convaincus, que les idées que nous pouvons avoir par le ſecours de nos facultés, n'ont aucune proportion avec les mêmes choſes, puiſque nous n'avons pas une idée claire & diſtincte de la ſubſtance même qui eſt le fondement de tout le reſte. Mais un tel manque d'idée étant une partie auſſi bien qu'une cauſe de notre ignorance, ne ſauroit être ſpécifié. Ce que je crois pouvoir dire hardiment ſur cela, c'eſt que le monde intellectuel & le monde matériel ſont parfaitement ſemblables en ce point, que la partie que nous voyons de l'un ou de l'autre n'a aucune proportion avec ce que nous ne voyons pas; que tout ce que nous en pouvons découvrir par nos yeux ou par nos penſées n'eſt qu'un point, & preſque rien en comparaiſon du reſte. CHAP. III.

§. 24. En ſecond lieu, une autre grande cauſe de notre ignorance, c'eſt le manque des idées que nous ſommes capables d'avoir. Car comme le manque d'idées que nos facultés ſont incapables de nous donner, nous ôte entiérement la vue des choſes qu'on doit ſuppoſer raiſonnablement dans d'autres êtres plus parfaits que nous; ainſi le manque des idées dont je parle préſentement, nous retient dans l'ignorance des choſes que nous concevons capables d'être connues par nous. La *groſſeur*, la *figure* & le *mouvement* ſont des choſes dont nous avons des idées. Mais quoique les idées de ces *premieres qualités* des corps ne nous manquent pas, cependant comme nous ne connoiſſons pas

Parce que les objets ſont trop éloignés de nous.

CHAP. III. ce que c'eſt que la groſſeur particuliere, la figure & le mouvement de la plus grande partie des corps de l'univers, nous ignorons les différentes puiſſances, production & manieres d'opérer par où ſont produits les effets que nous voyons tous les jours : ces choſes nous ſont cachées en certains corps, parce qu'ils ſont trop éloignés de nous, & en d'autres parce qu'ils ſont trop petits. Si nous conſidérons l'extrême diſtance des parties du monde qui ſont expoſées à notre vue & dont nous avons quelque connoiſſance, & les raiſons que nous avons de penſer que ce qui eſt expoſé à notre vue n'eſt qu'une petite partie de cet immenſe univers, nous découvrirons auſſi-tôt un vaſte abîme d'ignorance. Le moyen de ſavoir quelles ſont les fabriques particulieres des grandes maſſes de matiere qui compoſent cette prodigieuſe machine d'êtres corporels, juſqu'où elles s'étendent, quel eſt leur mouvement, comment il eſt perpétué ou communiqué, & quelle influence elles ont l'une ſur l'autre ? Ce ſont tout autant de recherches où notre eſprit ſe perd dès la premiere réflexion qu'il y fait. Si nous bornons notre contemplation à ce petit coin de l'univers où nous ſommes renfermés, je veux dire au ſyſtême de notre ſoleil & à ces grandes maſſes de matiere qui roulent viſiblement autour de lui, combien de diverſes ſortes de végétaux, d'animaux & d'êtres corporels doués d'intelligence, infiniment différens de ceux qui vivent ſur notre petite boule, peut-il y avoir, ſelon toutes les ap-

parences, dans les autres planettes, deſ- CHAP. VI.
quels nous ne pouvons rien connoître, pas même leurs figures & leurs parties extérieures, pendant que nous ſommes confinés dans cette terre, puiſqu'il n'y a point de voies naturelles qui en puiſſent introduire dans notre eſprit des idées certaines par ſenſation ou par réflexion ? Toutes ces choſes, dis-je, ſont au-delà de la portée de ces deux ſources de toutes nos connoiſſances ; de ſorte que nous ne ſaurions même conjecturer de quoi ſont parées ces regions, & quelles ſortes d'habitans il y a, tant s'en faut que nous en ayons des idées claires & diſtinctes.

Parcequ'ils ſont trop petits.

§. 25. Si une grande partie, ou plutôt la plus grande partie des différentes eſpeces de corps qui ſont dans l'univers, échappent à notre connoiſſance à cauſe de l'éloignement, il y en a d'autres qui ne nous ſont pas moins cachés par leur extrême petiteſſe. Comme ces corpuſcules inſenſibles ſont les parties actives de la matiere & les grands inſtrumens de la nature d'où dépendent non ſeulement toutes leurs *ſecondes qualités*, mais auſſi la plupart de leurs opérations naturelles, nous nous trouvons dans une ignorance invincible de ce que nous déſirons de connoître ſur leur ſujet, parce que nous n'avons point d'idées préciſes & diſtinctes de leurs premieres qualités. Je ne doute point, que, ſi nous pouvions découvrir la figure, la groſſeur, la contexture & le mouvement des petites particules de deux corps particuliers, nous ne puſſions connoître, ſans le ſecours de l'ex-

CHAP. III. périence, pluſieurs des opérations qu'ils ſeroient capables de produire l'un ſur l'autre, comme nous connoiſſons préſentement les propriétés d'un quarré ou d'un triangle. Par exemple, ſi nous connoiſſions les affections méchaniques des particules de la *rhubarbe*, de la *ciguë*, de l'*opium* & d'un *homme*, comme un horloger connoît celles d'une montre, par où cette machine produit ſes opérations, & celles d'une lime qui agiſſant ſur les parties de la montre doit changer la figure de quelqu'une de ſes roues, nous ſerions capables de dire par avance que la rhubarbe doit purger un homme, que la ciguë le doit tuer, & l'opium le faire dormir, tout ainſi qu'un horloger peut prévoir qu'un petit morceau de papier poſé ſur le balancier, empêchera la montre d'aller, juſqu'à ce qu'il ſoit ôté, ou qu'une certaine petite partie de cette machine étant détachée par la lime, ſon mouvement ceſſera entiérement, & que la montre n'ira plus. En ce cas, la raiſon pourquoi l'argent ſe diſſout dans l'eau forte, & non dans l'eau régale où l'or ſe diſſout, quoiqu'il ne ſe diſſolve pas dans l'eau forte, ſeroit peut-être auſſi facile à connoître, qu'il l'eſt à un ſerrurier de comprendre pourquoi une clef ouvre une certaine ſerrure, & non pas une autre. Mais pendant que nous n'avons pas des ſens aſſez pénétrans pour nous faire voir les petites particules des corps & pour nous donner des idées de leurs affections méchaniques, nous devons nous réſoudre à ignorer leurs propriétés & la maniere dont ils opérent; &

nous ne pouvons être aſſurés d'aucune autre choſe ſur leur ſujet que de ce qu'un petit nombre d'expériences peut nous en apprendre. Mais de ſavoir ſi ces expériences réuſſiront une autre fois, c'eſt de quoi nous ne pouvons pas être certains. Et c'eſt là ce qui nous empêche d'avoir une connoiſſance certaine des vérités univerſelles touchant les corps naturels ; car ſur cet article notre raiſon ne nous conduit guere au-delà des faits particuliers. CHAP. III.

§. 26. C'eſt pourquoi quelque loin que l'induſtrie humaine puiſſe porter la philoſophie expérimentale ſur des choſes phyſiques, je ſuis tenté de croire que nous ne pourrons jamais parvenir ſur ces matieres à une connoiſſance *ſcientifique*, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, parce que nous n'avons pas des idées parfaites & complettes de ces corps mêmes qui ſont le plus près de nous, & le plus à notre diſpoſition. Nous n'avons, dis-je, que des idées fort imparfaites & incomplettes des corps que nous avons rapportés à certaines claſſes ſous des noms généraux, & que nous croyons le mieux connoître. Peut-être pouvons-nous avoir des idées diſtinctes de différentes ſortes de corps qui tombent ſous l'examen de nos ſens, mais je doute que nous ayons des idées complettes d'aucun d'eux. Et quoique la premiere maniere de connoître ces corps nous ſuffiſe pour l'uſage & pour le diſcours ordinaire ; cependant tandis que la derniere nous manque, nous ne ſommes point capables d'une *connoiſſance ſcientifique* ; & nous ne pourrons jamais découD'où il s'enſuit que nous n'avons aucune *connoiſſance ſcientifique* concernant les corps.

CHAP. III. vrir ſur leur ſujet des vérités générales, inſtructives & entiérement inconteſtables. La *certitude* & la *démonſtration* ſont des choſes auxquelles nous ne devons point prétendre ſur ces matieres. Par le moyen de la couleur, de la figure, du goût, de l'odeur & des autres qualités ſenſibles, nous avons des idées auſſi claires & auſſi diſtinctes de la *ſauge* & de la *ciguë* que nous en avons d'un cercle & d'un triangle : mais comme nous n'avons point d'idée des premieres qualités des particules inſenſibles de l'une & de l'autre de ces plantes & des autres corps auxquels nous voudrions les appliquer, nous ne ſaurions dire quels effets elles produiront ; & lorſque nous voyons ces effets, nous ne ſaurions conjecturer la maniere dont ils ſont produits, bien loin de la connoître certainement. Ainſi, n'ayant point d'idée des particulieres affections méchaniques des petites particules des corps qui ſont prés de nous, nous ignorons leurs conſtitutions, leurs puiſſances & leurs opérations. Pour les corps plus éloignés ils nous ſont encore plus inconnus, puiſque nous ne connoiſſons pas même leur figure extérieure, ou les parties ſenſibles & groſſieres de leurs conſtitutions.

Encore moins concernant les eſprits.

§. 27. Il paroît d'abord par-là combien notre connoiſſance a peu de proportion avec toute l'étendue des êtres même matériels. Que ſi nous ajoutons à cela la conſidération de ce nombre infini d'eſprits qui peuvent exiſter & qui exiſtent probablement, mais qui ſont encore plus

éloignés de notre connoiſſance, puiſqu'ils CHAP. III.
nous ſont abſolument inconnus & que nous ne ſaurions nous former aucune idée diſtincte de leurs différens ordres ou différentes eſpeces ; nous trouverons que cette ignorance nous cache dans une obſcurité impénétrable preſque tout le monde intellectuel, qui certainement eſt plus grand & plus beau que le monde matériel. Car excepté quelque peu d'idées fort ſuperficielles que nous nous formons d'un *eſprit* par la réflexion que nous faiſons ſur notre propre eſprit, d'où nous déduiſons le mieux que nous pouvons l'idée du *pere des eſprits*, cet être éternel & indépendant qui a fait ces excellentes créatures, qui nous a faits avec tout ce qui exiſte, nous n'avons aucune connoiſſance des autres eſprits, non pas même de leur exiſtence, autrement que par le ſecours de la révélation. L'exiſtence actuelle des anges & de leurs différentes eſpeces, eſt naturellement au-delà de nos découvertes ; & toutes ces intelligences dont il y a apparemment plus de diverſes ſortes que de ſubſtances corporelles, ſont des choſes dont nos facultés naturelles ne nous apprennent abſolument rien d'aſſuré. Chaque homme a ſujet d'être perſuadé par les paroles & les actions des autres hommes qu'il y a en eux une ame, un être penſant auſſi bien que dans ſoi-même ; & d'autre part la connoiſſance qu'on a de ſon propre eſprit, ne permet pas à un homme, qui fait quelque réflexion ſur la cauſe de ſon exiſtence, d'ignorer qu'il y a un DIEU. Mais qu'il y ait des degrés

CHAP. III. d'êtres ſpirituels entre nous & Dieu, qui eſt-ce qui peut venir à le connoître par ſes propres recherches & par la ſeule pénétration de ſon eſprit? Encore moins pouvons nous avoir des idées diſtinctes de leurs différentes natures, conditions, états, puiſſances & diverſes conſtitutions, par où ces êtres différent les uns des autres & de nous. C'eſt pourquoi nous ſommes dans une abſolue ignorance ſur ce qui concerne leurs différentes eſpeces & leur diverſes propriétés.

II. Autre ſource de notre ignorance: c'eſt que nous ne pouvons pas trouver la connexion qui eſt entre les idées que nous avons.

§. 28. Après avoir vu combien parmi ce grand nombre d'êtres qui exiſtent dans l'univers, il y en a peu qui nous ſoient connus, faute d'idées, conſidérons, *en ſecond lieu*, une autre ſource d'ignorance qui n'eſt pas moins importante; c'eſt que nous ne ſçaurions trouver la connexion qui eſt entre les idées que nous avons actuellement. Car par-tout où cette connexion nous manque, nous ſommes entiérement incapables d'une connoiſſance univerſelle & certaine, & toutes nos vues ſe réduiſent, comme dans le cas précédent, à ce que nous pouvons apprendre par l'obſervation & par l'expérience, dont il n'eſt pas néceſſaire de dire qu'elle eſt fort bornée & bien éloignée d'une connoiſſance générale: car qui ne le ſçait? Je vais donner quelques exemples de cette cauſe de notre ignorance, & paſſer enſuite à d'autres choſes. Il eſt évident que la groſſeur, la figure & le mouvement des différents corps qui nous environnent, produiſent en nous différentes ſenſations de couleurs, de ſons, de goûts ou d'odeurs, de plaiſir ou de dou-

leur, &c. Comme les affections méchani- CHAP. III.
ques de ces corps n'ont aucune liaiſon avec ces idées qu'elles produiſent en nous (car on ne ſçauroit concevoir aucune liaiſon entre aucune impulſion d'un corps quel qu'il ſoit, & aucune perception de couleur ou d'odeur que nous trouvions dans notre eſprit) nous ne pouvons avoir aucune connoiſſance diſtincte de ces ſortes d'opérations au-delà de notre propre expérience, ni raiſonner ſur leur ſujet que comme ſur des effets produits par l'inſtitution d'un Agent infiniment ſage, laquelle eſt entiérement au-deſſus de notre compréhenſion. Mais tout ainſi que nous ne pouvons déduire, en aucune maniere, les idées des qualités ſenſibles que nous avons dans l'eſprit, d'aucune cauſe corporelle, ni trouver aucune correſpondance ou liaiſon entre ces idées & les premieres qualités qui les produiſent en nous, comme il paroît par l'expérience, il nous eſt d'une part auſſi impoſſible de comprendre comment nos eſprits agiſſent ſur nos corps. Il nous eſt, dis-je, tout auſſi difficile de concevoir qu'une penſée produiſe du mouvement dans le corps, que de concevoir qu'un corps puiſſe produire aucune penſée dans l'eſprit. Si l'expérience ne nous eût convaincus que cela eſt ainſi, la conſidération des choſes mêmes n'auroit jamais été capable de nous le découvrir en aucune maniere. Quoique ces choſes & autres ſemblables aient une liaiſon conſtante & réguliere dans le cours ordinaire, cependant comme cette liaiſon ne peut être reconnue dans les idées mêmes, qui ne ſemblent

CHAP. III. avoir aucune dépendance néceſſaire, nous ne pouvons attribuer leur connexion à aucune autre choſe qu'à la détermination arbitraire d'un Agent tout ſage, qui les a fait être & agir ainſi par des voies qu'il eſt abſolument impoſſible à notre foible entendement de comprendre.

Exemple. §. 29. Il y a, dans quelques-unes de nos idées, des relations & des liaiſons qui ſont ſi viſiblement renfermées dans la nature des idées mêmes, que nous ne ſaurions concevoir qu'elles en puiſſent être ſéparées pat quelque puiſſance que ce ſoit. Et ce n'eſt qu'à l'égard de ces idées que nous ſommes capables d'une connoiſſance certaine & univerſelle. Ainſi l'idée d'un triangle rectangle emporte néceſſairement avec ſoi l'égalité de ſes angles à deux droits; & nous ne ſaurions concevoir que la relation & la connexion de ces deux idées puiſſe être changée, ou dépende d'un pouvoir arbitraire qui l'ait fait ainſi à ſa volonté, ou qui l'eût pu faire autrement. Mais la cohéſion & la *continuité* des parties de la matiere, la maniere dont les ſenſations des couleurs, des ſons, &c. ſe produiſent en nous par impulſion & par mouvement, les regles & la communication de mouvement même étant des choſes où nous ne ſaurions découvrir aucune connexion naturelle avec aucune idée que nous ayons, nous ne pouvons les attribuer qu'à la volonté arbitraire & au bon plaiſir du ſage architecte de l'univers. Il n'eſt pas néceſſaire, à mon avis, que je parle ici de la réſurrection des morts, de l'état à venir du globe de la terre, & de telles autres cho-

ſes que chacun reconnoît dépendre entiére- CHAP. III.
ment de la détermination d'un Agent libre. Lorſque nous trouvons que des choſes agiſſent régulierement, auſſi loin que s'étendent nos obſervations, nous pouvons conclure qu'elles agiſſent en vertu d'une loi qui leur eſt preſcrite, mais qui pourtant nous eſt inconnue; auquel cas, encore que les cauſes agiſſent réglément, & que les effets s'en enſuivent conſtamment, cependant comme nous ne ſaurions découvrir par nos idées leurs connexions & leurs dependances, nous ne pouvons en avoir qu'une connoiſſance expérimentale. Par tout cela il eſt aiſé de voir dans quelles ténebres nous ſommes plongés, & combien la connoiſſance que nous pouvons avoir de ce qui exiſte eſt imparfaite & ſuperficielle. Par conſéquent nous ne mettons point cette connoiſſance à trop bas prix ſi nous penſons modeſtement en nous-mêmes, que nous ſommes ſi éloignés de nous former une idée de toute la nature de l'univers & de comprendre toutes les choſes qu'il contient, que nous ne ſommes pas même capables d'acquérir une connoiſſance philoſophique des corps qui ſont autour de nous, & qui ſont partie de nous-mêmes, puiſque nous ne ſaurions avoir une certitude univerſelle de leurs ſecondes qualités, de leurs puiſſances & de leurs opérations. Nos ſens apperçoivent chaque jour différents effets, dont nous avons juſques-là une *connoiſſance ſenſitive*; mais pour les cauſes, la maniere & la certitude de leur production, nous devons nous réſoudre à les ignorer pour les deux raiſons que

CHAP. III. nous venons de proposer. Nous ne pouvons aller sur ces choses au-delà de ce que l'expérience particuliere nous decouvre comme un point de fait, d'où nous pouvons ensuite conjecturer par analogie quels effets il est apparent que de pareils corps produiront dans d'autres expériences. Mais pour une *connoissance* parfaite touchant les corps naturels (pour ne pas parler des esprits) nous sommes, je crois, si éloignés d'être capables d'y parvenir, que je ne ferai pas difficulté de dire que c'est perdre sa peine que de s'engager dans une telle recherche.

III. Troisieme cause d'ignorance : Nous ne suivons pas nos idées.

§. 30. En troisieme lieu, là où nous avons des idées complexes & où il y a entr'elles une connexion certaine que nous pouvons découvrir, nous sommes souvent dans l'ignorance, faute de suivre ces idées que nous avons, ou que nous pouvons avoir, & pour ne pas trouver les idées moyennes qui peuvent nous montrer quelle espece de convenance ou de disconvenance elles ont l'une avec l'autre. Ainsi, plusieurs ignorent des vérités mathématiques, non en conséquence d'aucune imperfection dans leurs facultés, ou d'aucune incertitude dans les choses, mais faute de s'appliquer à acquerir, examiner, & comparer ces idées de la maniere qu'il faut. Ce qui a le plus contribué à nous empêcher de bien conduire nos idées & de découvrir leurs rapports, la convenance ou la disconvenance qui se trouve entr'elles, ç'a été, à mon avis, le mauvais usage des mots. Il est impossible que les hommes puissent jamais chercher exactement, ou découvrir cer-

tainement la convenance ou la diſcon- CHAP. III.
venance des idées, tandis que leurs penſées ne roulent & ne voltigent que ſur des ſons d'une ſignification douteuſe & incertaine. Les Mathématiciens, en formant leurs penſées indépendamment des noms, & en s'accoutumant à préſenter à leur eſprit les idées mêmes qu'ils veulent conſidérer, & non les ſons à la place de ces idées, ont évité par-là une grande partie des embarras & des diſputes qui ont ſi fort arrêté les progrès des hommes dans d'autres ſciences. Car tandis qu'ils s'attachent à des mots d'une ſignification indéterminée & incertaine, ils ſont incapables de diſtinguer, dans leurs propres opinions, le vrai du faux, le certain de ce qui n'eſt que probable, & ce qui eſt ſuivi & raiſonnable de ce qui eſt abſurde. Tel a été le deſtin ou le malheur d'une grande partie des gens de lettres; & par-là le fond des connoiſſances réelles n'a pas été fort augmenté à proportion des écoles, des diſputes & des livres dont le monde a été rempli, pendant que les gens d'étude, perdus dans un vaſte labyrinthe de mots, n'ont ſçu où ils en étoient, juſqu'où leurs découvertes étoient avancées, & ce qui manquoit à leur propre fond, ou au fond général des connoiſſances humaines. Si les hommes avoient agi dans leurs découvertes du monde matériel comme ils en ont uſé à l'égard de celles qui regardent le monde intellectuel; s'ils avoient tout confondu dans un cahos de termes & de façons de parler d'une ſignification douteuſe & incertaine; tous les volumes qu'on auroit écrit ſur la

CHAP. III. navigation & ſur les voyages, toutes les ſpéculations qu'on auroit formées, toutes les diſputes qu'on auroit excitées & multipliées ſans fin ſur les zones & ſur les marées, les vaiſſeaux même qu'on auroit bâtis & les flottes qu'on auroit miſes en mer, tout cela ne nous auroit jamais appris un chemin au-delà de la Ligne, & les antipodes ſeroient toujours auſſi inconnus que lorſqu'on avoit déclaré que c'étoit une héréſie de ſoutenir qu'il y en eût. Mais parce que j'ai déjà traité aſſez au long des mots & du mauvais uſage qu'on en fait communément, je n'en parlerai pas davantage en cet endroit.

Autre étendue de notre connoiſſance, par rapport à ſon univerſalité.

§. 31. Outre l'étendue de notre connoiſſance que nous avons examiné juſqu'ici, & qui ſe rapporte aux différentes eſpeces d'êtres qui exiſtent, nous pouvons y conſidérer une autre ſorte d'étendue, par rapport à ſon univerſalité, & qui eſt bien digne auſſi de nos réflexions. Notre connoiſſance ſuit à cet égard la nature de nos idées. Lorſque les idées dont nous appercevons la convenance ou la diſconvenance, ſont abſtraites, notre connoiſſance eſt univerſelle. Car ce qui eſt connu de ces ſortes d'idées générales, ſera toujours véritable de chaque choſe particuliere, où cette eſſence, c'eſt-à-dire, cette idée arbitraire doit ſe trouver renfermée, & ce qui eſt une fois connu de ces idées, ſera continuellement & éternellement véritable. Ainſi pour ce qui eſt de toutes les connoiſſances générales, c'eſt dans notre eſprit que nous devons les chercher & les trouver uniquement; & ce n'eſt que la conſidération de

nos propres idées qui nous les fournit. Les vérités qui appartiennent aux eſſences des choſes, c'eſt-à-dire, aux idées abſtraites, ſont éternelles, & l'on ne peut les découvrir que par la contemplation de ces eſſences, tout ainſi que l'exiſtence des choſes ne peut être connue que par l'expérience. Mais je dois parler plus au long ſur ce ſujet dans les chapitres où je traiterai de la connoiſſance générale & réelle; ce que je viens de dire en général de l'univerſalité de notre connoiſſance peut ſuffire pour le préſent.

Fin du Tome troiſieme.

2549433 A

B.N.C.F.
FIRENZE